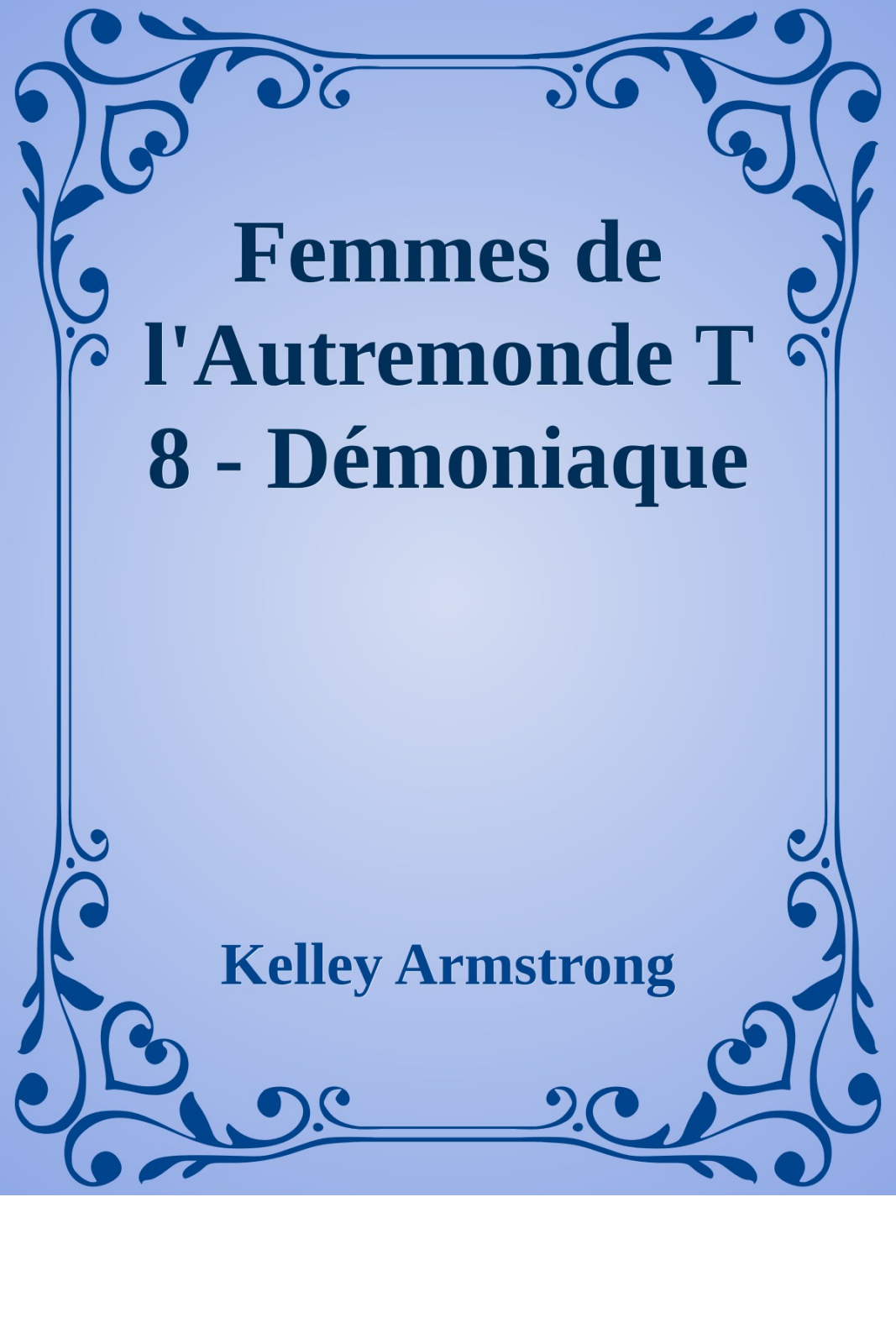


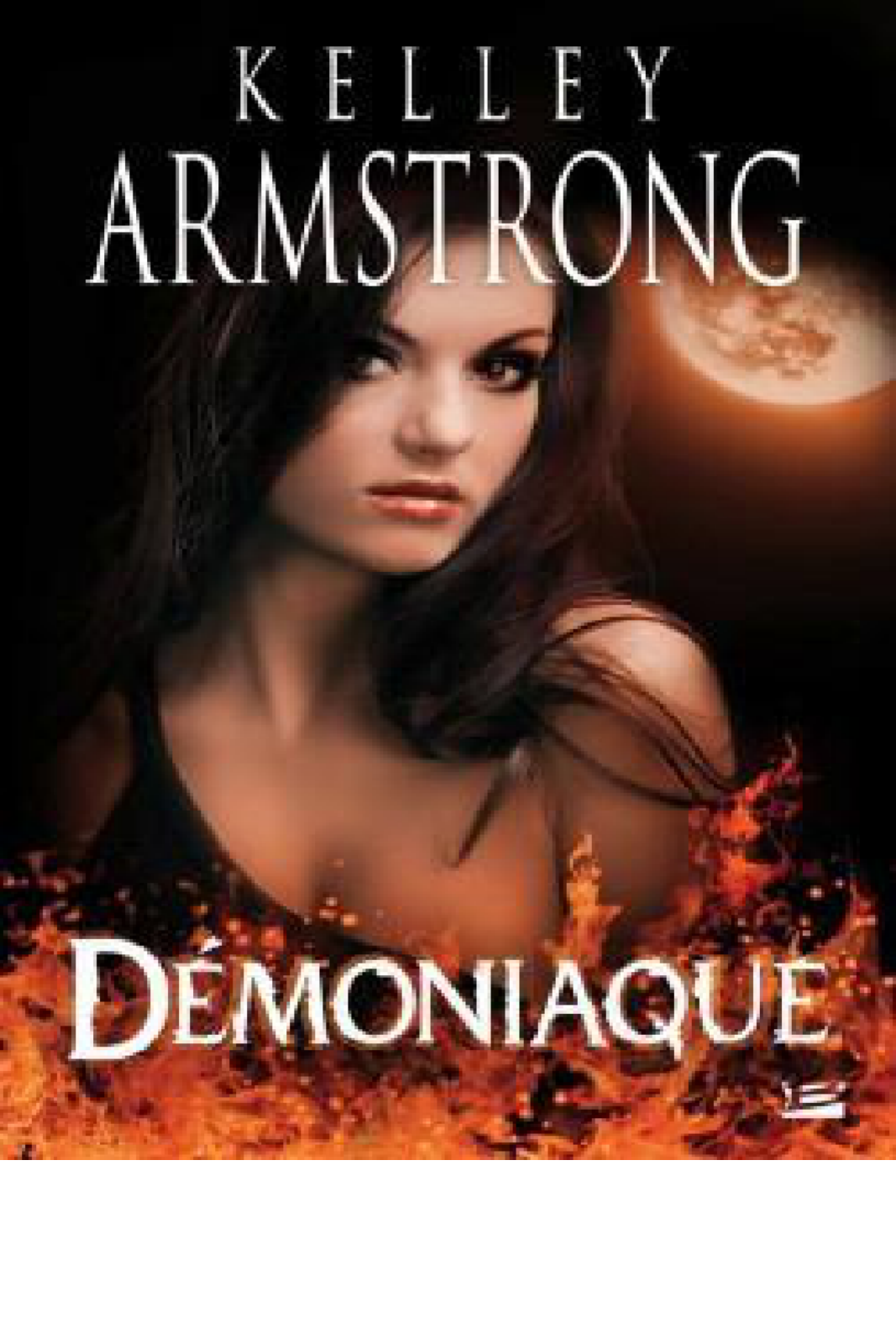
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Femmes de l'Autremonde T 8 - Démoniaque

Kelley Armstrong

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

The book cover features a woman with long, dark, wavy hair and a serious expression, looking directly at the viewer. She is wearing a dark, possibly black, top. The background is dark, with a large, glowing orange and yellow full moon in the upper right corner. At the bottom of the cover, there is a large, intense fire or explosion, with bright orange and yellow flames and smoke rising. The author's name 'KELLEY ARMSTRONG' is at the top in white, serif, all-caps font. The title 'DÉMONIAQUE' is at the bottom, also in white, serif, all-caps font, and is partially obscured by the flames. A small publisher's logo is visible in the bottom right corner.

KELLEY
ARMSTRONG

DÉMONIAQUE

Kelley Armstrong

Démoniaque

Femmes de l'Autremonde – tome 8

Traduit de l'anglais (Canada) par Marianne Feraud

Bragelonne

À ma sœur, Alison. Ton aide et ton soutien indéfectible m'ont été des plus précieux, et plus appréciés que ce qu'un simple « merci » pourrait exprimer.

Hope : La fille de Lucifer

Autrefois, la perspective de voir mourir un homme m'aurait glacée d'horreur. Pourtant, au moment d'y assister, ce n'était pas ce que je ressentais.

Les mains crispées sur le marbre froid, frissonnant à côté du cénotaphe, j'étouffai un cri d'alarme, consciente qu'il était trop tard pour intervenir.

— T'as le fric ? demanda l'un des deux types d'une voix fébrile qui vibrait à travers l'air.

Vêtu d'un pantalon de ville tire-bouchonnant sur ses vieilles chaussures de supermarché, il était emmitouflé dans une veste en cuir élimée pour se protéger du froid qui sévissait en cette nuit de mars. Je remarquai qu'elle était mal boutonnée, et imaginai ses doigts tremblant lorsqu'il s'était pressé à ce rendez-vous nocturne.

Le second était plus vieux d'une dizaine d'années. Son visage cramoisi était dissimulé sous une capuche de jogging. À ses pieds, un chow-chow tirait sur sa courte laisse, la langue pendante, troublant le silence de ses halètements.

— T'as le fric ? répéta le premier en balayant le parc du regard, sa nervosité contrastant avec la colère froide qui couvait chez l'autre.

— Tu croyais vraiment que j'allais raquer ? rétorqua la victime.

L'homme en survêtement plongea. Je cillai en percevant une bouffée de peur panique, suivie d'un hoquet de surprise et de douleur. Le chaos me submergea tandis que le clair de lune se reflétait en rouge sur la lame du couteau. La puanteur des viscères mises à nu empesta l'air au moment où le plus jeune reculait à pas mal assurés, heurtant le tronc d'un arbre dégarni. Il tituba quelques instants, puis s'écroula.

Le tueur fit approcher son chien. Le chow-chow était agité. Je sentais sa confusion mêlée à la faim. Son maître lui plaqua le museau contre la blessure. Reniflant le sang chaud, l'animal donna un coup de langue hésitant, puis...

La vision s'interrompt et je reculai, agrippant le cénotaphe. Fermant les yeux, je pris un instant pour me ressaisir. Puis je me redressai, un instant ébloui par la lumière du matin.

À la base de la stèle, un autel s'était formé, avec des jonquilles et des bouts de papier sur lesquels était griffonné : « Tu vas nous manquer, Brian. » et « Repose en paix, Ryan ». Tous ceux qui

connaissaient suffisamment Bryan Mills pour épeler correctement son nom étaient encore chez eux, traumatisés. Les gens qui se serraient dans les bras et sanglotaient autour de la tombe espéraient simplement attirer l'attention des caméras et dire quelques mots en hommage au merveilleux « Ryan ».

Contournant le ruban de police, je passai devant les fausses pleureuses, qui redoublèrent de chagrin... jusqu'au moment où ils remarquèrent que je n'avais pas d'appareil photo et se remirent à siroter leur café en se pelotonnant les uns contre les autres pour résister au froid glacial.

S'ils ne se doutaient pas que j'étais journaliste, cela n'échappa pas à l'un des flics en faction, qui me fusilla du regard pour me dissuader de l'interroger. Évidemment, si je lui avais lancé : « Hé, moi je sais qui l'a tué ! », je n'aurais eu aucun mal à engager la conversation, mais ensuite ?

« — Et comment ?

— Euh, j'ai eu une vision. Si je suis médium ? Non, je ne vois que le passé : une prédisposition familiale. Enfin, plutôt une malédiction, contrairement à ce que dirait mon père. Vous avez peut-être entendu parler de lui, d'ailleurs ? Lucifer ? Non, pas Satan, rien à voir avec lui. Je suis ce qu'on appelle une semi-démone, une humaine engendrée par un démon. La plupart d'entre nous héritent d'un pouvoir spécial, comme le feu, la télékinésie ou la téléportation, sans l'attrance des démons pour le chaos. Moi, au contraire, je n'ai que cela, plus quelques dons pour m'aider à le détecter. Par exemple, la faculté de me projeter dans le passé quand il s'agit d'événements tragiques ; c'est grâce à cela que je sais ce qui est arrivé à ce type. Et je lis aussi les pensées chaotiques, comme celle qui vous traverse l'esprit en ce moment. Vous vous demandez si vous devriez discrètement appeler une ambulance ou d'abord me clouer au sol, au cas où je deviendrais hystérique. »

Je décidai donc de m'en tenir à mon boulot : rapporter les infos, au lieu d'en faire la une. Je repérai une cible un peu plus abordable : le plus jeune de tous les policiers présents, l'uniforme immaculé, le regard braqué sur les caméras, carrant les épaules dès qu'elles se tournaient dans sa direction, et les relâchant quand elles manquaient de s'arrêter sur lui.

Lorsque j'approchai, il me toisa de la tête aux pieds, levant le menton pour exhiber ses mâchoires carrées. Puis, il se fendit d'un petit sourire, qui lui monta jusqu'aux oreilles dès que je sortis mon calepin. Alors, il vint à ma rencontre, craignant sans doute que je change d'avis.

— Salut, dit-il. Je ne vous ai jamais vue avant. Vous êtes nouvelle ? C'est la *Gazette* qui vous envoie ?

— Non, je travaille pour la presse nationale.

Ses yeux étincelèrent tandis qu'il imaginait son nom à la une de *Time* ou du *USA Today*. Cela m'a toujours un peu gênée. Mais c'était la vérité : *True News* est bel et bien diffusé sur tout le territoire... Une feuille de chou, certes, mais vendue dans tous les supermarchés du pays.

— Hope Adams, me présentai-je en tendant la main.

— Adams ?

— C'est ça.

Il rougit.

— Désolé, je n'étais pas sûr d'avoir bien entendu.

Apparemment, je ne correspondais pas à l'image qu'il se faisait d'une « Hope Adams ». Ma mère arrivait d'Inde lorsqu'elle avait rencontré mon père à la fac. Cependant, Will Adams n'était pas mon père biologique et les traits anatomiques des semi-démons sont déterminés par l'ADN maternel.

Pendant que je le baratinais, un homme s'agitait derrière le cénotaphe, jetant des coups d'œil à la ronde, le regard fou derrière ses lunettes teintées de vert. Lorsqu'il nous remarqua, il s'approcha en nous désignant d'un ongle noir.

— Vous l'avez emmené, n'est-ce pas ?

Le flic porta la main à son ceinturon.

— Monsieur, je vous prierais de bien vouloir reculer...

— Sinon quoi ? (Il s'arrêta à quelques centimètres du policier, vacillant sur ses pieds.) Vous allez me tirer dessus ? Comme vous l'avez buté ? Et me conduire dans vos labos ? Pour m'étudier ? Me disséquer ? Et après, nier en bloc ?

— Si vous parlez de la victime...

— Non. Du loup-garou.

L'agent se racla la gorge.

— Euh... Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Ce jeune homme a été...

— ... dévoré ! (L'homme se pencha en avant et se mit à postillonner dans tous les sens.) Déchiqueté et bouffé tout cru ! On a relevé des traces un peu partout. Cette fois, vous ne pourrez pas étouffer l'affaire.

— Un loup-garou ? demanda une femme qui se faufila jusqu'à nous. J'ai entendu parler de cette histoire.

Le policier m'adressa un sourire en levant les yeux au ciel. Je me forçai à le lui rendre. Je comprenais très bien que les gens s'imaginent que c'était l'œuvre d'un loup-garou ; c'était d'ailleurs pour cela que *True News* avait envoyé sa « traqueuse d'histoires insolites ». Quant à ces créatures, je savais qu'elles existaient, même si, avant même d'avoir eu ma vision, j'avais déjà deviné qu'elles n'avaient rien à voir avec ce meurtre.

— Désolé, dit l'agent après s'être débarrassé du conspirationniste.

— Des loups-garous ? Oserais-je vous demander d'où vient cette rumeur ?

— Les gamines qui ont trouvé le cadavre ont découvert des empreintes de chien tout autour. Ne me demandez pas ce qu'elles faisaient là... Toujours est-il que ça les a fait flipper et qu'elles se sont mises à parler de loups-garous sur Internet.

Dans ma tête, j'écrivais déjà mon reportage : « Interrogé sur les rumeurs de loups-garous, l'un des agents a avoué son incapacité à expliquer les signes attestant une présence humaine ainsi qu'animale. » C'est ça, le truc, quand on bosse pour un tabloïd : on tourne les faits à sa manière, par le biais d'allusions, de suggestions, d'insinuations. Du moment qu'on ne blesse personne et qu'on préserve l'anonymat des sources, je n'ai aucun remords à divertir les masses.

Karl aussi aurait trouvé cela amusant. Si l'on m'avait confié ce reportage quelques mois auparavant, j'aurais attendu qu'il m'appelle pour lui dire : « Hé, je suis sur une histoire de loup-garou. Un commentaire pour nos lecteurs ? » Il aurait fait une remarque acerbe, et je me serais pelotonnée sur mon canapé, prête pour une longue discussion, en me disant que ce n'était qu'un ami, que je ne serais jamais assez folle pour tomber amoureuse de Karl Marsten. Des conneries, bien sûr. Dès que je l'avais laissé franchir la ligne de l'amitié, j'étais cuite... accro, comme je le redoutais depuis le début.

Chassant le souvenir de Karl, je me concentrai sur mon boulot. Le flic venait de me tuyauter sur les gamines qui avaient découvert le corps – deux filles qui bossaient à la supérette du coin –, quand des nuages assombrirent le ciel. On se serait cru en plein soir. Un coup de tonnerre éclata et je fis tomber mon stylo. Pendant que le flic le ramassait, je jetai un coup d'œil à la foule. Personne ne s'inquiétait du temps ou ne courait se mettre à l'abri. Ils restaient là, à pleurer et à se réconforter.

Le policier continuait à me parler, mais je n'entendais presque rien

à cause de l'orage. Serrant les dents, j'attendis que la vision prenne fin. Une tempête en approche ? Possible, si elle promettait d'être assez destructrice pour être qualifiée de chaotique. Mais je penchais plutôt pour une autre source : un Tempestras, un semi-démon « orageux ». Grâce à mon « don », j'avais, notamment, la faculté de détecter les pouvoirs spéciaux des autres créatures surnaturelles.

De nouveau, je jetai un regard furtif autour de moi, et j'avisai la seule personne que je n'avais pas remarquée jusqu'alors : un homme brun, un mètre quatre-vingt-dix au bas mot, avec un corps massif engoncé dans un costume sur mesure.

Il semblait regarder dans ma direction, mais avec ses lunettes de soleil, c'était difficile à affirmer. À cet instant, il les baissa et me fixa de ses yeux bleus en me saluant de la tête. Puis, il s'avança vers moi.

Hope : Le parrain

— Mlle Adams ? Je peux vous parler une minute ?

J'essayai de détecter des vibrations chaotiques, mais en vain. Cela étant, lorsqu'un semi-démon avec un cou de taureau vient me débuser à des centaines de kilomètres de chez moi, j'ai de quoi m'inquiéter.

— Allons par là.

Il désigna un coin tranquille sous un érable. Quand on s'arrêta, il frissonna et leva les yeux vers les grands branchages.

— Il fait frisquet, par ici, dit-il. Voilà pourquoi c'est le seul endroit désert dans tout ce parc. Pas de soleil.

— Mais vous pourriez y remédier.

Alors que je m'attendais à un démenti, il esquissa un sourire qui réchauffait son regard bleu glacé.

— Ça c'est pratique, comme don ! Ça me serait bien utile dans mon travail.

— Qui est ?

— Troy Morgan, rétorqua-t-il en guise de réponse. Mon patron aimerait vous parler.

Son nom m'était familier : le garde du corps personnel de Benicio Cortez.

Je suivis le regard de Troy jusqu'à un véhicule garé à une quinzaine de mètres. Un 4x4 blanc avec des jantes ornées du logo Cadillac. À côté se tenait un homme brun qui ressemblait à Troy comme deux gouttes d'eau. Si les deux gorilles de Benicio Cortez étaient présents, je n'avais aucun doute sur l'identité du type derrière les vitres teintées.

Mon petit déjeuner avalé en hâte me tomba sur l'estomac.

— Si c'est à propos de ce... (Je désignai le lieu du crime.) vous pouvez dire à M. Cortez que ce n'était pas un loup-garou, alors... (Je laissai ma phrase en suspens.) Ça n'a rien à voir avec cela, n'est-ce pas ?

Troy secoua la tête. Alors pourquoi Benicio Cortez se serait-il déplacé depuis Miami pour rencontrer une semi-démone lambda ? Parce que je lui devais une faveur. Le bagel se transforma en plomb.

— D'accord, dis-je en levant mon calepin. Là, je travaille, mais je

pourrais le retrouver dans une heure, disons au...

Je scrutai la rue en quête d'un troquet.

— Il veut vous voir maintenant.

Troy parlait d'une voix douce, aimable même, mais je sentais bien à son ton ferme que je n'avais pas le choix. Benicio Cortez voulait s'entretenir avec moi, et c'était son boulot d'exaucer les souhaits de son patron.

Je jetai un coup d'œil à la scène du crime.

— Vous voulez bien m'accorder quelques minutes ? Si j'arrive à dégouter un autre témoin, j'aurai de quoi...

— M. Cortez s'en chargera.

Il me toucha l'épaule en me fixant d'un regard affable mais autoritaire. Voyant que je continuais à résister, il se pencha vers moi et me confia à voix basse :

— Il préférerait vous parler dans la voiture, mais si vous deviez vous sentir plus à l'aise dans un endroit public, je peux arranger cela.

Je secouai la tête et fourrai mon calepin dans ma poche en lui faisant signe de me conduire vers le 4x4.

Lorsque j'approchai du trottoir, une voiture roula dans une flaque de neige fondue. Je reculai d'un bond, mais elle m'éclaboussa les jambes, mouchetant ma jupe et mes bas, les petits fragments de glace glissant le long de mon tibia pour s'écraser sur mes chaussures. Adieu ma belle tenue.

Je me frottai les bras en tentant de me convaincre que la chair de poule venait du froid et non d'une quelconque appréhension à l'idée de faire la connaissance de Benicio Cortez. Je viens de la haute, alors rencontrer un P.-D.G. ne devrait pas me paniquer. Mais la société Cortez n'est pas comme n'importe quelle entreprise brassant des millions de dollars.

Une Cabale a tous les traits d'une multinationale ordinaire, à cette différence près qu'elle appartient et est administrée par des êtres surnaturels, ce qui lui donne un énorme avantage sur ses concurrents étant donné les facultés exceptionnelles de ses employés. Et elle utilise cet atout dans tous les domaines, du plus légitime (lanceurs de sorts pour protéger ses chambres fortes) au plus malhonnête (chamans utilisant la projection astrale pour mener des actions d'espionnage industriel), en passant par le plus odieux (semi-démon capable de se téléporter pour assassiner un rival).

J'avais travaillé deux ans pour la Cabale Cortez. Sans le savoir.

J'avais été engagée par Tristan Robard, un type que j'avais pris pour un délégué du conseil interracial et qui m'avait dégotté un poste chez *True News*. Mon rôle était d'enquêter sur les témoignages d'activités surnaturelles, censurer ou édulcorer ceux qui s'avéraient véridiques, et alerter le conseil en cas de danger potentiel.

Cet emploi avait représenté le moyen idéal de céder à mon attirance pour le chaos. J'aurais dû me dire que c'était trop beau pour être vrai, mais à l'époque, j'étais au plus bas : dépressive, furieuse, perdue. Quand vous êtes au fond du gouffre et qu'on vous tend la main, vous la saisissez sans vous poser de question.

Puis on m'avait confié une mission particulièrement difficile : capturer un loup-garou voleur de bijoux lors d'une soirée dans un musée. Je m'étais sentie si fière... jusqu'à ce que ma proie – Karl Marsten – me fasse tomber de mon petit nuage rose en me prouvant que mon véritable employeur était la Cabale Cortez. La situation s'était corsée, mais on s'en était sortis, avec le soutien inopiné de Benicio pour nous aider à couvrir l'affaire. En fait, c'était Tristan qui avait tiré toutes les ficelles, et s'il avait voulu éliminer Karl, c'était uniquement pour des motifs personnels. Alors, en guise d'excuse, Benicio s'était débarrassé des cadavres et avait trouvé un médecin pour soigner les blessures de Karl.

Depuis, nous avons une dette envers lui. Je ne m'en étais jamais souciée jusqu'alors parce que Karl était à mes côtés. C'était un voleur expérimenté, habitué aux milieux peu recommandables dans lesquels Benicio risquait de nous envoyer.

Mais là, Cortez était venu réclamer son dû, et Karl ne pouvait rien pour moi.

Ma jupe crissa avec un bruit horrible lorsque je me glissai sur le siège en cuir du 4x4. Si l'homme à l'intérieur le remarqua, il n'en montra aucun signe et se contenta de me tendre la main pour m'aider à m'installer.

Quand la portière se referma, le rugissement du trafic fit place à une musique si discrète qu'il me fallut tendre l'oreille pour reconnaître du jazz. Disparus aussi les pots d'échappement, remplacés par l'odeur âcre du tabac.

— Oui, ça sent le cigare, dit l'homme en me voyant grimacer. Cubain, même si le prix ne rend pas l'odeur plus agréable. J'avais demandé un véhicule non-fumeur, mais le problème avec les locations de luxe, c'est que les gens se croient tout permis vu le prix qu'ils ont payé.

Benicio Cortez. La soixantaine, trapu, pas plus d'un mètre soixante-dix, le visage carré, il ne ressemblait pas beaucoup au Cortez que je connaissais : son fils cadet, Lucas. Seul son regard me faisait penser à lui : de beaux yeux, grands et noirs. Le genre de type que vous laisseriez porter votre sac ou accompagner votre fils aux toilettes. Il inspirait confiance ; ce qui devait lui être bien utile lorsqu'il vous affirmait qu'il comprenait votre répugnance à céder la société que votre famille détenait depuis trois générations... tout en envoyant un texto à un semi-démon du feu lui donnant l'ordre de tout brûler avant votre retour de déjeuner.

— Cela ne vous dérange pas si on roule ? demanda-t-il. Si je reste ici, je vais finir par écopier d'une amende.

J'étais sûre que Benicio Cortez avait suffisamment d'argent dans son portefeuille pour glisser quelques pièces dans un horodateur. Je sais bien que les créatures surnaturelles ont horreur d'attirer l'attention, mais je crois plutôt qu'il voulait éprouver mon sang-froid... et peut-être ma naïveté, histoire de voir si je le laisserais m'emmener vers un lieu inconnu.

— Si vous prenez à gauche, au feu, vous tomberez sur un chantier. Vous pourrez faire le tour tranquillement.

— Parfait. Merci.

Il appuya sur un bouton pour abaisser la cloison le séparant du chauffeur. Pendant qu'il lui transmettait mes instructions, la porte arrière s'ouvrit et Troy arriva, laissant l'autre gorille surveiller la place qu'ils venaient de quitter. Puis Benicio remonta la vitre avant de se pencher pour attraper une bouteille isotherme.

— Encore un inconvénient des locations, dit-il. Pas de bar. Que voulez-vous, c'est mon côté enfant gâté. Quoi qu'il en soit, j'ai fait faire ce café ce matin dans le jet, et je vous assure qu'il est excellent, même si le contenant est un peu rebutant. (Il esquissa un sourire attristé en soulevant la Thermos kaki.) Affreux, même, mais c'est ce que j'ai trouvé de mieux pour garder les boissons au chaud.

Dès qu'il ouvrit le bouchon, l'arôme des grains fraîchement torréfiés se répandit dans l'habitacle.

— Je suis désolé de vous avoir interrompue dans votre travail, s'excusa-t-il en me tendant une tasse en porcelaine. J'espère que vous n'étiez pas en mission pour le conseil ? Ma belle-fille me réprimanderait.

Lucas avait épousé Paige Winterbourne, une sorcière déléguée auprès du conseil.

— Non, mais il faudra que je leur transmette un rapport. Et vu que mon rédacteur en chef attend mon reportage, je vais devoir y retourner assez vite sous peine de ne plus avoir personne à interroger.

Il nous servit.

— Je me sens encore un peu coupable des ennuis que vous avez eus à cause de Tristan, me confia-t-il enfin. J'aurais dû être au courant de ses activités. Et pour me faire pardonner, j'aimerais vous proposer un travail, à vous et à Karl. Bien sûr, ce n'est que temporaire, mais croyez-moi, vous serez parfaits dans le rôle. Évidemment, vous serez rémunérés et ce sera une très bonne expérience. J'avoue que j'aurais préféré en parler d'abord avec Karl, mais je n'ai aucun moyen de le joindre.

Il me regarda droit dans les yeux.

— Je n'ai pas son numéro, mentis-je avant de me rattraper par une vérité. De toute façon, il est en Europe. Pour une durée indéterminée.

— Vraiment ?

— C'est ce qu'il m'a dit.

— C'est bien dommage. (Il prit une longue gorgée de café.) Vous est-il arrivé d'enquêter sur des gangs de rue, Hope ?

Je fis « non » de la tête.

— Enfin, vous saisissez le concept : des bandes de jeunes en mal de reconnaissance, prompts à tester leurs pouvoirs. Vous qui êtes jeune, et surnaturelle de surcroît, vous avez dû passer par là, non ?

Je ne répondis pas, attendant qu'il en vienne au fait.

— On apprend à nos enfants à dissimuler leurs pouvoirs pour se fondre parmi les humains, et quelques-uns ont du mal à s'y adapter. Certains forment des gangs, des hommes pour la plupart, entre treize et vingt-cinq ans, période durant laquelle ils entrent en pleine possession de leurs dons. Ils sont aussi mieux organisés que les humains : plus réfléchis, moins enclins à la violence, du moins gratuite... parce que en dehors de cela, ils sont prêts à tout pour atteindre leurs buts.

On aurait dit une Cabale version « jeune ».

— Ces bandes organisées sont particulièrement répandues dans les villes où les Cabales sont présentes, à cause de la grande concentration de créatures surnaturelles et parce qu'ils savent que nous effacerons leurs traces pour nous protéger. Bien sûr, nous pourrions les démanteler, mais nous avons jugé plus sage de les laisser s'amuser, en toute discrétion. On leur donne le temps de se rebeller contre le

système, puis quand ils décident de chercher du boulot...

— ... les Cabales les accueillent.

Il acquiesça.

— Le problème, c'est que de temps à autre, ils se mettent à nous braver. L'un de ces gangs, un groupe particulièrement bien organisé à Miami, provoque une certaine agitation en ce moment. J'ai besoin de savoir ce qu'ils mijotent.

— Donc, il vous faut un agent infiltré. Une jeune créature surnaturelle, rompue à ce genre d'exercice et inconnue dans cette communauté. C'est là que j'interviens.

Pendant que je parlais, mon pouls s'accélérait ; j'imaginais déjà la manière de procéder, l'expérience que j'en tirerais, le plaisir que j'en éprouverais. Je salivais à l'idée de savourer tout ce chaos sans la moindre culpabilité, avec l'excuse de m'acquitter d'une dette, voire d'éviter une violente confrontation entre ce gang et la Cabale.

Cette pensée freina mon ardeur.

Si je voulais le plaisir sans les remords, je devais m'en tenir à mon rôle auprès du conseil. Là au moins, j'avais l'assurance de travailler pour la bonne cause.

— Je n'ai jamais joué les taupes. Et je ne serais même pas crédible dans le rôle d'une dure à cuire. Je suis issue d'un milieu...

— Je sais d'où vous venez, Hope, et nous en tiendrons compte dans la composition de votre nouvelle identité. Avec l'aide de Karl, je suis sûr que vous pouvez y arriver.

— Je ne vois toujours pas ce que Karl vient faire là-dedans. D'autant qu'il aurait du mal à se faire passer pour un ado.

— C'est vrai, mais il pourrait vous protéger.

— Je lis les pensées chaotiques. Je n'ai peut-être pas la force d'un loup-garou, mais si quelqu'un s'apprêtait à me tirer dessus, je le saurais.

— Vous pourriez être amenée à quelques effractions...

— Karl m'a appris les bases.

Benicio se renfonça dans son siège.

— Alors, vous n'auriez pas besoin de lui. Ce serait encore mieux. Ça m'éviterait de perdre du temps à le rechercher et le faire venir en avion.

— Attendez, je n'ai pas dit que j'acceptais.

Benicio haussa les sourcils.

— Qu’avez-vous dit, alors ?

Au moment où j’ouvris la bouche pour refuser, le démon en moi me susurra : *Et pourquoi pas ? Tu lui dois une faveur. Fais-le.*

Je posai ma tasse sur le porte-gobelet.

— Non, désolée. Je suis flattée que vous ayez pensé à moi pour cette mission, mais je suppose qu’il vous faut quelqu’un de disponible de suite et je serai en formation la semaine prochaine...

— Vous seriez de retour à temps. On saute dans un avion pour Miami, vous passez l’épreuve d’initiation cet après-midi et vous faites partie du gang dès ce soir.

Ce soir... Je me mordillai les lèvres, déglutis puis lâchai un petit rire.

— Aujourd’hui ? Alors, c’est réglé. Je ne peux pas partir aujourd’hui. On m’attend à Philadelphie ce soir...

J’aperçus un camion. Sur la gauche. On était sur une quatre-voies.

— Où sommes-nous ? Je vous ai dit de faire le tour du pâté de maisons...

— Mon chauffeur fait un détour, histoire de nous laisser le temps de discuter.

J’hésitai, mais étant donné qu’il avait laissé son autre garde du corps au parc, rien ne laissait à penser qu’il me kidnappait.

— Concernant votre reportage, dit Benicio, j’ai déjà envoyé des gars enquêter et je vous donnerai matière à écrire votre article. Ensuite, vous pourrez appeler *True News* pour leur annoncer que vous êtes sur la piste d’une affaire parallèle, encore plus sensationnelle, dont je vous donnerai également les détails.

Je tirai sur l’ourlet mouillé de ma jupe, sans rien dire.

— Quant à Karl, vous êtes libre de vous passer de lui, mais j’en informerai personnellement Lucas et Paige, et j’insiste pour que vous leur fassiez part de toutes vos préoccupations. Je n’agis pas en douce. Je serais même ravi que Lucas vienne à Miami pour superviser l’opération.

J’étais à court d’excuses. J’aurais dû conclure par : « Désolée, ça ne m’intéresse pas », mais je n’arrivais pas à me forcer à mentir.

Quoi qu’en dise Benicio, je lui étais redevable. Et même s’il n’avait jamais mentionné cette dette, elle lui servirait d’excuse pour continuer à me harceler dans l’avenir. Ce serait l’occasion idéale de me délivrer

de cette obligation, ce nuage noir qui planait au-dessus de moi. En une semaine, ce serait plié ; Cortez parerait aux imprévus, tandis que Lucas et Paige s'assureraient qu'il reste dans les clous. De cette manière, je romprais le lien avec Benicio, mais aussi le dernier qui me liait à Karl : celui qui nous unissait vis-à-vis de cette dette.

Ce serait également l'occasion de me mettre à l'épreuve. L'année passée, j'avais vécu une expérience terrifiante qui me donnait encore des cauchemars. Alors qu'une de mes amies était en danger, j'avais été tentée de rester là, à savourer le chaos qui submergeait la pièce. Je devais tester mes limites, les repousser, les maîtriser.

Je me tournai vers Benicio.

— Entendu. J'accepte.

Lucas : 1

On ne peut pas aider tout le monde : certains ont creusé un trou si profond qu'aucune corde ne sera jamais assez longue pour les atteindre. À ceux-là, je suis forcé de répondre : « Désolé. Je ne peux rien pour vous. »

Le dossier du chaman était posé sur mon bureau, avec son numéro bien en évidence. Je n'avais plus qu'à l'appeler pour lui dire que je ne pouvais pas le représenter dans son procès contre la Cabale Nast. Mais je détestais dire « non », alors, plutôt que de lui téléphoner, je m'employais à trier des trombones, par taille puis par couleur, tout en écoutant Paige pianoter sur son clavier, de l'autre côté de la cloison.

Pourquoi avions-nous tout ce bric-à-brac alors que la plupart de nos documents étaient sous forme électronique ? Pour la simple raison qu'un bureau ne peut se concevoir sans trombones ? Ou servaient-ils un dessein plus ambitieux : occuper l'esprit des gens alors qu'ils étaient censés travailler ?

J'écartai mon joujou. Procrastiner ne me faciliterait pas la tâche.

Au moment où j'empoignai le téléphone, la ligne extérieure s'alluma. Sauvé par le gong, qui retentit deux fois avant qu'une voix endormie réponde : « Cabinet Cortez-Winterbourne, bonjour. » Savannah, notre pupille de dix-huit ans et assistante de direction temporaire.

Alors que je m'attendais à entendre ma ligne ou celle de Paige sonner, la lumière continua à clignoter. Si c'était pour Adam, Savannah aurait dû savoir qu'il était absent. À moins d'une perspective excitante, il n'était jamais là avant 9 h 30.

Savannah apparut dans l'embrasure de la porte.

— Un appel pour vous, monsieur, annonça-t-elle en concluant par une révérence.

Un long soupir s'éleva de l'autre côté de la cloison.

— Hé, il m'a demandé d'adopter une attitude plus formelle.

— Il a dit « plus professionnelle », répondit la voix désincarnée de Paige.

— Si tu le dis.

Savannah s'avança vers moi et s'assit sur le rebord du bureau en relevant sa jupe sur ses genoux. On avait eu un mal de chien à lui faire

abandonner ses jeans, mais la vanité l'avait emporté lorsqu'elle s'était rendu compte que les tenues strictes la mettaient en valeur. Elle s'était faite à ses nouveaux atours, comme à ses nouvelles fonctions. Un peu trop, d'ailleurs.

Quand Savannah avait décidé de mettre ses études entre parenthèses pour travailler à l'agence pendant un an, on avait supposé qu'en découvrant à quel point les tâches de secrétariat étaient fastidieuses, elle n'aurait qu'une hâte : retourner à la fac. Mais les dates limites d'inscription approchaient et les formulaires demeuraient sur son bureau, vierges.

Lorsque je tendis la main vers le téléphone, elle déclara :

— Au fait, c'est ton père.

Comme souvent à cette annonce, mon estomac se retourna. Paige apparut de derrière la cloison, de longs cheveux noirs encadrant ses yeux verts et sa mine renfrognée. Chassant Savannah d'un geste, elle la suivit dans le couloir avant de refermer la porte. Le bruit de leurs pas s'estompa jusqu'à ce que je n'entende plus que le bourdonnement de l'ordinateur.

La lumière du téléphone clignotait toujours. J'attrapai mon verre et bus une longue gorgée. L'eau datait de la veille. Elle était tiède et saumâtre. J'avalai une nouvelle lampée, puis m'emparai du combiné.

— Bonjour, papa.

— Lucas. Il n'est pas trop tôt, j'espère ?

— Je suis au bureau depuis 8 heures.

— Parfait. Comment va Paige ?

Et ainsi de suite pendant cinq minutes : « Comment va Paige ? Comment va Savannah ? Comment vont les affaires ? Est-ce que les nouveaux locaux prennent forme ? » Je n'avais rien contre le fait de papoter avec mon père, mais je savais que ce n'était qu'un préambule à une conversation bien moins plaisante. Il avait appelé à 9 heures précises, c'est-à-dire au plus tôt tout en restant dans les limites de la décence. Ce qui signifiait soit que c'était important, soit qu'il voulait que je le croie. Avec mon père, l'un comme l'autre était possible, et tout aussi alarmant.

— En fait, je t'appelle..., dit-il enfin.

— Oui, papa ?

— ... au sujet de Hope Adams. Je lui ai proposé de travailler pour moi une semaine, le temps d'enquêter sur un gang local, et elle a accepté.

Il m'expliqua alors la situation, avec plus de détails que nécessaire, histoire de bien me faire comprendre qu'il ne me cachait rien, ce qui me poussait à croire le contraire.

— Est-ce que ça a un lien avec le service que tu leur as rendu ? demandai-je.

— Ils ne me doivent rien, je te l'ai déjà dit. Cela n'a rien à voir avec cette histoire.

— Et Hope y a consenti en toute liberté ?

— Absolument. D'ailleurs, elle est avec moi, dans l'avion. Tu peux lui parler, si tu veux.

D'une chiquenaude, j'envoyai un trombone rejoindre le petit tas que j'avais constitué.

— Ça me semble un peu hâtif. Je n'ai entendu aucune rumeur de dissidence au sein des gangs.

— Pour l'instant, elle ne fait que couvrir, mais crois-moi, mieux vaut étouffer la menace dans l'œuf.

— Surtout si ça te donne l'occasion de tester une jeune semi-démone Expisco, de jauger ses pouvoirs, et de lui démontrer les avantages de travailler pour la Cabale.

Il s'esclaffa.

— Certes, j'adorerais l'avoir parmi mes employés, mais je ne suis pas fou au point de débaucher un membre du conseil.

— Alors, tu devrais parler à Paige. Après tout, c'est elle la déléguée et donc celle qui devrait être mise au courant.

— Justement, j'espérais que tu t'en charges.

Mais pourquoi passer par moi ? Il était en très bons termes avec Paige. Alors que mijotait-il ?

— Est-ce que ce boulot t'inquiète, Lucas ? s'enquit-il au bout d'un moment.

— Franchement, oui. Hope a de multiples talents, mais ça pourrait s'avérer dangereux, surtout sans Karl pour l'épauler.

— J'aurais préféré qu'il soit là, mais il n'est pas disponible, alors... (Il s'interrompt.) J'ai une idée. Et si vous nous rejoigniez à Miami ? Je peux mettre mon jet à votre disposition après votre journée de boulot. Comme ça, vous pourrez chapeauter Hope et la protéger.

Je me renfrognai en ajustant mes lunettes : j'étais tombé dans le panneau.

Mon père m'avait déjà fait le coup un jour en me téléphonant à propos d'une affaire qui « réclamait » mon attention. Et durant mon séjour à Miami, il m'avait bombardé de réunions, de déjeuners de travail, de graphiques et d'organigrammes... tout pour m'impliquer dans la vie de la Cabale.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondis-je. J'imagine que tu mettras à sa disposition le service de sécurité de la Cabale. Je superviserai d'ici son enquête.

— Si tu changes d'avis...

— Je te le ferai savoir. Maintenant, si tu veux bien me laisser le temps de mettre Paige au courant, on aimerait parler à Hope.

Hope : Romeo-Pouce

Si la situation préoccupait Lucas, sa voix n'en laissait rien paraître. Il était comme à son habitude : calme, réfléchi, choisissant ses mots avec soin comme s'il se trouvait dans un tribunal.

Lucas me confirma toutes les déclarations de son père au sujet des gangs. Lui aussi était persuadé que j'étais la personne idéale pour infiltrer ce genre d'organisation, et ne voyait rien de suspect à cette proposition. Il allait surveiller l'opération depuis Portland et serait disponible pour répondre à toute inquiétude ou question.

Mais lorsque Paige s'empara du combiné, le ton changea. Étais-je sûre de moi ? Qu'est-ce que je pensais de ce boulot ? Est-ce que tout me paraissait réglo ? Si j'avais le moindre doute, même si ce n'était qu'un mauvais pressentiment, je ne devais pas hésiter à l'appeler ; elle serait joignable à toute heure du jour ou de la nuit, chez elle, au bureau ou sur son portable.

N'ayant aucune connaissance de la source de mes pouvoirs – ma soif de chaos était mon secret inviolable –, ils ne voyaient rien d'étonnant à ce que j'accepte cette mission. Je ne faisais que me libérer d'une obligation tout en gagnant de l'expérience, ce qui leur semblait parfaitement sensé.

De même, ils étaient sûrs que je serais à la hauteur. Karl, lui, n'aurait pas hésité à douter de mes compétences. Je mettais cela sur le compte de notre différence d'âge : Karl avait au moins quinze ans de plus que moi. Difficile d'être plus précise étant donné que les loups-garous vieillissent plus lentement que les humains. Mais Paige avait mon âge, et Lucas était plus vieux d'un an ou deux. Si ce job était dans leurs cordes, il était aussi dans les miennes.

Après avoir raccroché, je me détendis et me concentrai sur ma nouvelle mission.

— Il faut que j'en sache plus sur ce gang, dis-je à Benicio qui s'asseyait en face de moi. Vous avez parlé d'« agitation ». De quoi s'agit-il au juste ? D'une recrudescence de violence ? Ou d'un complot contre la Cabale ?

— Je pencherais plutôt pour la deuxième option, même s'il est un peu tôt pour être catégorique. Je doute qu'ils aient un objectif spécifique à ce stade. Je compte d'ailleurs sur vous pour obtenir une vision plus précise de la situation.

Il se cala dans son siège et souleva le store du hublot, visiblement

peu enclin à m'en dire davantage.

— Alors, de quoi s'agit-il au juste ? insistai-je.

Il prit un moment avant de répondre.

— Le gang s'adresse à un agent externe pour recruter ses nouveaux membres. Il se trouve que ce type fait partie de mes employés. C'est par son entremise que je compte vous infiltrer. Le chef du gang, Guy Benoit, sait qu'il travaillait pour moi, mais croit qu'il est tombé en disgrâce. Or depuis quelque temps, il le presse de questions sur la Cabale.

— Vous voulez dire qu'il le menace ?

Benicio esquissa un rictus.

— Non, Benoit ne verserait jamais dans une telle vulgarité. Vous comprenez, il est loin d'être le genre de petite frappe habituelle, et vous feriez mieux de garder cela à l'esprit quand vous aurez affaire à lui. Benoit est quelqu'un de très intelligent. J'espère sincèrement l'avoir à mes côtés un jour, mais malheureusement, il n'a aucune envie de rejoindre nos rangs.

Une jeune femme sortit de la salle du fond, un téléphone à la main. Benicio lui fit signe de prendre le message puis attendit qu'elle disparaisse pour reprendre.

— Guy Benoit est un mage. Son père a fondé une petite cabale en Guyane il y a vingt ans, un projet ambitieux que j'aurais été ravi de soutenir si nous ne nous étions pas heurtés à un conflit d'intérêts. Quand la Cabale Benoit a été démantelée, la mère de Guy, une prêtresse vaudou, l'a accompagné en Louisiane. Il y a cinq ans, Benoit a débarqué à Miami où il a pris la tête de ce gang après avoir écarté son prédécesseur d'un coup magistral.

— « Magistral » ?

— Guy est connu pour éviter toute violence. Même son putsch a été réalisé sans effusion de sang. Impitoyable, mais pas sanguinaire. C'est d'ailleurs une des raisons qui me poussent à le vouloir auprès de moi.

— Et vous y croyez, après ce que vous avez fait à sa famille ? À mon avis, s'il a emménagé à Miami, c'est pour avoir sa revanche et pas une proposition d'emploi.

Malgré mon franc-parler, Benicio demeura imperturbable.

— En cinq ans, Guy ne nous a jamais causé de réels soucis. Alors, c'était peut-être le calme avant la tempête, le temps de jauger le terrain, mais il semblait se satisfaire de s'enrichir à nos frais en tirant parti de notre bienveillance envers les gangs. Il ne s'intéresse à notre

sécurité et à notre organisation que depuis peu. De manière assez vague, certes, mais sûrement dans un but bien précis. Quant à savoir lequel...

— C'est à moi de le découvrir.

Il acquiesça.

Le pseudonyme que m'avait choisi Benicio était Faith Edmonds. Issue d'une famille riche, Faith avait délaissé ses études pour savourer six mois de détente à Miami, financés par ses parents en échange de la promesse de retourner à la fac dès l'automne. Avec ce personnage venaient un appartement à South Beach et toute une panoplie de faux papiers, y compris des cartes Platine pour me constituer une garde-robe digne de ce nom.

Mais d'abord, il me fallait réussir l'examen de passage. Dans l'après-midi, j'étais censée rencontrer un agent de liaison chargé de passer au crible les recrues potentielles. Benicio était persuadé que ce test ne serait qu'une formalité. Une semi-démone Expisco serait un atout pour n'importe quel gang, et j'étais chaudement recommandée par le recruteur employé par Benicio. On m'avait déblayé le chemin, je n'avais plus qu'à le suivre.

Miami est le seul endroit où l'on peut trouver un agent de gang dans une tente plantée au beau milieu d'une plage. Avant de partir à mon rendez-vous, je m'achetai une tenue de camouflage appropriée : Bikini, sarong et sandales. Dans le magasin, le Bikini m'avait paru vert citron. Au soleil, il avait viré au jaune fluo. Encore un affront au bon goût signé Hope Adams. Un instant, j'hésitai à retourner dans la cabine d'essayage, mais en balayant la plage du regard, je me figurai que mon accoutrement n'était pas le plus ridicule. Avec une grosse paire de lunettes, je me fondais dans le paysage. J'avais même le bronzage adéquat, bien que le mien ne me vaille jamais un cancer de la peau.

Malgré mes précédents séjours à Miami, je n'en revenais toujours pas de me retrouver sous un soleil radieux à peine quelques heures après avoir été aspergée de neige fondue. J'avais beau avoir conscience de ce qui m'attendait, je ne résistai pas à l'envie de faire un détour en flânant sur la plage.

Serpentant entre les Bikinis et les ombrelles multicolores, je gardai le visage tourné vers le ciel, telle une fleur assoiffée de soleil, manquant parfois de trébucher sur une paire de jambes. Les sandales

en bandoulière, j'arpentai le sable brûlant jusqu'à l'océan, laissant l'écume me caresser les pieds. Lorsque le vent tourna, l'odeur d'*empanadas* fendit l'air chargé de sel marin et de crème solaire, et mon estomac grogna.

Je m'arrêtai près d'un vendeur de boissons sud-américaines, attirée par ces drôles d'étiquettes aux couleurs vives et salivant à mesure que j'avisai les bouteilles glacées qui luisaient au soleil. Mais il n'aurait pas paru sérieux de débarquer à cet entretien en sirotant un soda. Aussi, je poursuivis mon chemin et pressai le pas jusqu'au moment où j'aperçus la tente.

Un poster était fixé sur le côté : « *Spring Break Party Videos* : Allez, les filles ! On se lâche ! » Une blonde sortit de la tente avec un sourire jusqu'aux oreilles et, lorsque sa chemise se souleva, j'entrevis sa poitrine barrée du logo de la société. Je consultai de nouveau les instructions de Benicio, au cas où je me serais plantée quelque part et aurais raté le pavillon « Initiation au tai-chi » où j'étais censée me trouver. En vain.

Mon contact portait un nom théâtral à souhait : Caesar Romeo. Ce n'était pas un membre du gang, juste un être surnaturel qu'ils avaient recruté pour tester les candidats envoyés par l'agent de Benicio. Quant à l'espèce à laquelle il appartenait, soit ce n'était pas important, soit Benicio me croyait capable de la deviner toute seule. Ce que j'allais m'employer à faire, en toute discrétion.

Prenant le temps de me rechausser, je marchai d'un pas lent le long de la tente, mais aucune vision ne surgit. Quand il s'agit de détecter une créature surnaturelle, mon taux de réussite est d'environ 60 pour cent : plus son pouvoir est « faible », moins j'ai de chances de la repérer. J'avais entendu dire que je pouvais affûter ce don, mais j'ignorais de quelle manière, hormis via l'entraînement et la concentration. Nous n'étions que six ou sept semi-démons Expisco à travers le monde, et vu que j'ignorais où se trouvaient les autres, je n'avais plus qu'à me dépatouiller toute seule.

Devant la tente, deux filles se défiaient d'entrer, pressées par un de leurs amis. Des étudiantes en vacances, avec le nez cramoisi et une décoloration ratée : sans doute avaient-elles voulu vérifier l'expression selon laquelle les blondes s'éclatent plus que les brunes.

— Avec ces nichons, j'espère qu'elle ne vient pas passer une audition, marmonna l'une d'elles lorsque je m'approchai. Elle est encore plus plate que ma petite sœur.

— Si elle veut pratiquer son Kama Sutra sur moi, pas de problème..., rétorqua leur ami.

Je leur adressai un signe de tête en passant, faisant mine de n'avoir rien entendu. Maman aurait réagi ainsi... sauf qu'elle n'aurait jamais rajouté mentalement : « Allez vous faire foutre ! »

J'entrouvris le pan de la tente. Une odeur écœurante de marijuana et d'encens se propagea au-dehors.

— Caesar Romeo ? appelai-je.

— Qui le demande ?

— Faith Edmonds. Vous m'attendiez ?

Dans la faible lumière, je distinguai plusieurs espaces bien distincts. Devant se trouvait la réception, avec des chaises et des revues : *Playboy* et *Penthouse*. Peut-être pour en tirer de l'inspiration.

— Bon, ça vient ? aboya la voix. Qu'est-ce que tu branles ? Ramène-toi, fissa.

Me guidant à la voix, j'entrai dans une pièce semblable à la tente d'un sultan. Le sable était tapissé de coussins multicolores. Posé contre un support, un immense miroir doré était incliné selon un angle bizarre... qui s'expliqua lorsque je suivis le reflet jusqu'aux coussins.

Caesar Romeo était perché sur une chaise en bois sculpté, si monumentale qu'on aurait dit un trône. Aussi petit que moi et mon mètre cinquante-deux, il avait le visage flétri et tanné par le soleil, au point que je ne parvenais pas à deviner son âge ni son appartenance ethnique. Il me détaillait de ses yeux noirs et perçants, profondément enfoncés dans leurs orbites. Avec sa coupe afro rouge feu, sa chemise lamée dorée et son pantalon en cuir blanc, il me faisait penser à un lutin, un de ces Pishacha sorti tout droit des histoires que me racontait ma mère.

Il me détailla de haut en bas, d'un regard aussi froid et méprisant qu'une matrone examinant un bout de viande qu'elle ne donnerait même pas à son chien.

— Tourne-toi, dit-il.

— Je ne suis pas là pour une audition, rétorquai-je. Je m'appelle Faith Edmonds. Je viens de la part de Ned Baker.

Romeo esquissa un signe que je crus m'être destiné, jusqu'à ce que je remarque un homme fumant un joint, un peu à l'écart, et qui me considérait d'un œil bien plus appréciateur.

— Felipe, dit Romeo, va faire des prises de vues avec ces bimbos qui gloussent devant l'entrée.

— Je leur file des tee-shirts ?

— Pas de gaspillage. Qu'elles s'estiment déjà heureuses si je les garde dans ma vidéo.

Felippe écrasa son mégot dans une urne en cuivre et s'en alla. Romeo le suivit du regard et l'écoula proposer un « rôle » aux deux filles.

— T'entends ça ? Elles montreraient leurs nichons juste pour être reluquées par des types qui changeraient de trottoir si elles les croisaient dans la rue. Toutes des allumeuses. Vous aimez ça, hein ? Exhiber votre matos à des mecs qui ne pourront jamais vous toucher.

Consciente que je devais paraître aimable, je me contentai de hausser les épaules.

— Tu n'es pas d'accord ? demanda-t-il.

— Si, pour certaines nanas.

— Mais pas toutes ?

— Je ne peux pas me prononcer pour « toutes ». Bien, Baker m'a dit que je devais passer une sorte d'examen...

— J'imagine que tu te trouves mieux qu'elles, hein ? Plus intelligente. Plus distinguée. (Il esquissa un rictus.) Au-dessus du lot...

— Peut-être. Bon, alors, ce test...

— J'ai une meilleure idée. Je bosse sur une nouvelle production, des vidéos haut de gamme destinées à des clients plus exigeants, attirés par des filles qui sortent de l'ordinaire. Du genre de celles qui ne s'enroulèrent pas autour d'une barre ; un peu plus dans ton style, quoi. Qu'est-ce que t'en dis, princesse ?

— Je suis... flattée. (Je me forçai à sortir le mot de la bouche, mais échouai à l'accompagner d'un sourire.) Mais je préférerais m'en tenir à l'examen.

Il se carra dans son siège.

— Et si on sautait la partie vidéo ? Tu te déshabilles maintenant, tu t'allonges sur les coussins et... tu t'amuses pendant quelques minutes. Pas de caméra. Pas de public sauf moi.

Je ne lisais aucun désir dans ses yeux. Pas même de l'intérêt. Il ne brûlait pas de me voir nue. Il n'aurait sans doute même pas bandé en me regardant me masturber. Il voulait simplement m'obliger à le faire.

Je m'efforçai de lui sourire avec bienveillance.

— Je crains d'être assez timide. Mon éducation, mon milieu, vous savez...

Je tentai de détecter des pensées chaotiques, mais ne captai qu'un frémissement fielleux.

— Et si je te rétorquais que tu n'as pas le choix ? Que si tu refuses, je dis à Baker que tu as échoué au test ?

Le niveau de chaos s'éleva. Je frissonnai, sans éprouver un grand plaisir. Dieu merci, mon instinct de survie m'empêche de prendre mon pied quand je ressens des pulsions chaotiques dirigées contre moi.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Manifestement, c'est ce qui va se passer.

Je me dirigeai vers la sortie. Benicio avait recruté une espionne, pas une pute. Il lui faudrait trouver un autre moyen de me faire entrer dans le gang.

Romeo attendit que je sois presque hors de portée de voix pour s'exclamer :

— Vas-y, passe-le ton putain d'examen. J'essayais juste de te faciliter les choses. Mais que ce soit clair, si jamais tu changes d'avis, il faudra faire plus que te titiller le bouton pour que je t'accorde un laissez-passer. (Il jeta un bout de papier par terre.) Tiens. Va là-bas et récupère une conque, un de ces bibelots à touriste avec écrit « Bienvenue à Miami » et le dessin d'une nana en Bikini. Tu me la ramènes et je te file ce que tu es venue chercher.

Je jetai un coup d'œil à l'adresse.

— C'est une maison ?

— Peut-être. Ou un entrepôt. Ou un putain de cimetière avec la coquille enterrée dans une des tombes.

Le visage impassible, je me tournai vers la sortie.

— Au fait, je t'ai dit qu'il s'agissait d'une compétition ?

— Quoi ?

— Tu crois que t'es la seule gonzesse à se prendre pour une dure à cuire ? J'ai filé la même adresse à une autre nana et le gang n'a qu'un seul poste à pourvoir. (Il consulta sa fausse Rolex.) Elle est partie il y a environ une heure.

Je fulminai pendant toute la durée du trajet en taxi. Pourtant, j'aurais dû m'y attendre. J'avais déjoué les plans de ce gnome et il me le faisait payer. Mais à quel point allait-il jouer avec moi ? Et cette histoire de rivale, était-ce la vérité ? Ou l'avait-il inventée dans le simple espoir que je me plante en me précipitant ?

Même si Benicio trouvait un autre moyen pour que j'infiltrer ce gang, cet échec resterait.

Oui, M. Cortez, je sais que vous avez essayé de me faciliter la tâche, mais ce n'était pas ma faute.

Jérémiades. Protestations. Rejet de la faute sur autrui. Je déteste quand on me fait le coup et d'autant plus quand c'est moi qui joue les victimes. Non, je serais plutôt du genre à penser : *Tu es une semi-démone ? Tu vois la mort et la destruction ? Tu en as un besoin maladif, comme d'autres avec les bonbons et les cigarettes ? Tant pis. Maintenant, bouge-toi.*

Me maudissant d'avoir pris la mouche, je n'oubliai pas d'insulter copieusement Romeo au passage. Ma mère me l'aurait reproché en me demandant d'imaginer combien de fois il avait dû se faire éconduire par une jolie fille. Même si cela n'excusait pas son comportement, j'aurais dû être au-dessus de ces enfantillages. Mais je n'y parvenais pas. Je voulais gagner cette course, lui jeter la conque au visage et me délecter du chaos de sa fureur.

Et j'y arriverais. D'une façon ou d'une autre.

J'enfilai un jean et un tee-shirt, et demandai au taxi de me déposer dans un coin touristique qui semblait avoir été conçu dans les années 1950 et n'avait pas évolué depuis. J'arrivai devant le *Ocean View Resort*, le genre de motel décrépît que des vacanciers naïfs sélectionnent en vertu de son seul nom, pour découvrir, une fois à l'intérieur, qu'on avait bel et bien vue sur l'océan – à condition de se tenir sur le toit avec une paire de jumelles.

À côté, un petit bar promettait « d'authentiques bières de malt sucrées ». Étant donné que j'en avais déjà goûté, ce n'était pas le meilleur argument de vente en ce qui me concernait. En face, j'avisai l'omniprésente boutique de tee-shirts « J'aime la Floride ». Trois pour 10 dollars... Un prix ridicule pour s'assurer que s'ils ne survivent pas au premier lavage, vous ne sauterez pas dans le premier avion pour réclamer un remboursement.

L'adresse que Romeo m'avait indiquée se trouvait de l'autre côté de la rue : un magasin de souvenirs dont la vitrine était garnie de conques colorées. Aucune ne correspondait à la description, mais à en croire le panneau, d'autres modèles se trouvaient à l'intérieur.

C'était trop facile. Mieux valait jeter un coup d'œil alentour avant de débouler dans la boutique.

Hope : *Trésors engloutis*

Contournant le bâtiment, je pénétrai dans un parking rempli de voitures et de fourgonnettes de location immatriculées dans d'autres États. Un chemin recouvert de gravier menait au magasin.

J'avancai entre deux fourgonnettes garées au plus près du local, serrant la clé de mon appartement entre mes doigts, feignant de chercher ma voiture. Le mur n'était percé d'aucune fenêtre, hormis une porte vitrée qui avait dû servir d'entrée secondaire, à une époque plus prospère où le parking appartenait à l'enseigne.

Espérant jeter un coup d'œil à l'intérieur, je me faufilai à l'avant des fourgonnettes. Parvenue à la barrière, j'eus soudain un flash, comme si un appareil photo m'avait aveuglé l'esprit. Je reculai de quelques pas, puis m'approchai de nouveau. Et encore une fois, au même endroit, tout devint blanc.

La boutique, qui s'appelait *Trésors engloutis*, était protégée par un sort.

L'année précédente, au cours d'une mission pour le conseil, j'avais découvert ma faculté à détecter les sorts de sécurité. Avec l'aide de Paige et des pouvoirs de Lucas, j'ai appris à déterminer la nature exacte des sorts que je perceois. C'est comme ces messages d'erreur qui apparaissent sur un ordinateur : au début, on ne voit qu'un simple message d'alerte, mais avec un peu de savoir-faire, on finit par dénicher les détails. L'analogie est de Paige, pas de moi. Au fond de mon cerveau, ma mémoire génétique de démon savait ce que c'était : un sort de périmètre avertissant de la présence d'un type particulier d'intrus – les créatures surnaturelles.

Une boutique de souvenirs défendue par un sort. Le propriétaire ou les employés étaient-ils des sorciers ? Ou servait-il à signaler l'arrivée d'un nouveau candidat, histoire qu'on lui tombe dessus à bras raccourcis ?

Merde.

Indécise quant à la suite, je regardai un groupe d'adolescents errer à travers le parking. Lorsque l'un d'eux jeta un sac en plastique à un autre, il me vint une idée.

Je n'eus aucun mal à trouver une cible : un garçon de treize ans, trop jeune pour passer ses vacances sans ses parents, mais assez vieux pour leur échapper à la moindre occasion. Il se tenait à l'extérieur de

la boutique de tee-shirts, occupé à lire les blagues de mauvais goût imprimées sur les vêtements.

— Salut, dis-je en le gratifiant d'un grand sourire. T'as une seconde ?

— Euh, ouais.

Je désignai *Trésors engloutis* de l'autre côté de la rue.

— J'ai repéré un truc dans cette boutique que je voudrais offrir à mon petit copain pour lui faire une blague. Mais j'ai un peu honte d'aller l'acheter. C'est un coquillage avec une femme en Bikini peinte sur le dessus.

Aux yeux d'un adulte, cela aurait paru étrange. Mais pour un ado, tous les adultes sont des êtres bizarres aux intentions incompréhensibles. Je lui décrivis l'objet et lui donnai 20 dollars en lui promettant autant à son retour.

Quinze longues minutes plus tard, il revenait vers moi, les mains vides.

— Ils ont plein de conques. Certaines sont peintes, mais aucune ne représente une fille en maillot de bain.

— Ah. J'ai dû la voir ailleurs, alors.

Je le laissai garder le billet et il disparut dans le magasin de tee-shirts.

Ma proie suivante était un homme d'une quarantaine d'années qui rentra le ventre lorsque je m'approchai de lui. J'avais inventé une autre histoire pour lui : la veille au soir, j'étais entrée dans ce magasin avec des amis, dont certains, soûls comme des cochons, qui avaient fait un esclandre. J'avais vraiment envie d'offrir ce coquillage à mon frère, mais je craignais que le propriétaire du magasin me reconnaisse et me flanque dehors.

Lui aussi revint bredouille.

— Elle est derrière la caisse enregistreuse, dit-il me rendant mes 20 dollars. Mais elle n'est pas à vendre. J'ai essayé, mais le type m'a dit qu'un de ses amis l'avait peinte et que ce n'était qu'un élément de décoration.

Dix minutes plus tard, j'entrai dans le magasin à mon tour. La boutique empestait le crème solaire bas de gamme, sans parvenir à masquer une odeur de poussière, de crasse et de vétusté qui me rappelait le grenier de ma grand-mère. La plupart des touristes ne

devaient jamais dévier du trajet reliant la porte à la caisse enregistreuse, bordé de portants de tee-shirts et de paniers de coquillages bon marché.

Aucune sonnette n'avait été installée sur la porte, mais le vendeur leva la tête dès que j'entrai, signe que j'avais déclenché le sort. La quarantaine, des cheveux blonds tombant jusqu'aux épaules, il portait un débardeur, ses triceps dodelinant tandis qu'il s'approchait du comptoir. Derrière lui, je découvris la conque.

J'esquissai deux pas de plus avant d'être frappée par une vision. Une voix entonna une psalmodie. Des mains désincarnées se détachèrent comme une tache pâle dans l'obscurité. De la brume tourbillonnait entre ses doigts.

Un mage. Je portai le regard sur ses paumes, sagement posées sur le comptoir. Un sort de mage ne peut être lancé qu'à l'aide de gestes et de paroles, mais celui de sécurité semblait indiquer qu'il connaissait aussi des sorts de sorcière. Aussi, mieux valait garder un œil sur ses lèvres et plonger à l'abri s'il se mettait à marmonner.

Je tendis la main.

— Marietta Khan, envoyée spéciale auprès du conseil. Je travaille en collaboration avec Paige Winterbourne.

Il plissa les yeux.

— Je vois que ce nom ne vous est pas inconnu. Bien. Le conseil a entendu dire que la Cabale Cortez vous avait placé sous surveillance, à la suite de la pratique d'incantations dans le voisinage.

Il blêmit, puis se reprit.

— J'ai été victime de six cambriolages en l'espace d'un an, dit-il. J'ai le droit de défendre mes biens tant que je ne recours pas à des mesures excessives.

— Vous avez raison.

— Et si vous croyez que vous... (Il s'interrompit.) J'ai raison ?

— Je suis employée par le conseil et non pas par la Cabale. Notre travail consiste à vous surveiller, mais également à vous protéger contre des plaintes abusives. À cet effet, j'aurais besoin de certains documents.

— Lesquels ?

— Tout papier attestant de la nécessité de recourir à ces sorts : dépôts de plaintes, déclarations auprès de votre assurance et la liste des incantations employées. Nous montrerons ensuite ces documents à

la Cabale, et à moins qu'elle ne puisse prouver que vous avez lancé un sort plus puissant, vous êtes tiré d'affaire. D'ailleurs, si vous avez ces documents ici ainsi qu'une photocopieuse, je pourrai m'en occuper tout de suite.

— Ils sont dans l'arrière-salle.

— Je surveillerai la boutique pendant que vous allez les chercher.

Je traversai la rue en trombe, serpentant entre les voitures de touristes au ralenti, dépassant le bar, le motel, la boutique vide, avant de m'esquiver dans une ruelle où je m'arrêtai, les mains serrées sur mon trésor. Je battais des paupières en savourant le chaos. Que j'en sois la cause le rendait deux fois plus puissant. Les yeux clos, je repassai la scène dans mon esprit, me délectant de la feinte et du vol : l'ivresse ultime, mieux que l'alcool, la drogue ou le sexe. Enfin, mieux que le sexe lambda. Un mélange puissant. Et très addictif.

Cette pensée me dégrisa aussitôt. J'avais le coquillage. Si je voulais davantage de chaos, j'allais devoir attendre de la donner à Romeo. Ouvrant mon sac de plage, j'enveloppai la conque d'une serviette et...

— Je crois qu'il vaudrait mieux me la donner. J'en ferai bon usage.

Hope : Confiserie

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, juste au moment où des mains s'élevaient pour lancer un sort repoussoir. Touchée à la hanche, je titubai, sans toutefois lâcher le sac, puis me précipitai hors d'atteinte avant que mon agresseur n'exécute une deuxième tentative.

Je me retournai. Trois mètres plus loin se tenait une jeune femme avec une crête blonde et des piercings en si grand nombre qu'elle devait bien passer une heure à les enlever avant de pouvoir franchir un portique de sécurité.

— Ma rivale, j'imagine, dis-je. Désolée pour toi. C'est pas de chance.

— Oh, ne t'en fais pas pour moi.

Elle lança le sort une nouvelle fois, mais je l'évitai facilement. Elle pinça les lèvres et je sentis sa fureur déferler sur moi en une succession de vagues délicieuses.

— Pas l'habitude de te battre contre quelqu'un qui sait de quoi tu es capable ? Leçon numéro un : ne pas agiter les mains.

Nouvelle tentative. Je me penchai sur le côté, mais à en juger par son expression, c'était inutile.

— À sec ? demandai-je. Leçon numéro deux : ne pas dépenser toute son énergie en un seul endroit.

Je plongeai la main dans la poche latérale de mon sac, une petite besace à la mode conçue pour les jeunes femmes modernes et citadines, doté de compartiments très pratiques pour abriter des lunettes de soleil, un téléphone portable, un agenda électronique et... une arme.

La sorcière contempla le revolver, l'air de croire que j'allais m'en servir comme briquet.

— Assieds-toi, ordonnai-je.

Après un moment d'hésitation, elle finit par s'accroupir en me reprochant de ne pas m'être battue à la loyale. Dans le milieu surnaturel, utiliser une arme est considéré comme un acte de lâcheté. Mais quand on est privé de force surhumaine et de boules de feu, il faut bien compenser par autre chose.

Lorsqu'elle fut assise, j'utilisai mon canif pour couper les ficelles reliant un tas de cartons non loin de là.

— Moi, j'utilise ce qui marche, expliquai-je en l'attachant. Tu

devrais essayer. En commençant par connaître tes pouvoirs. Si tu avais lancé un sort d'entrave, c'est moi qui serais ligotée à ta place, et c'est toi qui aurais la conquête.

Furibarde, elle se tortilla en me foudroyant du regard. Fermant les yeux, je dégustai sa colère, puis ramassai mon sac de plage et m'en allai.

J'étais prête à passer un sale quart d'heure quand Romeo découvrirait que j'avais réussi le test. Effectivement, il fut saisi de colère et je savourai sa fureur, mais il ne tenta rien pour me priver de ma récompense, sans doute pour la même raison qui l'avait poussé à me retenir quand j'avais fait mine de partir : il était grassement payé pour son boulot d'intermédiaire et ne courrait pas le risque de le perdre.

Il me donna une adresse en me précisant que je devais m'y rendre deux heures plus tard.

Après avoir demandé au taxi de faire un détour par le lieu de rendez-vous, je me félicitai de cette initiative, car en longeant le bâtiment, je compris qu'une virée shopping était de circonstance.

Le chauffeur me recommanda le centre commercial de Bal Harbour, et c'était effectivement l'endroit approprié. D'autant plus que ce n'était pas ma carte de crédit qui allait en pâtir.

En temps normal, mon côté économe m'aurait freinée, mais j'étais encore toute à ma joie d'avoir vaincu le mage, la sorcière et le lutin, et j'avais envie de m'offrir un petit plaisir. Contrairement à ce que Benicio m'avait fait croire, l'épreuve n'avait pas été un jeu d'enfant ; aussi, je n'avais aucun remords à dépenser son argent.

Je montai dans un second taxi pour regagner mon appartement. Le chauffeur me prit pour une touriste dès que j'ouvris la bouche et tenta d'emprunter le chemin le plus long en prétendant vouloir me « faire profiter » du panorama. Je ne connaissais peut-être pas bien la ville, mais je repérai son manège au bout de deux rues et lui ordonnai de reprendre la route directe.

En chemin, je fronçai les sourcils à la vue d'un boulet de démolition s'écrasant contre des maisons qui me paraissaient en parfait état ; de grosses bâtisses presque luxueuses, mais qui devaient prendre autant de place qu'un immeuble capable d'héberger cent fois plus de personnes dans des appartements de haut standing. Il suffisait d'un

regard vers l'horizon, ponctué de grues et de squelettes de gratte-ciel, pour comprendre que Miami était une ville en pleine évolution. Ouste au vieux, place au neuf !

Mon appartement était plutôt récent, du moins d'après mes critères. D'après ceux de Miami, il ne lui restait peut-être que quelques années avant d'être rasé. Il ne me plaisait pas beaucoup : petit, aseptisé, froid, peint dans des tons de gris, de noir et blanc, et parsemé de quelques meubles modernes. Mais il était situé dans un quartier branché de South Beach et, pour une fille comme Faith Edmonds, l'emplacement était primordial.

Je rentrai juste à temps pour me changer et passer quelques coups de fil.

En premier lieu, j'appelai mon rédacteur en chef. Benicio m'avait renseignée sur le groupe au sujet duquel j'étais censée enquêter : un culte de loups-garous basé à Fort Lauderdale, soupçonné d'être lié au meurtre. Plus tard, ses agents me donneraient davantage de précisions afin que je puisse rédiger mon article. Il m'avait réservé une chambre d'hôtel à Fort Lauderdale, fait transférer la ligne sur mon portable, et même chargé une jeune femme d'y faire quelques apparitions, histoire de consolider mon alibi.

D'habitude, on n'annonce pas à son patron qu'on s'est envolé pour la Floride, en tout cas pas sans avoir demandé la permission au préalable. Mais j'avais de bonnes relations avec lui. J'aimais mon boulot, je me donnais à cent pour cent et je n'avais aucune intention de le larguer à la première proposition d'un journal plus sérieux. Dans le monde des tabloïds, cela m'aurait valu d'être nommée employée de l'année.

Naturellement, il m'enguirlanda. Puis, de « Reviens ici tout de suite ! », il passa à « Bon, d'accord, mais c'est à tes frais, Adams ». À la fin de la conversation, on en était arrivés à « Garde tes reçus, mais si je reçois une seule facture du Hilton, je te colle à la relecture pendant un an ».

L'appel suivant allait être autrement plus pénible. Je déteste mentir à ma mère, même si ce ne serait pas une première. Maman et moi sommes restées très proches et discutons au téléphone au moins vingt minutes par jour, en plus de nous voir une à deux fois par semaine. Mais parfois, toutes ces choses que je lui cache me pèsent et je me sens comme un imposteur qui aurait pris la place de sa fille cadette.

Elle ignore que je suis une semi-démone, et même que ce genre de chose existe. Je ne sais même pas si elle est au courant que son ex-mari n'est pas mon père biologique. Mes parents se sont séparés à

l'époque de ma conception, et tout le monde, y compris mon père, pense que je suis sa fille. Ma mère a-t-elle eu un amant juste après sa séparation ? Aurait-elle brièvement renoué avec mon père, ce qui l'aurait portée à croire qu'il m'avait engendrée ? Lucifer aurait-il pris l'apparence de mon père, le temps d'une nuit ? Quoi qu'il en soit, j'ai été élevée en tant qu'Adams, et élevée de la même manière que mes deux frères et ma sœur.

Pourtant, Dieu sait que j'étais différente. Quand j'étais petite, je ne pouvais pas visiter un musée sans rester hypnotisée devant les collections d'armes, émerveillée par les visions de guerre et de destruction qui m'assaillaient l'esprit. Les accidents de voiture me fascinaient, au point que je débouclais ma ceinture de sécurité pour me retourner et les regarder le plus longtemps possible, avant de bombarder mes parents de questions. Dans la mesure où je ne m'étais jamais montrée violente, mon père et ma mère ne s'en étaient jamais réellement inquiétés. Ils mettaient cela sur le compte d'une imagination débordante, d'un goût étrange pour le macabre – d'une simple excentricité.

Quand j'ai commencé à capter les pensées chaotiques, j'étais en pleine adolescence et suffisamment mûre pour comprendre que ce n'est pas le genre de révélation à faire à ses parents. Mais j'ai très mal vécu cette période. Tombée en dépression nerveuse lors de ma dernière année de fac, j'ai passé plusieurs semaines dans une clinique privée.

Puis, je suis partie en quête de réponses, et à force de poser des questions, j'ai fini par attirer l'attention d'un groupe de semi-démons. Comprendre qui je suis m'a permis de trouver la sérénité. Aux yeux de mes parents, j'avais enfin réglé mes problèmes. Mais ce n'était pas l'avis de tout le monde : je faisais tâche à travailler pour un tabloïd alors que ma famille était composée de docteurs et d'avocats. Après un bref passage à Los Angeles l'année précédente, j'étais retournée dans la petite ville étudiante près de Philadelphie où j'avais grandi. À cette époque, je vivais dans un appartement appartenant à ma mère. Pas vraiment une réussite, selon les critères des Adams. Mais pour ma mère, j'étais heureuse et en bonne santé, et après l'enfer qu'elle avait vécu, c'était tout ce qui importait. Puisqu'elle s'en contentait, je ne voyais aucun besoin de l'affliger en lui avouant la vérité.

Alors, je lui téléphonai, lui racontai des bobards, annulai notre prochain déjeuner et promis de la rappeler le lendemain.

Vêtue d'un haut orange à col boule et d'une minijupe à volants froufroulante, je m'approchai d'une porte de service miteuse et frappai

pour me présenter à mes nouveaux collègues.

Personne ne répondit avant un long moment, si bien que j'avais les phalanges râpées lorsque le battant s'ouvrit à la volée. Mais l'attente en valait la peine.

Je n'ai jamais été du genre à me pâmer devant les beaux gosses, aussi, j'attribuai ma réaction à l'ivresse des hauteurs que je devais à mes talons de dix centimètres. À la vue de l'homme qui apparut, je restai bouche bée. Il était de taille moyenne, de poids moyen, de corpulence moyenne... mais incroyablement sexy avec ses boucles noires qui retombaient sur son col, sa peau cuivrée, ses yeux verts et un sourire qui me fit oublier tout le texte que j'avais soigneusement répété.

Au bout d'une fraction de seconde, je repris mes esprits. Heureusement, il n'avait rien remarqué, trop occupé qu'il était à me toiser de la même manière. Lorsqu'il me sourit de nouveau, je vacillai sur mes jambes.

— Je regrette, mais le club ne sera ouvert que dans une heure et vous devrez passer par l'entrée principale.

— Je suis venue voir Guy.

— Oh ? (Son sourire s'élargit.) Dans ce cas, entrez.

Il recula. Mais lorsque j'avançai, il me barra le passage, s'arrêtant si près que je sentais son souffle au sommet de mon crâne.

— J'avais presque oublié. Il me faut le mot de passe.

Je levai les yeux vers lui.

— Le mot de passe ?

Il s'adossa contre le battant.

— Ou le geste secret. En principe, j'exige le mot de passe, mais pour cette fois, je me contenterai du geste.

— Oh, bon sang, laisse-la entrer ! s'exclama une voix derrière lui.

Une femme apparut. Son jean moulant et ses Doc Martens détonnaient avec son chemisier BCBG. Ses cheveux teints en noir étaient remontés en une simple queue-de-cheval. Elle n'arborait aucun piercing et portait un maquillage léger, même si elle avait eu la main lourde sur l'eye-liner. On aurait dit une goth tentant de se fondre dans la masse.

Elle me fit signe dans l'obscurité.

— Ne faites pas attention à lui. Il s'exerce pour son nouveau métier de comique, ce qui lui sera bien utile quand on le virera à coups de

pied dans le cul. (Elle se tourna vers lui.) Va chercher Sonny et essaie de trouver Rodriguez. Guy veut lui parler.

Il ne m'avait pas quittée du regard.

— Tu pourrais au moins nous présenter.

— Plus tard. Si tu as de la chance. Maintenant, file. (Écartant un rideau, elle me fit entrer dans une réserve.) En parlant de présentations, vous êtes... ?

J'imaginai qu'elle le savait mais préférait s'en assurer.

— Faith. Faith Edmonds.

— L'Expisco ? Merci, mon Dieu. Guy a failli avoir une attaque en apprenant qu'on avait une touche avec une Expisco, mais qu'on risquait de se retrouver avec une sorcière. D'un autre côté, les règles sont les règles, et comme cette fille est la nièce d'un contact, on ne pouvait pas faire autrement que de lui laisser sa chance. (Elle tendit la main.) Bianca. Je suis le bras droit de Guy.

Elle ouvrit une porte, et je la suivis dans le club.

Je sais que les films d'horreur ont toujours lieu dans de vieilles demeures délabrées, avec des escaliers qui grincent et des passages secrets, mais en matière d'endroits sinistres, j'attribuerais la palme aux boîtes de nuit avant l'heure d'ouverture.

Quand la musique emplit la salle, les discothèques sont un véritable concentré d'énergie : la chaleur de la foule, le rythme trépidant interrompu par les cris des fêtards enivrés, le mélange parfois écœurant du parfum, des boissons sucrées et du vomi nettoyé à la hâte. Si l'on n'est pas dans l'ambiance, on a l'impression de se retrouver dans le neuvième cercle de l'enfer, mais on ne peut pas nier le dynamisme de l'endroit.

Pourtant, à ce moment-là, j'avais l'impression de traverser un cimetière.

Ma voix ne générait aucun écho dans le vide caverneux, pas plus que mes pas, l'acoustique absorbant tous les sons. La seule lumière était celle des sorties de secours, si faible qu'elle ne projetait aucune ombre. La climatisation poussée à fond me donnait la chair de poule. L'odeur chimique des produits de nettoyage couvrait à peine celle des moisissures dues aux boissons renversées sur la moquette de la mezzanine. Au loin, j'entendais les basses palper sur un rythme lent, comme un cœur à l'agonie.

Soudain, je me rendis compte que Bianca me parlait.

— Désolée, j'étais ailleurs.

— Je disais que les membres du gang ne travaillent pas dans le club à proprement parler, mais que tu pourrais être amenée à assurer le service ou à donner un coup de main derrière le comptoir si nous sommes en sous-effectif. Tout le monde est censé contribuer. Cela te pose un problème ?

À son ton, amical mais ferme, je compris que ce n'était pas négociable.

— Je n'ai jamais travaillé comme serveuse, mais il y a un début à tout.

— Parfait. Rodriguez, notre technicien, te fournira un téléphone intraçable. Tu dois l'avoir en permanence sur toi. Et si Guy demande à te voir, tu rappiques dans la seconde, que ce soit à 2 heures du matin ou à midi.

— Pigé.

— Tu dois te pointer tous les jours à 17 heures. Même s'il n'a rien à te confier, tu devras être présente. Alors, si tu rencontres un millionnaire qui te propose de passer trois jours sur son yacht, la réponse est « non ». Ne demande même pas la permission, Guy le prendrait très mal.

— OK.

— En parlant de richards, une partie du boulot consiste à passer du temps avec eux, à les mettre à l'aise. Et non, ça n'inclut pas de coucher avec eux. De temps à autre, on te désignera un pigeon et on te demandera d'obtenir des infos. Le reste du temps, il s'agira principalement de danser, de t'amuser et de convaincre les gens que cette boîte est la meilleure de Miami.

— Entendu.

Elle me fit signe de la rejoindre dans une alcôve surplombée par un bloc d'éclairage.

— Encore quelques précisions avant que je te présente à Guy, et je veux que tu écoutes avec attention, alors asseyons-nous. (Elle balaya la pièce d'un geste.) Tu penses sûrement que malgré toutes ces règles, c'est un travail plutôt cool. Mais je t'avertis, Faith : bosser dans le milieu de la nuit, c'est comme se trouver dans une confiserie sans un sou en poche. Quand je te dis qu'on ne couche pas avec les clients, prends-le comme un ordre. De même, interdit de sortir avec les clients ou de leur donner ton numéro. Tu n'as le droit qu'à un verre par soir, histoire que ton haleine sente l'alcool. Après cela, tu pourras toujours commander, mais on ne te servira que des sodas et des jus de fruits. Pendant tout le temps que tu seras ici, tu te conduiras comme une

employée modèle. Si Guy te chope en train de fumer dans les toilettes, tu te fais virer dans la seconde. Et si tu te drogues, sèvre-toi maintenant. Guy s'attend à ce que tu sois disponible à tout moment.

— C'est sévère.

Rien de tout cela ne me dérangeait. Je n'avais aucune envie de me soûler ni de coucher avec des inconnus. Mais j'avais le sentiment que Faith ne serait pas aussi collet monté.

— C'est comme ça que Guy gère la boîte et on doit tous se plier aux règles. On ne flirte pas avec les clients. On ne provoque pas l'arrivée de flics en enfreignant les règles antitabac. On ne se met pas minable au risque de bousiller une mission. En apparence, tout doit être géré de façon irréprochable. C'est comme ça qu'on se préserve des fouineurs. (Elle sourit.) Des fois, je dis à Guy qu'il aurait dû être sergent instructeur, mais je dois avouer qu'il assure. Il te fait trimer comme une malade, mais si tu tiens le rythme, la récompense en vaut la chandelle.

Au vu de l'étincelle qui brillait dans ses yeux chaque fois qu'elle prononçait le nom de Guy, je sentais bien qu'elle n'était pas tout à fait impartiale à son sujet.

— Alors, prête à rencontrer ton nouveau patron ?

Hope : Le visage d'un ange

Bianca toqua à une porte, puis attendit avant d'entrer. Derrière un bureau était assis un homme d'à peu près mon âge, avec un bouc coupé court et de petites tresses. Occupé à taper sur une calculatrice, il garda les yeux rivés sur le résultat. Sa veste pendait au dos de son siège et les manches de sa chemise blanche étaient relevées, dévoilant une peau noire et des avant-bras musclés.

— Guy ? Je te présente Faith.

— L'Expisco ?

— Ouai.

Il marmonna un « Bien », puis effectua une nouvelle opération avant de daigner lever les yeux. Là, il m'examina d'un regard froid, mais au contraire de Romeo, je n'arrivai pas à savoir si j'avais réussi ou échoué. De nouveau, il grogna puis retourna à sa comptabilité. Je jetai un coup d'œil à Bianca. Elle avait pris ses aises, vautrée sur un siège, ses longues jambes croisées devant elle tandis qu'elle fixait Guy de ses yeux bleus.

— Je suppose que Bianca t'a expliqué les règles ? dit-il en pianotant à toute vitesse.

— Oui.

— Alors, ta formation est terminée. Nous exigeons de nos nouvelles recrues qu'elles se mettent immédiatement au travail. Tes coéquipiers t'épauleront, mais ne t'attends pas à ce qu'on te tienne la main. Si tu flanches, des dizaines d'autres sont prêtes à prendre ta place.

— Entendu, monsieur.

J'ajoutai le « monsieur » sans réfléchir, me demandant même s'il ne risquait pas de le prendre pour du sarcasme. S'il s'était agi d'un entretien d'embauche, je me serais sérieusement demandé si je tenais vraiment à ce poste.

— Inutile de te préciser à quel point la loyauté est importante. J'imagine que le recruteur t'a expliqué ce qui arrive à ceux qui nous trahissent, que ce soit intentionnel ou par négligence.

— Oui.

— Alors, nous n'aurons plus jamais à en parler. (L'espace d'une seconde, il croisa mon regard avant de retourner à son travail.) Ce club a beau être bondé chaque soir, on couvre à peine nos frais. Nous,

on mise tout sur les pigeons. Miami grouille de gosses pleins aux as, prêts à claquer une fortune pour prendre du bon temps.

À la façon dont il prononça cette phrase, je me demandai si Benicio avait eu une si bonne idée en me choisissant cette couverture.

— Ces types ont des goûts de luxe, enchaîna-t-il. Et ce, dans tous les domaines : femmes, alcool, drogue. Alors, évidemment, ce serait le moyen le plus facile de leur faire cracher leur argent de poche, mais ce serait un pari de dupes. Ici, c'est une boutique honnête : on suit le règlement à la lettre, jusqu'aux normes anti-incendie. Il y a plus d'une façon de plumer un pigeon. Si une jeune femme boit plus que de raison et s'évanouit dans notre établissement, il est de notre devoir de s'occuper d'elle. Mais le temps qu'elle recouvre ses esprits, on lui aura dépouillé son appartement. À la lecture de ton dossier, je crois que c'est un boulot dans tes cordes.

J'acquiesçai.

— Il y a deux ans, je sortais avec un voleur professionnel. Parfois, je l'accompagnais. Juste pour le fun.

Il pinça les lèvres et je jurai tout bas. Benicio avait merdé. Ou du moins, il s'était trompé. Si la plupart des gangs étaient composés de jeunes rebelles indisciplinés, attirés par le fric et les plaisirs faciles, Guy prenait son rôle très au sérieux et attendait la même attitude de la part de ses recrues. Une fille à papa qui cherchait à s'éclater n'avait pas sa place dans sa bande.

J'essayai de rattraper ma bourde.

— Je sais me servir d'un crochet, d'une clé dynamométrique, d'un pistolet de crochetage, et de shims. Avec les bons instruments, je peux faire des copies, mais je suis encore en phase d'apprentissage. Je sais utiliser un pied-de-biche et court-circuiter une voiture. Je sais comment percer un coffre-fort, même si je n'en ai jamais ouvert moi-même. J'ai déjà neutralisé des systèmes d'alarme. Mais mon domaine de prédilection, c'est la furtivité. Vous savez : se faufiler, éviter les caméras de sécurité, leurrer les chiens, ce genre de choses.

Guy hocha mollement la tête.

On toqua à la porte. De nouveau, il fit la sourde oreille, mais au bout de quelques secondes, le battant s'ouvrit, laissant apparaître un jeune homme trapu, qui n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt ans.

— Rodriguez, je te présente Faith, notre nouvelle recrue. Il lui faudra un téléphone et un bip, mais ce n'est pas la raison pour laquelle je t'ai fait venir. Je veux discuter de la prochaine mission.

Bianca se leva et me fit signe de la suivre. Elle esquissa deux pas

avant que Guy la hèle.

— Bee ? J'ai besoin de toi. (Il cria « Jack », je crois, puis le type qui m'avait ouvert apparut.) Prends Sonny avec toi et emmenez Faith dîner quelque part. Je veux qu'elle se sente la bienvenue. Tu crois que tu y arriveras ?

— Je crois que je m'en sortirai, répondit-il avec un large sourire.

— Essaie juste de ne pas la soûler de paroles. Je veux que vous soyez de retour à 21 heures. Oh, j'oubliais de vous présenter. Faith, Jasper. Jasper, Faith.

Le jeune homme lui fit un doigt d'honneur. Guy se contenta de sourire en nous chassant de la pièce.

— Jaz, s'il te plaît, me dit-il. Personne ne m'appelle Jasper. Pas même ma mère. Quand elle s'est rendu compte de sa folie, je suis devenu Jaz pour tout le monde, à l'exception de l'administration. Mais je compte bien m'en occuper dès que j'aurai le courage d'affronter la paperasse. Bon, allons chercher Sonny. Où peut bien se cacher cet... ?

— Juste derrière toi, répondit une voix grave.

Derrière nous se tenait un jeune homme de la taille de Jaz, mais avec des cheveux raides et blonds qui lui tombaient jusqu'aux épaules, une peau cuivrée et un visage carré qui, sans être laid, ne lui aurait jamais valu la couverture d'un magazine.

Jaz lui donna une tape dans le dos.

— Salut, mon pote. Guy vient encore de nous confier une mission très pénible : emmener Faith au restaurant et papoter avec elle. Faith, voici Sonny. Je le connais depuis la maternelle ; un jour, on s'est alliés pour remplir le bac à sable de vers de terre, et depuis, on ne s'est plus jamais quittés. (Il m'adressa un clin d'œil.) Bien sûr, nos farces sont d'un autre niveau, maintenant.

Il ne cessa presque pas de parler pendant tout le trajet, me demandant comment s'était passé mon test, avant de me raconter le sien et celui de Sonny. Jaz faisait partie du gang depuis environ un an ; Sonny l'avait rejoint dès qu'une nouvelle place s'était libérée, car ils n'avaient pas voulu se retrouver en compétition. Il ne s'interrompit qu'une fois, le temps de me demander mes préférences en matière de nourriture.

En temps normal, ce genre de caquetage m'aurait rebutée, mais chez Jaz, cela ne semblait pas lié à de la nervosité ou à de l'arrogance. Il dégageait une sorte d'énergie, une énergie intarissable qui avait besoin d'un exutoire, si forte que je la ressentais, comme s'il émanait des ondes chaotiques.

Au cours du dîner, Jaz s'efforça de me céder la parole, mais étant donné que ma vie était totalement inventée, je le laissai volontiers palabrer.

Il me parla un peu de lui et de Sonny. Rien de trop intime, juste quelques détails les concernant, en commençant par la nature de leurs pouvoirs. Je n'avais pas réussi à l'appréhender, et je comprenais pourquoi. Tous deux appartenaient à la même espèce : des magiciens, une version édulcorée des mages.

Leur rencontre à la maternelle n'avait rien eu d'accidentel. À l'époque, leurs parents travaillaient dans une succursale de la Cabale St. Cloud à Indianapolis, et tous deux avaient été inscrits dans une école sélectionnée. Un établissement ordinaire, ce qui ne présentait aucun danger : les êtres surnaturels doivent attendre leur puberté pour entrer en possession de leurs pouvoirs. Dès leur plus jeune âge, on les encourage à se lier d'amitié avec les enfants des autres collaborateurs de la Cabale, des camarades qu'ils côtoient à l'occasion des fêtes de Noël, de pique-niques ou de matchs pour l'équipe de foot junior, de sorte qu'à l'adolescence, ils aient des amis avec qui partager la découverte de leurs pouvoirs, quelqu'un à qui parler et confier leurs angoisses. En regardant Jaz et Sonny, en les voyant partager cette complicité que j'avais perdue avec mes amis humains, je sentis une pointe de jalousie si vive que j'en avais du mal à manger.

À vingt-trois ans, ils étaient plus jeunes que moi. Après avoir quitté le nid familial quelques années auparavant, ils s'étaient mis à errer de ville en ville. Je n'y voyais rien de surprenant. Je savais ce que c'était de se sentir différent, de devoir garder des secrets et comprendre ses pouvoirs, de partir en quête de ses racines, de son identité, de sa place dans ce monde.

Jaz et Sonny semblaient avoir trouvé un point d'ancrage dans ce gang. Ils n'avaient aucune critique à formuler et semblaient parfaitement sincères : ils ne cherchaient pas à tout colorer en rose pour me rallier plus facilement. Ensuite, Jaz me dressa la liste de tous les membres en me précisant leur espèce, leur statut et leur personnalité, ce qui me facilitait grandement la tâche pour mon boulot d'espionne.

Alors que le dîner se prolongeait bien au-delà du délai imparti, je commençai à me détendre et étudiâi Jaz d'un œil plus critique. Si j'avais un type d'homme, il n'y correspondait en rien. La cascade de boucles qui lui descendait jusqu'au bas de la nuque était bien trop longue à mon goût. Ses yeux étaient trop gros, son regard trop doux, sa bouche trop large, trop sensuelle. Il était mince, presque gracieux. L'ensemble donnait une impression de... Je ne dirais pas « délicatesse

» parce qu'il n'avait rien d'efféminé, mais il avait un côté métrosexuel qui contrastait totalement avec...

Je m'interrompis. Karl n'était pas non plus mon genre : trop mielleux, trop raffiné, trop vieux.

Je ne comprenais pas ce qui m'attirait en Jaz, mais au cours du dessert, il gesticula sur sa chaise et l'angle de son visage éveilla un souvenir. À cet instant-là, je sus qui il me rappelait : l'ange Gabriel, dont le portrait ornait l'église que fréquentait ma grand-mère.

J'imagine qu'il doit paraître inconvenant d'avouer qu'on a eu un faible pour un ange, mais je n'avais que six ou sept ans à l'époque. Mamie était une dame de la haute société qui s'attendait à ce que son fils épouse une débutante. Lorsqu'il avait ramené une jeune étudiante indienne, elle n'avait montré ni déception ni colère, juste de l'incompréhension. Comme la plupart des femmes de son rang et de sa génération, elle n'avait même pas envisagé que son fils puisse épouser une roturière. Mais de toute évidence, il était amoureux, et question beauté ou intelligence, sa fiancée n'avait rien à envier à une aristocrate. Aussi, elle lui avait donné sa bénédiction.

Mamie nous aimait tout autant que ses autres petits-enfants. Même le divorce n'y avait rien changé. La seule chose qui me dérangeait chez elle, c'était son souci constant de nous prouver que nous avions notre place dans cette famille. D'où l'ange Gabriel.

Quand on lui rendait visite, je l'accompagnais toujours à l'église parce que je savais que cela lui faisait plaisir à elle, mais aussi à ma mère. La chaire était surplombée d'un immense tableau représentant des anges au teint de porcelaine et aux cheveux d'or, mais le peintre avait pris le parti de singulariser Gabriel en le dotant de boucles sombres et d'une peau hâlée.

Aux yeux de ma grand-mère, Gabriel symbolisait l'idée que Dieu m'accueillait dans sa demeure au même titre que les autres. Ainsi, elle ne manquait pas une occasion de vanter sa beauté et de me dire à quel point sa différence le rendait encore plus attachant. Une leçon aux traits un peu forcés, mais qui partait d'un bon sentiment. J'ai passé de nombreuses heures dans cette église, à contempler Gabriel avec son regard mélancolique et ses cheveux noirs.

J'avais donc résolu le mystère de cette attirance envers Jaz. Mais cela n'empêchait pas mon cœur de s'emballer lorsqu'il tournait les yeux vers moi. Le visage d'un ange cachant l'âme d'un diabolin. Vu les circonstances, c'était peut-être un signe du destin.

— Alors, tu es une Exustio ? Ou une Aspicio ? me demanda Jaz en quittant le restaurant.

— Une Expisco.

— Les Exustio, c'est le feu, dit Sonny. Les Aspicio, les visions.

— Tu parles d'un nom. On dirait du latin.

— Peut-être parce que c'est du latin ?

— Oh, ça va, hein ! Même Guy ignorait ce qu'était une Exp... Expisco. Il a été obligé de demander à Bianca de se renseigner, et ça lui a pris un bon moment.

— C'est une sous-espèce très rare, ajoutai-je.

— Et très bizarre. (Il me regarda.) Ne le prends pas mal. Ce que je veux dire, c'est que la majorité d'entre vous héritent d'un pouvoir élémentaire ou de sens décuplés. Détecter le Mal, ça... enfin, ça détonne dans le tableau.

— En général, les démons de sang pur acquièrent des pouvoirs spéciaux en plus de leur capacité à détecter le chaos. La plupart des semi-démons ont ces pouvoirs sans ce sixième sens. Moi, je n'ai que ça.

— Ah.

Il se mit à marcher en silence, et je compris qu'une pensée le tracassait. Mais avant que j'aie eu le temps de l'interroger, il reprit :

— La raison pour laquelle j'évoque ça, c'est que... enfin, Guy n'est pas convaincu.

— De ce que je prétends être ?

Il acquiesça.

— Je voulais juste te prévenir. Il va te mettre à l'épreuve. Et très bientôt.

Hope : *Easy Rider*

On coupa à travers la zone piétonne du Lincoln Road Mall. Le soleil s'était couché et la température s'était rafraîchie, malgré l'humidité toujours présente. Sur la promenade, personne n'avait revêtu de vêtements plus chauds. Les shorts, les minijupes, les décolletés plongeants et les seins en forme de ballons de foot étaient exposés aux regards alors que la vie nocturne s'installait. Tous se pressaient, serpentant autour des palmiers et des tables surmontées de parasols, en direction de leur boîte de nuit préférée, avec l'espoir de réussir à entrer en arrivant tôt.

Jaz jouait les guides, me désignant les curiosités locales, y compris les beaux gosses qui traînaient devant *Score*, tous des gravures de mode, même si aucun n'aurait retenu l'attention d'une femme. Jaz m'expliqua que South Beach comptait beaucoup moins de boîtes gays qu'auparavant. Ils avaient redonné vie au quartier, en avaient fait le plus chaud de Miami, puis étaient passés à autre chose. Les autres avaient suivi le mouvement et South Beach avait perdu son cachet, mais Guy n'y voyait aucun inconvénient : des hordes de jeunes en moins, cela voulait dire plus de touristes et d'aspirants à la célébrité, des pigeons bien plus faciles à plumer.

Son club était à une rue de la zone piétonne. Ce n'était pas un emplacement de premier choix, mais à en juger par la file d'attente qui s'étendait devant, tout le monde s'en fichait. Jaz m'informa que Guy voulait qu'on repère nos proies avant d'entrer, mais puisque c'était ma première nuit, il estima qu'on pouvait s'en passer.

On traversa la rue en trotinant, Jaz m'effleurant la taille pour me guider entre les voitures qui avançaient au ralenti. Une odeur de fumée flottait tout autour de nous, émanant des pots d'échappement ou des clients qui se grillaient une dernière cigarette. Un rire nerveux s'éleva au-dessus du murmure de la foule. Tout le monde parlait d'une voix haut perchée et feignait un enthousiasme exagéré, comme pour se convaincre qu'ils passaient une excellente soirée à poireauter sur le trottoir.

Près de la corde en velours, une fille vêtue d'un horrible jupon en tulle était en train de baratiner le videur en prétendant qu'elle était l'avant-garde de J. Lo, et qu'il fallait à tout prix la laisser entrer, car Jennifer ne les honorerait de sa présence qu'à condition que sa table soit prête. Le gorille l'écouta d'une oreille distraite, sans lui accorder le moindre regard, puis lui recommanda une autre boîte, deux rues plus loin, où l'on croirait peut-être à ses salades.

Lorsque le videur aperçut Jaz, son masque d'ennui se fendit en un large sourire, dévoilant une incisive manquante. Il lui donna une tape dans le dos et salua Sonny, qui fit reculer la mythomane pour me laisser passer. Jaz s'attarda quelques instants, histoire de me présenter et d'échanger quelques mots. Pendant tout ce temps, je sentais les regards peser sur moi, entendais la foule murmurer « Mais qui sont-ils ? » sur un ton à la fois intrigué et méprisant. Puis le portier ouvrit la porte et l'on entra.

Le club avait pour nom *Easy Rider* et je compris pourquoi. Les enceintes crachaient « Born to Be Wild », de la fumée s'élevait autour d'une demi-dizaine de tables de billard, et deux stripteaseuses, les cheveux crêpés, couvertes de tatouages et affublées de bas résille, se trémoussaient sur des passerelles. Tout le personnel était vêtu de cuir, soutiens-gorge pour les filles, strings pour les garçons, et jambières pour les deux sexes. Les tables étaient vieilles et balafrées, les canapés en cuir abîmés et déchirés. On aurait dit un bar de motards datant des années 1970.

Cependant, l'illusion se dissipa rapidement : « Born to Be Wild » était un remix. La « fumée » entourant les tables de billard était de la neige carbonique. Les stripteaseuses étaient ravissantes et les tatouages s'enlevaient probablement à l'eau savonneuse. Les éraflures et les déchirures étaient un élément de déco, et non pas les stigmates du temps et des mauvais traitements.

C'était un club conçu pour que les fils à papa blasés aient l'impression de se vautrer dans la crasse de la culture underground sans courir le risque de tacher leurs costumes Prada.

— Kitsch, hein ? chuchota Jaz, son souffle chaud me chatouillant l'oreille. Mais ça marche. Ils adorent ça.

— C'est ce que je vois.

— Sonny ? Tu peux emmener Faith à notre table pendant que je me change ?

« Notre table » était une alcôve d'où l'on pouvait observer toute la salle. Bianca y était déjà assise, en compagnie de deux types qu'elle nous présenta comme Tony et Max. Max était grand, avec un corps sculpté, un bronzage parfait et des cheveux blonds blanchis par le soleil qu'il portait en une petite queue-de-cheval. Avec son mètre soixante-dix et ses muscles saillants, Tony paraissait trapu et ses cheveux noirs étaient coupés si court qu'on aurait dit qu'une tache de naissance lui recouvrait le crâne. Tous deux se poussèrent pour me faire une place, Max s'écartant avec un sourire poli, Tony m'invitant à

m'asseoir, comme si j'aurais dû me sentir flattée d'être admise parmi eux. Je me glissai à côté de Max.

Ayant fréquenté bon nombre de clubs, je m'attendais à ce qu'il soit impossible de s'entendre, mais l'alcôve devait être insonorisée : si j'avais du mal à distinguer les mots, je suivais tout de même la conversation.

Bianca envoya Tony et Max surveiller un groupe de femmes, des quadras qui se comportaient comme des ados.

Après leur départ, elle se tourna vers moi.

— Faith, j'aimerais te...

— Bee ?

Jaz apparut à ses côtés, vêtu d'une chemise blanc cassé à large col et d'un jean noir.

— Je pensais plutôt la prendre sous mon aile. La présenter à certaines personnes. Éventuellement l'emmener sur la piste de danse.

Bianca reporta le regard sur Jaz.

— Vous devriez attirer l'attention. Si ce n'est pas le cas, rajoutez-en : amusez-vous, jouez le jeu à fond. Tu connais la chanson.

Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre comment Jaz avait réussi à se faire intégrer malgré la faiblesse de ses pouvoirs. Il avait un contact exceptionnel avec les gens. Tandis qu'on faisait le tour de la salle, il n'arrêtait pas de s'exclamer : « Comment ça se passe ton nouveau boulot ? », « Je t'ai vu dans le journal la semaine dernière », « Hé, je viens de voir la fille que tu matais la dernière fois... sans son petit ami ». Il avait tant de bonne humeur que ce qui aurait sonné faux et obséquieux chez d'autres paraissait tout à fait naturel et sincère avec lui.

— Je peux arrêter, maintenant ? murmura-t-il alors que nous venions de quitter un autre groupe.

Je réprimai un rire.

— Pourtant, tu as l'air de t'amuser comme un petit fou.

— Ce n'est pas que je ne les aime pas... (Il haussa les épaules.) Disons que ce n'est pas ma came. Un petit tour sur la piste, ça te tente ?

— D'accord.

Jaz était un bon danseur. Ce n'était pas Fred Astaire, mais tout comme moi, il s'en tirait assez bien pour éviter de se rendre ridicule.

— Pauvre Max, dit-il lorsque le martellement des basses baissa d'un cran.

Je suivis son regard jusqu'à un coin où Max et Tony bavardaient avec le groupe qui leur avait été assigné. De temps à autre, l'attention de Max semblait s'égarer.

— Ça ne lui plaît pas ? demandai-je.

— Il est mignon, du coup, Guy lui demande de faire la conversation. Mais les humains l'ennuient et il a du mal à le cacher. C'est un peu comme être gay et faire semblant de s'intéresser aux filles.

— Il ne sort jamais avec des humaines ?

Jaz parut sincèrement surpris.

— Toi oui ?

La musique s'emballa de nouveau et j'en profitai pour réfléchir à ma réponse. Dans mon milieu, si je refusais de fréquenter les humains, mon carnet de bal serait quasiment vierge. Pour dire la vérité, il l'était depuis plus d'un an, mais ça, c'est un autre problème. D'ailleurs, le simple fait de parler d'« humains » pour désigner les créatures étrangères au monde surnaturel me dérangeait. Le conseil employait parfois ce terme, mais très rarement, comme si c'était à la limite du racisme. Répondre « Je ne sors pas avec les humains » me semblait tout aussi détestable que de dire « Je ne sors pas avec les Blancs ».

Mais si j'avais le choix, est-ce que je n'aurais pas une préférence pour les êtres surnaturels ? Non pas parce que je les considérerais comme supérieurs, mais parce qu'ils seraient plus aptes à me comprendre. Si je déménageais en Inde, je fréquenterais sans doute des Américains.

J'optai donc pour la vérité.

— Là d'où je viens, je n'ai pas vraiment le choix, mais si je l'avais, j'imaginerai que je préférerais la compagnie des gens de notre espèce.

— Ce n'est pas qu'une question de pouvoirs à dissimuler. De toute façon, je n'ai pas grand-chose à cacher. C'est juste que je me sens plus à l'aise, tu comprends ? C'est comme faire partie d'un gang. Appartenir à un groupe. S'entraider. (Il jeta un regard à Max, puis sourit et se rapprocha pour me chuchoter à l'oreille.) D'ailleurs, ça me donne une idée. Qu'est-ce que tu dirais si on battait Guy à son propre jeu ?

— Pardon ?

— Guy veut te mettre à l'épreuve. Prenons-le de court. Montre-lui de quoi tu es capable en donnant un coup de main à Max. Plus vite tu

gagneras la confiance du patron, plus vite il te mettra sur les gros coups. D'ailleurs, on en a un dans les tuyaux et crois-moi, c'est de la bombe...

On rejoignit Max, Tony et les trois couguars. J'avais d'abord hésité, craignant leur réaction à l'arrivée d'une femme plus jeune, mais Jaz était persuadé que tout se passerait bien. Il avait raison. Étant donné que j'étais accompagnée, elles ne me considéraient pas comme une rivale. Le fait que Tony et Max les présentent à des amis semblait même les mettre davantage en confiance. J'enfonçai le clou en me comportant comme si l'on avait le même âge, histoire de leur confirmer qu'elles avaient bien fait de dépenser tout cet argent pour paraître plus jeune.

On resta là, le temps de boire quelques verres. Mes acolytes avaient une technique bien rodée : chacun leur tour, ils prenaient la commande puis revenaient avec des cocktails de fruits pour nous et leur version alcoolisée, sans doute chargée à bloc, pour ces dames.

À mesure que les femmes s'enivraient, je captai d'autant mieux leurs pensées négatives. Au bout d'un moment, j'entraînai Jaz vers la piste de danse. Il m'attira à l'ombre d'un pilier, là où personne ne remarquerait qu'on passait plus de temps à discuter qu'à danser.

— Alors, me dit-il, les yeux pétillants. As-tu percé leurs secrets les plus inviolables ?

J'éclatai de rire.

— Ça ne marche pas comme ça. Je détecte les sentiments chaotiques, tout ce qui pourrait avoir une connotation négative : la colère, la tristesse, la jalousie... mais uniquement sur le moment. Je ne peux pas sonder leur cerveau à la recherche de petites cachotteries.

— Bon, d'accord. Mais qu'as-tu découvert ?

On aurait dit un gosse attendant son cadeau. Je décidai de faire durer le plaisir.

— Deux d'entre elles sont mariées.

— Laisse-moi deviner. La brune...

— Tss. Raté. Divorcée, et en pleine tourmente juridique.

— Mais c'est la seule avec une trace d'alliance à l'annulaire.

— Sans doute parce que les deux autres ont utilisé de l'autobronzant. La blonde en bleu est nerveuse. Elle ne voulait pas venir et elle pense avoir repéré la fille d'une amie sur la piste de

danse. Celle avec la robe rouge, Michelle, est bien décidée à faire la bringue et à se venger de son mari. Il passe la semaine à un congrès et elle sait qu'il y emmène sa maîtresse.

Quand j'eus terminé, il resta silencieux.

— Si tu ne me crois pas...

— Si, si, je te crois. Je suis juste... sans voix. (Il secoua la tête.) Putain de merde. Ça, c'est un pouvoir. Guy va adorer.

— D'un autre côté, je ne vois pas à quoi ça pourrait nous servir, hormis faire chanter le mari. Mais si son épouse est déjà au courant...

— Trop compliqué. Guy aime les choses simples et je crois deviner ce qui lui plairait dans le cas présent. Va rejoindre Max et Tony. Dis-leur que je suis parti aux toilettes. Je vais parler à Bianca.

Pendant son absence, Tony répondit à un appel. Un simple « Ouais... ouais... OK... alors, à tout à l'heure ». J'imaginai que c'était Bianca ou Guy lui transmettant ses instructions. Il se plaça de l'autre côté de la femme en robe rouge et se mit à blaguer avec elle tout en la poussant discrètement dans ma direction.

Lorsque Jaz réapparut, il se faufila derrière moi et enfonça ses doigts dans mes côtes pour me chatouiller. Je sursautai. Il se baissa, comme pour éviter une riposte, puis se mit à faire le pitre, m'attrapant par la taille, me tirant les cheveux et ricanant. Je jouai le jeu, me débattant, lui donnant de petites tapes et riant de bon cœur. Au bout d'un moment, il m'attrapa et me serra contre lui. Puis, il posa les mains sur mes cuisses et les fit glisser sous ma jupe.

— Est-ce que je t'ai dit à quel point je te trouvais sexy ? dit-il.

— Oh, non, dit Tony. Trouvez-vous une piaule, merde !

Jaz m'enlaça et posa le menton sur ma tête.

— Justement, j'y songeais. Ça ne vous dérange pas si on vous laisse, alors ?

— Filez.

Me prenant par la taille, il me guida à travers la foule, une main posée sur mes fesses. Une fois hors de vue, il la retira.

— Désolé, murmura-t-il. Et merci de ne pas m'avoir giflé tout à l'heure. J'avais besoin de créer une diversion.

Il tendit une paume dans laquelle se trouvaient un permis de conduire et des clés attachées à un jeton de sécurité en forme de tête de licorne.

— Ça vient de la femme en rouge ? Ah ah... C'est pour ça que Tony l'a poussée vers moi... et que tu as monté ce petit numéro. Ta main a malencontreusement glissé dans son portefeuille, c'est ça ?

— Nous autres, magiciens, on n'a peut-être pas de super pouvoirs, mais on est les meilleurs pickpockets au monde.

Il m'entraîna vers une pièce où Sonny et Guy attendaient avec une machine à dupliquer les clés. Je notai l'adresse pendant que Jaz interrogeait *MapQuest*. Lorsque Sonny en eut terminé avec les clés, Jaz s'en alla avec les originaux. Quelques minutes plus tard, il revint.

— Tout s'est bien passé ? demanda Guy.

— Quelle question !

— Écoutez-moi ce crâneur... (Guy se carra dans son fauteuil et nous jaugea du regard.) Et si je te mettais à l'épreuve, Jasper ? Vous trois, vous ferez le boulot.

— Sans Bianca ?

— Tu vas y arriver ?

— Quelle question !

— Bon, Sonny, essaie de contenir son *ego*. Faith, écoute bien ce que te dira Sonny. Maintenant, prenez vos outils et fichez le camp. Vous avez quatre-vingt-dix minutes. Après, je préviendrai Tony et Max, et ces dames rentreront chez elles.

Hope : Adrénaline

On se servit d'une fourgonnette pour se rendre à l'adresse de la cible. Je n'avais pas bonne conscience à la désigner ainsi : cette femme avait un nom et elle allait se faire cambrioler pour le simple tort d'avoir passé la soirée à tenter de se venger d'un mari volage. Mais, comme un flic infiltré, je devais me salir les mains pour mener à bien ma mission.

Je me glissai dans la peau de mon personnage avec plus de facilité que prévu. J'avais passé trop de temps avec Karl et, même si je lui reprochais souvent le côté immoral de son boulot, j'avais fini par le comprendre et l'accepter. Il avait été élevé par un voleur, ne connaissait que ce mode de vie, et avait besoin de cette décharge d'adrénaline pour ne pas céder aux instincts bestiaux des loups-garous.

Sur un plan intellectuel et moral, je savais que ce que je m'apprêtais à faire était mal. Mais d'un point de vue physique et émotionnel... je brûlais d'impatience.

Notre cible vivait dans un immeuble luxueux. Me rappelant les leçons de Karl, je savais qu'une effraction dans ce genre d'endroit serait plus difficile que dans une maison individuelle. L'accès le moins risqué était à travers le patio. Heureusement, grimper jusqu'au troisième étage ne nécessitait pas beaucoup d'équipement ni d'habileté, d'autant que le balcon surplombait un parking ombragé. Une fois vêtus de nos survêtements noirs, nous serions invisibles.

Jaz et Sonny convinrent de me laisser monter la première afin que je fasse du repérage pendant qu'ils montaient la garde. Je me hissai sans effort jusqu'à la rambarde. La porte-fenêtre était verrouillée, mais la serrure était si élémentaire qu'une simple carte de crédit aurait fait l'affaire. C'était trop facile. Je jetai un coup d'œil par la vitre. À côté de la porte d'entrée, une lumière clignotait sur le tableau de sécurité.

Je sortis mes jumelles dans l'espoir d'identifier le détecteur. Lorsque j'y parvins, je réprimai un rire. De la camelote.

Je comptai jusqu'à trois, puis déverrouillai la porte, l'ouvris à la volée et fonçai à travers la pièce. Puis, le cœur tambourinant, je commençai à désactiver l'alarme.

J'aurais dû appeler Sonny pour lui demander son avis, de sorte que si les choses tournaient mal, je ne serais pas seule en faute. Mais je n'avais pas le temps. L'alarme allait se déclencher d'une minute à

l'autre.

Sous la pression, j'aurais pu hésiter, devenir maladroite. Au lieu de cela, le danger augmentait mon excitation. Puis vinrent ces ultimes secondes, le moment où je n'avais plus le choix : soit je réussissais, soit j'échouais, sans avoir droit à une seconde chance, car la sirène retentirait et...

La lumière cessa de clignoter.

Tremblante, je m'adossai au mur, faisant mine de reprendre mon souffle. Mais en réalité, les yeux clos, un sourire aux lèvres, je dégustai chaque lampée de chaos, doux et sucré comme du miel.

Je fis signe aux garçons et l'on se mit au travail.

En quelques secondes, je compris que ces types n'étaient pas de vulgaires voleurs de télévisions ou de chaînes hi-fi. Seuls les objets de valeur peu encombrants les intéressaient et ils savaient où les trouver. Tout ce qui ne rentrait pas dans les sacs à dos était écarté.

La majeure partie de notre butin provenait du coffre-fort. Comme les serrures et le système de sécurité, c'était un modèle bas de gamme, conçu pour effrayer les amateurs. Il s'ouvrait à l'aide d'une clé que l'on repéra parmi les doubles en notre possession.

J'émis quelques suggestions, principalement quant au fait d'effacer nos traces et laisser place nette, de sorte que la propriétaire ne trouve pas ses tiroirs saccagés en rentrant – un tuyau que je tenais de Karl.

Ma formation de cambrioleuse avait surtout été théorique et les exercices pratiques s'étaient cantonnés à des effractions sans danger, comme pénétrer dans l'appartement d'un membre du conseil avec son approbation. Rien qui ferait trembler l'aiguille de mon détecteur de chaos.

Avec Jaz et Sonny, c'était complètement différent. Si Jaz s'amusait, Sonny était surexcité, se gargarisant à chaque trouvaille, comme s'il avait découvert un trésor caché, courant vers nous pour savoir où nous en étions, rôdant dans l'appartement, guettant le danger par la fenêtre... et semblant presque déçu de ne pas en trouver. Il émanait de telles ondes chaotiques que je frissonnais chaque fois qu'il s'approchait de moi.

Sur la plus haute étagère de la penderie, je découvris une boîte à bijoux poussiéreuse : une antiquité qui venait sûrement d'un héritage. Sonny m'aida à faire le tri entre le toc et les pièces de valeur. À ce moment-là, Jaz déboula dans la pièce.

— On a un problème, murmura-t-il à Sonny. Il faudrait se tirer mais un couple est en train de se disputer sur le parking. Je vois mal

comment redescendre par le balcon.

Sonny éteignit sa lampe torche, souleva le store de la chambre à coucher et jeta un coup d'œil.

— Merde.

— Je sais.

Jaz gardait une voix calme, mais une lueur brillait dans ses yeux. Sentant l'adrénaline le traverser, je tournai la tête vers l'obscurité pour lui cacher ma réaction. Lorsque je me retournai, il regardait ailleurs, les mains dans les poches, l'air détendu, sans doute pour me faciliter la tâche.

— On attend ou on passe par l'entrée ? demandai-je.

— Par l'entrée, répondit Sonny. C'est moins risqué dans ce sens-là.

Pendant qu'on discutait, Jaz se balançait sur ses pieds, silencieux, comme s'il savait que ses propositions ne seraient pas les plus sages.

— Ils sont toujours en pleine scène de ménage, dit Sonny après avoir jeté un dernier coup d'œil par la fenêtre. Vous avez tout ?

On acquiesça.

— Alors, fichons le camp.

Je passai en premier, fonçant à travers le couloir, capuche sur le crâne et tête basse. Sur le palier, je n'aperçus qu'une seule caméra, au bas des marches. Il serait facile de l'éviter.

J'avertis les garçons de sa présence pendant que Sonny refermait la porte. Lorsqu'il se dirigea vers l'escalier, Jaz l'attrapa par le bras et désigna les étages supérieurs.

— Hors de question, répondit Sonny. On n'a pas le temps et...

Jaz me prit par le coude.

— Viens. Je veux te montrer un truc. (Il se pencha et me regarda droit dans les yeux, avec ce sourire communicatif qui me faisait tressaillir.) Tu ne le regretteras pas, je te le promets.

— D'accord, grommela Sonny derrière nous. Mais grouille.

Hope : Vue d'en haut

Alors que Sonny et moi gravissions péniblement les marches du seizième étage, Jaz atteignit le dernier palier d'un bond. Lorsqu'on le rejoignit, il avait déjà crochété la serrure de la porte. Il jeta un coup d'œil au-dehors.

— Parfait, murmura-t-il.

Tandis que Sonny ratissait les environs à la recherche de caméras, je restai près de la porte, le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Jaz s'approcha de moi, effleurant mon bras nu juste au-dessus du gant qui me couvrait la main. Lorsque je levai la tête, il détourna le regard avec un sourire étonnamment timide. Il m'étreignit le poignet, puis m'attrapa par le coude et m'entraîna vers le toit.

À ses côtés, je ne détectai qu'une faible activité chaotique, à peine perceptible. Il avait le regard pétillant, comme un petit garçon s'appêtant à faire une bêtise. Lorsque je retirai mon gant et glissai ma main dans la sienne, son sourire s'élargit jusqu'aux oreilles. On aurait dit un enfant de dix ans serrant les doigts d'une fille pour la première fois. Il était si touchant que je me sentais craquer.

Dix ans déjà que durait ce petit manège : chaque fois que j'étais à deux doigts de tomber amoureuse, je freinais des quatre fers. J'avais trop de choses à cacher, trop d'activités professionnelles pour affronter les aléas et la douleur d'une relation. Mais en regardant Jaz, je chavirais et je m'en fichais. Ce soir-là, je n'étais pas Hope Adams, avec tous ses problèmes, ses angoisses et ses responsabilités. Quoi qu'il se passe entre nous, cela ne durerait pas. Par conséquent, je n'avais aucune raison de ne pas en profiter.

Jaz m'attira vers la corniche, puis me lâcha avant de s'allonger sur le ventre, les bras repliés sous le menton pour contempler la ville. Au bout d'un moment, il se retourna vers moi.

— Eh bien, viens.

Il me fit signe de l'imiter. Je regardai le sol.

— Ce n'est pas si sale. Et des vêtements, ça se lave. (Il scruta le toit.) Hé, Sonny !

Lorsque ce dernier apparut, il soupira en secouant la tête, mais s'assit aux côtés de son ami, les genoux repliés. Après un instant d'hésitation, je m'étendis auprès d'eux.

La vue sur la ville était époustouflante. Au loin, la baie scintillait,

constellée d'une myriade de lumières. Des bateaux tanguaient sur l'eau comme des voiliers miniatures. La brise marine charriait des accords de salsa. L'humidité avait disparu, et l'air de la nuit répandait une délicieuse fraîcheur.

— Les gens méprisent Miami, mais c'est juste par jalousie, dit Jaz. Regarde. Sable, mer et soleil trois cent soixante-cinq jours par an. C'est le paradis.

Il se tut un moment, puis tendit la main pour désigner les immeubles bordant le golfe.

— Tu vois celui-là ? Le troisième à partir du plus grand ? Tu sais ce que c'est ?

— Non.

— Le siège de la Cabale Cortez. Je parie qu'avec une paire de jumelles, on verrait le père Benicio dans son loft, occupé à compter ses millions.

J'éclatai de rire.

— Tu t'imagines bosser là-bas ? Avec vue sur le front de mer depuis chaque fenêtre ? Je n'ose même pas imaginer le prix d'un endroit pareil. Et encore, je ne parle que de l'emplacement. J'ai entendu dire que leurs toilettes étaient recouvertes de marbre ! À tous les coups, c'est de l'Évian qui coule quand tu tires la chasse.

— Je pencherais plutôt pour du Perrier, dit Sonny.

— Tu vois ce que je veux dire. Tout cet argent. Tout ce pouvoir. D'où le tirent-ils, à ton avis ? Pas de leurs propres sorts, ça c'est sûr. Ils se servent des nôtres pour s'en mettre plein les poches. Ceux qui triment pour eux s'imaginent qu'ils ont tiré le gros lot. Comme nos parents, Sonny. Jamais une critique envers les St. Cloud, malgré toutes les saloperies qu'ils ont pu leur faire. Ils étaient juste contents d'avoir un boulot. Ces enfoirés les ont sucés jusqu'à la moelle, comme des esclaves dans les champs de coton, qui se tuent à la tâche pour servir leur maître.

— Tu passes trop de temps avec Guy, rétorqua Sonny.

Je savais qu'il fallait partir, mais ni l'un ni l'autre ne semblaient pressés, et demeurer là, alors que notre proie pouvait débarquer à tout moment, accélérât mon pouls, dopé par le flot constant du chaos.

En regardant l'immeuble de la Cabale, je trouvai un prétexte pour m'attarder davantage : évoquer les Cabales pour obtenir des informations.

— À vous entendre, Guy ne porte pas les Cabales dans son cœur,

dis-je. Je peux comprendre. Il faut avouer que c'est une bonne planque : couverture médicale, éducation privilégiée pour les gamins, esprit de communauté... Mais les employés paient pour ces avantages. D'un autre côté, c'est comme ça dans la plupart des entreprises. On se sert de vos talents et on vous récompense en conséquence.

— Sauf que dans une société lambda, on ne va pas te tuer parce que tu t'es planté. À moins d'être employé par la Mafia.

— L'équivalent des Cabales, selon certains, admis-je. Alors, c'est ça que Guy leur reproche ? L'abus de pouvoir ?

— Plutôt le monopole. C'est un cercle fermé, totalement hermétique. (Jaz désigna le bâtiment.) Si tu travaillais là-bas, Faith, tu n'aurais pas la moindre chance de bosser à l'étage de la direction, à moins de briguer un poste de secrétaire. Non pas parce que tu es une femme, mais parce que tu n'appartiens pas à leur clan. Pas plus que nous. Je ne dis pas que tous ceux qui sont là-haut sont des Cortez, mais je suis prêt à parier que ce sont des mages, et pas des magiciens, des druides ou des semi-démons. Pire encore, si tu étais un loup-garou ou un vampire, on ne te laisserait même pas franchir les portes. Même Guy, malgré son statut de mage, n'irait pas bien haut dans la hiérarchie. Aussi intelligent soit-il, il lui manque les relations.

— Est-ce qu'il en parle souvent ?

Jaz pouffa de rire.

— Tu veux dire : est-ce que tu vas devoir te taper de grandes tirades ? Non. Il en parle de temps à autre, mais c'est tout.

— Sauf avec Jaz où il ne parle que de ça, dit Sonny.

Jaz haussa les épaules.

— Il a plein de bonnes idées. Je crois qu'il a été assez agacé ces derniers temps, alors il a besoin d'en parler, d'évacuer le stress.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Des trucs avec la Cabale Cortez.

— Des affrontements ?

— Pas vraiment. Des prises de bec, disons.

Manifestement, Benicio avait omis de me mentionner quelques petits détails. Tiens donc...

— Guy le dédramatise, mais ça commence à lui courir sur le haricot. Je crois qu'il... (Il jeta un caillou dans le vide et le regarda tomber.) Quoi qu'il en soit, il n'est pas le seul à s'inquiéter au sujet des Cortez. Le temps est à l'orage, et pas qu'au niveau de leurs relations avec les

gangs. Le patriarche n'est plus tout jeune.

— Benicio ? Il n'est pas si vieux.

Jaz haussa les épaules. Pour lui, à soixante ans, on avait déjà un pied dans la tombe. Malgré le peu d'années qui nous séparaient, tout à coup, je me sentis vieille. C'était une impression bizarre pour moi qui, d'habitude, m'efforçais de donner une image plus mature auprès du conseil ou de Karl, tout en prétendant n'attacher aucune importance à son jugement.

— Tu fais allusion à la question de sa succession ? demandai-je.

Sonny pouffa.

— « La question » ? À en croire Benicio Cortez, elle ne se pose même pas.

Jaz roula sur le côté pour me faire face.

— D'après Guy, c'est bien la preuve que Benicio Cortez se fout éperdument de ses employés. Il a trois fils, tous travaillant pour la Cabale. Le plus vieux a, quoi, quarante ans ? Il a passé toute sa vie dans cette entreprise et tout le monde s'accorde à dire qu'il a l'étoffe d'un leader. Mais qui Benicio désigne-t-il comme son héritier ?

— Lucas, répondis-je.

— Le fils illégitime qui ne veut rien avoir à faire avec l'entreprise familiale. Qui a passé sa vie à essayer de lui mettre des bâtons dans les roues. Et c'est lui que Benicio veut pour prendre sa suite.

Je me redressai.

— La plupart des gens à qui je parle ne considèrent pas Lucas comme l'héritier. Ils s'imaginent que c'est une ruse, que Benicio cache son jeu.

C'était d'ailleurs l'opinion de Lucas.

— Guy pense le contraire. Et s'il cassait sa pipe ? Et si Lucas Cortez prenait la tête de la Cabale ?

Il secoua la tête.

— Mais si Guy croit que ça signifie la fin de la Cabale, ça devrait le réjouir, non ?

— Ce qui l'agace, ce n'est pas la Cabale en tant que concept. C'est la façon dont elle est gérée, le déséquilibre des pouvoirs. Ce qu'il voudrait, c'est faire pencher la balance, redonner un peu de poids aux petites gens comme nous. Mais en aucun cas anéantir la Cabale, contrairement à Lucas Cortez. Imagine un peu les conséquences pour les êtres surnaturels vivant à Miami. Pour nos parents, pour tous les

employés de la Cabale. Pour les gangs. Guy veut réformer la machine et non pas la détruire.

Mais alors, quels étaient ses plans ? Je ne pouvais pas le lui demander. Pas encore. Mais j'avais une piste. Benicio avait raison : la colère grondait.

J'avais du mal à lâcher le sujet. Mon côté journaliste me poussait à creuser ce qui m'apparaissait à la surface, mais c'était trop dangereux. Alors, je me contentai de sonder les environs, histoire de voir ce qui en sortirait.

— Vous avez déjà rencontré Lucas Cortez ? m'enquis-je.

Sonny secoua la tête.

— Je connais un type qui a étudié avec lui, dit Jaz.

— À la fac de droit ?

— Non, juste avant. À cette époque, Lucas n'était pas encore parti dans sa guéguerre contre le système. Mon ami savait qui il était parce que son père travaillait pour les Cortez. Sinon, il ne l'aurait jamais remarqué : un geek, solitaire, le genre de mec à qui on ne parle jamais, à moins de vouloir lui demander de faire tes devoirs.

Sonny prit un air dépité.

— Et c'est à lui que Benicio veut confier les rênes.

— Moi, je l'ai rencontré, dis-je.

Jaz lâcha le caillou avec lequel il jouait.

— Lucas Cortez ?

— Je suis sortie avec un voleur qui a eu maille à partir avec la Cabale. Un jour, on a fait un casse et il nous a contactés.

— Vraiment ?

— Oui, mais ça n'est pas allé plus loin. Mon ex s'en est débarrassé assez rapidement. Comme tu le disais, c'est un geek. Un raté qui se prend pour une sorte de justicier.

En silence, j'adressai mes excuses à Lucas.

Jaz réfléchit un moment.

— Guy serait curieux de t'entendre à ce propos, dit-il. Recueillir tes impressions. Ça t'embêterait ?

C'était exactement ce que j'espérais. J'acceptai volontiers en promettant de faire de mon mieux, voire d'appeler mon ex, si cela pouvait aider.

Appeler mon ex...

Pendant toute la durée du cambriolage, je m'étais efforcée de songer à Karl dans les termes les plus neutres : mon contact, mon mentor, mon ami. Si j'avais employé le mot « ex » avec Guy cet après-midi, puis avec Jaz, c'était juste par souci de simplicité. En vérité, je n'aurais jamais pu le qualifier de « petit ami ». Et encore moins d'« ex ».

Karl Marsten...

Un type qui n'aurait jamais dû faire partie de ma vie, et que je regrettais parfois d'avoir rencontré.

Karl, le loup-garou voleur de bijoux que j'étais censée capturer pour Tristan, mon contact bidon auprès du conseil. Karl, qui m'avait démontré que je travaillais pour une Cabale à mon insu, m'avait présentée à de vrais délégués et dégotté un job parmi eux. Karl, qui connaissait ma motivation secrète et qui comprenait.

Après cette première rencontre, environ deux ans auparavant, il était passé me voir à plusieurs reprises, sous des prétextes plus ou moins fallacieux. Certes, on éprouvait l'un pour l'autre une certaine attirance, à laquelle on avait parfois cédé, mais on semblait plus à l'aise en tant qu'amis. Je lui lançais quelques piques et il ne se gênait pas pour riposter. On plaisantait, puis on se laissait aller à des aveux et à des confidences qu'on ne partageait avec personne d'autre.

Quand il m'avait annoncé vouloir m'accompagner à l'un des galas de charité de ma mère, je l'avais taquiné en lui demandant si son grand âge l'obligeait à trouver un moyen plus facile pour accéder à des bijoux. Sur le ton de la plaisanterie, il m'avait répondu qu'il souhaitait faire la connaissance de ma mère avant de lui demander ma main. Mais alors que j'assistais au bal de Saint-Valentin donné dans le ranch de mon frère, au Texas, il s'était pointé, un billet d'entrée à la main.

Si j'avais su qu'il était sérieux, on en aurait discuté à l'avance, pour voir s'il était possible de concilier, ne serait-ce que pour un soir, ma vie surnaturelle et familiale. Mais la colère que j'avais ressentie en le voyant était vite retombée.

Karl était un tombeur. Cependant, ce soir-là, il ne jouait pas de son charme débonnaire pour ravir ces dames pendant qu'il les dépouillait de leurs bijoux. Ma mère n'aurait jamais été dupe. Au lieu de cela, Karl l'avait conquise en restant lui-même, ou du moins en essayant de s'en approcher au plus près, comme à son habitude lorsqu'il était en

société.

À la fin de la soirée, je l'avais emmené faire un tour de la propriété. La visite des écuries avait mal tourné, car son odeur de loup-garou avait effrayé les chevaux. Lorsque le lad, réveillé par le bruit, s'était précipité à l'intérieur, on avait filé comme des gamins surpris en pleine farce.

On s'était cachés derrière les fourrés, près de la piscine. Puis, j'avais ouvert la barrière.

« — Je n'ai pas apporté de maillot, avait-il dit après un bref coup d'œil.

— Je peux sûrement t'en trouver un.

— Inutile. »

Il avait retiré sa veste et sa chemise et j'avais compris, au moment où j'avais laissé ma robe tomber sur mes chevilles, que c'était pour cela qu'il était venu. Pour franchir le pas après deux ans de valse-hésitation.

Ensuite, il m'avait prise dans ses bras et soulevée hors de la piscine. Au passage, il s'était emparé de quelques serviettes dans le cabanon puis m'avait entraînée dans les bois. Une nuit parfaite, romantique à souhait. Même pour quelqu'un d'aussi cynique que moi.

À mon réveil, Karl était en train de contempler l'aube, assis à la lisière de la clairière. En le regardant, je m'étais sentie...

Mais ce que j'éprouvais n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, comme j'avais tôt fait de le découvrir, c'étaient ses sentiments à lui et rien d'autre. Ce qu'il ressentait, ce qu'il voulait. Et une nuit, aussi passionnée soit-elle, n'y changerait jamais rien.

Hope : Leçon d'histoire

Le lendemain matin, j'appelai Benicio pour lui annoncer que j'avais des informations à lui transmettre. Il me demanda d'aller prendre le petit déjeuner avec Troy pour le mettre au courant. En d'autres termes, il n'avait pas escompté des résultats si rapides et ne voulait pas que je lui en fasse part au téléphone.

En sortant de l'immeuble, je jetai un coup d'œil alentour. Au sein du gang, personne ne connaissait mon adresse. Même Guy l'ignorait. Mais je l'imaginais bien placer ses nouvelles recrues sous surveillance.

Lorsque le taxi me déposa, j'aperçus Troy de l'autre côté de la route. Adossé à une vitrine, il étudiait un plan. Lorsque je sortis, il leva les yeux vers moi, mais ne bougea pas d'une semelle.

Le restaurant était un petit troquet quelconque, du genre que l'on trouve à tous les coins de rue. Je me dégottai une table au fond de la salle et commandai un grand café. Quelques instants après, Troy me rejoignit.

Il se glissa en face de moi.

— Tout va bien ? demandai-je.

— Oui. Toutes ces précautions, c'est juste pour le protocole.

Il n'avait pas l'air pressé d'en venir au but. On commanda à manger et il me demanda si je m'habituais à ma nouvelle vie, à mon appartement.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à appeler. Quand M. Cortez ouvre son portefeuille, il faut en profiter. C'est ce que je fais.

Puis, il me rancarda sur le quartier, m'indiquant les boutiques et restaurants situés à proximité de chez moi et du club, ainsi que les endroits à éviter. Si j'avais besoin d'une pause, il serait ravi de me servir de guide lors de son jour de congé, et pourquoi pas m'emmener visiter la région. Il formulait cette invitation de manière que j'y voie aussi bien de la drague qu'une simple suggestion amicale. Libre à moi de l'interpréter comme je le souhaitais.

Quand le petit déjeuner arriva, on passa aux choses sérieuses.

Je racontai à Troy ce que Jaz avait dit à propos de Guy et de son ressentiment envers la Cabale.

Troy pouffa d'un air écoeuré.

— Toujours les mêmes conneries. J'entends ça depuis mon adolescence. Les Cabales sont des entreprises, pas des associations caritatives. Bien sûr, elles utilisent leurs employés. Mais c'est le cas de toutes les sociétés, non ? Parce que, enfin, c'est bien le but : tirer parti de ses ressources pour se développer. Alors, c'est vrai, tout n'est pas rose au sein des Cabales. Et tu ne me verras jamais chanter leurs louanges ou réciter la ligne du parti, pas même devant mon patron. Mais tu sais quoi ? J'ai le droit à mes propres opinions, et il les respecte ; tout ce qu'il me demande, c'est de ne pas en faire part aux actionnaires. Et même si je suis parfois en rogne, je n'ai jamais songé à démissionner. Et cela n'a rien à voir avec la crainte de me retrouver avec des chaussures en béton. Peut-être que les choses se passent autrement chez les Nast, les St. Cloud ou les Boyd, mais là où je suis, chacun est libre de partir.

— Je comprends.

— Tu aimerais avoir un garde du corps qui te protège uniquement par obligation ? Je ne bosse pas pour la couverture médicale ni pour défendre une quelconque idéologie. Je ne crois pas en ces conneries. En revanche, je crois au type dont j'assure la sécurité.

Il piqua dans ses pommes de terre sautées et prit une bonne bouchée avant de poursuivre.

— Ça me rend dingue qu'un petit voyou de merde se permette de balancer ce genre de saloperies sur Lucas, que de le désigner comme héritier serait la preuve que M. Cortez se contrefiche de la Cabale.

— Alors, c'est vrai ?

— Lucas est le successeur officiel, mais c'est bien tout ce qu'on peut affirmer.

Il avala lentement la moitié de son café, comme hésitant sur la suite.

— Tu n'as jamais rencontré les frères de Lucas, si ? demanda-t-il. Hector, William, Carlos... ?

— Non.

— Eh bien, si tu les connaissais, tu ne trouverais pas stupide l'idée de M. Cortez. Non pas que les autres soient incapables de gérer la Cabale – je parle d'Hector et de William. Mais la personne la plus apte à ce poste ? (Il secoua la tête.) Si Benicio Cortez se fichait de la Cabale, il confierait les rênes à Hector et s'en laverait les mains. Tu connais un peu l'histoire de la Cabale ?

— Pas vraiment, si ce n'est que c'est la plus ancienne et la plus puissante...

— Ils avaient perdu leur hégémonie et l'ont regagnée. (Il se renversa dans son siège, s'étirant jusqu'à m'effleurer avec ses jambes.) Je n'étais pas né à l'époque, mais j'ai entendu beaucoup de choses à ce sujet : quand M. Cortez était jeune, la Cabale et les Boyd se disputaient la troisième place, quand ils ne finissaient pas bons derniers. Non pas parce que les temps avaient changé, mais parce que eux-mêmes n'avaient pas évolué. Pendant des siècles, la Cabale Cortez a survécu tant bien que mal en restant ancrée dans ses habitudes, refusant de s'adapter aux exigences du monde moderne. Quand Benicio a pris le pouvoir, il a tout remanié. C'est bien la preuve qu'il ne se contentera pas de confier les rênes de la Cabale à Hector en se fichant des conséquences. Et ça signifie aussi qu'il ne la transmettra pas à Lucas dans le simple but de... quoi, rallier son fils rebelle à sa cause ? (Il s'esclaffa.) Tu connais Lucas. Quelle serait la meilleure manière de le conquérir ? En lui transmettant la Cabale ? Ou en lui promettant de ne plus jamais l'embêter à ce sujet ?

Il avait raison. Je commençais à me demander si je n'avais pas ajouté de l'huile sur le feu en dénigrant Lucas. Je rapportai à Troy mes propos de la veille.

— Tu as pris la bonne décision. Si tu avais pris sa défense, ils n'auraient jamais continué à médire sur la Cabale en ta présence. S'ils t'interrogent de nouveau sur Lucas, dis-leur... (Il s'interrompt.) Non. Laisse-toi guider par l'instinct. Apparemment, ça te réussit.

— Merci. Cependant, tu peux peut-être m'éclaircir sur un sujet : un incident qui aurait opposé le gang à M. Cortez et dont il aurait... oublié de me parler.

— Oublié ? (Troy retroussa les lèvres en un rictus à peine voilé.) Ou négligé de te mentionner ?

— Désolée. Je ne voulais pas sous-entendre...

— Pourtant, tu devrais. M. Cortez n'est pas du genre à oublier d'ajouter un détail. En revanche, qu'il retienne ses informations considérées comme sensibles... Ça, c'est une autre histoire. Alors, qu'est-ce qui cloche ?

Je lui racontai ce que Jaz avait dit à propos des récents troubles entre le gang et la Cabale.

— Des prises de bec ? répéta-t-il.

— Des rixes, des altercations...

— Ça, j'avais compris, mais je ne vois pas à quoi ils font allusion. Bien sûr qu'il y a des frictions. Tout le temps. Mais ce n'est pas nouveau. S'ils font un casse trop ambitieux ou trop proche de nos

opérations, on sort les griffes, on tire sur la laisse. Et on leur rappelle qu'ils ne peuvent pas agir à leur guise, mais seulement avec la permission de la Cabale.

— Peut-être que ces accrochages sont devenus de plus en plus fréquents ?

— Si c'était le cas, je le saurais. Toutes les alertes atterrissent sur mon bureau.

Troy me promet de suivre l'affaire, et je savais qu'il tiendrait parole. J'avais aussi tendance à le croire quand il me disait que Benicio n'avait aucun intérêt à me cacher un regain de tension entre la Cabale et les gangs. Pourtant, l'expérience m'avait montré que si Benicio n'avait rien commandité, cela n'excluait pas l'éventualité d'un employé de la Cabale opérant en son nom et avec ses ressources. J'allais devoir cuisiner Jaz davantage.

Troy quitta le restaurant en premier. Il devait avoir l'œil sur moi quand je sortis à mon tour, mais je me gardai de le chercher du regard et hélai un taxi. Je venais de donner mon adresse au chauffeur lorsque mon portable, celui que Rodriguez m'avait confié, sonna.

— Faith ? C'est Jaz. Je ne te réveille pas, j'espère ?

Je consultai ma montre. Je n'arrivais pas à me rappeler la dernière fois où j'avais fait une grasse matinée. À 10 heures, je suis toujours debout, douchée, habillée, le ventre plein et prête à affronter la journée. Mais faire partie du gang impliquait sans doute de se coucher à l'aube et de dormir jusqu'à la mi-journée. Comme à l'époque de la fac. Enfin, pour le genre d'étudiants qui séchaient les cours du matin et passaient leur nuit dans les bars. Ce qui n'était pas mon cas.

— Non, ne t'inquiète pas.

— Parfait. Hier soir, tu es partie avant que j'aie eu le temps de te demander ce que tu comptais faire aujourd'hui. Comme tu viens de débarquer, je me suis dit que tu aimerais peut-être un peu de compagnie. Il faut qu'on soit à l'*Easy Rider* à 15 heures, mais...

— Quinze heures ? Je croyais que c'était 17 heures... Oh, tu veux dire Sonny et toi.

— Non...

Il s'interrompt un instant, puis :

— Merde. Guy ne t'a pas encore appelée, c'est ça ? Bon, je fais vite, alors, sinon je me vais me faire enguirlander pour avoir monopolisé la ligne. En bref, tu es de la partie.

— Pardon ?

— Le braquage de ce soir. Celui dont je t'ai parlé. Hier, Guy m'a demandé comment la soirée s'était passée et je lui ai répondu que tu t'en étais très bien sortie.

— C'est grâce à toi, alors ? Merci !

Il éclata de rire.

— Je m'en attribuerai volontiers le mérite, mais malheureusement, je n'ai pas une telle influence. Quand il a su ce dont tu étais capable, ta faculté à lire dans les pensées, il a jugé que cela nous serait utile pour ce soir. Donc, tu viens avec nous. Mais avant cela, je me demandais si tu étais libre à déjeuner ?

Je n'avais rien de prévu et l'on convint de se retrouver au club.

Hope : Ambitions

À 13 heures, un taxi me déposa devant le club. J'étais sur le point de sonner quand une voix me héla.

— Attends, Faith. J'arrive.

J'entendis des bruits de pas marteler le pavé et me retournai pour voir Rodriguez courir vers moi en agitant sa clé.

Âgé de vingt ans à peine, Rodriguez était le plus jeune de la bande. Il avait un physique banal, mais il émanait de lui une sorte de douceur qui me donnait envie de le caser avec la petite sœur d'un ami. C'était peut-être dû à son sourire timide, aux cheveux qui tombaient devant ses grands yeux noirs, ou encore au regard qu'il détournait dès l'instant où il croisait le mien. La veille, lorsqu'il m'avait remis mon téléphone, il avait pris le temps de me guider pas à pas, sans jamais se montrer condescendant, m'expliquant tout dans un langage simple. Rien à voir avec la plupart des techniciens que j'avais pu rencontrer.

— Guy te donnera bientôt une clé, dit-il en ouvrant la serrure. D'ici là, si personne ne répond quand tu sonnes, appelle-le à son bureau. Tu trouveras le numéro dans tes raccourcis. En général, il est là vers midi.

Il me tint la porte, puis fonda jusqu'à l'alarme pour taper le code.

— Elle est toujours activée, même si quelqu'un est à l'intérieur, et Guy veut qu'on la réactive dès qu'on passe la porte.

— Compris.

— Il faudra que tu lui demandes le code. Tu en auras besoin, même si tu n'as pas de clé. (Il appuya sur le dernier bouton, puis s'interrompit avant de refermer le coffret.) Ça me fait penser à une chose. Tu t'y connais en système de sécurité, non ? Ce n'est pas toi qui es sortie avec un cambrioleur ?

— Si.

— Si tu as une seconde, j'aimerais te montrer un schéma. La semaine dernière, Jaz et Sonny sont tombés sur une centrale anti-intrusion qui m'a totalement déconcerté. Ils m'ont dessiné le plan. Je n'ai jamais rien vu de tel et je n'arrive pas à la retrouver sur Internet.

— Je jetterai un coup d'œil. Mais si c'est récent et sophistiqué, je doute de réussir à la pirater.

— Ce n'est pas grave, j'ai juste besoin de l'identifier.

Nous venions à peine de faire trois pas lorsque son portable sonna.

Il consulta le numéro, hésita puis me fit signe d'attendre.

— Est-ce qu'elle est arrivée ? demanda-t-il en prenant l'appel. (Il marqua une pause, puis se mit à trépigner, une main fourrée dans sa poche.) D'accord, je suis prêt. Qu'est-ce qu'elle dit ? (Encore un silence, puis il éclata de rire.) Tu ne l'as pas encore ouverte ? Mais tu veux me faire mourir ou quoi ? Allez, grouille ! (Il me regarda d'un air contrit, puis ouvrit des yeux grands comme des soucoupes.) ; *Qué fuerte !* T'es sérieuse ? OK, OK, je dois filer. On en parlera ce soir.

Il raccrocha, avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— C'était ma sœur. Je n'avais toujours pas reçu mon avis d'admission à la fac et j'étais persuadé que ça voulait dire que j'avais échoué et... (Il rougit.) Et tu n'as aucune idée de quoi je parle et je jacasse comme une oie. Désolé.

— Non, c'est super. Donc tu as été accepté, j'imagine. Dans quelle université ?

De nouveau, il eut un grand sourire.

— Au California Institute of Technology.

— Au Caltech ? Waouh ! Félicitations !

— Merci. Il faut que je passe quelques coups de fil. Oh, et au sujet de cette alarme, tu seras là plus tard ?

— Pour autant que je sache. On y jettera un coup d'œil tout à l'heure.

Il me désigna l'entrée, et venait à peine de disparaître lorsque la porte de service s'ouvrit de nouveau, livrant passage à Bianca. J'attendis qu'elle me rejoigne avant d'entrer.

Pendant que nous marchions dans la pénombre, elle me demanda si je n'avais pas trop eu peur la veille. À son ton, je compris qu'elle n'avait pas été très emballée à l'idée de m'envoyer si tôt sur un cambriolage, escortée des deux plus récentes recrues. Je l'assurai que tout s'était passé comme sur des roulettes.

Sonny était en train de lire un roman dans une alcôve à peine éclairée.

— Si tu te fatigues les yeux, tu ne nous seras pas d'une grande utilité ce soir, mon pote, dit Bianca en lui allumant la lumière. (Elle se tourna vers moi.) Si Sonny est là, Jaz ne doit pas être loin.

— Il est dans la réserve avec Guy, répondit Sonny.

Bianca pinça les lèvres et se dirigea vers le fond de la salle. Je la suivis, laissant Sonny à sa lecture.

Manifestement, l'amitié qu'entretenait Guy avec Jaz n'était pas du goût de Bianca. Craignait-elle qu'il lui chiât son boulot ? Pourtant, il était évident que Jaz n'avait pas d'autre ambition que de s'assurer une place au sein du gang avec un minimum de responsabilités, et d'y rester retransché aussi longtemps que possible.

Elle me demanda où nous allions déjeuner. Qui l'avait proposé ? Est-ce que j'allais m'y rendre avec les deux garçons ou uniquement avec Jaz ? J'en venais à me demander si Guy n'avait pas établi des règles concernant les relations entre membres de la bande, et si Bianca n'espérait pas flanquer Jaz dans le pétrin.

Dans la réserve, Jaz était en train de compter des cartons pendant que Guy prenait des notes, riant à une anecdote que lui racontait le jeune homme. Tout avait l'air parfaitement normal, mais le rire de Guy sonnait faux, trop gras et trop bruyant, comme s'il tenait à ce qu'on remarque son enthousiasme. De plus, il regardait Jaz d'un air bizarre, et s'empressa de détourner les yeux lorsqu'il nous vit approcher.

Sans être prête à y mettre ma main à couper, je commençais à soupçonner la jalousie de Bianca d'avoir une tout autre cause, ce qui expliquerait pourquoi elle avait tant voulu savoir si Jaz s'intéressait à moi. Cependant, lorsque ce dernier m'avisait, je vis à son sourire que si Guy était attiré par Jaz, c'était de toute évidence à sens unique.

— Il est déjà... ? (Jaz consulta sa montre.) Merde ! Désolé, Faith. Je comptais t'attendre à l'entrée. (Il se tourna vers Guy.) Ça ne te dérange pas si je te laisse continuer ? J'ai rendez-vous à déjeuner.

Guy rouspéta pour la forme, mais nous chassa avec un sourire débonnaire, m'amenant à me demander si je n'avais pas surinterprété son rire et son regard.

Nous étions sur le pas de la porte lorsque Tony déboula dans la pièce, bousculant Jaz par espièglerie.

— Rod a été admis à la fac, annonça-t-il à Guy et Bianca. Max et moi, on va aller fêter ça autour d'une pizza. (Il se tourna vers nous.) Vous venez ?

Jaz hésita, et je voyais bien qu'il était tiraillé. Quant à moi, j'avais une mission et je ne pouvais pas laisser filer une seule occasion de les faire parler de la Cabale.

— Oui, pourquoi pas ? (Je regardai Jaz.) Ça ne te dérange pas ?

— On vous suit, dit-il, avant de baisser la voix. On reporte à demain ?

— Avec plaisir, répondis-je avec un sourire.

On s'installa au bar, Max et Tony ayant tiré une petite table jusqu'à une alcôve pour que tout le monde puisse s'asseoir. Ils avaient amené de la pizza, et Guy apporta de la réserve un pack de bières après avoir pris soin de le noter sur son livre de comptes. La boisson venait d'une petite brasserie locale, à en croire Jaz qui donna un coup de coude à Guy se moquant de son empressement à boire autre chose que la bibine servie aux clients.

Rodriguez annonça son départ à la fac, et Guy, qui était au courant de ses ambitions, semblait sincèrement heureux pour lui. Sur le ton de la taquinerie, il l'avertit qu'il avait intérêt à lui faire une sacrée ristourne sur l'assistance technique une fois qu'il aurait quitté le club.

— Bon, combien de temps avant que tu reviennes la queue entre les jambes ? demanda Tony en prenant une part de pizza. Parce que l'université, c'est sympa, mais après, c'est l'enfer. Moi, j'ai tenu un mois cloîtré dans un bureau avant de craquer et de claquer la porte. Et puis ce n'est pas dans une multinationale que tu auras droit à des soirées pizza/bières.

— Moi je dis qu'il restera là-bas, rétorqua Jaz. Si la fac ne le retient pas, les filles s'en chargeront. (Il adressa un clin d'œil à Rodriguez, puis avala une gorgée de bière en me regardant d'un air malicieux.) Bien que, personnellement, j'aie un faible pour les filles de la côte Est. (Il se renfonça dans son siège.) Cela dit, il ne me viendrait jamais à l'idée de lâcher le club pour suivre des études.

— Je suis bien de ton avis, renchérit Tony en levant sa bouteille. À la belle vie ! Ne te bile pas, Guy, moi je reste !

Jaz et Sonny se joignirent au toast.

— Super, marmonna Guy. À l'automne, Bianca et moi, on va se retrouver avec une belle équipe de bras cassés.

Je me tournai vers Max.

— Tu pars, toi aussi ?

Il haussa les épaules.

— Ouais, je vais accompagner Rod en Californie. Enfin, c'est ce qui est prévu. Sauf que je n'irai pas à l'université. J'ai d'autres choses en vue.

— Un mètre soixante, les yeux bleus, chantonna Tony. Sa petite amie a emménagé à Los Angeles l'année dernière.

— Ex-petite amie.

— Ouais. Celle à qui tu envoies dix textos par jour.

Max rougit sous son bronzage.

— On est amis, OK ? Bon, d'accord, Jess bosse à Los Angeles...

— Pour la Cabale Nast, lança Tony, sous les huées et les sifflets de Jaz et Sonny.

— Seulement jusqu'à l'obtention de son MBA, précisa Max.

— C'est comme si elle avait été recrutée dans l'armée. Tu peux parier qu'ils trouveront un moyen de la faire rester.

Max haussa de nouveau les épaules.

— Elle est au courant. Et elle paiera ses dettes.

— Pendant des années et des années..., dit Jaz.

Tony acquiesça.

— Fais-toi une raison, mon pote, elle est dedans jusqu'au cou.

Max lui lança un regard noir, mais Guy le prit de vitesse.

— Ça suffit. Max sait ce que je pense. (Guy le regarda du coin de l'œil.) Si Jess parvient à couper les ponts, je lui tire mon chapeau. Mais les Cabales ne sont pas des mécènes. Tant qu'elle en est consciente et qu'elle reste prudente... ça peut peut-être marcher.

Il fit circuler la pizza tandis que Jaz et Tony s'emparaient d'une deuxième bière. Je sentis que la conversation allait s'éloigner des Cabales.

— Donc, si tu travailles pour une Cabale, ils te paient tes études ? demandai-je.

— Et voilà, maugréa Guy en désignant Max d'un geste désapprobateur. Merci d'avoir engagé la conversation là-dessus, hein !

— Hé, ce n'est pas moi qui ai...

— Oui, répondit Guy en se tournant vers moi. Tu peux te faire financer ton diplôme par une Cabale, à condition de trimer pendant des années dans ses bureaux. Écoute, si jamais tu en as marre de te faire entretenir par tes parents, on pourra toujours s'arranger pour prolonger ton séjour à Miami. Mieux vaut travailler avec moi pour payer tes études que de t'endetter auprès d'une Cabale. C'est moins dangereux.

— Et carrément plus fun.

Sonny se prit la tête dans les mains en gémissant.

— Comme tu peux le constater, il y en a au moins un ici qui ne

partira jamais à la fac. (Guy posa les coudes sur la table et se pencha vers moi.) Blague à part, Faith, évite de t'engager dans une Cabale. La petite copine... pardon, l'amie de Max est une chaman. Des filles comme elle, on en trouve à la pelle. À condition de rester vigilante, elle pourra sans doute démissionner d'ici à quelques années, sans risque de représailles. Mais une semi-démone Expisco ? (Il secoua la tête.) S'ils te mettent le grappin dessus, ils ne te lâcheront jamais. Tu seras leur obligée à vie.

— Mais si j'ai tant de valeur pour eux, ils me rétribueront en conséquence, non ?

— Tu as un salaire en tête ? À combien évalues-tu ta liberté ? Ton libre arbitre ? Car c'est bien de cela dont il s'agit. Bien sûr qu'ils te paieront. Comme on achète une marchandise. Parce qu'à leurs yeux, tu ne seras...

— Oh, non, pitié, soupira Tony. Il fallait que tu le branches, hein ?
Guy lui jeta une capsule de bouteille à la figure.

— OK, OK. On est là pour s'amuser, alors on arrête de parler des Cabales. C'est un ordre. Bon, je vous laisse encore dix minutes pour faire la bringue, et après on se remet au boulot. Je vous rappelle que ce soir, on a du pain sur la planche.

À mon adresse, il ajouta :

— Si tu veux poursuivre cette conversation, aujourd'hui, c'est mort, mais demain, je suis dispo. Ne songe même pas à travailler pour une Cabale sans m'en avoir parlé auparavant, d'accord ?

— Promis.

Après dix minutes passées à manger, boire et chahuter, Guy nous interrompit pour discuter de notre prochaine mission. Je m'attendais à la même chose que la veille, en une version plus ambitieuse : cambrioler une supérette ou braquer un camion, des activités auxquelles se livrait fréquemment le gang, à en croire Benicio. Cependant, à l'annonce du plan, je compris pourquoi il nourrissait tant d'inquiétude au sujet d'un groupe aussi petit.

Le projet était pour le moins audacieux. Ingénieux, complexe et extrêmement culotté.

Bianca se chargea de répartir les tâches. Je faisais de nouveau équipe avec Jaz et Sonny ; nous étions chargés de préparer le matériel. Lorsque tout le monde sortit, Guy me retint auprès de lui.

— Nos pigeons de ce soir, dit-il quand les autres furent partis, ce

sont des gens de ton milieu, n'est-ce pas ?

Il voulait dire de la haute société. Un instant, je songeai à me distancer : « C'est vrai, j'ai été nourrie dans le sérail, mais c'est fini, j'ai coupé les ponts. » Cependant, je n'aurais pas paru crédible et me contentai d'acquiescer.

Il se renversa dans son siège.

— Est-ce que tu aurais un conseil à me donner ? Est-ce que tu vois d'éventuelles complications ?

Après avoir étudié les plans et réexaminé la façon dont il comptait procéder, je hasardai une suggestion.

— Futé..., dit-il. Je n'y aurais pas pensé.

— Les autres risquent de faire la tête. Ça va réduire les bénéfices.

Il sourit.

— Alors, tu ne m'en voudras pas si je dis que l'idée vient de moi ?

— Pas du tout.

Lucas : 2

Devant l'accès réservé aux livreurs, je passai ma carte dans le lecteur, puis garai ma moto au fond du couloir. Vu le quartier, il était hors de question que je laisse une Indian Scout de 1929 traîner dans la ruelle. Ce n'était pas un temps à rouler cheveux au vent, mais Paige ayant pris la voiture, j'avais sorti la bécane. Enfin, disons plutôt que j'avais sauté sur l'occasion.

Posant mon casque sur la selle, j'ajustai mes lunettes. J'aurais été plus à l'aise en portant des lentilles, mais ça m'embêtait de les mettre puis de les retirer pour un si court trajet. Quand Savannah me dit qu'il serait beaucoup plus simple de passer définitivement aux lentilles, je lui rétorque qu'elles m'irritent les yeux. Mais c'est un mensonge. En fait, les lunettes projettent une image à laquelle je me suis habitué. Parfois, quand on enquête dans le milieu surnaturel, les sorts défensifs ne suffisent pas, et je dois bon nombre de victoires à mon allure inoffensive.

Un deuxième lecteur me permit d'accéder à l'escalier, que je gravis jusqu'au premier étage où mon passage fut contrôlé pour la troisième fois. Pour avoir fréquenté les locaux de la Cabale durant toute mon enfance, j'avais l'habitude de ces mesures de sécurité, mais j'entendais souvent Savannah et Adam maugréer quand ils farfouillaient dans leurs affaires à la recherche de leur carte. Cependant, personne ne s'en plaignait : nous étions encore tout à notre joie d'avoir enfin trouvé un local digne de ce nom.

Auparavant, la société Cortez-Winterbourne Investigations avait pour siège une chambre d'ami exiguë et nous n'avions accompli aucune formalité, pas même l'attribution d'une raison sociale. On en parlait de façon informelle, le soir, au coucher. On imaginait le jour où Paige démissionnerait de son boulot de concepteur web et où j'abandonnerais la rédaction de contrats commerciaux pour monter notre propre agence de détectives privés, avec de vrais bureaux nous permettant de nous consacrer à la défense des créatures surnaturelles.

À présent, il m'arrivait de faire le tour jusqu'à la porte, histoire de jeter un coup d'œil à la plaque et de m'assurer que c'était bien la réalité.

Il y a cinq ans, j'étais jeune diplômé, sans emploi, sans domicile fixe, et je traquais les affaires de discrimination en faisant du porte à porte – portes qu'on me claquait au nez la plupart du temps. Personne ne m'avait envoyé sur les roses avec autant d'énergie qu'une jeune

femme rencontrée au cours de mes démarchages. Aussi belle que têtue, elle était déterminée à protéger sa pupille des Cabales sans l'aide d'un mage. Toutefois, j'avais fini par gagner sa confiance. Et son cœur.

Dès que je franchis la porte de nos bureaux, une odeur de café me surprit. Je marquai une pause, la main sur la poignée. Personne n'aurait dû être présent. Paige était à un rendez-vous tandis que Savannah et Adam enquêtaient à Seattle.

Si l'on avait laissé la plaque allumée, j'aurais senti une odeur de brûlé et non pas celle du marc fraîchement infusé. Paige était-elle rentrée plus tôt ? Je souris en retirant ma veste. Puis je me rappelai le parking désert. Si Paige avait été de retour, j'aurais vu sa voiture.

Je m'avançai prudemment vers la kitchenette. Un homme se tenait devant la cafetière, dos à la porte. Sa Rolex étincela à la lumière lorsqu'il tapota l'appareil, attendant que la verseuse se remplisse. Avec sa chemise sur mesure, son pantalon aux plis marqués et ses mocassins cirés, il n'aurait pas fait tache dans un quartier d'affaires. Son allure était impeccable : pas une mèche de travers ni la moindre coupure sur son visage rasé de près. On aurait dit un cadre employé par une banque.

J'attendis. Il s'empara de deux tasses posées à l'envers sur l'étagère et les retourna.

— Du lait ? demanda-t-il sans se retourner. Du sucre ?

— Noir.

— J'espère que ça ne te dérange pas que je me sois servi.

— Pas du tout. Mais tu ne t'offusqueras pas si je te demande de me rembourser tes honoraires pour la conception du dispositif de sécurité.

Karl se retourna et m'adressa un sourire que, malgré la référence involontaire, je ne pouvais que qualifier de carnassier.

— Je serais un bien piètre cambrieur si j'étais incapable de venir à bout d'un système que j'ai moi-même créé. Mais dans le cas où un autre y parviendrait, tu pourrais prétendre à une indemnisation. (Il remplit les tasses.) Enfin, tu aurais pu si tu m'avais rémunéré.

— J'ai bien essayé, mais tu as insisté pour le faire gratuitement. En échange, j'imagine, d'un service à venir. Si tu veux, je peux te signer un chèque sur-le-champ.

— Non, merci.

J'aurais vraiment préféré payer. Karl Marsten n'était pas le genre de personne à qui je voulais devoir une faveur. Un jour, Clayton m'avait

dit : « La première priorité de Karl, c'est Karl. Ainsi que sa deuxième. Et sa troisième. Qu'il fasse désormais partie de la Meute n'y changera rien. » Ce qui revenait à dire que même si sa loyauté n'était pas à remettre en cause, elle n'allait pas plus loin que son propre intérêt. Sans doute en allait-il de même quant à ses rapports avec moi. Tant qu'il pouvait m'utiliser à son avantage, je pouvais compter sur lui... sauf pour annoncer son arrivée, de toute évidence.

— Je suppose que cette visite a un lien avec la mission que mon père a confiée à Hope ?

Il fit tinter sa cuillère contre le rebord de sa tasse, puis me tendit la mienne avant de gagner mon bureau. L'odeur du café me retournait l'estomac. Le fait d'avoir mentionné le nom de Hope ne fit qu'empirer mon état. J'avais passé les deux derniers jours à me demander si j'avais pris la bonne décision.

Même si je croyais à ces rumeurs d'agitation parmi les gangs, j'étais persuadé que mon père cachait d'autres intentions. Sauf que j'ignorais leur nature exacte, et surtout le risque qu'elles présentaient pour Hope.

Si son but était de me faire venir à Miami pour la protéger, avait-il bien mesuré le danger avant de la recruter ? Restait-il les bras croisés pendant qu'elle se débattait, attendant qu'elle m'appelle à l'aide ? Quelque chose me disait qu'elle ne le ferait jamais, quels que soient ses problèmes.

Où éprouvait-il un intérêt particulier pour Hope ? Était-ce sa façon de l'attirer au sein de la Cabale ? Dans ce cas, fallait-il réagir ? En avais-je même le droit ?

Mon père avait un don pour me mettre dans des situations impossibles. Quoi que je fasse, j'étais perdant. Seulement, cette fois, je craignais d'entraîner Hope dans ma chute.

— Donc, Hope est bel et bien à Miami, dit Karl en s'asseyant. Je viens de rentrer d'Europe. J'avais des affaires à régler à Philadelphie et je comptais en profiter pour inviter Hope à déjeuner. Sa mère m'a raconté qu'elle avait dû partir en catastrophe à Fort Lauderdale pour un reportage. Quand j'ai entendu le mot « Floride », j'ai tout de suite pensé à ton père. J'espérais me tromper.

— Et tu es venu jusqu'à Portland pour t'en assurer ? Un coup de fil aurait suffi, tu sais.

— Je devais passer, de toute façon.

Un mensonge, bien sûr, comme cette histoire d'affaires à Philadelphie. Mais la vie privée de Karl ne me concernait pas, et

c'était très bien ainsi.

Je sirotai mon café. Trop fort à mon goût, avec du marc à la surface. De toute évidence, Karl n'avait pas l'habitude de se servir d'une cafetière.

— Ton père et moi avons un accord, dit-il. Il n'était pas autorisé à contacter Hope sans m'en avoir averti, et quelle que soit notre dette envers lui, nous devons nous en acquitter ensemble.

— Est-ce que Hope était au courant ?

Il secoua la tête, puis posa sa tasse sans l'avoir bue.

— Je ne crois pas mon père capable de l'exposer volontairement au danger. Il sait qu'elle est sous la protection du conseil, et il m'a fait part de ses intentions, ce qui tendrait à prouver qu'il n'agit pas en sous-main. J'en ai discuté avec l'un et l'autre, et je suis convaincu que c'est un boulot dans ses cordes.

— Qu'est-ce qu'elle fait, au juste ?

À mesure que je lui racontais, il blêmit. À la fin de mon récit, il laissa échapper un juron, puis resta planté là, sans broncher, les mâchoires crispées, à tel point que si j'avais eu l'ouïe d'un loup-garou, je l'aurais sans doute entendu grincer des dents.

— Je ne vois pas ce qui change de ses activités habituelles, ajoutai-je. Sauf peut-être pour l'ampleur. Tu n'as rien contre le boulot qu'elle effectue pour le conseil. C'est même toi qui les as mis en relation.

— Cela n'a rien à voir.

— Si tu fais allusion aux délits qu'elle risque de commettre, on ne peut pas la tenir pour responsable...

— Précisément.

— Je ne comprends pas.

— Non, et c'est bien normal, mais je ne suis pas sûr de pouvoir en dire autant de ton père. S'il lui a confié ce boulot en ayant connaissance de ses... (Il se leva.) Je pars à Miami, mettre un terme à cette histoire avant que ça n'aille plus loin. Où est Hope ?

— Dis-moi d'abord ce que tu comptes faire, afin qu'on envisage des alternatives vis-à-vis de mon père.

Avant qu'il ait eu le temps de protester, j'ajoutai :

— En tant que membre de la Meute, tu agis en son nom. Tout ce que tu pourrais entreprendre contre mon père serait considéré comme une attaque de la Meute contre la Cabale. C'est ça le message que tu veux faire passer ?

Il montra les dents, et je sus qu'il était sur le point de me rétorquer qu'il se fichait pas mal des conséquences, mais il se retint, semblant prendre conscience qu'une telle réaction n'était pas dans son intérêt.

— Je vais sortir Hope de ce guêpier, lança-t-il. C'est tout ce qui m'importe. Et à moins que ton père ou toi n'interveniez, tout se passera bien. Je m'occuperai de Benicio plus tard et on trouvera un moyen de libérer Hope de sa dette, entre gens civilisés.

— D'après ce que j'ai pu comprendre, il ne s'agit pas seulement de ça. Elle a accepté cette mission de son plein gré, et tu risques d'avoir plus de mal que tu le penses à la dissuader.

— Oh, mais j'y arriverai, même si je dois la traîner de force.

— Je vois.

— Alors, où est-elle ?

J'hésitai. Même si je rechignais à le laisser débouler sans comprendre pourquoi il tenait tant à la sortir de là, je savais qu'il ne me donnerait aucune explication. Si je refusais, il s'envolerait tout de même pour Miami, et aggraverait la situation en partant lui-même à sa recherche.

— Je n'ai pas l'adresse de son appartement, mais le gang possède un club, l'*Easy Rider*.

Lorsqu'il acquiesça, j'aperçus Paige, vêtue de son manteau, s'apprêtant à toquer à la porte ouverte. Elle salua Karl, qui échangea quelques civilités avec elle, avant de s'en aller d'un pas pressé.

— Est-ce que j'ai bien entendu ? Il va la forcer à partir ?

— On dirait bien, mais il n'était manifestement pas d'humeur à discuter davantage et je ne voulais pas qu'il retourne tout Miami pour la retrouver.

— Tu crois qu'on devrait appeler Hope ? La prévenir ?

Je secouai la tête.

— Ça ne ferait qu'empirer les choses. Aussi furibard soit-il, il saura se montrer discret. (Je marquai une pause.) Mais mieux vaudrait annuler nos rendez-vous. Juste au cas où.

Hope : Joyeux anniversaire

Notre objectif était une fête donnée en l'honneur des seize ans d'une jeune fille. Quand Guy l'avait évoquée pour la première fois, je m'étais aussitôt représenté des batailles d'oreillers et des adolescentes en sacs de couchage, et le seul crime rentable que j'envisageais était un kidnapping, ce qui m'aurait incitée à téléphoner à Benicio. Mais à mesure qu'il avait dévoilé son plan, j'avais compris qu'en fait de soirée pyjama, j'allais plutôt assister à l'avènement d'une reine.

J'avais entendu parler de ce genre de sauteries dans les soirées mondaines, toujours décrites avec cette indignation mêlée de mépris que la haute société réservait aux extravagances des nouveaux riches. Elles étaient toujours bâties autour d'un grand thème historique. Ce soir-là, c'était l'Égypte.

La réception se tenait dans une salle modeste qui, la plupart du temps, devait accueillir des mariages : assez vaste pour contenir deux cents invités, simple et dénuée de toute sécurité. C'était manifestement sur ce détail qu'ils avaient voulu réduire les coûts. Et de toute évidence, c'était bien le seul.

Deux sphinx sculptés dans la glace – au diable la logique ! – étaient disposés de part et d'autre de la porte. Les pyramides en papier mâché avaient été déplacées lorsque les invités s'étaient rendu compte du peu de place qui leur restait pour danser. Les momies étaient elles aussi en papier mâché, du moins je l'espérais. Disposées dans des sarcophages, elles portaient des masques et étaient dotées de plateaux garnis de lous à disposition des convives. Quelques-uns se servirent, mais la majorité des jeunes filles les boudèrent : cela ne servait à rien d'avoir recouru à un maquilleur professionnel si c'était pour cacher son visage.

La reine du bal était une adolescente un peu boulotte déguisée en Cléopâtre. Portée sur une litière par quatre jeunes gaillards vêtus de pagnes, elle fendit la foule jusqu'à l'endroit où ses parents attendaient, près d'une urne en argent bourrée d'enveloppes. La jeune fille avait demandé à recevoir de l'argent plutôt que des cadeaux afin de financer un tour du monde avant son entrée à l'université.

Il n'y eut qu'un seul cadeau : une Jaguar décapotable, qui apparut entre deux énormes portes alors que papa tendait les clés à sa fille qui glapissait de joie. En regardant la scène, je me demandai si ces battants gigantesques n'étaient pas la vraie raison pour laquelle ses parents avaient choisi une salle aussi peu luxueuse. Si leur fille avait

dû sortir pour contempler sa nouvelle voiture, cela n'aurait pas eu autant d'impact que cette entrée théâtrale.

La jeune fille affichait un sourire radieux lorsque son père l'escorta vers la piste de danse. C'était sa petite princesse et rien n'était trop beau pour elle. Aucune autre fête, ni aucun autre homme, n'aurait pu rivaliser.

Nous étions sur le point de rendre cette soirée mémorable pour une tout autre raison.

J'observais la scène, planquée dans un débarras surplombant la salle. L'équipe avait préparé son coup depuis plusieurs jours, après avoir repéré l'annonce dans les pages mondaines. Nous étions quatre à jouer les espions depuis de petits trous percés dans nos cachettes. La mienne était minuscule et puait le tabac froid.

La fête battait son plein au moment où Jaz me rejoignit discrètement pour s'asseoir à côté de moi.

— Alors, c'était comme ça tes seize ans ? murmura-t-il.

Je pouffai de rire.

— Si j'avais ne serait-ce qu'évoqué le sujet, mes parents m'auraient servi un sermon sur la responsabilité qu'entraînent les privilèges. Aucune de mes connaissances n'a jamais donné un tel barnum. C'est un autre genre de gotha.

— Les aristos vs les nouveaux riches ?

— *Grosso modo*. Les bals de débutantes, oui. Les spectacles pharaoniques avec des pyramides en carton-pâte et une urne remplie de billets, non.

— Une débutante ? Toi ? (Il ricana.) Dis-moi que ce n'est pas vrai.

— Quoi ? (Je désignai mon jean et mon tee-shirt, noirs de poussière.) Je n'en ai pas l'allure ? Je te signale que j'excelle à la valse et au fox-trot !

Il éclata de rire et je fis mine de le foudroyer du regard.

— Désolé, c'est juste que je ne t'imagine pas...

Il laissa sa phrase en suspens et reporta son attention sur la foule en bas. Puis il se tourna vers moi.

— Enfin, si. Tu as cette... je ne suis pas... sorte d'aura. (Il esquissa un sourire.) Même avec de la saleté sur les joues. (Il inclina la tête.) Je parie que tu devais sortir du lot. Rien à voir avec eux.

— Si tu fais allusion au fait que je ne suis pas blonde aux yeux bleus, c'est vrai que je dénotais.

— Non. (Il se rapprocha de moi.) Même sans cela, tu te serais distinguée de toutes ces... (Il embrassa la foule d'un geste.) filles superficielles. Malgré tous leurs bijoux, je suis sûr que tu étais la plus éblouissante.

Mes joues s'empourprèrent. J'étais habituée à la flatterie : les compliments mielleux, insignifiants qu'on employait à tour de bras dans les cercles que je fréquentais étant gamine, puis plus tard, le baratin, trop travaillé, trop lisse, des jeunes garçons de bonne famille. Mais les paroles de Jaz, si sincères dans leur maladresse, me donnaient l'impression d'avoir seize ans.

— J'aurais adoré y assister, dit-il. Bien sûr, j'aurais servi le champagne au lieu de le boire.

— Rien de mal à cela. Il m'est arrivé une ou deux fois de me retrouver dans le jardin en compagnie d'un des serveurs.

Il sourit.

— Ça ne m'étonne pas. Ces petits minets friqués ne devaient pas être ton genre.

— Certains sont très sympas, mais en règle générale, non.

— Eh bien, si Guy s'en était tenu à son premier plan, tu m'aurais vu vêtu d'une veste blanche et d'un nœud papillon, un plateau à la main. (Il m'adressa un clin d'œil.) Ça t'aurait peut-être rappelé des souvenirs.

— Guy voulait t'infiltrer parmi le personnel ?

— Au départ, oui. Mais il s'est ravisé. Trop audacieux, même pour une tête brûlée comme lui.

Il se rapprocha et s'assit tout contre moi, si bien que je sentais nos bras se frôler.

— Pour tout dire, j'espérais qu'il me confie le rôle, ajouta-t-il à voix basse. Pas simplement par goût du risque, même si j'avoue que ça me branche bien...

Il pencha la tête et me regarda du coin de l'œil en souriant : il avait compris que le danger m'attirait autant que lui, mais je m'en fichais et j'adorais ça.

— En fait, ce que j'espérais, poursuivit-il en s'appuyant contre moi, c'était me faire un petit extra : choper des boutons de manchette en or, un bracelet en diamant ou... (Il exhiba une montre ornée d'un bracelet en argent puis guetta ma réaction.) Une Cartier. La vache, ça c'est de la balle.

Je baissai les yeux vers mon poignet nu.

— Comment as-tu... ? (Je me souvins de lui se rapprochant de moi, m'effleurant le bras, et éclatai de rire.) Tu es doué.

— Merci. (Il tourna la montre entre ses mains.) Hmm... Ancien modèle, mais en excellent état. Sans rayure ni gravure au dos. Je suis sûr que je pourrais en tirer 200 ou 300 dollars.

— Je dirais plutôt vingt. C'est une Cartier, mais bas de gamme. On me l'a offerte pour mon diplôme.

— Sympa. Tu sais ce que j'ai eu pour le mien ? Enfin, j'ai abandonné en cours de route, mais si j'étais allé au bout, je parie que j'aurais reçu une magnifique Timex. Je persiste à dire que ça vaut une bonne centaine de dollars, rien que pour la marque, mais si une jeune fille me le demandait... je pourrais me laisser convaincre de baisser le prix. Peut-être en échange d'une preuve d'admiration pour mes incroyables talents ?

— Qu'est-ce que tu dirais d'une gifle pour m'avoir volé ma montre ?

Ses yeux étincelèrent et il dévoila ses dents en un sourire qui me procura un délicieux frisson.

— La prochaine fois, peut-être. Ce soir... (Il désigna la foule en bas.) Ce soir, nous sommes en bonne compagnie, donc pas de violence. Ce soir, tu es la débutante de seize ans et je suis le voyou qui t'a fauché ta montre en échange d'une rançon. (Il se glissa en face de moi et agita le bracelet devant mes yeux.) Alors, qu'est-ce que tu me donnes ?

— Une gifle.

Il gloussa.

— Non, je te rappelle que nous sommes entre gens...

Je me penchai et l'embrassai. Il me répondit avec cette douceur que j'espérais quand j'avais seize ans, à l'époque où je repoussais les mains baladeuses et les lèvres mouillées en rêvant d'étreintes un peu plus... distinguées.

On resta enlacés jusqu'à ce qu'un bruit dans le couloir nous surprenne. Me détachant de lui, j'ouvris la porte et jetai un coup d'œil dehors. C'était simplement Max qui faisait sa ronde. Je levai un pouce pour lui signaler que tout allait bien et il reprit son chemin.

Jaz resta assis où je l'avais laissé.

— J' imagine que tu n'as pas d'autres bijoux à voler ?

Je repris ma montre.

— Si, mais tu ne les prendras pas – et tu ne les trouveras pas – si

facilement.

— Ah, tu crois ? (Ses yeux reprirent une lueur malicieuse.) N'en sois pas si sûre. Je suis un maître de l'illusion...

Mon portable vibra. Je décrochai sans dire un mot, conformément aux instructions.

— Début des opérations dans cinq minutes, annonça Bianca. Jaz est avec toi ?

Je transmis le message à Jaz. Il avait l'air de se demander si l'on avait le temps de reprendre là où on en était restés. Je tranchai la question en m'allongeant à plat ventre pour épier à travers le judas.

Jaz se glissa contre moi, son corps frôlant le mien.

— Ils n'ont aucune idée de ce qui va leur tomber dessus. Les créatures surnaturelles pourraient prendre le contrôle du monde, aucun humain ne serait en mesure de les en empêcher.

— Non, trop de boulot.

— C'est vrai. Qu'ils s'occupent de le gérer, on se contentera des bénéfices.

À califourchon sur mon dos, il se pencha à mon oreille et en profita pour frotter son sexe contre mes fesses.

— Tu vois un truc qui te plaît ? murmura-t-il.

— Hmm ?

— Collier, bracelet... nouvelle montre ?

Je laissai échapper un petit rire et secouai la tête.

— Oh, allez ! (Il désigna une étoile en fourrure coupée à ras.) Des animaux morts ? (Il pointa l'index en direction d'un buste en marbre sur la table du buffet.) Une statue hideuse ?

— Non, merci.

— Non ? Bon, et les clés de cette voiture de rêve ? Ça pourrait être ta seule chance de bousiller une Jag. Un seul mot de ta part et elle est à toi.

Je roulai sur le dos et compris qu'il ne plaisantait qu'à moitié. Quoi que je lui demande, il me l'obtiendrait. Il le volerait pour moi. Je réprimai un frisson d'excitation.

Il se baissa vers moi...

Mon portable vibra, rebondissant sur le sol.

— Allez, c'est l'heure, dit-il dans un soupir. (Après un instant

d'hésitation, il se leva.) Mais tu auras quand même droit à une surprise.

On descendit l'escalier de service à pas de loup. Guy nous attendait dans l'arrière-salle en compagnie de Sonny et Max. Nous serions cinq en première ligne, tandis que Bianca, Rodriguez et Tony œuvreraient depuis les coulisses.

— Les tenues sont là, déclara Guy en désignant une pile de vêtements quand on entra dans la pièce. Les masques là-bas. Vous avez cinq minutes, top chrono. Faith, il y a un débarras au cas où tu voudrais un peu d'intimité...

— Non, ça ira.

Sonny me passa l'uniforme le plus petit. Dos aux autres, je retirai mon tee-shirt et enfilai le chemisier. Il sentait le parfum bon marché et la transpiration. Quant à la personne qui l'avait porté avant moi, je me figurai qu'elle était ligotée quelque part. Bianca, Max et Tony avaient passé vingt minutes à attirer des serveurs dehors pour les dépouiller de leurs vêtements. Nous n'avions pas beaucoup de temps : quelqu'un allait finir par remarquer qu'une grande partie du personnel avait disparu.

— Sonny, tiens. (Guy lui tendit l'un des louns.) Toi et Max, allez-y. Vos plateaux vous attendent juste de l'autre côté. Jaz, arrête de tripoter cette fichue cravate ! Sors de là et va séduire ces dames. Faith...

— « Reste avec moi. » Je sais.

Il me tendit un masque que j'enfilai, me cachant le haut du visage. Je clignai des yeux en tentant de m'y habituer.

Lorsque les autres furent partis, Guy enfila son loup, ajusta sa cravate, puis roula des épaules. D'après ce que je percevais, ce n'était pas la nervosité qui l'agitait, mais l'excitation. Manifestement, tous, à un degré divers, prenaient leur pied à détrousser les gens. Ils n'étaient pas seulement là par appât du gain, mais aussi par plaisir.

Je sentais le tourbillon du chaos qui bientôt se transformerait en maelström, et je détournai les yeux pour dissimuler mon exultation.

— Tu es prête, Faith ?

— Oui, chef.

Il me donna une tape dans le dos.

— Tu t'en sors très bien. Bon, il est temps de mettre tes talents à

profit. Tu connais ton rôle ?

— Bouclier antichaos.

Il partit d'un rire profond. Je n'avais plus affaire à un patron réservé, mais à Guy, dans son élément.

— Prête ?

— Oui, chef.

Posant la main au creux de mon dos, il me guida vers la sortie.

Hope : Pas de quartier

Parmi le personnel, nul ne sembla surpris de voir débouler des serveurs masqués. Tous étaient vacataires ; ils n'avaient sans doute même pas remarqué que leurs collègues n'étaient pas les mêmes. Mais leur apparition ne passa pas inaperçue aux yeux des adolescentes présentes dans la salle.

En quelques minutes, les garçons furent assaillis par une nuée d'admiratrices tentant de les convaincre d'ôter leurs masques. Sonny lui-même se laissait prendre au jeu : à sa façon de pointer l'index vers sa chemise, j'imaginai qu'il leur donnait le choix entre retirer son haut ou son loup.

La reine du bal figurait parmi les filles encerclant Jaz, lequel s'était lancé dans des tours de magie et lui adressait des sourires séduisants. Ses parents la regardaient avec indulgence tout en conversant à voix basse : sans doute essayaient-ils d'évaluer le pourboire qu'ils devraient verser au personnel en échange de ce petit spectacle impromptu.

— Reste près de moi, murmura Guy en me guidant vers les portes dont dépassait le coffre de la Jaguar.

Un homme vint se placer devant nous et me fixa du regard avec un petit sourire.

— Salut ma belle, on t'avait réservée pour le deuxième service ? (Il agita son verre dans ma direction.) Sers-moi un scotch. Et je te file 20 dollars si tu me ramènes la bouteille.

Guy agita les doigts pour lancer un sort repoussoir et l'homme trébucha.

— Hé ! s'exclama-t-il d'une voix mal assurée, comme hésitant à rejeter la faute sur l'alcool ou sur Guy.

On nous héla à plusieurs reprises, mais on traversa la salle sans prêter attention aux appels ni aux protestations des invités outrés d'être ignorés de la sorte. Alors qu'on s'approchait de la voiture, Guy se mit à courir, puis bondit pour atterrir sur le toit dans un fracas métallique.

Le silence retomba dans la pièce. Tous les regards se tournèrent vers le serveur masqué qui se tenait sur le capot. Pourtant, je ne perçus par le moindre frémissement chaotique en provenance de la foule tant les convives étaient persuadés qu'il y avait une explication logique.

— Mesdames et messieurs, lança Guy, je sais que certains d'entre

vous ont déjà eu droit à quelques tours de magie de la part de nos amis, mais je vous assure que vous n'êtes pas au bout de vos surprises.

Guy remua et le capot de la Jaguar craqua sous son poids. La confusion générale enfla pour se transformer en colère. Le père de la reine du bal s'avança.

— Jeune homme, descendez de cette...

Guy leva la main en l'air pour jeter un sort repoussoir et l'homme chancela.

— Je suis navré, répondit Guy, mais nous ne tolérerons aucune interruption lors de la représentation de ce soir.

Pas un seul cri d'horreur ou d'incrédulité n'accueillit cette injonction. Au lieu de cela, la vague de colère retomba, transformée en murmures et rires nerveux, comme s'ils croyaient vraiment assister à un spectacle. Le père de la jeune fille s'avança de nouveau, rouge de colère.

— Je ne sais pas quel genre de coup...

Cette fois, il fut soulevé de terre et projeté en arrière. Quelques cris de surprise s'élevèrent, mais la plupart des gens restaient convaincus que cela faisait partie du numéro.

— Et maintenant, si ma ravissante assistante veut bien se donner la peine...

Je me dirigeai vers l'urne en argent, sentant tous les regards braqués sur moi. En chemin, je tentai de percevoir toute onde négative dirigée contre moi. Du coin de l'œil, j'aperçus Jaz se détacher de ses admiratrices, prêt à bondir si quelqu'un tentait de s'interposer. Personne ne le fit.

J'atteignis l'urne.

Un homme s'avança.

— Qu'est-ce que vous... ?

Guy lui jeta un sort.

— Je sais bien qu'elle est charmante, mais je dois vous demander de ne pas vous approcher des artistes, pour leur sécurité et la vôtre.

Lorsque je soulevai l'urne, Jazz vint se placer juste derrière moi. Ce n'était pas prévu, mais Guy demeura impassible.

Un murmure de malaise traversa l'assistance. Je saisis au vol quelques pensées balbutiantes, faibles et décousues, trop peu malveillantes pour que je distingue autre chose que des : « Est-ce que c'est un... ? », « Est-ce qu'on ne devrait pas... ? », « Qu'est-ce qui... ? »

Guy prit l'objet dans une main et de l'autre, il me hissa sur le capot.

— L'argent. (La voix de Guy résonna à travers la salle tandis qu'il soulevait l'urne.) Il paraît que ça fait tourner le monde. Pour des gens comme vous, ces bouts de papier... (Il déchira une enveloppe et brandit une poignée de billets de 100 dollars.) ... sont la source de votre pouvoir. Votre seul pouvoir.

Des chuchotements gênés parcoururent la foule, une partie des convives jetant un regard furtif à leur sac et à leurs poches, soucieux non pas de leur argent, mais de leur téléphone. Toutefois, personne ne s'empara du sien : sa présence suffisait à les rassurer, un peu comme une arme de poing qui serait là pour les protéger au cas où le divertissement virerait au drame.

— Où est notre reine du bal ? demanda Guy.

Ses amis s'écartèrent d'elle.

— C'est une charmante fête, ma chérie. Mais si ton père t'aimait vraiment, il t'offrirait des cours d'autodéfense plutôt que des voitures de sport. Parce que ça... (Il jeta les billets en l'air.) C'est nettement moins efficace pour te protéger.

À cet instant, les portables apparurent, dont un dans la main d'une femme vers laquelle Guy se tourna.

— Un coup de fil urgent ? C'est assez malpoli, mais allez-y.

Elle éloigna le téléphone de son oreille, les sourcils froncés.

— Pas de tonalité ? demanda Guy. Pratiques, ces brouilleurs de réception. Parfaits pour éviter les sonneries intempestives pendant les spectacles. Je crains que vous ne deviez sortir pour l'utiliser. Toutefois, je vous le déconseille. Mes artistes ont horreur que le public parte avant la fin.

Un homme se dirigea vers la porte voisine. Guy attendit qu'il ne soit plus qu'à deux enjambées pour le frapper d'un éclair d'énergie qui le fit tomber à genoux, le souffle court, dans une gerbe d'étincelles.

Lorsqu'un groupe d'adolescents se rua vers la porte d'entrée, un nuage de fumée rouge s'éleva en tourbillonnant pour leur barrer le passage. Une tête de démon apparut dans les volutes. Les garçons reculèrent en poussant des cris de terreur. Le plus hardi fonça vers une deuxième porte. Un autre nuage apparut, puis une énorme tête de chien s'en détacha, montrant les crocs, la bave aux lèvres : des illusions à fil de détente, des sorts de mage s'activant à l'approche d'intrus.

Guy se pencha vers moi.

— Pas de quartier.

— Et lâchons les chiens de guerre, murmurai-je.

— Il s'agit bien d'une guerre, Faith, dit-il d'une voix à peine audible au-dessus des cris et des hurlements à mesure que de nouvelles visions jaillissaient devant chaque sortie. C'est nous contre eux. Ne l'oublie jamais. Ils nous forcent à ne pas faire de vagues, à rester discrets, à acheter la paix en restant dans notre coin. Ça te plaît de te cacher, Faith ?

Sans attendre de réponse, il se retourna, agita les mains, et plutôt que de murmurer un sort, il le vociféra. Un arc d'énergie jaillit du bout de ses doigts. Derrière nous, Max en lança un autre et une colonne de brume se mit à tourbillonner à travers la pièce.

Une vision m'apparut : l'un des invités sortant un revolver de sa poche.

— Attention ! criai-je à Guy en pivotant pour localiser la source. Là !

Avant que l'homme ait eu le temps d'aller jusqu'au bout de son geste, Guy le frappa d'une décharge électrique. Lorsqu'il tomba, Jaz se jeta sur lui. Un autre flash me parvint, cette fois auditif, comme un grondement hargneux. Je criai en désignant un autre endroit, et Max jeta un sort repoussoir à une femme qui se ruait vers le buffet, espérant sans doute y trouver une arme. Sonny la neutralisa avant de disparaître avec elle dans le brouillard.

Des serpents prenaient feu à mesure que Bianca, vêtue de noir et presque invisible, faisait le tour de la pièce pour les enflammer d'un geste. Guy et Max continuaient à lancer des sorts. Rien de plus que des effets spéciaux, de la brume, des étincelles et des lumières colorées, mais aux cris s'élevant de tous côtés, on aurait dit que le bâtiment était en flammes et risquait de s'effondrer à tout moment.

Je me délectai de toute la scène : l'horreur, la panique, la terreur... le nectar du chaos que je savourais avec un plaisir inédit, sans la moindre culpabilité. En regardant tous ces gens courir, affolés, je voyais les amis qui m'avaient abandonnée après mes dépressions, lorsque j'avais eu mes premières visions. Dans leurs cris, j'entendais les chuchotements des adultes, ceux qui me connaissaient depuis toute petite et se confiaient à voix basse : « Elle n'est plus la même depuis ça. Sa pauvre mère... »

Guy me tapota le bras pour me signifier qu'il était temps de passer à la phase suivante. Je m'avançai au bord du capot, prête à bondir. Jaz se retourna vers moi pour me tendre la main.

— Regarde-les détaier comme des lapins, me murmura-t-il à l'oreille. Et pour échapper à quoi ? De la fumée, des effets spéciaux et des lumières vives. Tu imagines leur réaction si on utilisait de la vraie magie ?

Je croisai son regard, vif, ardent, malgré son ton léger. Derrière son masque, ses pupilles étaient dilatées et j'entendais son souffle, aussi rapide et léger que le mien. De la fébrilité. Non, plus que cela. De l'excitation.

Je levai la tête vers ces yeux scintillants. Jaz se rapprocha. Se penchant vers moi, il me glissa une main sur la nuque, nos masques s'effleurant dans un léger bruit, nos lèvres...

... s'éloignant brusquement au moment où Guy lui donna une grande tape dans le dos.

— Plus tard, dit-il.

Jaz tourna soudain la tête, les yeux plissés, la bouche pincée, prêt à le réprimander pour l'avoir interrompu. Mais il se figea, les paupières mi-closes, et se détendit.

— Oui, chef.

Puis il me chuchota :

— Quel rabat-joie, hein ? Et faudrait qu'on travaille, en plus ! (Il fit courir un doigt le long de mon visage et me chatouilla le lobe.) On remet ça ?

Je me retournai et l'on se regarda, les yeux dans les yeux.

— Avec plaisir.

Il poussa un soupir et je lus la frustration dans ses yeux. Esquivant une seconde tape, il emboîta le pas à Guy.

Notre cible se tenait devant la fontaine à punch. Seul, les poings serrés, le père de Cléopâtre balayait la salle d'un regard noir, comme si cela aurait pu régler le problème, trop furieux pour songer à protéger sa fille.

Jaz retira la main de ma taille et alla le prendre à revers.

Guy s'arrêta devant l'homme, sans même jeter un coup d'œil autour de lui, sûr que Jaz était en position.

— Vous ! s'exclama le père en agitant la main, comme pour dissiper la brume. Vous ne...

— « Vous ne vous en tirerez pas comme ça ? » Pff... Banal... et faux, en plus.

— La police est sûrement en route.

Guy dressa l'oreille.

— Je n'entends aucune sirène. (Il baissa la voix, tel un conspirateur.) Vous savez pourquoi ? Parce qu'on utilise une technique d'insonorisation que vous ne pourrez jamais vous offrir, malgré tout votre argent.

Une pensée vint à l'homme, aussi brusque et funeste qu'un coup de couteau. À peine avais-je crié à Guy de prendre garde qu'il avait déjà empoigné la main du père pour bloquer le coup de poing.

L'homme se raidit en sentant qu'on lui enfonçait le canon d'un revolver dans le dos, et jeta un coup d'œil à Jaz par-dessus son épaule.

— Alors, vous savez ce que c'est ? demanda Guy. D'habitude, on évite les armes à feu. Un accident est si vite arrivé. Mais celui-ci nous a été gracieusement prêté par l'un de vos invités. Vous devriez vraiment renforcer la sécurité. Ces temps-ci, on n'est jamais trop prudent.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'homme à travers ses dents serrées.

— On a déjà ce qu'on veut. (Guy leva l'urne qu'il tenait nonchalamment d'une main.) Cependant, avant de partir, je voulais vous féliciter pour la philanthropie de votre fille.

Le père se renfrogna.

— Quoi ?

— Philanthropie. Ça veut dire...

— Je sais ce que ça veut dire.

— Vraiment ? Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire. Votre famille n'est pas connue pour partager avec les plus démunis. Mais c'est sur le point de changer.

— Qu'est-ce que vous... ?

— Demain, dans le *Miami Herald*, vous trouverez un entrefilet annonçant la décision de votre fille de léguer la moitié de sa cagnotte d'anniversaire pour promouvoir l'éducation des femmes dans le tiers monde.

— Vous êtes dingue. Ma fille ne fera jamais...

— Oh, si. Vous avez ma parole que la moitié de cet argent atterrira entre les mains de cette association d'ici à demain matin... sauf s'il est déclaré volé.

— Quoi ?

— Si vous prévenez la police, je ne pourrai pas faire le don. Mais cet article paraîtra, de toute façon. Du coup, si vous affirmez qu'on vous a « volé » l'argent que votre fille avait promis de donner, les flics trouveront ça louche. Ils vont croire que c'est vous qui l'avez dérobé, surtout si un appel anonyme les informe que vous n'étiez pas d'accord avec le projet de votre fille.

— Vous... Vous ne feriez pas..., bredouilla-t-il. Tout le monde vous a vus vous en emparer. J'ai une centaine de témoins qui ont assisté...

— ... à un spectacle de magie qui a mal tourné. Vous vous répandrez en excuses auprès de vos convives en jurant que vous mettrez cette troupe d'acteurs au chômage. Puis, vous donnerez à votre fille sa moitié du pactole, que vous sortirez de votre propre poche. Après cela, vous aurez un tête-à-tête avec elle au sujet des obligations que les riches ont envers les nécessiteux, d'où la raison pour laquelle vous avez légué la moitié de l'argent en son nom.

— C'est du délire. Je ne ferai...

Guy se pencha en avant pendant que Jaz enfonçait le revolver.

— Oh, je crois bien, si. Vous avez vu de quoi j'étais capable, et ce n'est qu'un aperçu. Croyez-moi, vous n'avez aucune envie de tout connaître.

Coup sur coup, il lança deux sorts de brume, puis s'avança vers la Jaguar, Jaz et moi lui emboîtant le pas. De nouveau, on bondit sur le capot, cette fois pour prendre la fuite.

Guy appela Bianca pour lui demander de nous rejoindre au club. Puis, il fourra les enveloppes dans le sac à dos que lui tendait Jaz.

— On va fêter ça, chef ? demanda Jaz.

Il s'empara d'une poignée d'enveloppes. Guy lui donna une tape sur la main et Jaz lâcha tout son butin sauf une enveloppe qu'il rangea dans sa poche.

Notre chef se contenta de s'esclaffer.

— Ouais, ce soir, c'est fiesta.

Hope : Cul sec

On abandonna la voiture pour monter dans une camionnette et rejoindre les autres sur le parking de l'*Easy Rider*. Me prenant par la main, Jaz se mit à courir derrière Sonny. Une fois à sa hauteur, il lui passa un bras sur les épaules.

— Ce soir, c'est fiesta, mon pote.

Sonny le regarda, interloqué.

— Sérieux ?

Jaz désigna Guy.

— C'est le chef qui l'a dit.

Bianca ralentit pour marcher à côté de lui. Jaz glissa ses doigts entre les miens et se mit à balancer le bras. Je m'esclaffai, m'attendant presque à le voir sautiller.

— Tu sais ce que ça veut dire, Faith ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ça veut dire que le club est à nous. Open bar. Aucune règle. Aucune obligation.

Tony nous rattrapa.

— Pas de touriste à aguicher.

— Pas de quadra à draguer, renchérit Max.

— Rien d'autre que boire et rigoler jusqu'à l'aube, ajouta Jaz avec un large sourire.

— Avant de récolter notre part, de rentrer chez nous, et de continuer la fête.

Max et Tony ouvrirent les portes à la volée et l'on entra, les garçons toujours hilares et chahuteurs, au point qu'on aurait dit qu'ils avaient déjà passé quelques heures à picoler.

— Hé, patron ? appela Jaz. Tu te joins à nous ?

— Contrairement à toi, j'ai des responsabilités, Jasper. De l'argent à compter. Et à léguer...

— Tu comptes vraiment partager le butin en deux ?

Guy sourit.

— Plus ou moins.

— Je vais te filer un coup de main, annonça Bianca.

Tony ralentit pour venir à ses côtés.

— Vraiment, Bee ? J'espérais que tu serais de la fête.

— Guy a besoin d'aide...

— Non. Vas-y, Bee. C'est un ordre. Amuse-toi. Prends une cuite.

Après un dernier regard à Guy, Bianca laissa Tony l'entraîner à l'intérieur du club.

Un petit groupe de tabourets jouxtaient la piste de danse. Les meilleures places de la boîte, systématiquement occupées. Mais quand on entra, les videurs étaient en train de nous les libérer.

Une serveuse approcha.

— M. Benoit vient d'appeler...

— ... pour offrir sa tournée, interrompit Jaz.

Puis il se tourna vers moi et me demanda :

— Tequila ?

Ce n'était pas mon truc, surtout frappée, mais j'acquiesçai. Si Hope Adams n'enchaînait pas les verres de tequila, Faith Edmonds en avait sûrement l'habitude.

Jaz commanda une bouteille et Max demanda un scotch.

— Où est Sonny ? s'enquit Jaz.

— Il s'est barré, répondit Tony. Aux toilettes, peut-être.

On s'installa, Jaz, Tony et moi à une table, Bianca, Max et Rodriguez à une autre.

La serveuse revint.

Jaz contempla la bouteille bas de gamme.

— Ça ne va pas non ? Vous voulez nous empoisonner ou quoi ? On veut de la bonne. Le top du top.

La jeune femme nous regarda tour à tour.

— M. Benoit n'a pas mentionné...

— Alors, appelez-le. Ou mieux...

Jaz portait son téléphone à l'oreille au moment où Sonny apparut, une bouteille de Patrón Silver dans une main et de Glenlivet dans l'autre.

— Je ne leur faisais pas confiance, dit-il.

— Toi, mon pote, je t'aime. Tiens, prends un siège.

Mais les trois étaient pris. Alors, il recula le sien et me tira par le bras en me faisant signe de m'asseoir sur ses genoux. Je m'exécutai tandis que Sonny passait le scotch à Max avant d'ouvrir la tequila.

— Guy va vous botter le cul, dit Tony en désignant la bouteille.

Tous les regards se tournèrent vers Bianca, attendant qu'elle mette le holà.

— Jaz survivra, dit-elle entre ses dents serrées pendant qu'elle tendait son verre à Max.

— Mais oui, renchérit-il en passant à côté de ce que Bianca sous-entendait – que Guy ne lui reprocherait jamais quoi que ce soit. Et puis, on l'a bien mérité. (Il me tendit le premier verre de tequila.) Faith, en particulier. Pour une fois qu'on réussit un coup sans accroc, sans faille, sans anicroche ! Et c'est à la nouvelle qu'on le doit. Dès la seconde où on songe à nous mettre des bâtons dans les roues, elle s'en aperçoit. C'est pas cool, ça ?

— Et surtout utile ! s'exclama Rodriguez en secouant la tête. Si j'avais eu ton don, j'en aurais fait bon usage, crois-moi. Et ça m'aurait évité tous ces passages en taule.

— Ouais, mais tu n'aurais jamais acquis toute cette science ! rétorqua Jaz. Et on n'en aurait pas profité !

Tout le monde éclata de rire. Je jetai un coup d'œil alentour, peu habituée à ce qu'on parle à voix haute de mes pouvoirs, mais personne n'était assez proche pour espionner notre conversation. Avec le bruit de la musique, on arrivait à peine à s'entendre.

— Prêts ? murmura Jaz en levant son verre.

On but d'un trait, sans faire attention au sel et au citron vert présents sur la soucoupe. L'alcool m'explosa dans l'estomac comme une boule de feu, et je luttai pour ne pas suffoquer. Secoué de spasmes, Jaz riait en silence, s'efforçant de ne pas me trahir.

— Donc, tu lis vraiment dans les pensées ? me demanda Tony.

— Seulement si elles sont chaotiques, précisai-je. Et pas tout le temps.

Jaz secoua la tête.

— Mais souvent, à en juger par la démonstration de ce soir.

Tony se pencha en avant.

— Alors, à quoi je pense, là ?

— Je ne sais pas, parce que tu n'es pas sérieux. Tu comprends, si tu songeais à étrangler Jaz, par exemple, il faudrait que tu en aies réellement l'intention pour que je le détecte.

— Et ça marche si on en a juste le désir ?

Jaz lui arracha la bouteille des mains et ils s'échangèrent des noms d'oiseau.

— Oh, taisez-vous, bon sang ! s'écria Rodriguez. Je veux en savoir plus sur ce pouvoir. Et si on pensait tous à quelque chose de mal, histoire de voir si Faith le perçoit ? On...

Je n'entendis pas le reste, absorbée par la vision d'une voluptueuse jeune femme, qui se débattait, attachée à un lit. Je suivis la trace jusqu'à une rousse sur la piste de danse, puis remontai à la source.

— Tony ! m'exclamai-je en frissonnant. Super, je vais avoir besoin d'un lavage de cerveau, maintenant. Au savon noir.

— Qu'est-ce que t'as entendu ? demanda Jaz.

— Pas « entendu ». Vu. Et dans les moindres détails.

Je jetai un regard lourd de sens en direction de la rousse.

— Merde, dit Tony.

— Tu doutais d'elle ? (Jaz lui donna une tape sur le bras.) Andouille. Je t'avais prévenu. Alors, qu'est-ce qu'il pensait à propos de cette fille ?

Je refusai de répondre.

Sony agita la bouteille.

— Encore quelques verres, et elle crachera le morceau.

— C'était pour rire, marmonna Tony.

— Ça ne prend pas, rétorqua Jaz. Souviens-toi de ce qu'elle a dit. Si ce n'est pas sérieux, elle ne l'entend pas. Ou elle ne le voit pas, apparemment.

Sonny remplit nos verres. Tony but le sien d'une traite, puis se resservit. Je levai le mien.

— Tu n'es pas obligée de boire, murmura Jaz. Si tu t'abstiens, je ferai de même et personne ne dira rien.

J'avais la tête qui tournait après le premier, et je savais que le second m'achèverait. Malgré cela, j'avais envie de continuer. Hope Adams se serait arrêtée. Elle se serait limitée à une dose de cet alcool,

mélangée à sa margarita. Mais ce soir-là, je ne voulais pas être Hope, avec ses vingt-sept ans, son boulot sans avenir, son petit ami loup-garou inscrit aux abonnés absents, désespérée de faire la fierté de sa famille, lapant le chaos pour tromper sa faim démoniaque, jamais satisfaite, jamais repue. Là, je voulais être Faith Edmonds, vingt et un ans, sans emploi, sans responsabilités, sifflant le chaos comme la tequila, se bourrant la gueule sur les genoux du mec le plus sexy de la boîte.

Je vidai mon verre.

La salle se mit à tourner. Jaz but son shot. Ses yeux verts étincelèrent et il me serra dans ses bras, le visage enfoui dans mon cou, les mains descendant le long de mes hanches.

— Hé ben, dit Tony, tu ne perds pas de temps, toi.

— À peine avait-elle passé la porte qu'il s'est jeté sur elle, dit Sonny. Histoire de ne pas lui laisser le temps de réfléchir.

— Et d'occuper le terrain, ajouta Tony en lui donnant un coup de pied sous la table.

Jaz leva la tête.

— De toute façon, après la vision qu'elle vient d'avoir, tu n'as pas la moindre chance.

Les autres s'esclaffèrent et prirent Tony pour cible, mais Jaz reporta son attention sur moi, me caressant les bras, puis les jambes. À ses murmures, je devinai qu'il n'était pas loin d'être soûl. Alors, je me renversai contre lui, savourant la situation.

— Quelle heure est-il ? chuchota-t-il.

Je pouffai de rire.

— Pourquoi ? T'as un rendez-vous ?

— Non, je me demandais juste. Je regarderais bien moi-même mais... (Il m'effleura l'intérieur des cuisses.) j'ai les mains occupées.

Avec un soupir, je jetai un coup d'œil à mon poignet... pour y trouver une Cartier toute neuve, en or et en argent.

— Nom de Dieu !

— Tu m'as dit que la tienne était bas de gamme. (Il me mordilla le lobe.) Tu mérites mieux.

Je levai la montre pour l'admirer à travers la brume de l'alcool.

— Elle est splendide.

— La tienne est dans ton sac.

— Merci.

— De rien. (Il fit courir ses lèvres le long de ma nuque et je frissonnai.) Mais j'espère quand même une récompense.

Je me tournai pour l'embrasser par-dessus mon épaule.

— Hmmm...

Il passa les bras sous mes aisselles et me souleva de ses genoux. L'espace d'un instant, j'essayais de comprendre ce que j'avais fait de mal. Puis il me fit pivoter face à lui.

— Je vois. (Je m'assis à califourchon sur ses cuisses.) C'est mieux ?

Posant les mains sur mes fesses, il m'attira contre lui.

— Parfait. Où en étions-nous ?

J'approchai mon visage du sien. En temps normal, je me serais arrêtée là : un baiser furtif avec la promesse d'une étreinte plus poussée... quand on ne serait plus dans une boîte de nuit, au bord d'une piste de danse noire de monde, attablés avec ses amis. Je suis plutôt pudique, et là, nous n'avions strictement aucune intimité. Mais j'avais le cerveau échauffé par l'alcool et le corps encore parcouru des frissons du danger.

Je l'embrassai à la manière dont je l'aurais fait là-bas, si Guy ne nous avait pas interrompus : un baiser torride, fougueux, les jambes nouées autour de sa taille, les seins plaqués contre son torse, les doigts s'entremêlant dans ses boucles. Il me répondit comme s'il n'avait attendu que cela, écrasant ses lèvres contre ma bouche pour y plonger la langue.

Vaguement, j'entendis les quolibets des autres.

— Servez-moi la même chose que lui !

— Allez prendre une chambre !

— Non, restez ici, on va vous faire de la place sur la table.

Jaz m'embrassa de plus belle en me serrant si fort que, le souffle court, je m'arc-boutai pour m'arracher à son étreinte. Entortillant les mains dans mes cheveux, il m'attira de nouveau contre lui et, autour de moi, tout disparut, aspiré par les ondes qu'il dégageait, d'incroyables vibrations qui ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. Ce n'était ni de la haine, ni de la colère, juste du chaos à l'état brut. Levant la tête vers lui, je vis dans ses yeux les flammes dévorantes et magnifiques de la faim, du désir et, sondant son regard, je compris que c'était moi qui les attisais.

Le monde devint noir. Un grondement s'éleva dans l'obscurité. Des

crocs étincelèrent. Je sentis l'odeur du sang, chaud et épais, puis le frôlement de la fourrure contre ma peau, noire comme la nuit qui l'entourait.

M'arrachant à cette vision, je rompis le baiser pour scruter la foule à la recherche du visage que je savais présent : celui de Karl.

Jaz posa les mains sur ma nuque.

— Désolé, murmura-t-il d'une voix haletante. Trop pressé. Pas ici. Laissé emporter.

— Ce n'est pas... J'ai cru entendre la sonnerie de mes parents. (Sortant mon téléphone personnel, j'ouvris le clapet.) Et merde !

Jaz me frotta le bras.

— Oublie-les.

— Impossible. Je suis censée rentrer tous les soirs. Après ce qui s'est passé l'année dernière, ils m'ont à l'œil. Si jamais je rate le couvre-feu, même à Miami, ils me coupent les vivres.

— Bon, alors, rappelle-les. Mais d'un endroit plus calme. Viens, on va trouver...

— Non, répondis-je en glissant de ses genoux. Reste ici. Je reviens tout de suite.

Hope : Affamé

Je traversai la rue et me faufilai dans une ruelle. Une rafale de vent chassa les dernières brumes de tequila. Karl m'avait vue avec Jaz, à califourchon sur ses cuisses, ivre et me couvrant de ridicule...

Je me frottai le visage. J'avais vingt-sept ans, j'étais célibataire et libre de sortir, de me bourrer la gueule et de coucher.

Je sentis Karl approcher en silence. Rassemblant mon courage, je me retournai. Et il était là. Comme à son habitude, il était arrivé sans prévenir, sorti de nulle part, apparaissant sur un parking, dans une épicerie, dans mon salon. Chaque fois que j'étais frappée par la vision d'un loup-garou, je levai les yeux pour le trouver juste devant moi, l'air de revenir d'une simple course.

Alors qu'il s'avavançait vers moi, je distinguai à peine sa silhouette, perdue dans la nuit. Peu importe. Son image était gravée dans mon esprit. Malgré l'obscurité, je vis son beau visage, ses mâchoires un peu trop carrées, son nez un peu trop pointu, tous ces défauts qui accentuaient son charme, lui donnaient cette virilité contrastant avec son allure impeccable, ses vêtements de créateur. Un loup déguisé en banquier, comme je lui dis souvent pour le taquiner, ce qui ne manque jamais de le faire rire, avant qu'il en rajoute une couche, toujours prompt à se moquer de l'image qu'il renvoie.

Mais ce soir-là, il ne riait pas. Il n'arborait pas de sourire confiant. Il avait un visage de marbre, ses yeux bleu-gris aussi froids que s'il marchait en direction d'un inconnu. Dès que je m'en aperçus, ma dernière lueur d'espoir s'éteignit.

J'essayai de lire en lui, mais quand il était en colère, ses pensées formaient un tourbillon d'images et de paroles trop abstraites pour que j'arrive à les saisir.

— Désolé de te déranger, dit-il en insistant sur chaque mot.

Je me composai une mine joyeuse et tirai sur mon tee-shirt.

— Ce n'est pas grave. J'avais besoin de prendre l'air.

— Tu es soûle.

— Parce que évidemment, c'est la seule raison qui expliquerait ce que je faisais sur les genoux d'un type dans une boîte de nuit. Eh bien, non, je ne suis pas ivre. Mais j'y travaille. Et je te signale que je me contente de suivre les ordres. Les tiens, si mes souvenirs sont bons.

— Les ordres ?

— La dernière chose que tu m’as dite. Avant de partir. (Je fronçai les sourcils.) D’ailleurs, je ne me rappelle même plus si tu m’as dit au revoir. En revanche, je me souviens très bien de toi me conseillant de sortir avec d’autres êtres surnaturels, des gens de mon âge. Il a quelques années de moins que moi, mais c’est un être surnaturel et il a la moitié de ton âge, alors je me suis dit que ça ferait l’affaire.

Je voulais m’arrêter. Je songeai à ma mère, à ce qu’elle ferait à ma place. J’aurais voulu l’imiter, être au-dessus de ces mesquineries. Mais le voir m’avait renvoyée à ce fameux matin, quand je me tenais dans ce bosquet, sentant ses paroles me poignarder. Et la seule chose à laquelle je pensais, c’était le blesser à son tour.

Je regrettais ce qui s’était passé dans la piscine. J’aurais voulu que Karl soit comme avant, que rien n’ait jamais changé.

J’imaginai comment cette scène se serait déroulée si cette nuit n’était jamais arrivée. Je me représentai Karl m’attirant loin de la piste, puis se faufilant pour m’acculer dans un coin, comme il adorait le faire, avant de me plaquer contre un mur, s’approchant si près que je ne voyais, n’écoutais, ne sentais plus que lui, jusqu’à ce que je n’aie plus qu’une envie : le sentir, le goûter.

Alors, il me taquinerait au sujet de ce « garçon », me défiant de lui donner cinq minutes, au bout desquelles j’oublierais jusqu’à l’existence même de ce gamin.

J’entendais sa voix, à la fois arrogante et pleine d’autodérision, son ton badin semblant signifier : « Soit tu relèves le défi, soit on fait comme si je plaisantais, à toi de voir. »

J’aurais tant voulu retrouver cela, ce marivaudage, cette séduction, cette légèreté, ce Karl, et non pas cet homme froid, renfrogné, qui se tenait à trois mètres de moi, le regard fixé au bout de la rue, comme s’il comptait les secondes avant de s’enfuir.

— Dis à Benicio de te trouver un autre boulot, dis-je. (Il fronça les sourcils.) Je ne sais pas comment il est entré en contact avec toi, je ne lui ai pas donné ton numéro. Je suis navrée qu’il t’ait fait quitter l’Europe, mais c’est un problème que tu devras régler avec lui. Je n’ai pas besoin de toi. Ni même envie de te voir.

Il carra les épaules, blessé dans son *ego*. Avec Karl, tout n’était qu’une question d’amour-propre. Il m’avait voulue, m’avait eue et m’avait larguée. Et là, il était agacé parce que je ne me jetais pas à ses pieds.

— Benicio ne m’a pas téléphoné, répondit-il. Je suis là parce qu’il aurait dû le faire. C’est ma dette.

— Non, c'est la mienne et tout est sous contrôle.

— C'est ce que j'ai vu. (Il détourna le regard en direction du club.) J'imagine que c'est un bon moyen d'obtenir des informations d'un homme.

Je serrai les poings, prête à le frapper. Le cogner de toutes mes forces pour qu'il ait aussi mal que moi. Mais j'aurais échoué. Rien n'aurait pu le blesser.

Je parvins à sourire en haussant les épaules.

— Tous les moyens sont bons. C'est ce que tu m'as appris. Rentre chez toi, Karl, où que tu vives ces temps-ci. Cette mission ne te concerne pas. Rien de ce que je fais ne te concerne, désormais. Tu as été très clair sur ce point-là.

Il eut le culot de prendre un air surpris.

— Je n'ai jamais dit...

— C'était une longue traque, et qui n'en valait sans doute pas la peine, mais tu as fini par attraper ta proie. Félicitations, tu es tout aussi irrésistible que tu t'imagines l'être. Maintenant, laisse-moi tranquille. S'il te plaît.

Je le contournai pour regagner le club. Il m'attrapa par le bras.

— Hope...

Il s'interrompt, tournant la tête de gauche à droite, tentant de localiser un bruit que je n'entendais pas. Les doigts recourbés, il s'enfonça dans la ruelle, gardant la main sur mon coude. Je freinai des quatre fers. Avec sa force, c'était comme s'il traînait une enfant de deux ans, mais au moins je lui faisais comprendre que je ne le suivais pas de mon plein gré.

Il me lança un regard noir, agacé par ma réticence à me laisser entraîner dans une ruelle sombre. En jetant un coup d'œil en arrière, j'aperçus une ombre au bout de la rue, à l'endroit où elle était éclairée. Il avait raison. Quelqu'un s'approchait. M'arrachant à Karl, je le dépassai et m'éloignai de quelques pas.

Deux fêtards se faufilèrent dans le passage. Karl émit un bruit qu'il aurait qualifié de marmonnement, mais qui ressemblait en tout point au grondement d'un chien. Il fusilla les intrus du regard, les mâchoires crispées, et je sus qu'il n'attendait qu'une chose : se ruer sur eux pour les chasser de là, par la peau du cou, s'il le fallait. Il se trouvait dans cette allée et, par conséquent, c'était son territoire. Mais, comme pour le grognement, il n'avouerait jamais avoir de tels instincts. C'était un homme civilisé, pas un sauvage, mi-homme, mi-loup, et quiconque le

contredirait paierait rapidement son erreur.

Alors, il s'en tint à son regard menaçant, réprimant son envie de foncer sur eux pour leur botter le cul. Ils achevèrent leur transaction – de la drogue, j'imagine – et s'en allèrent. Il les regarda partir, puis se tourna vers moi et je vis que ses yeux avaient perdu toute colère, remplacée par de la fatigue.

— Il faut qu'on discute, Hope, mais ça peut attendre demain matin. Retourne voir ton... ami.

J'envisageai de regagner le club, mais j'avais perdu tout enthousiasme.

— Non, finissons-en maintenant, rétorquai-je.

J'envoyai un texto à Jaz pour lui dire que j'avais des problèmes avec mes parents et qu'il fallait que je rentre. Cela n'allait pas lui faire plaisir, mais on en parlerait le lendemain, une fois que j'aurais réglé la situation avec Karl et que je l'aurais renvoyé chez lui par le premier avion.

Je racontai à Karl ce que je venais de faire.

— Je lui donne dix minutes pour être devant la porte de ton appartement.

— Il ne le sera pas.

Karl ricana.

— Tu crois vraiment qu'il va jeter l'éponge ? Il...

— Il n'y sera pas parce qu'il n'a pas mon adresse.

— Ah bon ?

— Non.

Il grommela une phrase incompréhensible, puis me conduisit dans un parking, en direction de trois voitures : une Porsche, une Ferrari et une Lexus. Je jetai un coup d'œil à la Lexus. Rien de trop sportif ni tape-à-l'œil, juste des lignes élégantes, évoquant la puissance et le luxe. Une voiture de banquier. Je ne distinguai aucun autocollant d'agence de location. Karl appuya sur son bip et la portière s'ouvrit. Je montai à l'intérieur.

— Ce n'est pas le genre de discussion qu'on devrait avoir en public, dis-je lorsqu'il fit démarrer la voiture. Où est ton hôtel ?

— Je n'en ai pas. On n'a qu'à aller à ton appart.

J'essayai de trouver une raison pour l'en dissuader, mais en vain.

Alors, je lui indiquai le chemin.

On roula quelques kilomètres dans le silence, puis Karl rompit le silence.

— Tout à l'heure, dans la ruelle... quand tu as parlé de ce que je t'avais dit l'autre matin... Ça ne s'est pas passé comme ça.

— Tu m'accuses de mentir ?

Il resserra les mains sur le volant.

— Ce que je veux dire, c'est que tu as mal interprété mes paroles.

— Ah bon ? Et qu'est-ce que je dois comprendre quand tu me dis : « Je pars et je veux que tu sortes avec d'autres types » ?

Il resta silencieux un moment, puis répondit :

— Tu as raison.

Juste cela. Rien d'autre.

Le silence retomba pendant de longues minutes au bout desquelles je me raclai la gorge.

— Je sais que c'est embarrassant, et que tu fais de ton mieux pour qu'on soit à l'aise, mais ce n'est pas nécessaire. Il nous arrivera de nous croiser, même après cette mission pour Benicio. Si ça se trouve, on devra même collaborer via le conseil. Et ça me va. Je ne vois aucun inconvénient à maintenir une relation professionnelle avec toi, Karl.

— Une relation professionnelle ?

— Oui, je sais me comporter en professionnelle, aussi étonnant que ça paraisse.

— Ce n'est pas... (Il marqua une pause.) Bon, c'est ça que tu veux, alors ? Qu'on ne se fréquente plus ?

Je voulais crier : « À ton avis ? » Mais je savais ce qu'il pensait : que quoi qu'il fasse, le jour où il réapparaîtrait, je lui retomberais dans les bras, victime de son irrésistible charme. Ce qui ne voulait pas dire qu'il céderait à mes avances, juste qu'il aimait qu'on le désire.

— Exactement. Je ne veux plus qu'on se voie.

Ses mâchoires se durcirent, et je m'attendais à ce qu'elles restent fermées pendant le reste du trajet, mais lorsqu'il tourna au coin, il me demanda :

— Tu as faim ?

Mon estomac se retourna en entendant ces paroles si familières. Les

loups-garous ont un métabolisme très élevé, si bien qu'un simple repas au restaurant ne suffit jamais à les rassasier. D'habitude, il dîne à 18 heures puis de nouveau à 21 heures, afin de ne pas attirer l'attention en se servant des plats gargantuesques. Ce soir-là, il devait avoir l'estomac vide et mourir de faim. Mais l'aurait-il avoué ? Non. Cela aurait signifié qu'il cédait à son côté loup, qu'il admettait son incapacité à contrôler une partie de ses instincts, de ses besoins.

Du coup, lorsqu'il avait un creux, il me demandait si j'avais faim, ce qui, une fois décodé, signifiait : « Est-ce qu'on pourrait aller manger un truc avant que je m'attaque aux meubles ? » Parfois, je le taquinais, mais en règle générale, je jouais le jeu. Je me souviens qu'une nuit, il était venu toquer à ma porte, affamé, alors que tous les restaurants étaient fermés. Je lui avais proposé de lui faire à manger, et depuis cette soirée, le « Tu as faim ? » s'est transformé en « Est-ce que tu peux me faire à manger ? », ce que j'acceptais volontiers, car c'était l'un des rares services que je pouvais lui rendre.

Karl aimait donner, mais avait du mal à recevoir. Quand il allait dîner avec ses frères de Meute, il insistait toujours pour payer. J'imaginai qu'ils prenaient cela pour de la générosité ou le besoin de se mettre en avant, mais en vérité, il ne supportait pas de devoir une faveur à quelqu'un. Si bien que lorsqu'il me rendait visite, il m'aidait et me réconfortait, mais refusait la moindre chose en échange... à l'exception d'un bon petit plat fait maison.

Et là, il me demandait si j'avais faim. D'une certaine manière, cela me blessait encore plus que toutes ses piques et ses regards glacials.

— Les restaurants sont sûrement fermés, répondis-je enfin. Peut-être un fast-food ?

Il scruta l'obscurité.

— Je ne vois rien de prometteur. Tu as de quoi manger, chez toi ?
Je secouai la tête.

— Je vois une épicerie, au coin. Je vais acheter...

— Non. (Je pris une grande inspiration.) Non, Karl, je ne te cuisinerai rien.

On parcourut le reste du chemin en silence.

Hope : Relations diplomatiques

Une fois à l'appartement, je ne lui proposai rien à boire. Pas même un soda. Ce n'était pas par mesquinerie, mais juste parce que mes placards étaient vides. Pourtant, même quand je voyage pour le travail, l'une de mes priorités est de passer dans une supérette pour m'acheter des boissons et les ramener à l'hôtel. Le besoin de faire mon nid, j'imagine, de m'aménager un petit chez moi partout où je me trouve. Mais depuis mon arrivée à Miami, j'avais été trop occupée pour songer à m'acheter ne serait-ce qu'une bouteille d'eau.

Karl n'était pas venu pour m'interroger sur ma mission. Il avait déjà eu tous les détails par l'intermédiaire de Lucas. Non, ce qui l'avait poussé à sauter dans un avion, c'était une promesse violée. Apparemment, Benicio et Karl s'étaient mis d'accord sur le fait que nous devions rembourser notre dette ensemble. J'essayai de le convaincre que c'était ma faute en lui affirmant que Benicio avait voulu faire marche arrière lorsqu'il avait appris que Karl était à l'étranger.

— Il savait que j'étais absent. Je lui ai laissé un message avant de partir.

Je voulus m'excuser, mais après avoir réfléchi une minute, je compris la vérité : j'avais été dupée. Encore une fois.

Assise sur le canapé, je repliai une jambe sous moi, faisant semblant de me mettre à l'aise et gardant les yeux baissés jusqu'à ce que la première vague d'humiliation soit passée.

— Il me voulait pour ce boulot, répliquai-je enfin. Il savait qu'en suggérant que je t'attende, je me vexerais et j'insisterais pour faire cavalier seul.

Ce n'était pas la seule raison. Benicio avait voulu éviter que quelqu'un de plus vieux et de plus expérimenté s'intéresse de près à cette mission et m'avertisse du danger. Il savait que Karl et moi n'étions pas dans les meilleurs termes et que je sauterais sur l'occasion de me délier seule de cette dette.

— Lucas a examiné la proposition de son père, dis-je en tortillant ma nouvelle montre. Et il n'a rien décelé de louche.

— C'est parce qu'il n'est pas au courant de tout. (Karl croisa mon regard.) À ton sujet.

— Mais Benicio non plus. Comment aurait-il su... ?

Je m'interrompis, prenant conscience de ma naïveté. Que Lucas ignore les penchants chaotiques d'une semi-démone Expisco ne signifiait pas qu'il en allait de même pour son père.

— Ce n'est pas si différent de mon travail au conseil, expliquai-je. Et j'ai besoin de ça, d'avoir ma dose de chaos sans blesser quiconque. Tu es le premier à en convenir.

— Non, pas « quiconque ». Toi. Si tu arrives à me regarder dans les yeux en me disant que c'est exactement la même chose que de pourchasser des semi-démons et des mages, je partirai. Mais dans le cas contraire... (Il tapota l'accoudoir du siège.) J'ai déjà parlé à Lucas. Si tu abandonnes maintenant, il se chargera du reste.

— Et si je continue ?

L'espace d'un instant, il serra les dents.

— Je te demande de reconsidérer ta décision, Hope. Quelle que soit ton animosité envers moi, rappelle-toi toutes les fois où tu as suivi mes conseils, parce que tu savais que c'était dans ton intérêt. C'est bien le seul domaine où tu ne peux pas m'accuser d'être égoïste. Je pense à toi et à ce qui vaut le mieux pour toi, tout en sachant que je suis la personne qui te connaît le mieux au monde.

Je détournai le regard. Des répliques sarcastiques me venaient, mais je ne les prononçai pas. Je n'y arrivai pas.

— Je peux réussir cette mission.

— Je sais. Mais une question demeure : est-ce une bonne idée ?

Je levai les yeux vers lui.

— Je crois que oui.

Il effleura le cuir du fauteuil.

— Ça a un rapport avec ce qui s'est passé l'année dernière, c'est ça ? Avec Jaime ?

D'un coup, je me retrouvai aspirée dans cette salle, allongée sur le béton froid. La salle d'exécution. Autour de moi, je sentis tourbillonner le chaos émanant de tous ces horribles meurtres. Je perçus la peur dans la voix de Jaime. J'entendis les bruits de pas à l'extérieur. Je savais qu'ils venaient pour elle, que la mort l'attendait, et l'espace d'un instant, je fus parcourue d'un frisson d'excitation. Cela n'avait duré qu'une seconde, mais j'avais eu si peur de rechuter ou d'empirer la situation pour savourer le chaos une nouvelle fois que je lui avais demandé de m'assommer.

Je secouai la tête.

- Cela n’a rien à voir avec...
- ... l’envie de t’éprouver ? De voir jusqu’où tu peux aller ? Dans quelle mesure tu peux te contrôler ?
- On a déjà parlé de cela et...
- Et tu refuses d’en discuter. Très bien. Mais demain matin, Hope, j’irai parler à Benicio. Ta présence n’est pas nécessaire, mais si tu veux donner ton avis, tu es la bienvenue.
- J’y serai.
- Parfait. (Il consulta sa montre.) Il est trop tard pour que je prenne une chambre d’hôtel...
- Tu n’as qu’à dormir sur ce fichu canapé, comme tu l’avais prévu.
- Je me levai pour gagner ma chambre en me retenant de claquer la porte.

Dans mon lit, je n’arrivai pas à dormir. Les effets de l’alcool et l’excitation du danger s’étaient dissipés, et comme je n’avais rien pour m’occuper l’esprit, je songeai au braquage. Contrairement aux fois où j’agissais pour le compte du conseil, je ne trouvai aucun bonheur à me repasser la scène. Je considérai le nombre de gens que j’avais effrayés – des innocents qu’on avait terrifiés juste pour le plaisir.

Je me rappelai que c’était ma mission, que malgré ce que je pensais des Cabales et de leurs méthodes, une crise avec les gangs aurait des répercussions à travers toute la communauté surnaturelle. Négocier un accord, ou du moins éviter un bain de sang, constituait une cause noble.

Cependant, ma culpabilité n’était pas due à ma participation à ce braquage, mais au plaisir que j’en avais tiré. Je songeai à cette jeune fille de seize ans, à la façon dont nous avions gâché la soirée la plus importante de sa vie, et je me souvins de ce que j’avais pensé sur le moment : que nous lui rendions service. À présent, cette pensée m’écœurerait.

J’avais conscience que ce sentiment serait moins vif au réveil, quand j’aurais reconnu mon erreur, avoué ma honte et juré que cela ne se reproduirait plus. Mais en cet instant, seule dans l’obscurité, je n’avais rien d’autre à faire que d’y penser.

Si j’avais eu l’appartement pour moi seule, je me serais levée, j’aurais lu un livre, regardé la télé, trouvé de quoi me distraire. Mais avec Karl dans la pièce voisine, je n’osais même pas allumer la lampe de chevet pour lire, tellement j’aurais voulu lui faire croire que je

dormais profondément, la conscience tranquille, comme lui après un cambriolage. Aussi, je restai allongée, les yeux rivés sur le mur, regardant l'horloge égrener les heures.

Je patientai jusqu'à 6 h 30, l'heure qui me semblait la plus raisonnable pour faire semblant de me réveiller. Je me douchai et m'habillai, faisant traîner les choses jusqu'à 7 h 30, et je quittai ma chambre.

Karl était déjà à table. Plongé dans la lecture du *Wall Street Journal*, il tenait l'une des tasses fournies avec l'appartement. En face de lui se trouvaient un café à emporter, une boîte provenant d'une boulangerie, un journal et un sachet de pharmacie.

À mon arrivée, il ne dit pas un mot, se contentant de pousser un mug et une soucoupe dans ma direction avant de reprendre sa lecture.

J'ouvris le sac pour trouver une bouteille de gouttes pour les yeux. Puis je baissai la tête sur le gobelet en carton et compris que malgré toute ma discrétion, il n'était pas tombé dans le panneau et que j'étais bien naïve d'avoir cru le contraire.

Karl n'avait sans doute jamais été victime d'insomnie après un braquage, mais il me connaissait sur le bout des doigts. Même si je répugnais à l'admettre, j'en avais la preuve juste devant moi, pas dans le simple fait qu'il m'ait acheté toutes ces choses, mais dans la sélection qu'il avait opérée : café au lait sans sucre, muffin à la myrtille, *USA Today*. Même la marque du collyre était celle que j'utilisais. Certains couples mariés ne se connaissaient pas aussi bien.

Personne ne pipa mot durant le petit déjeuner. Cela ne nous ressemblait guère. D'habitude, quand on lisait le journal, même chacun de notre côté, on échangeait des remarques et des blagues au sujet des articles. On transformait la lecture d'un quotidien en activité commune. Et il en allait de même pour beaucoup d'autres choses : on trouvait toujours un moyen de partager nos occupations tout en gardant notre indépendance.

Toutefois, ce matin-là, il ne couvrait aucune colère dans ce silence. On aurait dit qu'on observait une certaine... prudence, de peur qu'une dispute éclate au moindre mot échangé, comme si cette atmosphère tendue était tout ce que nous pouvions produire de plus amical.

Une fois le repas terminé, j'appelai Benicio pour lui livrer mon compte-rendu. Je me gardai d'évoquer le braquage et Karl, mais lui annonçai que j'aurais peut-être d'autres choses à lui apprendre un peu plus tard, auquel cas je lui passerais un coup de fil. Il me répondit qu'il serait au bureau toute la matinée.

On quitta l'appartement à 8 h 30.

Le silence du petit déjeuner se prolongea jusqu'à la première partie du trajet. Puis, Karl mentionna qu'il avait fait halte à Stonehaven après son retour d'Europe, et je lui demandai des nouvelles d'Elena, de Clayton et de leurs jumeaux de dix-huit mois. Enfin, nous tenions le sujet de conversation idéal, neutre à souhait : les bébés.

Je lui demandai comment se portaient les enfants, quelles étapes ils avaient franchies depuis ma dernière visite. Aussi adorables soient-ils, aucun de nous n'éprouvait le moindre intérêt envers eux, mais c'était un thème qu'on pouvait aborder sans crainte de le voir évoluer en prise de bec, si bien qu'on s'y tint pendant tout le reste du voyage.

On entra dans le bâtiment que Jaz m'avait désigné l'autre soir : le siège de la Cabale Cortez. J'aurais voulu faire une arrivée discrète, mais j'aurais dû savoir qu'avec Karl, c'était impossible.

Toutes les femmes se tournèrent vers lui à la seconde même où il franchit le seuil. Même s'il n'avait pas un physique extraordinaire, Karl était du genre à éclipser tous les mâles dès qu'il posait le pied quelque part. Il avait cette démarche assurée qu'on ne trouvait d'habitude que chez des hommes comme Benicio Cortez. À la différence près que, chez Karl, cela frisait l'arrogance : il avait conscience de son charme, et bizarrement, cela le rendait d'autant plus attirant.

Karl ne prêta aucune attention à ces dames, mais dès qu'un homme me jetait le moindre coup d'œil, il le regardait droit dans les yeux, établissant son territoire. Cela n'avait aucune signification. Il aurait fait la même chose avec n'importe quelle femme à ses côtés : amie, amante ou simple connaissance. C'était juste son côté loup.

Le vestibule était impressionnant, sans verser dans l'ostentatoire, ce qui n'est pas un mince exploit quand on y a consacré un tel budget. L'entrée était sombre sans être caverneuse. Des portes teintées occultaient la lumière du jour et les murs épais étouffaient les bruits de la rue, plongeant le visiteur dans une oasis de sérénité, une impression accentuée par la présence de deux immenses aquariums, d'un bac à sable de trois mètres carrés garni d'un château à moitié renversé, d'une fontaine murale, de bois flotté et d'un éphèbe distribuant des verres d'eau glacée.

Les gens qui se pressaient dans le hall étaient pour la plupart des touristes humains, sans doute venus jeter un coup d'œil à l'observatoire du dix-neuvième étage, construit dans le seul but de donner une bonne image de l'entreprise. À leurs yeux, la Cabale

Cortez n'était que la société Cortez, une multinationale comme tant d'autres.

Karl se dirigea vers l'accueil et j'en profitai pour aller regarder l'un des aquariums de plus près. Je savais comment il comptait franchir le barrage, et le charme d'un homme est toujours plus efficace lorsqu'il n'a pas de femme à son bras.

Avant que je m'éloigne, il resserra la main autour de mon coude et balaya la pièce du regard, jaugeant chacune des personnes présentes. Encore un comportement typique d'un loup-garou, malgré son entêtement à le réfuter.

Tout en admirant les poissons, j'observai le reflet de Karl dans la vitre. Il était en train de parler avec la standardiste, sans la draguer honteusement, juste en lui accordant toute son attention. Elle succomba à son charme. Comme toutes les filles. Et j'étais bien placée pour en parler.

Quelques minutes plus tard, elle nous dirigea vers un ascenseur privé, escortés par un vigile. On s'arrêta au dernier étage. À en juger par la quantité de marbre qui nous entourait ainsi que par le nombre d'hôtesse et de secrétaires, je me figurai qu'on était parvenus à l'étage de la direction.

— Cet homme insiste pour parler à Benicio Cortez. Il refuse de mentionner le motif de sa visite.

L'hôtesse lui jeta un regard noir, semblant signifier que nous n'aurions pas dû arriver jusqu'ici. Il fit semblant de ne rien remarquer, se préparant sans doute à rétorquer « Je n'ai fait que suivre les ordres » si jamais on lui demandait de s'expliquer sur cette entorse au protocole. On accuserait la standardiste du rez-de-chaussée, ce qui m'embêtait un peu pour elle, mais s'il suffisait de quelques œillades pour la berner, elle n'avait pas sa place à l'accueil.

La standardiste se tourna vers Karl.

— Et vous êtes ?

— Un émissaire. Je viens de la part de mon Alpha.

— Alpha ? Vous voulez dire... ?

L'hôtesse échangea un regard avec le vigile, qui recula d'un pas. Karl réprima un sourire.

— Hector Cortez est présent. Il s'agit du...

— Je sais qui il est. Je ne crois pas que vous ayez envie que je retourne voir mon Alpha pour lui annoncer que j'ai été reçu par un sous-fifre. M. Cortez sait quelle importance nous accordons à la

hiérarchie, d'où la raison pour laquelle il s'adresse toujours directement à mon Alpha.

La réceptionniste jeta un coup d'œil à ses collègues. Aucune ne lui vint en aide, toutes vaquant à leurs occupations.

— Vous n'avez qu'à téléphoner à votre patron pour vous en assurer. Si j'ai tort, il enverra Hector.

Après un nouvel échange de regards, l'hôtesse murmura quelques mots et le vigile nous escorta jusqu'à une porte.

Je supposai qu'on se trouvait dans une salle d'attente, mais ne vis aucune revue datant de l'année précédente ni de chaise abîmée pour confirmer mon impression. On aurait plutôt dit un bureau, le genre qu'on voit dans les magazines, avec de gros fauteuils en cuir, une bibliothèque encastrée et deux petites tables en chêne. Des pâtisseries étaient posées sur un plateau en argent recouvert d'une cloche en verre, de la vaisselle raffinée qui aurait été plus adaptée à des petits fours qu'aux cookies au chocolat qu'elle contenait. À côté de la porte, j'avisai un distributeur de cafés et de cappuccinos.

Le vigile s'en alla après avoir reçu un appel, sans doute pour l'avertir qu'il était inconvenant de surveiller un émissaire loup-garou. Mais nous n'étions pas seuls pour autant. De temps à autre, un employé trouvait un prétexte pour s'approcher de la pièce, certains s'arrêtant au seuil, d'autres, plus hardis, entrant pour se servir un café.

— Ils viennent jeter un coup d'œil à la bête, murmurai-je.

— Il ne me manque plus qu'une cage à arpenter.

— C'est ta faute. Tu n'avais pas à impliquer Jeremy. Benicio nous aurait accordé une entrevue sans de toute façon.

— Je sais.

— Mais ça n'aurait pas été aussi amusant, n'est-ce pas ?

Il sourit et se renfonça dans son siège, étirant les jambes pour les croiser au niveau des chevilles.

— S'ils savaient ce que tu es, ils te regarderaient de la même manière.

— C'est la différence entre nous : j'évite de me retrouver en pleine lumière, alors que toi, tu sautes dedans.

— Non, j'en ai juste ras le bol de devoir rester dans l'ombre. De temps en temps, ça fait du bien d'en sortir.

Secouant la tête, je pris un verre d'eau avant de me rasseoir.

— Au fait, comment ça s'est passé en Europe ? Les affaires ont été

bonnes ?

Karl haussa les épaules.

— Ouais, pas mal.

J'attendis qu'il m'en dise plus, mais en vain. D'habitude, il n'hésite pas à raconter ses aventures, sachant que j'adore m'imaginer à sa place, escaladant les toits en évitant de justesse de me faire repérer. Rien que d'y penser, je frissonnai.

— Tu as la bougeotte ? dit-il au bout d'un moment. Et si on allait visiter les lieux ?

— Je doute que ce soit autorisé.

— Tu crois vraiment qu'on va nous arrêter ?

Hope : Leçon de maître

Karl attendit que le couloir soit désert avant de se faufiler au-dehors. Il me conduisit vers la gauche, pressant le pas lorsqu'il entendit des voix de l'autre côté.

On passa les minutes suivantes à arpenter l'étage de la direction, sans doute l'un des lieux les plus surveillés après les principaux bâtiments gouvernementaux, et personne ne nous arrêta.

Chacun avait repris son rôle. Karl était redevenu le professeur patient qui m'enseignait son savoir via la pratique plutôt que des cours barbants. Moi, j'étais l'élève enthousiaste, buvant à la fois ses paroles et le chaos, ce vrombissement sourd et régulier qui accélérât mon pouls sans m'embrouiller l'esprit.

J'observais et prenais des notes dans ma tête. Je le voyais prévoir l'emplacement des caméras de surveillance. J'étudiais la manière dont il esquivaient les gens, non pas en s'enfuyant mais en pivotant, si bien qu'ils ne le voyaient que de dos et poursuivaient leur chemin, concentrés sur leur travail, en se figurant qu'il faisait partie des employés.

S'il se retrouvait coincé entre deux personnes arrivant de chaque côté, il choisissait toujours de passer devant les hommes en costume plutôt que devant les secrétaires. Carrant les épaules, il ralentissait et prenait une allure hautaine tout en me disant des choses comme : « Et sur votre gauche, les photocopieuses... »

À première vue, c'était un choix risqué, mais il ne me fallut pas longtemps pour comprendre. Le petit personnel connaissait chaque nom, chaque visage, jusqu'à Jones de la compta, de sorte qu'ils l'auraient vite identifié comme un intrus. Mais les managers ? Ils apercevaient un type en costume présentant les locaux à une nouvelle recrue et s'imaginaient aussitôt qu'il faisait partie des murs.

On tourna de nouveau pour se retrouver dans un long couloir étroit. Aucune porte n'était marquée.

Karl se pencha pour chuchoter :

— Ça ne m'étonnerait pas qu'on trouve des objets de valeur, par ici. Mais où ?

Tout en marchant, je jetai un coup d'œil.

— Des réserves, rien de plus. Des dossiers non confidentiels, des produits de nettoyage, des consommables...

Je m'arrêtai devant un battant à double serrure.

— Ah, voilà qui est intéressant.

Karl coula un regard dans ma direction.

— Tu crois ?

— Pas toi ?

— Je prends les paris.

— Vingt dollars.

Il esquisssa un sourire.

— Tenu.

Il ne jeta même pas un regard autour de lui pour s'assurer que personne n'arrivait vers nous : il aurait entendu des bruits de pas. Crochetant la serrure, il ouvrit la porte puis alluma la lumière.

— Des fournitures de bureau ? (J'entrai.) Non, je n'y crois pas. Je suis sûre qu'elles dissimulent autre chose.

— Bien pensé, mais dans ce cas, ils ne se seraient pas cantonnés à deux verrous. À mon avis, tu ne trouveras rien d'autre. Le vol de fournitures est considéré comme un fléau dans les entreprises.

— Tu penses que des types brassant un quart de million de dollars vont s'offusquer de la disparition d'un... (Je fouillai dans le carton le plus proche.) ... stylo ?

— Pas n'importe lequel. (Il me le prit des mains, et d'un grand geste, désigna l'inscription.) Un stylo estampillé Cortez. (Il me le fourra dans la poche.) Tiens. Souvenir.

Juste à côté se trouvaient des boîtes contenant des stylos gravés en argent, sans doute des cadeaux d'entreprise, mais il n'y prêta pas attention, sachant que s'il m'offrait un objet de valeur, je me sentirais coupable. Un stylo-bille, en revanche, ne me posait aucun problème éthique et j'en savourerais d'autant plus la bouffée de chaos chaque fois que je le sortirais.

— J'imagine que je te dois 20 dollars, dis-je en sortant de la pièce.

— Je rétorquerais bien « Je te l'avais dit », mais comme je suis un gentleman, je m'en abstiendrai.

— On ne trouvera rien de valeur à cet étage, c'est ça ?

— Tous les fichiers critiques, les livres de sorts introuvables et les bons au porteur doivent être cachés dans un coffre, quelque part. Mais il y a quelque chose d'intéressant, là-bas.

Il désigna une porte devant laquelle nous étions déjà passés. Elle paraissait aussi banale que les autres et, à en juger par la simplicité de sa poignée, elle ne semblait pas comporter de verrou.

— Aucune chance, raillai-je.

Il arqua les sourcils.

— Tu doutes de moi ?

— Jamais je n'oserais.

Il me prit par les épaules et me poussa vers la porte. À environ six mètres, j'eus un flash.

— Un sort de sécurité. (Je jetai un coup d'œil en arrière.) Comment le savais-tu ?

— Pour le sort ? Juste un pressentiment. Non, ce qui a retenu mon attention, c'est un dispositif de sécurité bien plus terre à terre. Tu vois la plaque de métal le long de l'encadrement ? Elle doit être accompagnée d'une sorte de verrou électronique.

Il me montra une fente à côté du battant, puis ajouta :

— On reviendra plus tard.

On était presque revenus à la salle d'attente lorsque deux hommes s'approchèrent de l'autre côté du couloir, l'un traînant à quelques pas de l'autre, sans tenter de le rattraper.

L'espace d'un instant, je crus que le premier était Benicio. Comme lui, il était trapu avec des cheveux noirs et un visage rond. Mais à y regarder de plus près, sa chevelure était moins argentée et son visage moins ridé.

Son acolyte était plus jeune d'une dizaine d'années, latino lui aussi, mais plus grand et bien charpenté. Je voyais quelques traits communs dans leur visage, mais alors que le plus vieux avait un physique banal, terne même, l'autre méritait qu'on lui jette un deuxième coup d'œil... ce que j'essayai de faire le plus discrètement possible.

— Vous nous cherchiez ? demanda Karl. Désolé, mais il faut dire que vous faites tout pour cacher vos toilettes.

Il mentit de façon très naturelle, avec l'air de ne prêter aucune importance au fait qu'on le croie ou non.

Karl tendit la main au plus âgé.

— Karl Marsten.

— Hector Cortez. Et voici mon frère, Carlos.

Carlos ne prêta aucune attention à Karl et me serra la main.

— J'imagine que cette ravissante jeune femme est Hope Adams. Je ne pensais pas avoir une telle chance.

Il m'adressa un sourire radieux, qui se voulait aussi charmeur que ses paroles, mais les deux étaient empreints d'une flagornerie qui me fit grincer des dents.

Hector et Carlos Cortez, deux des trois demi-frères de Lucas. Je m'étais demandé si Benicio viendrait nous accueillir en personne ou s'il enverrait quelqu'un à sa place. Quand il s'agissait des relations entre les Cabales et les loups-garous ou les vampires, chaque détail avait son importance et sa signification.

Les loups-garous n'avaient réintégré la communauté surnaturelle que depuis une dizaine d'années. À en juger par la façon dont on avait traité Karl, on les considérait toujours avec un mélange de curiosité et d'appréhension. Certains ne voyaient pas d'un bon œil que Benicio ait pris contact avec Jeremy Danvers, l'Alpha. En envoyant ses fils à notre rencontre, il esquissait un pas en arrière, mais peut-être était-ce plus avisé, politiquement parlant.

— Karl. Hope.

Des bruits de pas résonnèrent derrière nous et l'on se retourna pour voir Benicio approcher de l'autre côté du couloir. Troy lui emboîtait le pas.

— Les rendez-vous importants ne se prennent jamais à l'avance, hein ? Eh bien, venez. Nous parlerons dans mon bureau.

Pendant que nous le suivions, je ne pus m'empêcher de sourire, admirant la façon dont il avait manœuvré. En accompagnant Karl, Benicio se préservait contre toute accusation d'humilier un émissaire loup-garou. Toutefois, ceux qui refusaient que leur chef traite l'Alpha d'égal à égal, par le biais de son émissaire, avaient toujours la possibilité de prétendre que Benicio avait envoyé ses fils, mais qu'après une rencontre fortuite dans un couloir, la politesse avait voulu qu'il le reçoive en personne. J'avais encore appris une bonne leçon.

Benicio nous conduisit à travers une minuscule réception, puis congédia Troy, qui s'en alla dans une pièce voisine.

Je pénétrai dans ce qui devait être son bureau, à en croire les photos posées sur la table. Pourtant, la pièce n'était pas bien plus grande que la salle d'attente. Malgré cela, c'était sans doute la plus belle de tout le bâtiment, avec son immense fenêtre surplombant la baie de Biscayne.

— J'imagine que vous êtes venus discuter de mon accord avec Hope, déclara Benicio en nous désignant des sièges. Mais ce n'était pas très sage de l'amener ici, étant donné qu'elle est censée travailler sous couverture.

— Vous croyez ? (Karl se carra dans son fauteuil.) Alors, vous allez devoir annuler la mission.

Mes genoux se raidirent avant que j'aie eu le temps de m'asseoir. Je jetai un coup d'œil à Karl, désormais certaine qu'il m'avait conviée dans l'unique but de compromettre mon recrutement.

— Est-ce que vous l'avez présentée à quelqu'un en arrivant ? demanda Benicio.

— Bien sûr que non. J'ai simplement annoncé que j'étais envoyé par la Meute. Quant à vos fils, ils avaient déjà deviné qui elle était. Mais je suis sûr qu'ils sauront rester discrets.

Je me détendis. Même si Karl avait espéré que cette « étourderie » signerait la fin de ma mission, il n'avait rien fait qui soit susceptible de me mettre en danger.

— J'imagine que vous désirez vous joindre à Hope pour vous acquitter de cette dette ? s'enquit Benicio.

— J'y songe.

Et ce fut tout. Il ne l'accusa même pas d'avoir dénoncé l'accord. C'était comme si les deux hommes avaient admis la situation et décidé de passer outre les reproches inutiles et les récriminations pour en venir plus rapidement au fait.

— Mais d'abord, ajouta Karl, je veux savoir ce que vous cachez à Hope.

Benicio s'approcha d'une table sur laquelle était posé un broc de thé glacé. Voulait-il gagner du temps ? Ou était-ce un moyen subtil de lui rappeler les bonnes manières ?

J'acceptai le verre qu'il me tendit ; Karl le refusa.

Benicio s'assit.

— Si vous faites allusion aux problèmes que Hope a évoqués avec Troy, nous poursuivons notre enquête. (Il se tourna vers moi.) Avez-vous pu obtenir des détails ?

— Hier, j'ai discuté avec les types qui m'en avaient parlé. Ils m'ont assuré que tout était sous contrôle et que je n'avais pas à m'inquiéter. Je tenterai d'en savoir plus dès que j'en aurai l'occasion.

— Et à part cela ? demanda Karl à Benicio.

— Rien. Nous n'avons jamais rien dissimulé à Hope. Et je vous assure que sa mission est en tout point conforme à ce que nous lui avons présenté.

Ils se regardèrent droit dans les yeux. J'essayai de détecter de mauvaises ondes, mais ne trouvai rien suggérant que Benicio mentait. Bien sûr, connaissant mes pouvoirs, il n'aurait pas eu la bêtise d'avoir des pensées compromettantes.

Au bout d'un moment, Benicio reprit :

— Si ma parole ne vous suffit pas, Karl, considérez le fait que la Cabale Cortez n'a jamais entretenu de meilleures relations avec la Meute et que nous sommes même devenus ses interlocuteurs privilégiés. C'est un avantage que je compte conserver. Je ne gagnerais rien à le mettre en danger, ce qui serait le cas si je trompais délibérément l'un de ses membres.

Karl réfléchit un instant.

— Alors, je viens, dit-il enfin. À la lumière des allégations de ce gang et de son évidente antipathie à l'encontre de la Cabale, vous conviendrez avec moi que la tâche de Hope s'avère plus dangereuse que prévu.

— Peut-être.

— J'imagine que vous lui avez collé un mouchard ? Sur les pièces d'identité que vous lui avez fournies ?

Je lui jetai un regard perçant. Benicio acquiesça.

— Bien, reprit Karl. Vous me donnerez un GPS associé à ce transmetteur. Et je veux que Hope dispose d'un bouton d'alerte, relié à moi. Cachez-le dans un objet qu'une jeune femme est susceptible de porter tout le temps sur elle : une pièce, un miroir, du rouge à lèvres, n'importe quoi qui paraîtra banal.

— Entendu.

— Je veux aussi l'assurance que si jamais je sens Hope... (Il jeta un coup d'œil dans ma direction.) ... que si Hope et moi pressentons un danger, elle aura la possibilité d'annuler la mission, et la dette sera annulée.

Je m'attendais à ce que Benicio rechigne, étant donné que rien ne nous empêchait de faire croire à une fausse menace.

— D'accord, répondit-il simplement.

Il me faisait peut-être confiance. Ou alors, Karl avait raison en disant que Benicio savait que je tirais davantage de ce boulot que la

simple satisfaction de m'acquitter d'une dette.

Benicio et Karl discutèrent des détails. Puis, Benicio téléphona pour demander à ce qu'on nous équipe des dispositifs exigés.

Hope : Rejet

Tandis que le technicien expliquait à Karl le fonctionnement du GPS, je me dirigeai vers les toilettes. Sur le chemin du retour, Carlos m'intercepta. Il ne chercha même pas à légitimer sa présence dans cette aile du laboratoire, sans doute persuadé que je serais flattée qu'il m'ait attendue.

Il me servit le même baratin que Troy : puisque je ne connaissais pas la ville, il serait ravi de me la faire visiter. Toutefois, la proposition de Troy s'était faite sur un ton désinvolte et amical : si j'avais accepté sans vouloir rien d'autre qu'un guide, il ne m'en aurait pas voulu. Carlos, lui, ne s'embarrassait pas de telles subtilités.

— Je vous donne ma carte, dit-il. Appelez-moi si vous voulez sortir. Je vous garantis que je vous ferai passer du bon temps.

Il me tendit le bristol. Avant que j'aie eu le temps de le prendre, une main me devança pour s'en emparer.

— Ça ne l'intéresse pas, rétorqua Karl.

— Je crois qu'elle est assez grande pour me le dire elle-même.

— Inutile. Je viens de le faire. Maintenant, si vous voulez bien nous excuser...

Karl m'entoura la taille de son bras et m'éloigna. Une fois parvenus à l'ascenseur, je me libérai de son étreinte.

— Je croyais que tu voulais que je sorte avec d'autres créatures surnaturelles ? Qu'est-ce que tu lui reproches ? Il est proche de mon âge, riche, beau...

— ... et connu pour dépraver les filles. Avec tes pouvoirs...

— ... il espère me voir prendre mon pied. J'ai eu des flashes, assez pour comprendre que sa réputation est méritée, et c'est pour cela que je n'ai rien dit quand tu t'es comporté comme si je t'appartenais. (Il grogna.) Si j'ai le choix entre insulter un ponte de la Cabale et lui laisser croire que je suis déjà prise, j'opte pour la deuxième option. Mais si jamais tu recommences avec quelqu'un d'autre, je réagirai autrement.

Je prononçai cette phrase sur un ton léger, taquin, m'attendant à une répartie ironique. Au lieu de cela, il garda le regard fixé sur les chiffres des étages, puis sortit lorsque les portes s'ouvrirent.

— Tu m’as mise devant le fait accompli, tout à l’heure, dis-je pendant qu’on descendait la rue. Je ne voulais pas me disputer avec toi devant Benicio, mais je n’ai pas besoin de ta...

— ... protection. Je sais, tu me l’as déjà dit.

Je n’élevai pas la voix.

— Si tu veux rembourser la dette, très bien. Fais ce que tu veux de ton côté, laisse-moi faire de même, et on dira à tout le monde que tu veillais sur moi. Personne ne saura la vérité. (Il tourna si brusquement que je ne m’aperçus de son absence qu’au bout de trois pas. Je rebroussai chemin.) Je dis juste que tu n’as pas besoin de me protéger. C’est inutile et je n’en ai pas vraiment envie.

— Et tu crois que ça me plaît, moi ? De devoir tout lâcher pour sauter dans un avion et voir dans quel pétrin tu t’es encore fourrée ? Tu crois que j’ai hâte de passer les prochains jours à rôder dans l’ombre pour garder un œil sur toi ?

Abasourdie, je trébuchai puis m’arrêtai.

— Tu n’as pas le choix, me dit-il, le dos tourné, poursuivant son chemin. Et manifestement, moi non plus.

Il traversa au rouge et s’en alla. Je le regardai s’éloigner, médusée par ses paroles. Je n’avais jamais demandé sa protection. C’était lui qui me traquait, s’inquiétait pour moi et me collait aux basques. J’avais envie de lui courir après, de lui marteler le dos et de lui crier : « Non mais, pour qui tu te prends ? ! »

Quel salaud ! Arrogant et égoïste, comme toujours.

Bon sang, quel toupet !

Je me tournai pour regagner l’artère principale, le menton bien haut, au cas où il se retournerait. Mais je savais qu’il ne le ferait pas.

Je ne trouvais pas de taxi. Mon téléphone sonna. Je farfouillai dans mon sac, espérant malgré moi que ce serait Karl, mais c’était le portable du gang.

— Salut, dit Jaz quand je décrochai.

— Salut, dis-je avec un sourire dans la voix. Je voulais t’appeler ce matin, mais je n’ai pas ton numéro.

— Il devrait figurer parmi les contacts. Rodriguez...

— ... a dû le mémoriser. Bien sûr, que je suis idiot. J’ai complètement oublié.

— Ce n'est pas grave. Je t'aurais bien appelée plus tôt, mais j'avais peur de te réveiller. Je me suis dit que tu devais avoir la gueule de bois.

— Un peu.

— Bref. Écoute, je tenais à te dire que j'étais désolé pour hier soir.

— Je ne vois pas pourquoi. C'est plutôt moi qui devrais l'être. Mais tu comprends... après tous ces problèmes avec mes parents, j'ai balisé.

Il resta silencieux. Mon cœur se mit à tambouriner. Est-ce qu'il doutait de ma sincérité ? Par pur réflexe, j'essayai de lire ses pensées, mais bien sûr, au téléphone, je n'y arrivais pas.

— Je te crois, dit-il enfin. Je sais ce que c'est. Mais, enfin, je ne t'en voudrais pas si tu étais sortie prendre l'air, et qu'après avoir repris tes esprits, tu te sois dit que tu n'avais aucune envie de retourner à l'intérieur.

— Non, pas du tout...

— J'ai exagéré. Vraiment. Je voyais bien que la tequila te montait à la tête et j'ai profité de la situation. J'étais grisé. Et pas simplement à cause de l'alcool. Après un casse, je suis toujours... gonflé à bloc. Je me suis laissé emporter.

— Moi aussi. D'ailleurs, je suis à peu près sûre que c'est moi qui ai tout commencé. Mais, c'est vrai, quand j'y ai repensé, je me suis dit qu'on s'était un peu donnés en spectacle.

— Je comprends. Est-ce qu'un déjeuner dans un endroit plus intime te conviendrait davantage ?

Je souris.

— Absolument.

Il me donna une adresse où je pourrais le rejoindre une heure plus tard, le temps de me changer, mettre la montre qu'il m'avait offerte et me glisser de nouveau dans la peau de Faith Edmonds.

Jaz m'emmena dans un bar à tapas un peu huppé, en m'annonçant qu'il paierait l'addition. Il semblait évident que Faith Edmonds avait les moyens de s'offrir un bon petit repas, mais il avait l'air de croire que la politesse exigeait qu'il paie puisqu'il avait opté pour un établissement onéreux. À en juger par le sourire qu'il affichait lorsqu'il m'entraîna à l'intérieur, il était heureux de m'inviter dans un endroit qui, d'après lui, me correspondait mieux.

S'il ne s'était pas senti en fonds après avoir récupéré sa part du butin, il n'aurait pas pu se permettre un tel luxe. D'après ce que j'avais

compris, les parents de Jaz et Sonny n'avaient été que des tâcherons au sein de la Cabale. Ils avaient grandi dans des conditions modestes qui frisaient la pauvreté au moment où ils avaient quitté le nid. Pour eux, rejoindre le gang, c'était comme gagner au loto, et autant j'aurais adoré dire à Jaz de garder son argent, autant je savais que c'était important pour lui. Aussi, je gardai le silence et commandai l'un des plats les moins chers, que je savourai jusqu'à la dernière bouchée.

Pendant le repas, j'étais consciente que j'aurais dû l'interroger plus longuement sur les rixes entre la Cabale et le gang, mais je n'avais pas hâte de me rappeler que j'étais là sous de faux prétextes. Quand la conversation tourna autour du gang, ce fut Jaz qui l'initia. Il avait parlé à Guy au cours de la matinée. Apparemment, la police n'était pas au courant du vol. Le *Herald* avait publié un entrefilet au sujet du don à la suite d'un coup de fil de Guy, qui avait fait livrer l'argent à l'association via un transporteur.

— Guy ne l'avouera peut-être pas, mais il a adoré ton idée de legs. Il la trouve géniale.

Je dus paraître surprise, car il s'esclaffa.

— Oui, il m'a dit que l'idée venait de toi. Mais je suis le seul à le savoir. Les autres pensent qu'elle vient de lui. Et tant mieux : ça t'évitera de te faire incendier par ceux qui n'apprécient pas d'avoir dû renoncer à une part du gâteau.

— Et toi, ça te va ?

— Bien sûr. Si on avait suivi le plan de Guy, la police aurait été avertie. Rien de bien grave en soi : Guy sait ce qu'il fait, et les poulets ne sont jamais venus fourrer le nez dans nos affaires. Mais les Cabales, ça, c'est un autre problème. Dès que les journaux auraient publié l'info... Qu'est-ce que je dis ? Dès que les flics l'auraient diffusée sur leur fréquence, les Cortez auraient su qu'on était dans le coup et nous auraient signifié leur intention d'étouffer l'affaire.

— Histoire de vous faire savoir qu'ils vous avaient à l'œil.

— On n'a jamais eu besoin d'eux, mais on se serait sentis... (Il mastiqua en cherchant le mot juste.) ... redevables. Ça me fait penser à un type que je connaissais à l'école. Son oncle était un homme politique qui rabâchait à ses nièces et neveux qu'en cas de problème avec la police, ils ne devaient pas hésiter à s'adresser à lui, même pour une simple amende. Mon pote n'a jamais eu de souci, mais quand son oncle a eu besoin d'un coup de main pour sa campagne, il lui a gentiment rappelé la « faveur » qu'il lui devait. Les Cortez, eux, ne demandent jamais le remboursement d'une dette. Non, ils la laissent planer au-dessus de nos têtes, ce qui a le don d'agacer Guy

prodigieusement.

— Ça, je comprends, répondis-je en toute sincérité, ayant moi-même vécu deux ans avec une épée de Damoclès.

— Grâce à ton plan, le vol n'était pas signalé aux flics, et Guy évitait de se retrouver avec la Cabale sur le dos. Ce qui l'arrangeait bien.

C'était le moment ou jamais, même si je répugnais à lui tirer les vers du nez.

— J'imagine qu'il est très sensible à cela, maintenant, après les différends que vous avez eus...

— Ouais.

Jaz avala une gorgée de bière. Je luttai contre l'envie de jeter l'éponge et de dire à Benicio que je n'étais pas parvenue à en savoir plus. Je me souvins pourquoi j'étais là et sentis une pointe de malaise en prenant conscience qu'il m'avait fallu une piqure de rappel.

— C'est ça, la pomme de discorde ? La faveur que le gang doit à la Cabale en échange de sa protection ?

— En partie. Comme je te l'ai dit, d'habitude, ils se contentent de nous faire savoir qu'ils nous couvrent ; au pire, ils nous donnent une tape sur les doigts si on attire trop l'attention. Mais lors du dernier braquage, ils sont devenus complètement dingues ; ils se sont pris pour les Soprano.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il hésita, conscient qu'il aurait dû se taire, mais le besoin de s'épancher prit le dessus.

— Le lendemain après-midi, Sonny et moi, on rentrait chez nous après avoir récupéré notre part. On faisait les andouilles, tout excités par le fric qu'on venait de gagner. Alors, c'est vrai, on n'était pas sur nos gardes, mais merde, on était en plein jour et South Beach n'est pas vraiment un coupe-gorge. Toujours est-il que, d'un coup, quatre types nous sautent dessus. Deux devant et deux derrière pour nous bloquer toute retraite. Les pouvoirs d'un mage ne servent à rien dans ce genre de situation, et je dois avouer que je ne suis pas trop bagarreur. Sonny non plus. Pas notre truc. Donc, ces quatre types nous encerclent et on n'oppose aucune résistance. Ils ont dû être déçus, parce que l'un d'eux me plaque contre le mur. Et quand Sonny tente de s'interposer, on lui braque un pistolet sur la tempe.

— Merde.

— Et dire qu'ils nous traitent de malfrats... Tu aurais dû voir leur dégaine. Avec leurs polos et leurs pantalons de toile, on aurait dit

qu'ils allaient passer la journée sur un terrain de golf. Tu parles. Ce genre de types, quand ils tiennent un club, c'est pour te le balancer sur le crâne, pas sur une balle. Bref. Ils nous mettent KO, et moi, à moitié dans les vapes, je regarde ces types qui doivent avoir, quoi, dix ans de plus que moi, sapés comme des princes, et je ne pige rien à ce qui m'arrive. Je me dis que j'ai affaire à de simples voyous ou qu'ils se sont gourés de personne. Et là, le chef se met à déblatérer sur le gang, nous accuse d'abuser de leur hospitalité, d'avoir les chevilles qui enflent, enfin tout un tas de clichés de ce genre. Il m'a fallu un long moment parce que j'étais toujours sonné, mais au bout du compte, je finis par comprendre que ces types appartiennent à la Cabale Cortez.

— C'est ce qu'ils t'ont dit ?

Il acquiesça.

— Ils ont poursuivi en nous disant qu'on tapait sur les nerfs de M. Cortez, et qu'il fallait qu'on reste à notre place, sinon ils se chargeraient de nous y remettre. Ensuite, ils nous ont pris notre part et se sont barrés.

— Ils vous ont volés ?

— Tu le crois, ça ? Putain, ils palpent sûrement autant de pognon en une semaine ! À mon avis, c'était juste pour nous emmerder, mais d'après Guy, ils voulaient nous faire comprendre que tout ce qu'on gagne, on le leur doit. Il dit que cela ressemble bien à Benicio.

Le message, oui. Mais la méthode, non.

J'avais entendu dire que certaines Cabales pratiquaient des passages à tabac. Mais pas les Cortez. Cela ne signifiait pas qu'ils étaient plus tolérants, mais juste que ce genre de violence n'était pas du style de Benicio. Peut-être s'était-il dit que ce serait le seul langage que le gang comprendrait. Pourtant, Benicio n'avait pas l'air de considérer Guy comme une brute sans cervelle. S'il devait l'aborder, ce serait d'une manière plus civilisée, en lui montrant un minimum de respect. Non, j'avais plutôt l'impression que c'était l'œuvre de francs-tireurs au sein de la Cabale.

J'envisageai d'évoquer cette éventualité, mais j'étais dans une position trop précaire pour commencer à défendre Benicio Cortez. Négocier la paix est un boulot qu'il vaut mieux laisser à des professionnels. J'étais parvenue à dégotter de nouvelles infos ; je pouvais désormais mettre le devoir de côté, me détendre et savourer mon déjeuner avec Jaz.

Hope : Rebondissement

En sortant, Jaz m'attrapa la main et se faufila dans un couloir au bout duquel se trouvait une porte fermée à clé. Il fit coulisser une carte de crédit, et quelques instants plus tard, nous pénétrions dans un salon privé.

Seules deux veilleuses éclairaient la pièce, si bien qu'il nous fallut patienter une minute avant de distinguer quelques tables et un bar.

Jaz m'entraîna alors dans un recoin sombre, à côté du comptoir. Puis, sans dire un mot, il m'attira vers lui. Sentant son cœur battre la chamade, j'attribuai son excitation au risque d'être découverts, mais lorsqu'il s'écarta, je lus de l'appréhension dans son regard, qui ne se dissipa qu'au moment où je me penchai pour un nouveau baiser.

— Ouf, souffla-t-il.

— Tu craignais que je te repousse ?

— Je voulais m'assurer que ton départ d'hier n'était dû qu'à l'endroit, et pas à moi.

— Ce n'était pas à cause de toi.

Il m'étreignit en m'embrassant lentement. J'avais de nouveau la tête qui tournait, grisée par les volutes de chaos qui émanaient de lui. En quelques instants, on se retrouva allongés au sol, mes jambes nouées autour de ses hanches, ses mains dans mes cheveux, ses lèvres pressées contre les miennes, si fort qu'elles me faisaient mal, mais je m'en fichais.

On se frotta l'un contre l'autre et il glissa la main sur mes fesses, puis sur mes seins, sans toutefois franchir la barrière de mes vêtements, me caressant tour à tour avec fièvre et douceur jusqu'à me faire sombrer dans un vertige encore plus grand. Folle de désir et de frustration, j'avais l'impression d'être redevenue une adolescente qui se faisait peloter par son petit ami sur un siège arrière, brûlant d'envie qu'il passe à l'étape suivante.

— Tu vas rester cette fois ? murmura-t-il d'une voix éraillée.

— Tu te moques de moi, hein ? Tu te venges.

Il prit un air presque penaud.

— Non.

— Vraiment ? (Je descendis la main le long de sa chemise et lui caressai l'entrejambe. Poussant un petit gémissement, il se souleva

pour me faciliter la tâche.) Je ne t'en voudrais pas si c'était le cas. Ce n'était pas très gentil de ma part.

— J'ai survécu. (Il ouvrit un œil.) Mais ouais, j'étais surexcité. Je me suis précipité dehors dès que j'ai reçu ton message en espérant te rattraper avant que tu partes.

— Tu crois que je peux me faire pardonner ?

Il gloussa.

— Oh, oui, je pense.

— Comment ?

Cette fois, il partit d'un rire franc, puis il grogna alors que je glissais les doigts sous la ceinture de son pantalon.

— Mieux vaut ne pas me laisser trop de choix.

— Si, si, je t'écoute. Dis-moi ce que tu veux.

Il perdit ses mains dans mes cheveux.

— Si j'étais n'importe quel mec, j' imagine que je ferais ça... (Il m'attrapa les cheveux, m'attirant vers son torse, puis s'interrompit.) C'est ce que tu avais en tête ?

— Oui... si tu étais un type lambda.

Il rit si fort que je jetai un coup d'œil à la porte.

— Tu as raison. Personne ne m'a pris pour un mec normal. Donc en me faisant cette proposition, tu te doutes que je vais te demander quelque chose d'un peu atypique.

— Vas-y.

Jaz sonda mon regard, semblant se demander comment j'allais réagir. Son visage s'éclaira d'un sourire furtif, puis il me prit entre ses bras et me fit basculer sur le dos avant de s'écarter.

— Déshabille-toi.

— Tu veux que...

— Tu m'as entendu.

Je souris.

— Je voulais juste vérifier.

Il avait reculé de quelques mètres et me regardait, attendant que je m'exécute.

Je me levai pour commencer par mes sandales, m'interrompant pour surmonter ce premier instant d'embarras et saisir à nouveau les

ondes chaotiques qui tourbillonnaient encore autour de nous.

— Si tu ne veux pas..., dit-il.

Je croisai son regard.

— Si, je le veux.

Et je le pensais. J'avais envie de Jaz et de tout ce qu'il annonçait : une liaison passionnée, enivrante, qui me rappellerait l'existence de ce genre de choses et m'aiderait à tirer un trait sur Karl.

Alors, je tendis la main vers ma jupe, mais m'arrêtai, préférant retirer ma culotte, que je fis glisser le long de mes cuisses, sentant le regard de Jaz suivre tous mes mouvements. Je fis passer une jambe puis l'envoyai valser d'un coup de pied. Ce n'était pas un geste gracieux, mais Jaz ne sembla pas m'en tenir rigueur.

Mon haut se nouait dans le dos, et là encore, je m'en débarrassai avec bien moins d'élégance que je ne l'aurais voulu. Lorsqu'il tomba à terre, Jaz émit un petit sifflement en constatant que je ne portais rien en dessous. Il se rapprocha de moi.

— Le dernier vêtement, dis-je en tirant sur ma jupe. Je te laisse l'honneur ?

— Non, continue, je t'en prie.

Cette fois, j'allai jusqu'au bout, me trémoussant lentement jusqu'à ce que le vêtement s'étale à mes pieds. Jaz ne broncha pas. Il se contenta de me fixer du regard, ce que je pris pour le plus beau des compliments. Cependant, au bout d'un moment, il sembla prendre conscience de son mutisme et s'exclama :

— Tu es magnifique ! (Ses joues s'empourprèrent.) Enfin, tu l'étais déjà avant, mais là, tu es... Bon sang.

Je m'allongeai, les bras derrière la tête, et m'étirai langoureusement, encouragée par son admiration.

— Alors, que veux-tu que je fasse ? demandai-je.

Il éclata d'un rire profond.

— Oh, j'ai bien deux, trois choses à l'esprit, mais si tu les exécutes, je ne durerai pas longtemps.

Il descendit la main jusqu'à son entrejambe et se caressa à travers son jean. Aucune hésitation. Aucune gêne. Électrisée par son aplomb – et la vue –, je sentis une nouvelle vague de chaleur me parcourir le corps.

— À ton tour, alors, dis-je. Déshabille-toi.

Il sourit.

— J'adorerais t'obéir, mais... (Il s'approcha.) Je crois qu'il vaudrait mieux que je reste habillé, histoire de faire durer les choses.

Il me rejoignit, ses habits effleurant ma peau nue, un contact si léger qu'il me fit frissonner. Puis il se baissa, plaquant sa bouche contre la mienne en un baiser si fougueux qu'il me laissa sans souffle, tandis que je nouais bras et jambes autour de lui. Je le sentais dur contre moi, son jean frottant à des endroits qui seraient sûrement douloureux le lendemain, mais à cet instant, c'était extrêmement agréable.

— Tu veux toujours que je me déshabille ? me chuchota-t-il à l'oreille.

— Inutile, répondis-je en tendant la main vers sa braguette.

J'étais en train de défaire le bouton lorsque son portable sonna. Il le sortit de sa poche et le jeta à l'autre bout de la pièce, où il émit une dernière sonnerie étouffée avant de rendre l'âme.

— Et si c'est Guy ? demandai-je.

— C'est lui. Qu'il aille au diable. J'assumerai, t'inquiète.

Je repris ma tâche. Mais mon téléphone retentit et Jaz lâcha un chapelet de jurons avec tant de virulence que je sursautai. Il se souleva, resta un instant au-dessus de moi, puis s'écarta.

— Mieux vaut que tu décroches.

En d'autres termes, il voulait endosser tous les reproches en me préservant de la colère du chef.

C'était bel et bien Guy, d'humeur massacrant. Il me demanda si Jaz était avec moi. Ce dernier dut l'entendre, car il s'empara du portable. Au bout d'une minute, il raccrocha d'un air renfrogné.

— Un problème avec la Cabale. Il veut nous voir dans vingt minutes.

Malgré l'augure de nouvelles infos sur la Cabale, je ne pus m'empêcher de penser : *C'est à dix minutes en taxi, quinze tout au plus, alors ça nous laisse cinq minutes...* Mais il était trop tard. Le charme était rompu.

Lorsque j'interrogeai Jaz sur ses intentions, il lâcha avec un rire jaune :

— Manifestement, je n'ai pas le choix. Et je ne veux pas bâcler ça. (Il se pencha vers moi, ses lèvres effleurant les miennes.) C'est trop important. On aura le temps, plus tard. Avec un peu de chance, je pourrai même t'offrir un lit, comme un gentleman.

— Je ne veux pas d'un gentleman.

Il sourit.

— Alors, débarrassons-nous vite de cette fichue réunion.

On arriva bons derniers dans le bureau de Guy. Jaz m'entraîna aux côtés de Sonny, qui était adossé au mur.

— Ravi que vous ayez pu nous rejoindre, dit Guy.

En répondant par un silence, Jaz, qui en temps normal aurait rétorqué avec humour, attira l'attention de Guy, qu'il reporta ensuite sur moi.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oui, chef. Alors, qu'est-ce qui se passe ?

Effectivement, il s'agissait bien d'un problème avec la Cabale, mais ce n'était pas urgent au point de requérir un tel branle-bas de combat. D'un autre côté, je me laissais peut-être emporter par ma frustration.

Guy avait été rencardé sur l'identité d'un des hommes qui avaient tabassé Jaz et Sonny. D'après son contact, il passait la plupart de ses nuits dehors et travaillait de chez lui. Or, quel meilleur endroit qu'un bureau pour trouver des documents, même en version électronique ? Un petit cambriolage nous apprendrait peut-être pourquoi la Cabale avait soudain ressenti le besoin de s'attaquer au gang. En cas d'échec, ils attendraient le retour de l'individu et récupéreraient l'info directement auprès de la source.

Pendant le discours de Guy, Jaz perdit son agacement et se mit à s'agiter dans son siège en me décochant des sourires.

— Encore une soirée qui promet d'être excitante, me murmura-t-il.

Puis, à l'intention de Guy, il déclara :

— Je déclare forfait pour la partie interrogatoire, chef. Pas mon style. Mais je suis partant pour l'effraction. Faith devrait nous accompagner : elle pourrait guetter le danger et c'est une excellente voleuse...

— J'apprécie ton enthousiasme, Jasper, mais j'ai un autre plan.

Jaz me regarda.

— Mais son pouvoir...

— ... nous sera très utile, oui. C'est pour cela qu'elle vient.

— Mais toi, non, conclut Bianca.

— Sonny et toi, vous resterez en repli, expliqua Guy. C'est vrai, vous êtes très doués en tant que cambrioleurs, mais ce soir, on part à la pêche aux infos, pas aux bijoux.

— Mais...

— C'est comme ça, c'est tout. Rodriguez s'occupera de l'ordinateur, Faith sondera les lieux et Bianca m'aidera à chercher. L'équipe est au complet. Vous autres, vous patrouillerez le périmètre. Tony et Max, je vous ferai intervenir plus tard, au cas où j'aurais besoin de renforts pour l'interrogatoire.

Guy continua de parler pendant quelques minutes avant d'ajourner la réunion. Jaz resta le regard vide et rivé droit devant lui. Jamais je ne l'avais vu aussi songeur. Puis, il me serra la main et m'adressa un clin d'œil.

— Je m'en occupe.

J'aurais pu lui rétorquer que ce n'était pas la fin du monde s'il ne participait pas à ce cambriolage, mais cela n'aurait rien changé. À certains égards, Jaz se comportait comme un enfant : quand il voulait quelque chose, c'était immédiatement. Beaucoup le taxeraient d'immature, mais il n'agissait pas par égoïsme, pas plus qu'il ne piquait de crises de colère quand il n'obtenait pas ce qu'il désirait. J'en voulais pour preuve la nuit précédente. Même s'il avait reconnu sa frustration, il avait attendu midi pour téléphoner, au cas où j'aurais la gueule de bois, avant de m'inviter à déjeuner. Chez Jaz, ce côté « Je le veux et maintenant ! » s'apparentait à de l'ingénuité. Une sorte d'impulsion innocente.

Tandis que l'assemblée se dispersait, il se balançait sur ses talons, tel un lévrier prêt à bondir des starting-blocks.

Guy s'arracha à sa discussion avec Bianca pour s'exclamer :

— Jaz, Sonny, venez par ici. J'ai une mission pour vous.

Jaz s'appuya contre moi, sa main effleurant mes fesses.

— Merde. Manquait que plus que ça.

Il se mit à jouer avec l'ourlet de ma minijupe, les yeux scintillants, puis approcha sa bouche de la mienne, oubliant une fois de plus que nous n'étions pas seuls. Je me raclai la gorge et il interrompit son mouvement.

— C'est ta faute. (Il coula un regard vers moi, empli de désir.) Si tu étais une sorcière, je serais convaincu que tu m'as jeté un sort.

De la part de n'importe qui d'autre, j'aurais interprété ce compliment comme une tentative de drague un peu foireuse. Mais

quand c'était lui, mon cœur s'emballait. Lorsqu'il s'approcha, le monde disparut, perdu dans le tourbillon de son aura, de cette onde chaotique. Et soudain, je compris d'où lui venait ce côté enfantin, ce besoin de bondir sur tout ce qui lui plaisait, sans une once de culpabilité ou même de doute.

J'inclinai la tête en arrière, écartant les lèvres, et il...

— Jaz ! aboya Guy. Tu m'écoutes ? Viens ici !

Une brève lueur de colère traversa le regard de Jaz.

— Désolé, chef. Je croyais que tu parlais encore avec Bee. Tu disais que tu avais un boulot à nous confier ?

— Oui, à Sonny et à toi. Faith, je te parlerai après.

— Zut ! (Il se tourna vers moi.) Je t'appelle dès que j'ai fini. On se rejoindra à...

— À rien du tout. On est là pour bosser, Jaz, pas pour passer du bon temps. Et tu sembles avoir du mal à dissocier les deux en ce moment.

Il n'avait pas tort, mais vu la façon dont Jaz se raidit, je voyais bien qu'il n'appréciait pas la réprimande.

— Ce qu'il veut dire, intervins-je, c'est qu'on était en train de déjeuner quand vous avez appelé. Du coup, on avait prévu de manger un peu plus tard, mais manifestement, ce ne sera pas possible, ce que je comprends fort bien étant donné les circonstances.

— Très bien. Je ferai en sorte que vous ayez mangé tous les deux avant ce soir, mais hors de question que ça se transforme en dîner aux chandelles. Ça va être une opération délicate et je veux que vous soyez concentrés.

— Promis.

— Parfait. Est-ce que tu peux sortir cinq minutes, Faith, le temps que je parle aux garçons ? Je te verrai après.

— Entendu.

Je revenais des toilettes quand je vis Jaz faire les cent pas devant la porte de Guy.

— Terminé ? demandai-je. Alors, je crois que c'est à mon tour.

Il voulut me prendre la main avant que j'entre dans le bureau.

— Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas essayer de t'entraîner dans un coin. Guy est déjà bien énervé, alors je ne vais pas empirer la situation. Je voulais juste te dire... (Il jeta un regard aux alentours,

puis m'attira vers lui.) Je voulais juste te dire que je te revaudrai ça.

Je souris.

— J'y compte bien.

Je m'attendais à ce qu'il esquisse un sourire, mais il garda un visage impassible, les yeux rivés aux miens.

— Je suis sérieux, Faith. J'ai conscience d'avoir foiré. Je suis allé plus vite que la musique... Ça m'arrive souvent. Je ne peux pas m'en empêcher. Mais quand ce sera terminé, je me rattraperai. (Il marqua une pause.) Tu connais le *Nikki Beach* ?

Je secouai la tête.

— C'est un bar sur une plage privée, avec des matelas et des tipis. Quand ce sera fini, je t'y emmènerai. Au programme : dîner, danse, détente sur la plage et ensuite direction le meilleur hôtel que je pourrai trouver. Plus de tripotage sur un tabouret de bar ou le sol d'un restaurant. Je vais faire les choses bien, cette fois. Ce sera vraiment un moment spécial.

Un frisson me parcourut, puis je me hissai sur la pointe des pieds pour effleurer ses lèvres des miennes.

— J'ai hâte.

Hope : Dilemme

Guy voulait discuter du casse. Bianca et lui se chargeraient de fouiller l'appartement, mais puisque je les accompagnais, autant me mettre à contribution. Par conséquent, je devais savoir ce qu'ils recherchaient. J'imaginai qu'ils allaient me révéler l'adresse de notre cible, voire son nom.

Pas du tout. Guy se contenta de me dire ce que je devais trouver, mais rien d'autre. Même avec mes talents de journaliste, je n'arrivai pas à lui tirer les vers du nez. Il se fiait à sa bande, mais n'avait aucune envie d'éprouver cette confiance inutilement. Il concevait les plans et nous les mettions en œuvre, ce qui convenait parfaitement à la plupart d'entre nous, y compris Jaz : un minimum de responsabilités pour un maximum de rendement. Mais cela ne m'aidait pas beaucoup dans mon boulot d'espionne, surtout au moment où le gang que je venais d'infiltrer s'apprêtait à cambrioler, voire torturer, l'un des employés de l'homme pour qui je travaillais.

J'avais le devoir d'avertir Benicio. Pourtant, après y avoir réfléchi dans le taxi qui me ramenait chez moi, je commençai à me demander si cela tombait réellement sous le sens.

Si, comme je le croyais, Benicio n'avait pas orchestré l'agression contre Jaz et Sonny, alors il n'aurait aucune idée de l'identité de cet employé. Et s'il réagissait de manière excessive ? Est-ce que je voulais voir Jaz, Guy, Sonny et les autres se faire arrêter, violenter, à cause d'un agent de la Cabale véreux ?

Et si Benicio était bel et bien impliqué ? Dans ce cas, ne pourrait-il pas tendre un piège au gang, avec la même issue que dans le scénario numéro un : la détention ? Les Cabales sont connues pour torturer leurs victimes. Parfois, même, ils ne se donnent même pas cette peine : un « accident » sur le trajet menant à leurs locaux constitue un bon moyen de se débarrasser d'un problème gênant.

Si je redoutais la réaction de la Cabale, il fallait que j'appelle Lucas. Mais sans la moindre preuve pour incriminer son père, n'allais-je pas crier au loup ? Aggraver la situation ?

En fait, j'avais besoin de quelqu'un pour tester ma théorie. Quelqu'un à qui je me fiais, quelqu'un de neutre. Malgré toute ma répugnance à l'avouer, je voulais parler à Karl. Mais à l'idée de lui demander de l'aide, je frémissais.

S'il se trouvait à l'appartement, je le mettrais au courant de ce qui

s'était passé. Ensuite, s'il voulait me donner des conseils – et je ne l'imaginais pas résister à l'envie de mettre son grain de sel –, je l'écouterais.

Il n'était pas là.

Je me dirigeai vers la douche, dans l'espoir que l'eau froide m'aiderait à y voir plus clair.

Enveloppée dans une serviette, j'enjambai le bac et faillis percuter Karl. Bien sûr, au début, je ne savais pas que c'était lui : les yeux baissés, la tête ailleurs, je ne m'attendais pas à trouver un homme en sortant de la salle de bains. Je poussai un cri et reculai, le cœur battant la chamade.

— Bon Dieu, Karl !

— Il faut que je te parle.

— Pas de problème. Essaie d'appuyer sur la sonnette de la porte. Ou, mieux encore, le téléphone, pour m'avertir de ta venue.

— J'ai sonné. Tu n'as pas répondu.

— Ce qui te donne le droit d'entrer ?

— Il faut que je te parle. Habille-toi.

Je me rappelai Jaz cet après-midi, lorsqu'il m'avait demandé de me déshabiller et regardé faire, quand j'avais lu dans son regard qu'il me trouvait belle, avant même qu'il me le dise.

Puis, je songeai à Karl... « Habille-toi. » Comme si je me pavanais en serviette de bain juste pour l'agacer.

Je gagnai ma chambre et claquai la porte.

Dix minutes plus tard, il appuya sur la poignée de la porte. Elle n'était pas dotée d'un verrou, mais il n'essaya pas de l'ouvrir, se contentant de faire du bruit pour attirer mon attention. Plutôt mourir que de toquer comme n'importe qui.

— Je ne suis pas encore prête.

Il poussa un grondement sourd.

— Tu essaies de gagner du temps, Hope.

— Non, je m'habille.

Ce qui aurait été la vérité si j'avais réussi à me décider sur une tenue. Ce n'était pas très important, j'avais la possibilité de me

changer avant de revoir Jaz. Pourtant, je restai plantée devant ma penderie, le cerveau paralysé, incapable d'envisager mes choix et encore moins d'en faire un, trop occupée que j'étais à me demander comment me comporter avec Karl. Ou, mieux encore, comment l'éviter.

Le battant cogna contre l'encadrement, puis rebondit, comme un avertissement. Je sentais Karl piaffer d'impatience, attendant que la porte s'ouvre pour se ruer à l'intérieur.

— Je ne sais pas pourquoi tu es là, Karl, mais...

— Pour te parler de ta mission de ce soir.

Je marquai une pause, la main sur un débardeur en soie.

— Comment sais-tu... ?

— La sécurité de cette boîte de nuit laisse beaucoup à désirer.

— Ah.

— Tu n'avais aucune intention de m'appeler, hein ?

— J'étais censée le faire ?

Un silence. Puis un bruissement, comme s'il avait frôlé la porte en s'en allant. Mais non. Je le sentais toujours à l'affût, grondant d'une colère sourde mais parfaitement distincte.

— Tu ne me demanderas pas mon aide.

— Je n'ai pas besoin de...

— Ah oui, c'est vrai, j'oubliais.

Je pris un tee-shirt uni et l'enfilai.

— Je peux me débrouiller...

— Bien entendu. Tu es sur le point d'effectuer un cambriolage potentiellement difficile et dangereux, mais il est hors de question que tu écoutes les conseils d'un voleur professionnel alors que tu en as un sous la main. Parce que tu peux te débrouiller toute seule.

Je pris alors conscience qu'il me proposait son aide, au lieu d'insinuer que je n'étais pas capable de prendre seule la décision d'avertir ou non Benicio. Ce qui était bel et bien le cas... mais il n'avait pas à le savoir.

— Je suis sûre que le gang a assez d'expérience pour..., commençai-je.

— À Los Angeles, tu as encouragé Jeremy à me téléphoner pour que je lui file un coup de main.

— Normal, c'est ton Alpha.

— Mais toi, tu ne m'aurais pas appelé.

Je passai les jupes en revue, puis enfilai un jean avant d'ouvrir la porte. Il était juste devant moi, si proche que je m'étonnai qu'il ne soit pas tombé.

— Si, rappelle-toi.

— Pour des conseils, pas pour de l'aide. Je te l'ai proposée, mais tu as refusé, ce qui m'a obligé à venir à Los Angeles pour te surveiller.

— Ah tiens ? Je croyais que c'était pour protéger Jeremy. (Il ne répondit pas.) Bon, alors résumons. Tu ne veux pas m'aider. Tu ne veux pas me surveiller. Mais là, tu te plains parce que je ne te le demande jamais ?

— Ce n'est pas que je ne veux pas t'aider. C'est que je ne veux pas le vouloir.

Je passai devant lui en le frôlant.

— Pour un homme avec une si grande repartie, soit tu as passé une mauvaise journée, soit ton disque est rayé.

Je m'assis sur le canapé et jetai un coup d'œil en arrière pour le trouver campé à côté de la porte.

— Tu ne m'as pas appelé quand j'étais en Europe. Ni quand je suis rentré. Si je n'avais pas pris l'initiative, tu ne m'aurais jamais contacté.

— C'est toi qui es parti, Karl. J'étais censée faire quoi ? Te courir après ? Quand un type me jette, je n'essaie pas de le faire changer d'avis. J'ai plus de fierté que ça.

— Je ne t'ai pas...

— Tu m'as dit de sortir avec d'autres types !

— Je voulais juste... (L'air dépité, il gagna le salon.) Chaque fois que je pars, que ce soit pour de bonnes ou de mauvaises raisons, c'est toujours à moi de te recontacter.

— Je te laisse de l'espace et tu te plains ? Ce n'est pas toi qui m'as bien fait comprendre depuis le début de cette relation, si on peut l'appeler comme ça et je sais que tu préférerais éviter, que...

— Tu...

— J'exagère ? Peut-être, et dans ce cas, je m'en excuse. Ce que je veux dire, c'est que tu m'as affirmé que c'était toi le patron, que tout contact serait sous tes conditions. Il t'a fallu presque une année avant de me donner ton numéro de téléphone.

— Tu es la seule à l'avoir en dehors de la Meute, Hope. Et s'ils l'ont, c'est uniquement parce que Jeremy a insisté.

Aucune réponse ne me vint et la dispute s'attiédit en un silence gêné, moi sur le canapé, les yeux baissés, Karl debout, avec un air embarrassé que je n'aurais jamais imaginé lui voir.

— En fait, j'aurais besoin de ton aide, Karl, dis-je d'une voix douce. Pas au sujet du cambriolage : je ne sais rien sur cet endroit, alors je vais devoir m'en remettre au gang. Mais tu peux peut-être... (Je levai les yeux vers lui.) J'ai vraiment besoin de conseils. De tes conseils.

Hope : Disparition

Une fois mon récit terminé, j'ajoutai :

— J'en fais sûrement tout un plat pour rien.

— Non, tu as raison de t'inquiéter. Benicio t'a mise dans une situation difficile, sans aucune directive au cas où ça tournerait mal, sans doute parce qu'il ne s'y attendait pas.

— Ce n'est qu'un subterfuge, n'est-ce pas ? demandai-je en me dirigeant vers la fenêtre pour regarder au-dehors. Cette mission, je veux dire. Même si la colère gronde bel et bien au sein du gang, ce n'était qu'un prétexte pour me faire venir. Pour me mettre à l'épreuve, voir ce dont j'étais capable.

— Et te donner un avant-goût de ce que tu pourrais faire.

Je serrai les poings, luttant contre l'envie de me mordre le bout des doigts. Des ongles rongés auraient dénoté chez Faith Edmonds. J'avais perdu cette mauvaise habitude six mois auparavant, mais je n'avais jamais été aussi tentée de recommencer.

Une fois encore, j'avais été dupée par la Cabale Cortez. Ce n'était pas juste histoire de me tester, mais de me tenter.

J'aurais voulu répondre : « Si c'est ça son plan, ça ne marche pas », mais c'était un mensonge. Karl l'avait lu dans mon regard la veille au soir. Grisée par le chaos, je l'avais bu d'un trait et avais payé mes excès le lendemain. Mais comme avec l'alcool, si je continuais ainsi, mon niveau de tolérance allait s'élever et les regrets disparaître. Je finirais par me retrouver là où je ne voulais vraiment pas échouer.

— Alors, ton conseil ? demandai-je avec prudence.

— N'appelle pas. S'il te le reproche plus tard, tu lui diras que c'était ma décision. Ça ne te plaira pas de laisser entendre que j'ai le dernier mot, mais aussi progressiste que soit Benicio, il ne tiquera pas à la pensée que tu puisses t'incliner devant quelqu'un de plus âgé, surtout si c'est un homme.

Je me forçai à rire. Ses yeux s'éclairèrent d'un sourire, mais son visage demeura figé.

Il poursuivit.

— Continue comme prévu. Plus tard, on informera Benicio de tes découvertes. Si toutefois tu ne trouves rien, et qu'ils décident d'interroger cet employé, préviens-moi, discrètement, et je

téléphonerai à Benicio.

— Je peux t'envoyer le nom et l'adresse par texto.

Il marqua une pause.

— Un message, expliquai-je. Sur ton téléphone.

— Ah. Oui. Bien sûr.

Je réprimai un sourire. Malgré toutes ses connaissances en technologie, j'aurais parié qu'il n'avait jamais envoyé un texto de sa vie. À ses yeux, les communications téléphoniques n'allaient que dans un sens et ne servaient qu'à une chose : réserver un hôtel, ou appeler une source. Et son numéro était systématiquement masqué.

— Si tu contactes Benicio, repris-je, tu devras aussi appeler Lucas, pour l'avertir. Il a demandé qu'on le tienne au courant au cas où les choses tourneraient au vinaigre.

— Entendu. Alors...

Le portable sonna. C'était celui du gang.

— Désolée, dis-je en allant le chercher dans la cuisine. C'est sûrement Jaz.

— Jaz ? répéta-t-il comme si je lui avais parlé chinois.

— Jasper. Le...

— ... garçon.

— Il voulait qu'on sorte...

— Sans blague...

Je lui jetai un regard mauvais.

— Je ne voulais pas dire...

Enfin, à vrai dire, c'était bien pour ça que Jaz voulait qu'on se voie. Je décrochai.

— Salut.

— Faith ? (C'était Guy.) Est-ce que Jaz est là ?

— Euh, non. Je ne l'ai pas vu depuis que vous l'avez envoyé sur cette mission avec Sonny. Il n'est pas revenu ?

— Si. Il y a une heure environ. Ils allaient rentrer chez eux afin de se préparer pour ce soir. Je leur ai téléphoné pour leur dire de venir tôt, mais je n'ai pas eu de réponse.

— Ah, euh, Jaz a laissé tomber son téléphone tout à l'heure...

— Je l'ai appelé juste après ton départ et il marchait très bien.

Sonny est injoignable, lui aussi. Je suis inquiet. Jaz prend facilement la mouche, et je sais qu'il m'en veut de ne pas l'avoir mis sur le coup de ce soir, mais de là à faire la sourde oreille ...

— Quand bien même, Sonny décrocherait, lui.

— Je vais demander aux autres, et après j'irai peut-être chez eux. (Il hésita.) Dans ce cas, je ne serais pas contre un peu de renfort, si tu es libre.

Mon cœur se serra. S'il voulait « du renfort », il se serait adressé à un autre membre du groupe. Me demander de l'accompagner, c'était requérir une aide que les autres n'étaient pas en mesure de lui fournir : la détection du chaos.

Il avait peur pour Sonny et Jaz.

— Bien sûr, répondis-je en gardant une voix calme. Fais-moi signe et j'arrive.

Je raccrochai et m'effondrai sur mon siège. Karl ne me demanda pas ce qui s'était passé : il n'était pas du genre à éviter d'écouter les conversations ou à faire semblant de ne rien avoir entendu.

— Ils sont peut-être hors de la zone de couverture de l'opérateur, dis-je. (À Miami. Peu probable.) Ou dans un lieu où la réception ne passe pas, un restaurant, par exemple. Oui, c'est sûrement ça. Guy est parfois un peu parano.

— Ce qui n'est pas une mauvaise chose pour un chef, surtout quand il s'agit de la sécurité de ses subordonnés.

Mon portable sonna de nouveau. Guy avait contacté Bianca, puis Rodriguez, qui se trouvait avec Tony et Max. Aucun d'eux n'avait eu de nouvelles de Jaz ou de Sonny depuis la réunion. Guy me donna une adresse. Je lui répondis que j'y serais dans vingt minutes.

L'immeuble de Jaz et Sonny était conforme à ce que j'avais imaginé : un bâtiment bien entretenu, sans ascenseur, dans un quartier oscillant entre douteux et dangereux. Ils avaient les moyens de s'offrir mieux, mais l'endroit était correct, et ils ne devaient pas l'occuper souvent.

Les gens qui ont connu des périodes de vaches maigres semblent réagir de deux manières différentes lorsque la fortune leur sourit : certains dépensent tout leur argent d'un coup en s'achetant tout ce qu'ils n'ont pas pu s'offrir auparavant. D'autres, plus prudents, conservent quelques économies au cas où ils subiraient un nouveau revers de fortune. À première vue, on aurait pu croire que Jaz et

Sonny appartenait à la première catégorie. Mais ils n'étaient pas aussi étourdis que cela, surtout Sonny.

La sécurité était à l'image du bâtiment : correcte, mais sans plus. Guy n'eut aucune difficulté à pénétrer dans l'appartement. Lorsqu'on entra, je me préparai au pire. Même si je m'étais persuadée qu'ils étaient tout simplement hors réseau, je ne pouvais m'empêcher de repenser à leur agression. Ces brutes ne s'en étaient pas prises à eux par hasard. Jaz et Sonny étaient non seulement les recrues les plus récentes, mais aussi les moins puissantes. Et ne nous voilons pas la face : on devinait au premier coup d'œil qu'ils n'étaient pas du genre à régler leurs différends en distribuant des coups de poing, mais plutôt des tournées de bière.

M'attendant à trouver un salon saccagé, je poussai un soupir de soulagement. Même si je n'aurais pas qualifié la pièce de « propre », je ne constatai aucun signe d'effraction ni de lutte. Je balayai la pièce du regard : un panier de linge sale, le blouson de Sonny jeté sur le sofa, des pages du *Miami Sun* éparpillées çà et là, de la vaisselle dans l'évier. On aurait dit mon appartement quand j'étais débordée et n'attendais aucune visite.

Je me déchaussai : un précepte de ma mère qui s'était ancré en moi au point de devenir instinctif. Puis, je me dirigeai vers la minuscule cuisine. Ma seule découverte fut que l'un des deux garçons aimait les Cheerios tandis que l'autre préférait les Frosties. Avec un sourire, je partis en direction de la chambre à coucher. En pénétrant dans le couloir, je marchai sur un bout de moquette mouillée.

Je me tournai vers la porte de la salle de bains. La lumière était allumée et une serviette gisait par terre. J'avais la sale habitude de les laisser traîner, moi aussi, les leçons de ma mère se rapportant davantage aux bonnes manières qu'à la tenue d'une maison. Mais là, le sol était trempé jusque dans le couloir, comme si quelqu'un était sorti de la douche sans s'essuyer.

J'entendis l'eau qui tombait goutte à goutte dans la douche. Les vêtements que portait Jaz tout à l'heure étaient jetés en travers de l'abattant des toilettes. Je ramassai la serviette. Sèche et pliée maladroitement. Quelqu'un avait bondi hors du bac, répandant de l'eau partout au passage et...

Et quoi ?

Fermant les yeux, je me concentrai. Aucune vision ne m'apparut. Ouvrant les paupières, je jetai un coup d'œil au comptoir et avisai le portefeuille de Jaz, avec ses clés, son portable et quelques pièces éparpillées. De toute évidence, il avait vidé ses poches avant de retirer

son pantalon.

J'ouvris le portefeuille pour trouver son permis de conduire, des cartes de fidélité, trois billets de 20 dollars, un de 10 et deux de 5.

Où avait-il bien pu aller sans ses affaires ?

Je refusai de me laisser gagner par la panique. Jaz était comme cela : impétueux. Sonny l'avait peut-être appelé, il serait sorti de la douche pour lui répondre, puis, jugeant qu'il était suffisamment sec, il aurait sauté dans ses vêtements avant de rejoindre son ami pour déjeuner, persuadé que Sonny aurait son portefeuille et son téléphone sur lui.

— Faith ?

Guy entra dans la salle de bains, tenant un portable et des clés.

— J'ai trouvé ça sous le blouson de Sonny.

— Mais la porte était verrouillée, non ?

— Oui.

On se dirigea vers l'entrée du patio. Au début, elle nous avait paru close, mais à y regarder de plus près, elle était entrouverte, comme si on l'avait mal refermée.

Je jetai un coup d'œil dehors. Le soleil était couché depuis une bonne heure. Quelqu'un serait-il entré par le balcon ? C'était risqué, mais pas impossible.

Je me tournai vers Guy.

— L'argent. Leur part d'hier soir...

— Depuis leur agression, ils le gardent dans un coffre. Ils ont chacun emporté 200 dollars.

Jaz avait 80 dollars dans son portefeuille. Une fois déduits le déjeuner et les trajets en taxi, il ne manquait rien. Quelqu'un aurait-il su pour le braquage et voulu profiter de l'aubaine ? Mais qui aurait pu savoir que nous étions dans le coup ? Je n'en avais même pas parlé à Benicio. Y aurait-il une autre taupe dans le gang ? Possible. Mais dans ce cas, elle aurait su que les deux garçons allaient repartir pour un nouveau cambriolage et aurait patienté jusqu'à leur départ. À moins que cette effraction ne soit un message ?

Mais lequel ?

Je balayai du regard l'appartement vide, tentant de refréner mon affolement. J'essayai de me calmer en me répétant que je n'avais détecté aucune trace de chaos, et rejoignis Guy pour l'aider à inspecter les lieux.

Malgré les apparences, l'appartement avait été visité. Les intrus avaient pris soin de ranger les affaires dans les tiroirs et de les refermer, mais il était évident qu'on les avait fouillés. En quête d'argent ? Peut-être.

À la fin de notre examen, je sondai la pièce avec plus de minutie. Quelques visions me parvinrent, mais lorsqu'elles se précisèrent, je m'aperçus qu'elles dataient et concernaient les locataires précédents : un enfant battu, une femme violée. Des images qui, plus tard, s'évaderaient de mon inconscient pour venir me tourmenter ; le frisson du chaos sur fond d'images cauchemardesques : le cadre idéal pour des nuits sans sommeil, passées à m'interroger.

Mais pour l'instant, je devais me concentrer sur Jaz et Sonny. Ils n'apparaissaient dans aucune de mes visions.

— Les choses n'ont peut-être pas été assez violentes pour que je puisse déceler quoi que ce soit, dis-je. Il y a peut-être une... explication logique.

On demeura tous les deux silencieux, conscients que cette éventualité était bien peu probable.

— Le cambriolage est annulé, annonça finalement Guy. Je te donne ta soirée. Je vais rentrer les attendre au club. On ne sait jamais.

— Est-ce que je peux vous aider ?

— Rentre chez toi et essaie de te détendre. Avec un peu de chance, Jaz t'appellera. Sinon, on reviendra demain pour voir si tu peux détecter autre chose après avoir pris un peu de recul.

Hope : Vanité

Je quittai l'appartement dans une telle confusion que je montai dans un taxi avant d'apercevoir une Lexus noire longeant la rue : Karl, qui ne se cachait pas mais restait en retrait pour éviter de se faire remarquer par Guy.

Il veillait sur moi, conformément à son rôle. Au lieu de me demander l'adresse, il avait suivi le signal de mon GPS. Je savais pourquoi. Même s'il était judicieux de l'avoir en renfort, je l'aurais embarré.

Je ressentis une pointe de culpabilité. Il avait eu raison. Je ne lui téléphonais jamais, que ce soit pour l'appeler à l'aide, lui demander des conseils ou même lui dire bonjour. J'expliquais cela en partie par la crainte de dépendre de quelqu'un. D'avoir besoin de l'autre. Après l'apparition de mes pouvoirs, j'avais lutté pendant des années pour regagner mon équilibre, la confiance que j'avais perdue. Tout le monde m'avait abandonnée, à l'exception de ma famille qui était restée à mes côtés, souffrant de me voir partir à la dérive. Une fois ma sérénité retrouvée, j'avais voulu prouver ma capacité à évoluer seule... tout en craignant de trébucher et de devoir une nouvelle fois compter sur quelqu'un pour me rattraper.

Avec Karl, j'étais en plus déterminée à être davantage qu'une de ses groupies. Je voulais être différente, et dans ce but, j'avais réagi à l'opposé de ce qu'il avait escompté, en faisant mine de ne lui attacher aucune importance, comme si je m'attendais à le voir soudainement partir. D'un autre côté, c'était précisément ce qu'il avait fait.

Penser à Karl me détourna de mes inquiétudes jusqu'au moment où l'on se retrouva à l'appartement. Là, je lui racontai tout, ce qui raviva les craintes que j'étais parvenue à refouler. À la fin, j'avais les mains tremblantes, aussi je les fourrai dans mes poches pour les cacher. En revanche, il me fut impossible de contrôler ma voix chevrotante.

— C'est sans doute un malentendu, dis-je. Si ça se trouve, ils ont regagné le club, prêts à reprendre du service. Il m'est déjà arrivé de quitter mon appartement sans mon portable ni mon portefeuille, quand je me rends à l'épicerie du coin ou au café, par exemple.

— On devrait prévenir Lucas.

— Pourquoi ? (Je couinai et me raclai la gorge.) J'aurais l'air de m'inquiéter pour rien.

Je me dirigeai vers le canapé, m'appuyant sur tous les meubles.

Jaz avait eu un accident.

Je me laissai tomber sur le canapé, une main serrée sur l'accoudoir, comme si je craignais de glisser.

Je n'avais eu aucune vision, senti aucune vibration. Si quelque chose s'était passé dans cette pièce, je l'aurais su.

Mais en étais-je aussi sûre ?

Je suis toujours la première à dire que mes pouvoirs sont loin d'être parfaits.

Karl s'assit à côté de moi. Les mains sur les cuisses, le dos droit. Puis il se pencha et me tapota la jambe, un geste affreusement maladroit, celui qu'on fait pour consoler une vague connaissance tout en espérant qu'elle ne fera plus jamais appel à vous.

Il tourna la tête vers moi. Je croisai son regard et lus... de la panique. Comme si j'allais me jeter dans ses bras et éclater en sanglots. Je détournai les yeux.

— Je... je vais aller prendre un bain. Essayer de me détendre.

J'attendis, dans l'espoir qu'il réponde : « Non, reste et parle-moi. » Mais il grommela : « Bonne idée. »

Me levant du canapé, je me pressai vers la salle de bains.

Quinze minutes plus tard, Karl toqua à la porte.

— Est-ce que je peux entrer ?

— Je n'ai pas terminé.

— Donc... c'est non ?

Quelques heures auparavant, il avait carrément refusé de me parler quand j'étais drapée d'une serviette, et là, il voulait entrer alors que j'étais nue ?

— Entre, si tu y tiens tant, dis-je d'une voix lente, sans faire aucun effort pour cacher ma réticence.

La poignée tourna. Je m'entourai les seins d'une serviette. Oui, il les avait déjà vus, mais il était hors de question que je lui offre un spectacle qu'il n'avait, à l'évidence, aucune envie de regarder.

Il ferma la porte derrière lui. Il avait les cheveux ébouriffés, comme s'il venait de passer la main à travers et, pour la seconde fois de la soirée, il affichait un air gêné qui ne lui ressemblait guère.

— Oui, Karl ?

Il me jeta un bref regard, puis détourna les yeux.

— Je me disais... Enfin, je pourrais t'aider, si tu veux, aller à leur appartement et... (Il ouvrit la bouche, semblant choisir ses mots, puis les débita d'un trait, comme s'il s'agissait d'une confession embarrassante.) Je pourrais flairer les environs, voir si j'arrive à détecter des signes de... violence.

— Tu veux dire du sang.

— Et je peux chercher des pistes pour essayer de les retrouver.

J'aurais voulu crier : « Oui ! Je n'attends que ça ! » Au lieu de cela, je me contentai d'étudier son expression en essayant de jauger s'il était vraiment sincère ou s'il espérait que je lui réponde : « Non, ça ira. »

— Tu devrais me laisser y aller, Hope, poursuivit-il. Je peux t'aider à trouver des réponses. Tu n'as qu'à m'attendre ici et...

— Non, je viens avec toi.

Une fois sur place, je me sentis bizarre, presque étourdie. J'allais enfin savoir ce qui s'était passé. Si j'y avais songé plut tôt, j'aurais demandé à Karl de m'aider, mais il se donnait tant de mal à refouler son côté loup qu'il était facile d'oublier ce dont il était capable.

D'autant qu'il ne s'agissait pas d'une scène de meurtre. Si on les avait tués, leurs corps seraient encore présents. J'aurais dû m'en rendre compte, mais étant donné que j'avais refusé de l'envisager, je n'avais pas suivi le raisonnement jusqu'au bout.

Si la Cabale était impliquée, ils détenaient Jaz et Sonny. Peut-être pas en excellente forme, mais au moins vivants. Le but de leur enlèvement serait alors une négociation ou une démonstration de force.

Avec cette idée à l'esprit, le spectre de la mort de Jaz s'évanouit et je parvins à me détendre. Karl allait m'aider à résoudre cette énigme, puis, si la théorie du rapt se confirmait, nous aurions de quoi étayer nos accusations contre la Cabale et serions en mesure d'exiger des réponses de la part de Benicio.

La porte de l'immeuble était déverrouillée, mais Guy avait fermé à clé celle de l'appartement.

Karl sortit ses outils.

— Je peux ? demandai-je.

— Bien sûr.

Il aurait été plus rapide que moi, mais le couloir était désert. Karl me tendit ses gants, confectionnés dans un tissu très fin qui permettait de sentir et d'attraper des objets sans laisser d'empreintes.

Je me déplaçai pour éviter de boucher la vue sur la droite. Karl se positionna à ma gauche.

— Tu me caches la lumière, dis-je.

— Tu ne sais pas crocheter une serrure dans le noir ?

— Tu ne me l'as pas appris.

— C'est ce que je suis en train de faire.

Il resta campé au même endroit, projetant une ombre sur mes phalanges. Fermant les yeux, j'opérai au toucher. C'était ajouter une difficulté inutile, mais mon cœur commençait à s'emballer et j'avais envie de corser le défi... d'augmenter le danger.

Au bout d'une minute, il ferma la main sur la mienne. J'ouvris les yeux.

— Garde-les clos, murmura-t-il. (Lorsque je m'exécutai, il me fit tendre les doigts et les guida.) Maintenant, sens le...

Il continua ainsi pendant tout le processus. Je m'efforçai de l'écouter, mais en sentant son contact à travers le fin tissu, la chaleur de son souffle, l'intensité de sa présence à quelques centimètres de moi... Disons juste que le chaos n'était pas la seule cause de mes palpitations.

Enfin, la serrure céda. J'ouvris la porte.

— Tu as toujours ces verrous que je t'ai donnés pour t'entraîner ? s'enquit-il.

— Oui.

— Tu devrais t'exercer sous différentes lumières.

— Tu veux dire que je ne suis pas encore parfaite ?

— Contre toute attente, non.

Il me poussa dans l'entrée, puis fit le tour de la pièce, flairant à la dérobée.

— Je ne crois pas que ça va marcher, dis-je.

— Je viens à peine de commencer.

— Tu veux dire que tu t'échauffes avant d'adopter une position inélégante ? (Il grogna, sans me contredire pour autant, et continua à fureter.) Mets-toi à quatre pattes, bon sang ! Je te promets que je ne

prendrai pas de photos. (Il s'accroupit, puis me jeta un regard furtif.) Allez, vas-y ! (Je lui tournai le dos et croisai les bras.) C'est mieux comme ça ? Je te jure, Karl, même à Miami, je ne suis pas sûre de trouver plus vaniteux que toi.

De nouveau, il grommela. Au bout d'une minute, je lui dis : — À l'époque où je travaillais avec Elena, elle me disait que son odorat était plus affûté quand elle était sous forme de loup.

— Hmpf.

— Moi, ce que j'en dis...

— Son odorat est de toute façon plus développé que le mien.

— Et tu le reconnais volontiers ?

— Uniquement parce que je n'éprouve aucun intérêt à exceller dans ce domaine. (Il marqua une pause.) Mais tu as raison. Je devrais muter.

— Je plaisantais, Karl. Je sais que cela ne se fait pas sur un claquement de doigts...

— Non, vraiment. J'aurais déjà dû le faire avant.

— Ah, c'est pour ça que tu es si grognon.

— Voilà. Rien à voir avec toi.

Je me retournai, mais ne pus qu'apercevoir son dos avant qu'il referme la porte de la chambre. Il voulait muter en toute intimité et ce n'était pas par vanité. J'éprouve de la curiosité pour beaucoup de choses, mais assister à la transformation d'un humain en loup n'en fait pas partie.

— Je vais essayer d'invoquer des visions, annonçai-je. Alors, mollo sur les cris de douleur, OK ?

Il marmonna un juron. Je souris, puis me dirigeai vers le canapé.

Hope : Épreuve sur piste

Pendant la Mutation de Karl, je m'employai à détecter le chaos. Pour ne pas avoir à me forcer, il faut que sa présence soit suffisamment forte, c'est-à-dire soit très récente, soit très puissante. Si je veux capter davantage, je dois déployer mon antenne en me concentrant. Mais dans ce cas, je perçois trop de signaux, tous se disputant un droit de diffusion dans mon cerveau.

Je reçus des flashes : une main levée, un cri de colère, une supplique étouffée, mais aucun contexte susceptible de les expliquer. La transformation de Karl n'arrangeait rien. Il ne s'échappait aucun chaos de la pièce voisine : la douleur ne compte pas, à moins qu'elle soit accompagnée d'une émotion, et Karl était au-dessus de cela. Cependant, j'étais consciente qu'il endurait un véritable calvaire dans le but de m'aider, si bien que je ne pus m'empêcher de me sentir coupable.

Enfin, j'entendis le bruit que j'attendais, celui de Karl arpentant la chambre, flairant le sol. Au bout d'un moment, le silence retomba. Puis, il poussa un grognement de frustration.

Je gagnai la porte... et m'esclaffai.

— Un problème, Karl ?

Une truffe noire apparut dans l'entrebâillement. Il tenta de pousser la porte du bout du museau, mais il manquait de prise. Il grogna encore, d'agacement cette fois. Je l'imaginai, accroupi, hors de vue, réfléchissant à la situation.

— Si tu grattes, quelqu'un viendra sans doute t'ouvrir.

Un grondement.

J'ouvris la porte. Karl était assis à l'endroit exact où je l'avais imaginé. Il me fixa du regard, puis sortit d'un air furieux.

Avant de le rencontrer, je m'étais souvent demandé à quoi ressemblait un loup-garou après sa Mutation. Ce n'était pas une obsession, mais le sujet m'intriguait. J'avais entendu quelques histoires, mais aucune de la part d'un témoin oculaire. Ma curiosité avait été satisfaite dès notre première soirée ensemble.

Comme je n'y connaissais pas grand-chose en matière de loups, j'avais trouvé qu'il ressemblait à un gros chien à poils noirs. Plus tard, j'étais tombée sur la photo d'un loup noir avec la truffe maculée de neige, qui jetait un regard sombre au photographe, l'air de lui dire : «

Je ne batifolais pas dans la neige, si c'est ce que vous croyez. » L'animal et son expression m'avaient tellement fait penser à Karl que je l'avais encadrée pour la suspendre chez moi. Il l'avait détestée, m'avait menacée de s'enfuir avec chaque fois qu'il venait me rendre visite. Mais bien sûr, il ne l'avait jamais fait.

Karl ratissa l'appartement, le museau collé au sol. Je ne voulais pas donner l'impression de regarder par-dessus son épaule, alors je gagnai le salon pour m'asseoir en tailleur et me concentrer.

Au bout de quelques minutes, une vision inédite m'assaillit : du sang projeté dans l'air. Le cœur battant, je m'en échappai le temps de prendre une grande inspiration, avant de repartir à sa poursuite en essayant de la démêler des autres pistes. En me concentrant uniquement sur cette image, je parvins enfin à la tirer au premier plan.

Je m'efforçai de faire abstraction des gouttes écarlates pour me focaliser sur le reste. Comme d'habitude, l'écran était très petit et ne montrait qu'une seule scène. Quand l'image passa de nouveau, je perçus un mouvement, puis un bout de peau, une main serrée, et ce fut tout.

Manifestement, quelqu'un avait asséné un coup de poing, sans doute au nez, mais avec peu de violence étant donné que le chaos n'était dû qu'à la surprise de la victime. Est-ce que Jaz et Sonny se seraient bagarrés pour de faux, l'un blessant l'autre involontairement ? S'agissait-il du locataire précédent ? Je ne voyais aucun personnage, mais quelle que soit l'explication, ce n'était pas un événement réellement chaotique.

Karl s'approcha de moi par-derrière, si près que je sentis sa fourrure me chatouiller. Je me penchai, il s'arrêta pour me laisser m'adosser contre lui et l'on resta dans cette position un moment. D'un coup, il colla sa truffe noire contre ma nuque, et je sursautai. Il gronda doucement, comme pouffant de rire, avant de poursuivre ses recherches.

— Chou blanc ? demandai-je.

Je ne savais pas s'il saisissait le sens de mes paroles. Il me jeta un regard, mais ce n'était peut-être qu'en réaction à ma voix.

— As-tu déjà exploré la salle de bains ? Apparemment, c'est là que tout a commencé.

Il poussa un léger grognement, puis s'en alla dans cette direction. Donc, il me comprenait.

Je lui emboîtai le pas lorsque j'entendis grincer la poignée de la

porte. Karl leva brusquement la tête, pivotant les oreilles.

Je souris.

— On dirait qu'on s'est inquiétés pour rien.

La porte s'ouvrit. J'esquissai un pas en avant. Karl plongeait et enserra ma main dans sa gueule, posant ses crocs sur ma chair tout en prenant garde à ne pas me blesser. Je le regardai et il dilata les narines. J'étais sur le point de me dégager lorsqu'il recommença, flairant l'air avec insistance.

Celui ou celle qui se trouvait dans le couloir n'était ni Jaz ni Sonny. Nous allions nous réfugier dans la salle de bains lorsque j'entendis une voix appeler :

— Faith ? C'est toi ?

Je m'écartai de Karl. Il claqua des mâchoires pour attirer mon attention. Je secouai la tête et fis mine de fermer la porte derrière moi. Il se précipita dans l'ouverture. Puis, il recula, laissant une patte à travers l'entrebâillement tandis que je tirais sur le battant.

Guy entra. Il portait une chemise bleue à motifs en cachemire et sentait l'eau de Cologne, comme s'il était en route pour le club, histoire de se vider la tête quelques heures.

— C'est bien toi, dit-il. J'ai cru entendre ta voix.

La patte de Karl disparut dans l'embrasement. Je laissai la porte entrouverte pour lui permettre de la pousser et gagnai le salon.

— J'ai entendu quelqu'un entrer. J'espérais que ce soit les garçons.

— Désolé, dit-il.

— Je sais que je ne devrais pas être là, mais je me suis dit que j'aurais peut-être plus de facilité à capter des visons en étant seule.

— Et ça a marché ?

Je me dirigeai vers le canapé pour l'amener à tourner le dos à la salle de bains.

— J'ai eu des flashs. Rien de concluant. Mais j'aimerais persévérer.

Il ne saisit pas l'allusion. Au contraire, il m'encouragea à continuer pendant qu'il chercherait des indices qui lui auraient échappé. Une ombre noire passa devant la porte de la salle de bains : Karl, changeant de position pour garder un œil sur Guy.

Celui-ci regarda sous le sofa.

— Si je comprends bien, personne n'a de nouvelles ? demandai-je.

Il fit signe que « non » et examina le meuble TV. Je traversai la pièce, cherchant désespérément un moyen de faire sortir Karl. Lorsque je me retournai, Guy se tenait au beau milieu du salon, promenant le regard sur la pièce. Il avisa la porte de la salle de bains.

— Bon, je crois que je vais y aller, annonçai-je. J'ai du sommeil à rattraper.

J'étais sur le point de lui demander de m'accompagner, sous prétexte que le quartier n'était pas sûr, mais il me prit de vitesse.

— Je devrais sans doute t'imiter. Ça ne sert à rien. À part... (Il haussa les épaules.) ... me donner l'impression de me rendre utile, j' imagine.

J'acquiesçai.

— Pareil pour moi. Mieux vaut se reposer et se vider la tête.

On s'engagea dans l'escalier. J'avais dans l'idée d'appeler un taxi, faire le tour du pâté de maisons, puis revenir chercher Karl.

Mais bizarrement, Guy voulait discuter. De toute évidence, il était tendu et nerveux et, comme beaucoup de gens dans ces circonstances, il se libérait de son stress par la parole. Il m'expliqua ce que les autres faisaient pour retrouver Jaz et Sonny, me livra quelques-unes de leurs théories, puis me fournit de nouveaux détails sur leur agression par ces hommes de main de la Cabale. À n'importe quel autre moment, j'aurais profité au maximum de son humeur loquace, mais là, je ne pensais qu'à une chose : comment me débarrasser de lui avant que Karl ne déboule de l'immeuble ? Quand Guy marqua enfin une pause ; j'allais m'exclamer : « Oh, il faut que j'appelle un taxi », lorsqu'il m'interrompit d'un geste.

— Je te dépose.

— Hein ? Euh, oui, d'accord. Où es-tu garé ?

Posant la main sur mon épaule, il m'entraîna dans la rue sombre.

— Je dois passer par le club pour prendre mes affaires.

— Pas de problème.

— On pourrait en profiter pour boire un verre. (Il me sourit.) C'est la maison qui régale.

Merde. En d'autres termes, Guy voulait poursuivre la conversation. Je savais que j'aurais dû en tirer avantage, mais j'étais morte d'inquiétude. Une foule de questions se bousculaient dans ma tête, au sujet des garçons, mais aussi à propos de Karl : allait-il savoir où j'étais partie ? Allait-il penser à flirter le balcon et en dessous ?

Comment décliner la proposition de Guy sans avoir l'air de l'envoyer balader ?

— Mademoiselle ?

Je me retournai pour voir Karl approcher. Il portait un blazer trop petit pour lui, les coutures menaçant de craquer au niveau des épaules. Sans doute provenait-il de la penderie de Sonny. Il inclina la tête avec respect.

— Vous vouliez que je vous attende avec le taxi, mademoiselle ?

Il parlait avec l'accent traînant du Sud, tentant, d'après moi, d'imiter Clayton.

— Euh, non, répondis-je, je n'ai pas dit cela, mais puisque vous avez attendu, j'imagine que je devrais...

— Attendez. (Guy sortit de sa poche deux billets de 20 dollars.) Tenez. Et partez.

Karl lui jeta un regard noir, puis se tourna vers moi.

— Est-ce que cet homme vous importune ?

— Ouais, rétorqua Guy d'un ton sec. Un noir dans un quartier malfamé... bien sûr que je l'importune. Maintenant, casse-toi, connard, sinon...

— Je ne faisais que demander, fiston. Pas la peine de t'énerver.

Guy esquissa un pas vers Karl.

— Appelle-moi encore comme ça et tu vas voir...

Je m'interposai entre eux, réaction que Karl attendait. Il n'avait provoqué Guy que dans le simple but de me donner un prétexte pour paraître effrayée et m'éclipser.

Je me tournai vers Guy.

— Ça suffit. Pas ce soir. Je... Je vais y aller, d'accord ? On se verra demain.

Guy protesta, mais je lui avais bien fait comprendre que je ne voulais pas d'embrouilles, alors il se contenta de regarder Karl me raccompagner vers la Lexus.

— On dirait que quelqu'un espérait de la compagnie, ce soir, railla Karl. Un peu de réconfort, peut-être, au milieu de cette crise ?

— Crois-moi, Guy n'éprouve aucun intérêt pour le sexe opposé.

Karl recula la voiture pour déboîter.

— Oh, je suis persuadé que tu te trompes.

— Tu as un sixième sens pour ce genre de choses, n'est-ce pas ?

— Non, mais je suis très doué pour repérer les signes d'attirance sexuelle. Si ce n'était pas le cas, il me serait très difficile d'attirer une femme dans un endroit discret pour la délester de ses bijoux.

— Au risque de paraître sexiste, je pense que ton intuition fonctionne mieux avec les femmes qu'avec les hommes, Karl. Depuis mon arrivée à Miami, j'ai reçu suffisamment d'attention pour avoir l'ego gonflé à bloc, et je peux t'assurer que Guy ne s'intéresse pas à moi.

Il marmonna dans sa barbe, mais se garda de répondre, se contentant de contourner le pâté de maisons. Puis l'on sortit de voiture pour revenir examiner le balcon.

— Dommage que Guy nous ait interrompus, regrettai-je alors que nous nous faufilions à l'arrière du bâtiment. Sinon, j'aurais pu te promener jusqu'ici avant que tu reprennes ton apparence humaine.

Je lus dans son regard qu'il ne s'abaisserait pas à me répondre.

— J'ai toujours voulu un chien, dis-je en courant presque pour rester à sa hauteur. Mes frères étaient tous les deux allergiques. Je te l'ai déjà dit ?

— Une fois ou deux.

— Peut-être qu'un jour, tu me feras le plaisir de...

— Ne finis pas cette phrase.

Je ricanai et le devançai en trottinant. Après avoir repéré le balcon, je lui fis signe.

— Là-haut, dans l'appartement, tu n'as pas trouvé de sang, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête et s'accroupit.

— Aucune piste, non plus ? Tu as au moins pu flairer celle de Jaz et Sonny, hein ? Oh, et maintenant tu connais celle de Guy.

— Il s'était aspergé d'eau de Cologne... (Il leva les yeux vers moi.) Chose que font rarement les hommes avant de se lancer à la recherche d'amis disparus.

— En tout cas, ce n'était pas pour moi, étant donné qu'il ignorait ma présence. Peut-être qu'il espérait bel et bien de la compagnie et qu'il comptait en trouver au club. Mais tu as quand même pu sentir son odeur, non ?

— Vaguement.

— Bon, alors tu en as au moins identifié quatre, dont la mienne. Est-ce que quelqu'un d'autre était... ?

Il posa un doigt sur mes lèvres.

— Non, personne. Maintenant, est-ce que tu veux bien me laisser finir avant que quelqu'un nous entende ?

— Désolée, je suis juste...

— ... inquiète. Je sais. (Il se pencha et j'eus l'impression de sentir ses lèvres frôler le sommet de mon crâne.) Accorde-moi encore quelques minutes et tu auras tes réponses.

Il flaira le sol sans me demander de me retourner. Puis, il me lança les clés.

— Retourne à la voiture pendant que je termine.

Quelques instants plus tard, il me rejoignit dans la Lexus et s'installa au volant.

— Aucune trace de Jaz et Sonny ?

— Presque aucune de quiconque. *A priori*, personne n'a de raison de passer par là à moins de projeter une effraction : il n'y a pas de terrasse, c'est clos, et ça ne mène nulle part. Les seules pistes que j'ai relevées étaient faibles.

— Et donc anciennes.

Il acquiesça.

— Et en haut ? Rien d'autre ?

— C'est plus difficile à dire. À l'évidence, c'est un endroit bien plus fréquenté et j'ai du mal à discerner si une odeur date d'un jour ou de quatre heures. Mais je suis quasiment certain que personne d'autre n'est venu ici aujourd'hui. Si la porte était entrouverte, c'est juste parce qu'un des garçons l'a mal refermée.

— Bon sang, ça n'a aucun sens.

— Non, je te le confirme.

Hope : Instinct de reproduction

On regagna mon appartement.

— Merci, dis-je à Karl en entrant dans l'immeuble.

Il hésita, la main sur la poignée.

Je lui touchai le bras.

— Je le pense. Vraiment.

Il acquiesça et se racla la gorge.

— J'imagine que tu vas être plutôt occupée demain, mais si tu as un peu de temps, j'aimerais t'emmener dîner.

— Dîner ? Oui, pourquoi pas ?

— C'est mon anniversaire.

Cet aveu était si étonnant de la part de Karl que je restai muette jusqu'à notre arrivée devant l'ascenseur.

— Je te demanderais bien ton âge, mais tu refuserais de répondre.

— Cinquante ans.

Je remerciai le ciel qu'il ait choisi ce moment pour appuyer sur le bouton, le privant ainsi d'apercevoir ma réaction. Je m'étais toujours figuré que Karl avait la quarantaine, et il n'en était pas si loin, mais le nombre en lui-même le faisait paraître beaucoup plus vieux.

J'aurais pu me dire que cela n'avait pas d'importance : les loups-garous vieillissent lentement, si bien qu'on ne lui donnait pas plus de la trentaine. Mais cela signifiait simplement qu'on ne me prenait pas pour sa fille lorsqu'on marchait tous les deux dans la rue. En termes d'expérience, il avait bel et bien cinquante ans, et c'était tout ce qui comptait.

L'ascenseur arriva et l'on monta à l'intérieur.

— Ton anniversaire, c'est demain ou aujourd'hui ?

Il consulta sa montre.

— Ah. Aujourd'hui, apparemment.

Me hissant sur la pointe des pieds, j'effleurai ses lèvres des miennes.

— Joyeux anniversaire, Karl.

Avant que j'aie eu le temps de reculer, il se pencha. Son baiser fut presque aussi bref que le mien, mais plus ferme, à l'instar de ses

main, qu'il se contenta de poser sur mes hanches, sans m'attirer vers lui. Alors, je me penchai, dans l'espoir d'une plus longue étreinte. Mais je ne reçus rien d'autre. Lorsqu'il s'écarta, je me retrouvai tendue de tout mon long vers lui, prolongeant le contact le plus longtemps possible avant de reposer les talons.

Je réfléchis un instant à ce que j'étais en train de faire, à la porte que je rouvrais. Était-ce vraiment mon intention ? Et si oui, est-ce que cela signifiait que j'en fermais une autre ? J'essayai de songer à Jaz, mais son image refusait de se former. Je ne pensais qu'à une chose : Karl.

Baissant les yeux, je posai avec hésitation la main sur son torse. J'écoutais son souffle, percevais les mouvements de sa poitrine et la chaleur de son corps à travers sa chemise. Et surtout, je sentais son regard peser sur le sommet de mon crâne, attendant que je lève les yeux. Mais je ne pouvais m'y résoudre.

— J'ai horreur de ça, Karl, murmurai-je. Qui aurait dit qu'on en arriverait là ? Toi et moi, nous disputant comme deux chiffonniers. Je n'arrive pas à y croire. Pas nous.

— Je suis désolé.

— Toi ? (Je me forçai à rire.) J'ai été nulle, moi aussi.

— Mais tu avais une bonne raison d'être en colère.

Je levai la tête, osant enfin le regarder.

— Et j' imagine que toi aussi.

Il inspira. Expira. Puis s'arracha à ma vue.

La cabine passa un nouvel étage.

— Hope...

Il parlait si bas que je n'étais pas sûre de l'avoir entendu. Il me toucha le menton, puis me caressa la joue d'un geste si léger que je ne le sentis plus lorsque je baissai les paupières. Quand je le regardai de nouveau, il plongea les yeux dans les miens, à quelques centimètres de mon visage. Il m'inclina la tête vers l'arrière...

La sonnette de l'ascenseur retentit. Comme moi, il darda son regard sur les portes avant de le reporter sur le panneau des étages.

— Je ne sais pas pourquoi, ce bouton « Arrêt » m'attire, annonçai-je.

Il acquiesça d'une voix rauque.

— Malheureusement, s'il reste bloqué un long moment, un dépanneur viendra nous secourir.

— Tu parles d'expérience, j'imagine ?

Il me toisa d'un regard mauvais.

— Je bossais.

— Certes. Mais séduire ses proies dans un ascenseur, c'est d'un convenu.

Il gronda puis tenta de me saisir, mais je l'esquivai avant de passer les portes. D'un bond, il me rattrapa et me plaqua contre l'ouverture. Puis il écrasa sa bouche contre la mienne, me coupant le souffle. Je sentis la porte rebondir contre mon dos, mais il me cloua contre la paroi, les mains sur mes fesses. Les doigts s'enfonçant dans ma chair, il me souleva et s'insinua entre mes jambes, que j'enroulai autour de ses hanches.

Je passai la main dans ses cheveux, pendant qu'il se pressait contre moi avec fougue. J'avais la tête qui tournait, une sensation d'autant plus enivrante que je ne sentais pas la moindre onde chaotique. Je ne devais mon ivresse qu'à lui. Son odeur, son goût, son...

L'alarme retentit juste derrière ma tête : la porte était bloquée.

Karl grogna et j'éclatai de rire. Il prit un air offusqué et me fusilla du regard pour bien me faire comprendre que j'avais mal interprété ce que j'avais entendu. Soudain, il m'embrassa à nouveau, cette fois avec férocité, et je chavirai, le corps cambré contre le sien, prise d'un désir si violent qu'il aurait pu faire de moi ce qu'il voulait sans que je l'en empêche. Bien au contraire.

Il m'attira en arrière hors de l'ascenseur, me mordillant la lèvre inférieure. Traversée d'un frisson, je me frottai contre lui. Il poussa un gémissement avant de me retourner pour me pousser contre le mur opposé, juste à côté de la porte de mon appartement. Il me plaqua contre le battant, si fort qu'il parvint à me lâcher d'une main pour s'emparer des clés dans ma poche. Une fois la porte ouverte, il tenta de me faire basculer à travers l'entrebâillement, mais je trébuchai et l'on s'écroula sur le sol.

Je pouffai et, encore une fois, il me jeta un regard noir, l'air de me dire : « Fais comme s'il ne s'était rien passé. » Fermant les yeux, je me préparai à un nouveau baiser vorace, mais il m'effleura les lèvres avec la légèreté d'une plume. Je frissonnai. Quand je le regardai, il se tenait juste en face de moi, avec la même expression que lors de cette soirée de Saint-Valentin, et que par la suite je m'étais convaincue d'avoir imaginée.

Je pris une grande inspiration et le souvenir me revint en pleine figure, comme un coup de poing. Toute la douleur et l'humiliation que

j'avais ressenties le lendemain matin. Je tentai de me dégager, mais il resserra son étreinte avant de me murmurer :

— Je ne te ferai plus jamais de mal, Hope.

Il resta la bouche collée à mon oreille, et je sentis son souffle me caresser la joue lorsqu'il écarta une mèche de cheveux de mon visage.

— Jamais plus, ajouta-t-il. Je te le promets.

Mon cœur s'emballa. C'était ce que je voulais entendre. Ce que j'avais rêvé d'entendre. Que tout cela n'était qu'un malentendu.

Mais ce n'était pas le cas. Il l'avait dit lui-même. Aucune autre interprétation n'était possible.

Il glissa vers mon cou, tâtant mon poulx du bout des lèvres, jugeant ma réaction. Puis il se déporta vers ma gorge, égrenant son parcours de doux baisers. Mon cœur se mit à battre la chamade, mais je restai immobile entre ses bras.

Il leva la tête vers moi.

— Je ne me suis pas éloigné de toi, ce jour-là, Hope. Je me suis enfui. J'ai tourné les talons et j'ai couru. Ce n'était pas ta faute. Et ça n'arrivera plus. (Il me toucha le visage, effleurant ma joue.) Je suis revenu, et pour de bon.

Il approcha sa bouche de la mienne. Le baiser commença lentement, avec hésitation, comme s'il s'interrogeait sur la façon dont il serait accueilli. Lorsque je lui entourai la nuque de mes bras, ce fut comme si un barrage avait cédé. Il m'attrapa et nous fit basculer pour passer au-dessus de moi, m'écrasant de la manière la plus agréable qui soit.

Je gémis et il se pressa contre moi, abandonnant toute délicatesse lorsqu'il tenta de déboutonner mon jean. Il lâcha un juron, semblant incapable de parvenir à ses fins tant le désir lui ôtait toute précision. En le voyant aussi maladroit qu'un adolescent, je repensai à cette soirée dans la piscine, à notre premier baiser, Karl s'efforçant de se retenir, d'agir avec délicatesse et douceur, d'être un amant parfait, pour au final se laisser emporter par la passion et me plaquer contre la paroi. Sauvage, fiévreux, inoubliable.

Et depuis, combien de nuits avais-je passées à essayer d'oublier ?

Combien d'autres allais-je passer à tenter d'oublier celle-là ?

Je rompis le baiser et il resta là, un moment, haletant. Puis il me regarda, cligna des yeux, et je sus qu'il m'avait percée à jour : je ne lui faisais pas confiance. Il jura à voix basse.

Prenant mon visage entre ses mains, il se pencha vers moi jusqu'au

moment où je ne vis plus que ses yeux.

— Ça n'arrivera plus, Hope. J'avais un problème. Tu n'y étais pour rien.

— Et c'était quoi, au juste ?

— Plus tard. Je t'expliquerai plus tard. (Il effleura mes lèvres des siennes.) J'ai besoin de toi. Maintenant. Je t'en prie.

Je frissonnai, battant des paupières. Seigneur, combien de fois avais-je rêvé d'entendre ces paroles ? Je le voyais dans son regard : il me désirait. Follement. Et moi, je voulais d'abord discuter. Étais-je devenue dingue ?

Je fermai les yeux de toutes mes forces. Si j'acceptais, je n'obtiendrais jamais cette explication. À cet instant précis, il avait peut-être sincèrement l'intention de me la donner, mais au petit matin, il m'enverrait balader en me répondant simplement : « Ne t'inquiète pas, cela n'avait rien à voir avec toi. » Point final.

Après cela, chaque soir où je m'endormirais à ses côtés, je me demanderais s'il serait toujours là à mon réveil, faute de savoir pourquoi il s'était enfui la première fois.

J'ouvris les yeux.

— J'ai besoin de savoir maintenant.

— Non.

— Non ?

— Plus tard ?

À sa voix tendue, je perçus plus qu'une question : une requête, voire une supplication. J'éclatai de rire.

Il grogna.

— Tu sais comment gâcher l'ambiance, toi, hein ?

Je le toisai en réfléchissant à mes options, et pris conscience que, malgré toute ma réticence, je n'avais qu'un seul moyen d'obtenir mes réponses.

L'agrippant par l'arrière de la tête, je l'attirai vers moi pour l'embrasser. Saisissant mon tee-shirt, il le dégagea de mon jean et le fit passer par-dessus mes épaules, avec une telle rapidité que j'eus à peine le temps de me rendre compte que nous avions rompu le baiser. Il dégrafa l'avant de mon soutien-gorge et je sentis ses pouces me chatouiller les seins lorsqu'il l'écarta.

Il entreprit de retirer sa chemise, mais je l'attrapai par les poignets.

— Laisse-moi m'en charger, murmurai-je. S'il te plaît.

Saisissant les pans du vêtement, je croisai son regard et ajoutai :

— Une fois que tu m'auras dit pourquoi tu es parti.

Il lâcha un juron dans une explosion de chaos si violente que je rejetai la tête en arrière en frémissant.

— Tu le fais exprès, hein ?

Je souris.

— Tu sais bien que oui.

— Saleté !

— Oh oui... (Je lui mordillai le cou.) Parle-moi encore... surtout de ce que tu voulais dire ce matin-là.

Il laissa échapper un grognement suivi d'un flot d'obscénités.

Je m'agitai sous lui.

— Pas mal. Mais ça manque de fiel. Essaie d'y croire un peu plus.

— J'essaie. Si tu savais comme j'essaie, parfois.

Il m'étreignit en un baiser si fougueux, chargé d'une telle frustration, que s'il avait esquissé une nouvelle tentative pour m'ôter mon jean, je ne l'en aurais pas empêché. Au lieu de cela, il se détacha de moi en soupirant.

— Tu as raison, dit-il.

— Ça t'embête, hein ?

— Saleté.

Le silence retomba dans la pièce. Puis il s'écarta de moi et appuya la tête sur son bras. Je basculai sur le côté pour lui faire face.

— Ça va prendre un moment.

— J'ai toute la nuit.

Il expira avec humeur, mi agacé, mi résigné.

— Bon, très bien. Quand je suis parti en Europe, je comptais t'emmener avec moi. Je l'aurais fait passer pour un caprice. Une toquade. Une simple escapade. Mais le lendemain matin, je me suis rendu compte que tu aurais deviné que ce n'était pas une décision prise sur un coup de tête, et que même si j'essayais de me convaincre que ce n'était pas sérieux... (Il secoua la tête.) Je voulais laisser tomber, mais je n'y arrivais pas. Alors, je me suis dit que j'allais te parler de ce boulot, histoire de jauger ta réaction quand je

t'annoncerais mon départ.

— Et voir à quel point je serais anéantie. (À la froideur de ma voix, un tic agita sa joue, mais au bout d'un moment, il acquiesça.) Et en ne me voyant pas assez triste à ton goût, tu as décidé de frapper plus fort. Pour trouver ce qui me rendrait vraiment malheureuse. Du coup, tu m'as annoncé que tu partais, non pas pour quelques jours, mais pour une durée indéterminée... et que je ferais bien de sortir avec d'autres garçons pendant ton absence.

— Oui.

Je me redressai.

— Espèce de salopard.

— Hope...

— Non. (Je reculai.) Tu veux des bons points en récompense de ton honnêteté ? Tu m'as blessée dans le simple but de savoir si tu en avais la capacité, de prouver que j'ai des sentiments pour toi ?

— Je ne cherchais pas à voir si tu réagirais. Je voulais que tu réagisses, que tu penses exactement ce que tu as pensé : que je t'avais séduite, que j'étais aussi froid et égoïste que tu le soupçonnais. Je voulais partir et fermer la porte. La claquer, de manière à ne jamais revenir.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, je t'avouerais.

Il se releva, regarda autour de lui, puis s'installa sur le canapé. Je restai assise par terre, les bras noués autour de mes genoux.

— Tout cela m'échappe, poursuivit-il. Ce qui s'est passé ce soir-là au musée. Pourquoi je t'ai tirée de griffes de Tristan et pourquoi, après cela, j'ai eu tant de mal à m'éloigner. Pourquoi, après être parti, je n'ai pas pu rester loin de toi.

Il se déplaça pour avoir une meilleure vue, de l'autre côté de la table basse.

— Bien entendu, j'étais attiré par toi, reprit-il. Rien de plus normal : tu es belle, intelligente et drôle. Mais cela n'explique pas tout : je suis sorti avec d'autres femmes pourvues de ces mêmes qualités. Pourtant, je n'ai jamais ressenti le moindre pincement au cœur quand je m'esquivais au petit matin... à moins d'avoir été contraint d'abandonner un bijou sur place. Au début, je pensais que c'était parce que tu représentais un défi. Tu ne t'intéressais pas à moi et j'avais envie de te faire changer d'avis. Mais même quand tu étais à deux doigts de craquer, je me suis gardé de te séduire. Parce que si je l'avais

fait, je n'aurais eu aucun prétexte pour revenir, et... (Il marqua une pause.) J'avais besoin de cette excuse.

Je me recroquevillai en me demandant si je devais intervenir, mais j'avais le sentiment que je devais garder le silence.

— Je fais des rêves en ce moment. Depuis quelques mois, maintenant... (Il s'interrompit de nouveau, la bouche entrouverte, semblant chercher ses mots.) Cela ne m'arrive pas souvent. En général, cela parle de... loups. Si je n'ai pas muté, je rêve de me transformer. Si je n'ai pas chassé, je rêve de traque. C'est comme un rappel, comme si on me tirait sur la manche. Sauf que ces derniers temps, je rêve de toi. De nous. De... (Il se tut, les mâchoires se raidissant.) cabanes, crachait-il enfin comme s'il venait d'avouer une confession épouvantable. Je rêve de forêts, de cabanes, de nous. Sans personne autour. De t'emmener quelque part, de rester terré avec toi, de faire l'amour et des...

Il avala le dernier mot.

— Des... ?

Il me regarda droit dans les yeux et un tic agita ses lèvres.

— Tu sais ce que j'allais dire. Je le vois dans ton regard. Mais j'insiste sur le fait que ce n'est qu'un rêve. Au réveil, je suis aussi épouvanté que toi.

— Dieu merci.

Il haussa les sourcils.

— Tu m'imagines vraiment vivre dans une cabane ? C'est sans doute un symbole. Une pulsion. Pas de t'emmener vivre dans les bois et d'élever une horde de gamins braillant dans tous les coins. Juste... d'être avec toi.

— L'instinct d'accouplement.

Il poussa un léger grognement. Mais au lieu de me houspiller comme je m'y attendais, il détourna le regard vers la fenêtre, comme s'il savait que j'avais vu juste, mais détestait l'entendre.

— C'est compréhensible, non ? dis-je. Tu as cinquante ans et toujours pas d'enfant. Il est évident que le besoin de te reproduire doit se faire sentir...

— Et c'est pour ça que je me transforme en homme des cavernes en train de fantasmer sur la première femme en âge de procréer que je croise ? D'une certaine manière, j'aimerais que ce soit aussi simple : un impératif biologique. (Il se leva et gagna la fenêtre en me tournant le dos.) J'ai souvent entendu d'autres loups-garous parler de leur

difficulté à s'adapter à leur existence solitaire, à lutter contre le besoin de trouver une compagne pour s'installer avec elle. Je compatissais quand c'était dans mon intérêt, mais en mon for intérieur, je les traitais d'imbéciles. De faibles. Cherchant à se convaincre que c'était une question d'instinct parce qu'ils n'avaient pas le cran d'admettre la vérité : qu'ils voulaient une femme, avec des enfants et une petite maison aux volets bleus. Je n'avais jamais ressenti le besoin de rester avec une femme jusqu'au matin, et encore moins de passer ma vie avec elle. J'étais donc la preuve vivante que l'instinct d'accouplement n'existe pas. Mais, manifestement, c'était juste que je n'avais pas trouvé...

Il laissa sa phrase en suspens et contempla la nuit. De lourdes secondes s'étirèrent en minutes.

— Et c'est un boulet, n'est-ce pas ? demandai-je. C'est bien ça, le problème, non ? (Il jeta un coup d'œil dans ma direction. Je me levai pour aller me percher sur le bord de la table basse.) Tu vis seul depuis l'âge de seize ans. Depuis la mort de ton père. Personne ne compte pour toi. Ni dans ta vie amoureuse, ni dans ta vie amicale. Tes relations se limitent à de vagues connaissances que tu peux abandonner du jour au lendemain... voire tuer, si elles se mettent en travers de ton chemin. Et un jour, tu rallies la Meute, mais tu gardes une attitude très ambivalente. Tu vois ça comme un accord commercial et tu limites au maximum toute relation sociale. Et maintenant, tu m'as, moi. Quelqu'un qui risquerait de te demander de t'engager, ce que, comble de l'horreur, tu pourrais avoir envie de faire. Qu'est-ce que c'est embêtant !

Il eut un rire rauque.

— Tu ne peux pas t'en empêcher, hein ? Pour toi, tout revient à la même chose : je ne suis qu'un monstre d'égoïsme.

— J'ai tort ?

Il croisa mon regard, puis se retourna vers la vitre.

— Saleté.

Je le rejoignis sur la pointe des pieds pour lui déposer un baiser sur la nuque. Du moins, c'était le plan. À peine avais-je approché les lèvres de son col qu'il tourna la tête, surpris par mon apparition. Lui entourant la taille de mes bras, je me penchai pour poser la joue contre son dos.

— Tu te souviens de notre rencontre ? Avant de partir, tu m'as dit que tu craignais de te rendre ridicule à mes yeux. C'est ce que tu redoutes, encore aujourd'hui. De te retrouver à faire des choses qui

jusqu'ici te paraissaient inimaginables, que tu raillais chez les autres, qui te feraient paraître grotesque.

Il poussa un soupir.

— Tu n'as vraiment aucune indulgence envers moi, pas vrai ? Tu ne penseras jamais que je puisse être motivé par une pensée altruiste, comme la crainte de te faire mal. Ou romantique, comme la peur d'avoir le cœur brisé.

— Avoir le cœur brisé, ça n'a rien de romantique. C'est juste une jolie expression pour dire qu'on s'est fait avoir : qu'on s'est ouvert à quelqu'un qui en a profité. Quant à me faire mal, je crois effectivement que ça rentre en ligne de compte, mais je ne pense pas que ce soit le facteur déterminant.

— Ah. Et ce serait quoi, alors ?

— Qu'une relation avec moi serait non seulement embêtante, mais potentiellement embarrassante. Après toutes ces années de bonheur solitaire, pourquoi tout compromettre pour une relation qui risquerait de ne pas fonctionner ?

— On dirait que tu essaies de me dissuader.

Je déposai un baiser sur le dos de sa chemise.

— S'il y a une chance pour que j'y parvienne, je crois que ça vaudrait mieux.

— Non, je ne pense pas.

Il se retourna, m'attira contre lui et m'embrassa. Puis il attendit. Après quelques instants de silence, il soupira.

— Je te confesse mon plus grand secret, je mets mon âme à nu, mais tu ne me tendras pas la moindre perche, c'est ça ?

— Si tu attends que je te dise que l'idée d'être la compagne d'un loup-garou est incroyablement romantique, ou que je me pâme devant toi...

— Dieu m'en préserve.

— Alors, certes, ma grand-mère serait ravie que je sorte avec quelqu'un. Mais je ne suis pas sûre qu'un voleur loup-garou âgé de cinquante ans corresponde à sa conception d'un gendre idéal.

— On passera sous silence ma vraie nature. Et ma profession. (Il marqua une pause.) Et mon âge.

— Et si tu me demandais si ça correspond à la mienne... ?

— Tu me répondrais que non.

— Désolée. (Je levai les yeux vers lui.) En revanche, si tu me demandais si c'est ce que je veux, ma réponse pourrait bien être différente. Je ne te garantis rien. Mais il y a une forte probabilité.

— Je m'en accommoderais.

Il me souleva et me porta jusqu'à la chambre.

Lucas : 3

J'étais dans mon lit, attendant que le réveil sonne. Paige était couchée en chien de fusil, tournée vers moi, les couvertures rejetées au niveau de la taille. Elle s'était couchée nue ; la nuisette qu'elle portait désormais laissait entendre qu'elle était descendue à un moment de la nuit. Le vêtement était froissé et un sein dépassait du rideau de ses longues boucles, peinant à se libérer, à peine retenu par les quelques centimètres de soie demeurant sur son téton. Il n'aurait fallu qu'un léger pincement sur les plis du tissu pour qu'il parvienne à s'échapper. D'habitude, j'aurais contribué à sa fuite, avant d'éteindre le réveil et de trouver un moyen moins tonitruant de la réveiller. Mais nous avons passé la soirée à travailler sur un nouveau sort, et même si cela ne justifie pas mon hésitation de manière évidente, il faut savoir que les méthodes de travail de Paige sont pour le moins exotiques.

En matière de sorts, Paige est aussi avide de connaissances que moi. Mais ça ne l'empêche pas de pimenter de temps à autre ses séances d'apprentissage. L'attraction de la veille était l'une de mes préférées : le strip-sortilège. À chaque incantation ratée, on enlève un vêtement. Étant donné qu'il s'agissait d'un sort nouveau et complexe, la première étape n'avait pas duré longtemps, et nous nous étions retrouvés nus comme des vers. Ce qui nous avait conduits au deuxième stade, au cours duquel, au moindre signe de succès, le « gagnant » obtient une faveur de la part du « perdant ». Une fois le sort maîtrisé, nous étions épuisés, à peine capables de trouver le chemin du lit. Et six heures plus tard, je ne m'en étais toujours pas remis. Toutefois, cela ne m'empêcha pas de savourer la vue, et même d'éprouver quelques frissons suggérant que je n'étais pas aussi fatigué que je l'imaginais.

Elle roula sur le dos, repoussant les couvertures sur le côté jusqu'à se découvrir presque entièrement. L'ourlet de sa nuisette lui remonta le long de la cuisse et j'entraperçus sa petite culotte en soie rouge. Le corsage s'était resserré davantage, si bien que son sein était presque libre, et en voyant le téton pointer sous la soie, je sentis que j'avais retrouvé tous mes moyens.

Tirant légèrement sur le tissu, je libérai le mamelon, rond et ferme, la pointe toujours dressée, réclamant mon attention. Mais d'abord, je remontai l'autre côté de la jupe pour dévoiler la parure qui lui couvrait les fesses. Je m'interrompis une minute pour me délecter de la vue.

Le corps de ma femme mérite qu'on s'attarde sur lui : voluptueux,

doux, avec des courbes généreuses placées aux bons endroits. En général, je n'accorde pas beaucoup d'attention à ces attraits, mais dès notre première rencontre, j'avais remarqué ses formes splendides. À cette époque, si une diseuse de bonne aventure m'avait prédit qu'un jour, je me réveillerais avec cette vue tous les matins, j'aurais exigé qu'elle me rembourse. Alors, je crois qu'on peut me pardonner si, de temps à autre, je prends quelques instants pour savourer ma chance.

Voyant l'aiguille se rapprocher du six, j'éteignis le réveil. Puis, je me penchai pour passer la langue sur ce mamelon impatient. La réaction de Paige ne se fit pas attendre ; elle poussa un long gémissement de plaisir qui m'incita à prendre le téton entre mes dents et à le lécher...

Mon portable sonna si fort qu'on sursauta tous les deux... heureusement sans provoquer de blessure.

— On s'en fiche, dis-je en l'attirant de nouveau vers moi.

— Non. (Elle tendit le bras, sa poitrine frôlant mes lèvres, puis me passa le téléphone.) Réponds. Je m'occupe du reste.

Avec un sourire, elle déposa un baiser sur mon torse, puis descendit... Un ordre étant un ordre, je décrochai.

— Lucas ? C'est Karl. On a un problème.

Paige entendit et s'interrompit à quelques centimètres de sa destination. Elle leva les yeux vers moi, m'interrogeant du regard. Je ne voulais vraiment pas répondre, au point que j'envisageai sérieusement de mettre fin à l'appel de manière accidentelle. Elle dut lire dans mes pensées, car elle s'esclaffa, m'embrassa le ventre, puis roula hors du lit en articulant : « Tout à l'heure. »

Maudissant Karl Marsten, je me redressai et lui accordai presque toute mon attention.

J'étais toujours au téléphone lorsqu'une tasse de café fumante apparut près de ma main, glissée discrètement en travers du plan de travail. J'étais passé dans le minuscule bureau jouxtant la chambre à coucher, et je prenais des notes en écoutant Karl me parler. Je fis signe à Paige de rester, mais elle esquissa un geste de la main que je ne parvins pas à décrypter avant de se faufiler hors de la pièce.

— Jasper Davidyan ? demandai-je. D-a-v-i-d-y-a-n, c'est ça ?

— Oui, mais d'après Hope, ce n'est pas son vrai nom, et je suis de son avis. C'est ce qui est mentionné sur son permis de conduire, qui est sans doute un faux.

— Tu dis qu'il se fait appeler Jaz. Avec un « z » ou deux ? Ou un « s

» ?

Il grogna, méprisant à l'évidence ce sobriquet et peu enclin à en aborder les détails. Je poursuivis.

— Donc, Hope n'a détecté aucun signe de chaos dans l'appartement et tu n'as découvert aucune piste étrangère ni sang...

— Non, ça c'est ce que je lui ai dit.

— Ah.

Je sirotai mon café et attendis. De longues secondes passèrent, mais au bout d'un moment, il reprit.

— J'ai repéré du sang sous un fauteuil. À en juger par les traces sur le tapis, on l'avait déplacé pour dissimuler les taches. Et j'ai trouvé un bout de tissu ensanglanté dans les buissons sous le balcon.

— Et tu l'as caché à Hope ?

Il prit un ton glacial.

— Je n'ai repéré que quelques gouttes sous le siège. Juste assez pour souiller un centimètre ou deux, et je n'en ai vu guère plus sur le chiffon, ce qui signifie que personne n'est mort ni gravement blessé. Si Hope était au courant, elle angoisserait, et elle est déjà assez inquiète comme ça.

Je notai le reste de ses remarques, puis raccrochai.

J'étais en train de dresser la liste des mesures à prendre lorsque Paige apparut, les bras chargés de muffins grillés et beurrés pour deux, ainsi que d'un café pour elle. Après l'avoir débarrassée, je la mis au courant de la situation.

— Je ne crois pas que ton père soit impliqué, dit-elle enfin.

C'était effectivement la première question qui m'était venue à l'esprit et je ne me serais pas risqué à répondre de manière catégorique.

— Je n'en écarte pas l'éventualité..., ajouta-t-elle.

— C'est toujours plus sage, murmurai-je.

— ... mais à moins qu'il ne me manque une information capitale, je ne vois pas quel avantage il pourrait en retirer. Il a engagé Hope pour infiltrer le gang. D'accord, il espère aussi l'attirer du côté obscur, mais c'est un homme pragmatique, et il voudra un retour sur investissement. Alors je ne vois pas l'intérêt de l'envoyer là-bas si c'est pour étouffer la révolte dans l'œuf trois jours après l'avoir recrutée.

— Je suis d'accord.

— A-t-elle parlé à ton père depuis ?

— Elle était censée l'appeler ce matin, mais Karl a éteint son réveil et passé l'appel lui-même. C'est sans doute plus sage. Il est mieux équipé pour jauger la réaction de mon père.

Elle acquiesça.

— Karl est un excellent détecteur de mensonges.

— Il a raconté à mon père que Hope avait participé à un cambriolage la veille au soir et qu'elle dormait encore. D'après Karl, mon père n'a pas eu l'air surpris ni de s'attendre à autre chose. Il lui a répondu qu'elle pouvait l'appeler plus tard si elle le souhaitait, ou attendre leur rendez-vous téléphonique du lendemain.

— Tu crois que ces deux garçons ont pris la fuite ?

Je pris un bout de muffin.

— Selon Hope, ils étaient heureux d'appartenir au gang, même après avoir été tabassés et détroussés. Et Karl en convient. D'après ses constatations, ils n'avaient aucune intention de partir.

— Alors, quelles sont leurs théories ?

— Hope soupçonne des éléments véreux au sein de la Cabale.

— Comme ce qu'il lui est arrivé.

— Tout juste. Karl songe à un coup monté de l'intérieur. Il veut enquêter sur le chef du gang.

— Il a une dent contre les Cortez, alors il descend ses propres sbires et accuse la Cabale ? Vicieux. Pas étonnant que Karl ait pensé à ça. Et Hope ? Qu'est-ce qu'elle en pense ?

— Il ne lui en a pas parlé. Pas plus que du sang qu'il a trouvé, ce que j'ai du mal à comprendre. Hope n'est pas vraiment le genre de fille à paniquer à l'idée qu'ils se soient fait agresser.

— Elle est proche d'un des deux. Sûrement de ce Jaz. (Elle posa sa tasse.) Si Karl ne veut pas lui parler du sang, c'est qu'ils sont plus que de simples connaissances, du moins l'un d'eux. Karl ne les connaît pas, mais il est convaincu qu'ils n'ont pas pris la tangente. Et vu la façon dont il parle d'eux, il n'a pas l'air de porter Jaz dans son cœur. Pourquoi aurait-il un problème avec un jeune homme dont la disparition inquiète tant Hope ? La réponse tient en un mot : le sexe. (Elle sirota son café, réfléchissant quelques secondes.) Ou du moins la jalousie. Karl et Hope ont eu une relation, ou ont failli en avoir une.

— Ça m'a complètement échappé.

— Je me trompe peut-être. Mais dans le cas contraire, nous avons

un autre suspect à envisager.

— Karl.

Lucas : 4

Page s'installa devant son ordinateur pour essayer de trouver des informations sur les membres du gang. Aussi honnête soit-elle, c'était une spécialiste du piratage informatique à l'époque de la fac, et elle ne voit aucune raison de ne pas mettre ses talents au service d'une noble cause.

Le concept de violer des principes éthiques pour atteindre un but moralement acceptable est une chose que Paige a du mal à envisager, en tout cas plus que moi. Mais si cette violation n'entraîne aucune victime, et qu'elle est la seule à se mettre en danger, alors elle n'hésite pas à le faire.

Il était désormais 7 heures – 10 heures à Miami –, soit une heure raisonnable pour téléphoner. J'avais la main sur le combiné quand il sonna. C'était pour Paige, de la part de Gillian MacArthur, l'une des étudiantes de son école d'apprenties sorcières. Paige donne des cours à distance à un groupe de quatre jeunes filles, celles qui ne peuvent pas se mêler à leurs consœurs. La vie est parfois compliquée pour les sorcières. Leur principale institution, le Convent, s'efforce davantage de cacher leurs pouvoirs que de les développer.

L'opposition entre sorcières et mages n'arrange rien, pas quand on sait que les Cabales sont gérées par des mages. Ce sont des ennemis héréditaires, et ce en vertu de préjugés ridicules qui perdurent jusqu'à nos jours. À en croire les sorcières, elles ont pris sous leur aile les mages les plus faibles, leur ont appris à accroître leur puissance et se sont fait remercier en étant livrées aux inquisiteurs, laissant le champ libre aux lanceurs de sorts pour régner sur le monde surnaturel. Pour être plus précis, elles accusent la toute première Cabale – celle des Cortez – d'être à l'origine de cette trahison. Bien entendu, la version des mages est tout autre. Les sorcières nous auraient bel et bien aidés à affûter nos talents, mais quand nous sommes devenus trop puissants, elles nous auraient dénoncés aux inquisiteurs, et nous aurions répliqué en leur rendant la pareille. Je soupçonne la vérité de se trouver quelque part au milieu.

Lésées par la faiblesse du Convent américain et leur exclusion des Cabales, les sorcières manquent de poids au sein du monde surnaturel, chose que Paige essaie de changer. Son école constitue un pas dans cette direction. Toutefois, ce jour-là, elle ne resta pas longtemps au téléphone, promit de rappeler, puis me tendit le combiné.

Je composai le numéro de mémoire. Il fallut six sonneries avant que

quelqu'un décroche. Ce n'était pas inhabituel, dans une maison où personne n'était pressé d'entrer en contact avec le monde extérieur et se figurait que s'il s'agissait d'un ami, il saurait patienter.

Une femme répondit, d'une voix sympathique mais distante, résignée à prendre l'appel puisque personne ne le ferait à sa place.

— Elena, c'est Lucas.

Le ton se fit plus chaleureux.

— Salut, Lucas.

On discuta pendant une minute, puis je lui demandai de me passer Clayton. Il était dehors, avec les enfants, et il me fallut patienter quelques instants avant qu'il prenne le téléphone.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Aucune amabilité échangée. Pas même un « Salut ». Chez n'importe qui d'autre, cela sous-entendrait que mon appel n'était pas le bienvenu. Chez Clay, il n'y avait aucun message sous-jacent. Pourquoi s'embarrasser d'un « Allô » alors que le simple fait de parler signalait sa présence ? Pourquoi s'enquérir de la santé de Paige, de la mienne ou de celle de Savannah alors qu'Elena l'aurait prévenu si l'on avait été malades ? Pour Clay, les politesses n'avaient aucun intérêt, et je dois avouer qu'il est parfois agréable d'aller droit au but sans avoir à perdre cinq minutes en conventions sociales.

— J'ai une question hypothétique à te poser au sujet de Karl.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— S'il s'était attaché à une femme et qu'elle s'était rapprochée d'un autre, pourrait-il réagir de manière... violente ?

— On parle de Hope, c'est ça ?

— Pas nécessairement. Je t'ai dit que c'était une...

— ... question hypothétique. (La ligne crépita lorsqu'il se déplaça, sans doute pour s'affaler sur le canapé et se mettre à l'aise.) S'il ne s'agit pas de Hope, alors la réponse est « non », parce que Marsten ne s'attache à aucune femme, à personne, d'ailleurs, sauf à cette fille. En revanche, si Hope est concernée, ce que je soupçonne, alors la réponse est différente.

— Bon, d'accord, c'est Hope.

— Donc, elle s'est rapprochée d'un autre type et tu me demandes s'il pourrait se montrer violent ? Envers elle ? Non.

— Je pensais plutôt à l'autre gars.

— Le rival ? Oui, il pourrait. Je ne dis pas qu'il le ferait, mais c'est une éventualité.

— Violent à quel point ?

— Écoute, dis-moi plutôt ce qui se passe. Oui, oui, je sais, secret professionnel, tout ça, mais tu sais très bien que je serai muet comme une carpe. La seule personne à qui j'en parlerai, c'est Elena, mais c'est une évidence.

Je lui expliquai la situation.

— Merde, dit-il lorsque j'eus fini. Donc, tu me demandes si Marsten pourrait se débarrasser de son rival de manière permanente ? J'aimerais le rayer de ta liste des suspects en te répondant « non ». (Un bruissement, comme s'il changeait de position.) Tu es au courant que Marsten a attaqué la Meute, n'est-ce pas ? C'était, il y a quoi, six ou sept ans ? Parce qu'on refusait de lui accorder un territoire à moins qu'il nous rejoigne ?

— Tu m'as raconté, oui.

— Eh bien, faute d'un endroit où s'installer, il emménageait dans une ville pendant quelques mois et se l'appropriait. Dès qu'un cabot se pointait, il le traquait et l'emmenait dîner dans un restaurant huppé. Il lui offrait tout ce qu'il désirait, réglait la note, conversait avec lui, se montrait aussi charmant qu'il sait l'être. Puis, il lui annonçait qu'il avait jusqu'à l'aube pour déguerpir. Et en cas de refus ? Elena recevait un appel ou une lettre l'informant qu'elle pouvait supprimer ce cabot de ses dossiers.

— Parce qu'il l'avait tué ?

— Bien sûr. Karl n'est pas idiot. Il sait qu'on n'élimine pas un rival en distribuant de simples avertissements, voire en lui fracturant un os ou deux. En assassinant ces cabots, il faisait passer un message : on n'empiète pas sur son territoire.

— Et dans le cas présent, son territoire serait Hope.

— Mais en tuant ces gosses, Karl n'envoie de message à personne, si ce n'est à Hope, et aussi froid que puisse être cet enfoiré, je ne le vois pas faire une chose pareille. Est-ce qu'il aurait pu passer chez ce type pour l'effrayer et les choses auraient dérapé ? Cela me semble peu probable, mais qui sait ? La question n'est pas de savoir s'il est impliqué, mais s'il en est capable. Et la réponse est « oui ».

Maintenant, dis-moi... Est-ce qu'Elena est au courant de cette mission ? Parce qu'elle se sentira sur la touche si...

J'entendis un murmure. Elena.

— Une seconde, dit Clay.

Il ne prit pas la peine de couvrir le combiné.

— Il faut y aller, annonça Elena. Les bébés nageurs, tu te rappelles ?

Clay laissa échapper un juron.

— C'est un « non » ?

— C'est un « Putain, pourquoi on n'achète pas simplement une piscine ? »

— Parce que l'important, ce n'est pas d'apprendre à nager, mais de les sociabiliser.

Il pesta de nouveau.

J'envisageai de raccrocher, mais Clay m'aurait rappelé, incapable de comprendre que je trouvais grossier d'être mêlé à une conversation privée.

— Ils adorent jouer avec les autres gamins, poursuivit Elena. Tu les as vus s'amuser la semaine dernière sur l'aire de jeux ? Tu as vu Kate essayer de suivre les autres enfants ?

— Elle les traquait.

Elena vitupéra à son tour.

— Elle a dix-huit mois ! Elle ne ...

— Elle était à l'affût et je m'y connais.

— Et j'imagine que Logan était tapi exprès dans les buissons. Elle était censée les conduire droit dans le piège, et il leur sauterait...

— Merde, je n'aurais jamais pensé à ça.

Elle poussa un grognement exaspéré, puis le pinça ou lui donna une petite tape, car Clay s'écria : « Aïe ! » La ligne grésilla.

— Lucas ? (C'était Elena.) Excuse-le, encore une fois.

— Ce n'est rien. Dis-lui que je lui parlerai plus tard.

— Je lui rappellerai de te téléphoner... s'il n'est pas traumatisé pour avoir passé une heure dans une piscine remplie d'humains.

— Ça me met mal à l'aise, s'exclama Clay au loin. Ça ne me...

— Au revoir, Lucas.

Elle raccrocha.

Hope : Cadeaux d'anniversaire

Quand je me réveillai, j'étais seule et songeai aussitôt au matin qui avait suivi cette Saint-Valentin. J'espérai que son absence ne s'expliquait pas par un nouveau sursaut d'angoisse. Si ses explications de la veille avaient rendu le souvenir moins douloureux, je n'aurais pas pu supporter une deuxième claque.

Alors que je repoussais les couvertures, la porte s'ouvrit. Karl entra avec un café, chaud et provenant du même endroit que la veille. Même si j'avais disposé d'une cafetière, il serait tout de même sorti. Ayant déjà goûté à ses cafés, je lui en étais reconnaissante.

Trem pant mes lèvres, je fermai les yeux.

— Mmm.

— J'ai fait quelques courses : des œufs, du bacon, du pain... en priant pour que tu aies un grille-pain.

— Tu vas me préparer un petit déjeuner ? Waouh.

Il me jeta un regard mauvais.

— Tu sais très bien que je ne sais pas cuisiner.

— Eh bien, j'espère que tu comptes essayer. Parce que me demander de faire à manger n'est pas le meilleur moyen de m'inciter à vivre en couple avec toi.

— Ça veut dire que je dois annuler ma réservation pour une cabane dans les Poconos ?

J'éclatai de rire et me levai du lit.

— Je vais le faire, Karl, mais uniquement parce que c'est ton anniversaire... et parce que, comparé à l'exil au fond des bois et à l'enfantement, ça me semble relativement bénin. Mais, il faut d'abord que j'aille prendre une douche... (Mon estomac gargouilla et je m'arrêtai net.) Bon, petit déjeuner en premier.

— Merci.

Je me dirigeai vers la penderie, mais Karl me retint.

— Inutile.

— Si tu me demandes de te préparer à manger en tenue d'Ève, je sais bien que c'est ton anniversaire, mais la réponse est « non ». Je n'ai aucune envie de me faire brûler par les projections d'huile.

Il me tendit la chemise blanche qu'il avait portée la veille.

- Je vois. Tu veux montrer que je suis ta propriété ?
- Tu ne pouvais pas simplement la mettre, hein ? Il fallait que tu te fendes d'une petite pique.
- Au moins, je ne t'accuse pas de vouloir laisser ton odeur sur moi. Il m'aida à enfiler le vêtement.
- Je crois bien que c'est déjà fait.
- C'est bien pour cela que je suggérais une douche.
- Je ne me plaignais pas. D'ailleurs...
- Non, non, ne le dis pas. (Je baissai le regard vers la chemise à moitié boutonnée.) Est-ce que j'ai au moins le droit à une culotte ?
- C'est mon anniversaire.
- Tu comptes vraiment en tirer le maximum ?
- En tout cas, je vais essayer.

Je commençai à faire frire du bacon et griller du pain. Les tranches allaient refroidir avant que j'aie eu le temps de les recouvrir d'œufs, mais ce n'était que le premier service. Même sans entendre gargouiller son ventre, j'avais compris qu'il mourait de faim à sa façon d'arpenter la pièce. Aussi, je lui tendis deux tartines, ce qui sembla suffire à détourner son attention vers d'autres sujets... comme de passer les mains sous ma chemise tandis que je me tenais devant la cuisinière.

Au début, il se contenta de m'effleurer les cuisses et les fesses. Puis il glissa les doigts entre mes jambes. En retournant le bacon, j'écartai les jambes et il s'insinua en moi. Je restai là, la spatule en l'air, le bacon oublié dans la poêle... jusqu'à ce que l'odeur du porc brûlé me rappelle son existence.

— Distracte ? demanda-t-il en s'enfonçant en moi.

Je réprimai un gémississement.

— Peut-être. Mais c'est toi l'affamé, alors si c'est immangeable...

— Ce ne sera pas ta faute.

Je me cambrai en me déhanchant. Soudain, je sentis autre chose que ses doigts. Je me penchai en avant, me hissant sur la pointe des pieds... pour recevoir une projection d'huile sur le visage.

Il m'attira en arrière, puis me murmura à l'oreille : — Désolé. Ça ne marchera pas très bien, de toute façon. Sauf si on te trouve un tabouret.

— Traite-moi de naine pendant que tu y es.

— De petite, ça suffira.

Il me retourna pour lui faire face, et me hissa sur le plan de travail, à côté des plaques. Puis, il remonta la chemise le long de mes cuisses, noua mes jambes autour de lui et me pénétra. J'étouffai un petit cri.

— Prendre une femme pendant qu'elle cuisine... Tes fantasmes trahissent ton âge, Karl.

— C'est une plainte ?

— Une observation.

— Ah.

— Mais si le bacon finit carbonisé...

— ... ce sera ma faute. J'ai conscience du risque. (Il s'enfonça en moi.) Et j'assume.

Au cours du petit déjeuner, Karl voulut discuter de Jaz et de Sonny. J'aurais préféré ne pas en parler. En entendant le nom de Jaz, mon estomac se retourna. J'étais inquiète pour lui et je tenais absolument à le retrouver pour m'assurer qu'il était sain et sauf. Mais ensuite quoi ? Comment lui expliquer la situation ?

« Dieu merci, tu es de retour, Jaz. Euh, mais, tu sais, cette soirée de rêve que tu m'avais promise... »

D'accord, au début, si j'avais voulu sortir avec lui, c'était surtout à cause de Karl, pour l'effacer de mon esprit, mais ça n'avait pas été un simple flirt. Je l'appréciais vraiment, j'avais de la tendresse pour lui, et cela ne faisait qu'empirer les choses.

Mais si je tenais tellement à lui, je devais mettre ma culpabilité de côté pour me concentrer et essayer de comprendre ce qui lui était arrivé. Karl évoqua l'éventualité que cette disparition soit l'œuvre d'un membre du gang. Il sembla surpris que j'en convienne. S'attendait-il à ce que je prenne la défense de gens que je ne connaissais que depuis quelques jours ? Nous n'avions pas affaire à une bande de boy-scouts.

Toutefois, lorsqu'il me confia qui il soupçonnait, je n'étais pas d'accord. Est-ce que Guy irait jusqu'à tuer un membre de son équipe pour arriver à ses fins ? Éventuellement. Mais ce ne serait pas Jaz.

On décida de se rendre au club pour y jeter un coup d'œil pendant que tout le monde dormait, après avoir passé la nuit à chercher Jaz et Sonny. Il était peu probable qu'on découvre une note intitulée « Pourquoi j'ai tué mes coéquipiers » cachée au fond d'un placard. Mais

si Guy avait conservé une trace de ses embrouilles avec la Cabale, c'était là qu'elle se trouverait.

La veille, Karl s'était offusqué du manque de sécurité au club. Apparemment, cette remarque était à mettre sur le compte de sa mauvaise humeur, car fracturer les portes s'avéra bien au-dessus de mes capacités et Karl lui-même éprouva quelques difficultés à nous faire entrer.

Une fois à l'intérieur, on se divisa pour faire le tour du bâtiment et s'assurer qu'on était seuls. Karl se chargerait du bureau tandis que j'examinerais la salle principale et les réserves.

En traversant le club, je me rappelai la première fois où j'étais venue avec Bianca. Là, seule dans ce silence surnaturel et cette obscurité effrayante, c'était encore pire.

J'avancai à l'aveuglette autour des tables de billard tandis que je contournais la piste de danse. Devant moi, je vis ces tables où nous avions bu après le braquage. Je contemplai le tabouret où je m'étais assise sur les genoux de Jaz.

S'il n'avait pas disparu, est-ce que la soirée de la veille aurait été différente ? Non. Si Karl et moi avions trouvé un autre moyen de surmonter notre colère, j'aurais été là de la même manière, à me demander comment annoncer la nouvelle à Jaz.

Est-ce que je m'étais servie de lui ?

D'une certaine façon, oui. J'avais tiré profit de notre relation pour me consoler de Karl.

Une partie de moi voulait croire que mon intérêt pour lui était purement physique. Il était jeune, séduisant et attiré par moi : le mélange parfait pour que l'alchimie opère. Admettre que j'avais des sentiments pour lui m'aurait paru comme une trahison envers Karl. Quelque part en moi, une sorte d'idéalisme romantique me poussait à croire que Karl était tout ce que je voulais.

Mais une sorte de complicité s'était installée entre nous. Si Karl n'avait pas existé, je crois qu'il aurait pu se passer quelque chose de fort entre Jaz et moi.

— Comment êtes-vous entré ici ?

La voix de Bianca me fit sursauter. Mais quand je me retournai, je ne la vis pas.

— Je vous ai posé une question.

Elle parlait d'un ton sec. Je sentais sa colère me parcourir le corps tandis que je scrutais l'obscurité.

— Je vous laisse cinq secondes pour vous présenter, sinon je vous raccompagne jusqu'à la sortie. Après avoir appelé les vigiles.

Un homme s'esclaffa, puis une voix inconnue déclara : — Il n'y a personne d'autre que nous ici, Bianca.

— Je vous connais ?

— Tu devrais.

La voix se rapprocha et une pointe de peur perça dans sa colère. Fermant les yeux, je fis le tour de la piste en m'arrêtant lorsqu'une petite voix me dit : « Amateurs de chaos, par ici le buffet. » Quand je soulevai les paupières, je me trouvais devant la porte menant aux réserves.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Bianca.

— Ttt... ttt... Garde tes distances, bébé. À moins que tu ne veuilles te retrouver avec une brûlure au troisième degré.

Sortant le revolver de mon sac, je pressai le pas.

Hope : Un goût macabre

Tournant lentement la poignée, j'entrouvris le battant. Un flot de lumière baigna l'encadrement. Tout était silencieux. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Quatre pièces, toutes fermées. Si mes souvenirs étaient bons, les deux premières contenaient des produits d'entretien et les deux dernières servaient de réserves pour le bar.

— Une dernière fois, dit Bianca. Qu'est-ce que vous voulez ?

Sa voix résonna à la fois dans ma tête et de l'autre côté du couloir. Je levai mon revolver et avançai à pas de loup, craignant d'entendre mes chaussures crisser sur la peinture du béton.

— Je veux que tu transmettes un message à ton patron, dit l'homme. De la part de Benicio Cortez.

Je me mis à courir en essayant de ne pas faire de bruit.

— Lequel ? demanda Bianca.

— Tiens, attrape !

Je reculai en trébuchant, frappée par une vague de chaos si forte qu'elle me laissa paralysée, comme aveuglée.

Je plissai les yeux pendant que mon cerveau hurlait, sachant ce qui allait arriver et luttant pour empêcher...

Je vis le visage de Bianca. Sentis sa panique, qui se mua en pure terreur lorsque, voyant l'arme se lever vers elle, et le tueur appuyer sur la détente, elle comprit qu'elle ne pourrait ni s'échapper, ni crier, qu'elle n'en aurait pas le temps. La balle s'échappa du canon, presque en silence, et l'atteignit en pleine tête. J'entendis sa dernière pensée, un cri de protestation : « *Non ! Pas moi ! Pas maintenant !* » Puis... le silence.

J'avais perçu son horreur ; elle m'avait glacé le sang, et pourtant, j'étais restée impassible, dévorée par le chaos qui m'avait submergée, me laissant tremblante, le souffle coupé et... frissonnante.

La première fois que j'avais senti la mort, c'était au cours de cette soirée avec Karl. Mais la sensation avait été trop forte, comme après mon tout premier verre d'alcool : j'étais restée étourdie, incapable de ressentir le moindre plaisir. Et Dieu sait que j'avais été soulagée de me dire que, malgré cette attirance sordide pour le chaos, je n'en tirerais jamais aucune satisfaction. C'était déjà ça. Il ne m'avait pas fallu longtemps pour me rendre compte de mon erreur. Comme avec l'alcool, il n'y a que la première fois qui coûte.

À mesure que la vision s'estompait, je vis un homme se pencher au-dessus du corps de Bianca. Taille moyenne, cheveux bruns, la bonne trentaine, latino, vêtu d'un blouson épais et d'un pantalon large.

Il vérifia le pouls de Bianca. Aucune onde chaotique n'émanait de lui. Faute de substance pour la nourrir, la vision continua à disparaître.

La porte s'ouvrit à la volée. L'homme s'engagea dans le couloir, et l'espace d'une seconde, je me retrouvai paralysée. Puis il pivota et croisa mon regard, les yeux écarquillés de surprise. C'est alors que je pris conscience, avec un calme étrange, que je me tenais à six mètres du type qui venait d'abattre Bianca. Grisée par le chaos, j'avais les réflexes engourdis. S'il avait levé son revolver et tiré, je ne sais pas si j'aurais été en mesure de réagir.

Mais il se contenta de me regarder, l'air médusé. Je sentis le poids de mon arme dans ma main, mais avant d'avoir pu la pointer sans réfléchir, je me rendis compte qu'il avait l'avantage. Les bras ballants, je restai là, tenant le revolver d'une main maladroite, le chaos abolissant toute volonté.

Je pivotai et pris mes jambes à mon cou.

La porte n'était qu'à quelques pas, mais je courus en zigzag plutôt qu'en ligne droite, me rappelant mes cours de défense contre les sortilèges. Mon cerveau prit les devants, me déroulant une carte du club pour m'exposer toutes les cachettes possibles.

Je n'avais pas d'autre choix que de me cacher. Toutes les issues étaient à au moins quinze mètres, et je n'aurais jamais pu les atteindre sans écoper d'une balle dans le dos.

De toute façon, je n'avais pas l'intention de m'échapper. J'avais un revolver et il était hors de question que je laisse l'assassin de Bianca s'enfuir.

Claquant la porte derrière moi, je fonçai de l'autre côté du bar. En apercevant un rai de lumière, je compris que le tireur avait ouvert la porte du couloir. Je m'accroupis, les mains serrées sur mon arme. Fermant les yeux, je perçus ses vibrations ; elles n'étaient pas empreintes de colère mais d'inquiétude, avec la même pensée qui tournait en boucle : « Merde, où est-elle passée ? »

Ma cible était en place. Je n'avais plus qu'à jeter un regard au-dessus du bar, pointer mon revolver et l'abattre. À cette pensée, mon cœur s'emballa, mais ce n'était pas dû à l'excitation.

Je n'avais jamais tué personne.

J'en aurais presque ri. On aurait dit une confession embarrassante,

un peu comme si j'avais avoué ne jamais avoir conduit de voiture. Dans le monde normal, on considère comme tout à fait acceptable le fait d'être passé à côté de cette « expérience ». C'est même recommandé. Mais dans le monde surnaturel, du moins dans mon métier, il est évident qu'à un moment donné, vous serez confronté au choix de tuer ou d'être tué.

Un jour, Karl m'a dit qu'il ne se souvenait pas de tous les visages des gens qu'il avait assassinés. Non pas que leur nombre soit effarant, mais il en avait tué assez pour qu'il lui soit impossible d'en garder un souvenir précis. Il l'avait dit sans regret, mais sans en tirer de gloire non plus ; c'était juste une réflexion lors d'une conversation sur le danger et la mort dans le monde surnaturel.

Je pouvais envisager les choses de la même manière : tuer ou être tuée. Mais étais-je en danger de mort ? L'homme n'avait pas tiré sur moi dans le couloir. Et je ne percevais plus aucune colère ni menace.

Avais-je une raison valable de bondir, l'arme au poing, et de descendre un inconnu qui n'avait pas esquissé le moindre geste envers moi ?

Toujours accroupie, je me repliai dans un coin sombre entre le bar et le mur, assurant mes arrières, le revolver levé. Il était hors de question que je le laisse s'enfuir. Il détenait des réponses, et Karl saurait les obtenir.

Même si j'aurais aimé le supprimer seule, j'avais davantage de chances de réussir avec l'aide de Karl. Je tendis la main vers le bouton d'alarme, mais je m'interrompis. Si j'appuyais, Karl arriverait en courant... dans une pièce avec un homme armé.

Sortant mon portable, j'entamai un texto. J'avais juste eu le temps d'écrire « bar tueur » quand j'entendis le crissement d'une semelle. Jetant un coup d'œil à l'affichage lumineux de l'appareil, je refermai précipitamment le téléphone avant de me tapir contre le mur.

Soudain, je me rendis compte que j'étais trop exposée. J'avais compté sur mes vêtements sombres et le manque d'éclairage pour lui échapper, mais s'il faisait le tour du comptoir, il me repérerait. Or, pour atteindre l'une des deux issues, il devait le contourner.

Il apparut dans mon champ de vision. À moins de six mètres de moi, canon pointé, balayant la pièce du regard à chacun de ses pas.

Le cœur tambourinant, je me préparai. S'il me voyait, je n'aurais pas d'autre choix que...

Il tourna les yeux dans ma direction... sans s'arrêter sur moi. Je poussai un long soupir de soulagement. S'il dégageait des ondes

chaotiques, je n'arrivais pas à les détecter : elles étaient trop faibles pour passer au travers de ma propre peur.

Le tireur s'éloigna pour se diriger vers le couloir du fond.

Celui... où était Karl.

Je tâtonnai à la recherche de mon portable. Comment l'ouvrir sans enclencher le rétroéclairage ? Bon sang, j'aurais dû le savoir !

L'homme longea le mur. À trois mètres au-dessus de sa tête se trouvait une sorte de grande estrade où je distinguai le contour des tables. Jugeant le tireur suffisamment loin, j'ouvrais mon téléphone lorsque j'aperçus une ombre bouger au deuxième niveau. Puis une silhouette bascula par-dessus la petite rambarde.

Karl atterrit pile sur le dos de l'assassin, en faisant si peu de bruit que l'homme laissa échapper un cri de surprise. Ils se ruèrent l'un sur l'autre tandis que je courais pour couvrir Karl. En passant devant le bar, j'aperçus quelqu'un bouger : une silhouette sur l'estrade, de l'autre côté de la pièce, vêtue de noir, avec un objet en bandoulière, long et...

— Karl ! Là-haut !

Je regrettai aussitôt ces paroles. J'aurais dû être plus claire et j'étais sur le point de crier « Planque-toi ! » quand je vis l'arme se braquer vers moi. Je plongeai, aussitôt imitée par Karl qui repoussa son adversaire pour se mettre à l'abri.

Je me précipitai sous la table de billard la plus proche, puis rampai autour du pied central, de manière à l'interposer entre le tireur et moi. Je m'allongeai à plat ventre, l'arme levée.

J'entendis un petit choc contre la table. Un bruit sourd, à peine audible. Je braquai mon arme dans sa direction.

— Ne bouge pas, m'ordonna Karl.

Même si j'aurais pu le gifler pour avoir fait ce qu'il m'interdisait de faire, pour avoir pris le risque de me rejoindre, je ne pus m'empêcher de sentir une pointe de soulagement lorsque sa silhouette sombre s'approcha de moi.

— Chut, dit-il.

Encore une fois, ce n'était pas à moi qu'il fallait dire ça, mais je préfèrai me concentrer sur l'issue que j'observais auparavant.

Karl se rapprocha pour me chuchoter :

— Ils se replient. Vers la porte latérale. Plus que deux pas. (Il resta là, son souffle chaud frôlant mon oreille.) Ils continuent... Encore... La

porte. Ouverte. Fermée. Silence. Des pas dans le couloir. Ils s'éloignent. On attend. Juste pour être sûrs.

Il se tint immobile, blotti contre moi. Au bout d'une minute, il se massa la nuque.

— Tu vas bien ? murmurai-je. Tu t'es fait mal en...

— Non. Mais je crois que je me suis tordu le cou quand tu as crié.

— Mieux vaut ça que de se faire buter.

— Certes. Et toi ? Je ne sens pas l'odeur du sang, alors je suppose que tu n'es pas blessée ?

— Il a tué Bianca. L'homme sur qui tu as sauté. Je l'ai... vu.

Il croisa mon regard, s'abstenant de me demander si j'allais bien, car il connaissait déjà la réponse et savait que cela n'avait rien à voir avec l'horreur d'assister à un meurtre. Se penchant vers mon oreille, il passa un bras autour de mon dos et murmura :

— On en parlera plus tard.

— Après avoir fichu le camp d'ici, c'est ça ? Avant que quelqu'un découvre le cadavre et nous trouve cachés sous une table.

Il esquissa un sourire.

— De préférence.

Je me redressai pendant qu'il rampait pour s'extraire de sous le plateau. Au moment où j'allais me lever, il me repoussa en arrière et s'abaissa à mes côtés.

— On vient.

Une porte s'ouvrit à la volée et la voix de Tony retentit dans la pièce.

— ... crétins d'agents d'entretien. Exactement comme la dernière fois. Alors Guy se met à flipper, persuadé que les Cortez nous ont cambriolés. Je lui réponds : « Attends, tu ne crois pas que les nettoyeurs auraient pu oublier de réenclencher l'alarme ? » Mais non... Faut que ce soit une conspiration.

— Bianca attend une livraison, répondit Max. C'était peut-être elle.

— Bianca qui aurait oublié de réarmer l'alarme ? Aucune chance.

— Apparemment, elle est toujours occupée avec son inventaire. La lumière du couloir est allumée. On devrait lui en parler.

— Pour qu'on se fasse embrigader ? T'as peut-être envie de compter des cartons, mais pas moi. Je vais faire le tour, voir si Guy est là, et s'il

a des nouvelles de Jaz et de Sonny.

On attendit, le temps que Max et Tony quittent la salle, puis on s'esquiva.

Lucas : 5

Portland est une ville aux nombreux attraits, dont le principal est que je suis le plus loin possible de mon père et de sa Cabale, sans avoir à sortir des États-Unis. Cependant, comme dit le dicton : « qui s'engage à la hâte, se repent à loisir ». Quand j'avais suggéré à Paige de déménager à Portland, mes relations avec mon père étaient au plus mal, et d'une certaine manière, je regrette cette décision. La distance est peut-être un atout, mais s'il arrive un problème à Miami, il me faut des heures pour y arriver.

Paige avait eu la bonne idée de jeter quelques affaires dans un sac et d'imprimer nos horaires de vol après l'appel de Karl, mais il était déjà tard lorsque notre avion survola la Floride.

Partir à Miami n'est jamais une action que j'entreprends à la légère. C'est le siège de la Cabale Cortez, et quand je suis là-bas, il m'est impossible d'oublier qui je suis.

Ce n'est pas que je considère les Cabales comme des entités maléfiques. Et pourtant, j'aurais préféré. Dès notre plus jeune âge, on nous conditionne pour envisager le monde comme dans un conte de fées, divisé entre le bien et le mal, les méchantes sorcières et les belles princesses, les affreux nains et les vaillants chevaliers. Peuplé de gentils et de méchants. Sans juste milieu, sans « circonstances atténuantes ».

On n'aime pas les circonstances atténuantes. Ça complique les choses. On veut que le mal se dissimule sous un masque noir, froid et sans visage. Si le méchant n'en a pas tous les attributs, comment faire pour le haïr ?

Si votre père n'est pas méchant, comment faire pour le détester ?

J'ai été élevé dans un monde où, aux yeux de tous, les Cabales étaient considérées comme des entités bienfaitrices. Ma famille a fondé la première Cabale en Espagne, après l'Inquisition. En voyant notre peuple se faire persécuter par une société qui considérait les créatures surnaturelles comme des êtres maléfiques, nous avons décidé de leur offrir un endroit pour vivre et élever leurs enfants en toute sécurité, où ils seraient libres d'utiliser leurs pouvoirs et de s'en servir pour prospérer. On ne leur donnait pas simplement du travail, mais tout un mode de vie.

J'ai grandi en croyant dur comme fer à ce mythe familial. Quand mon père me faisait visiter ses bureaux, je voyais des gens heureux et

souriants qui le saluaient comme s'il s'agissait d'un roi généreux. J'étais un prince, chouchuté, dorloté. Cependant, en dehors de cette enceinte, j'étais le fils d'une prof célibataire, vivant dans un modeste foyer sur la côte de la Floride, où le nom « Cortez » ne signifiait qu'une chose : « Encore de ces putains de Mexicains. » Est-ce si étonnant que je me sois accroché à ce fantasme si longtemps ? Jusqu'à l'université, jusqu'à cet été où, parti travailler pour mon père, je suis entré dans son bureau au moment même où il dictait un ordre d'exécution, avec autant de nonchalance que s'il commandait de l'encre pour les photocopieuses ?

J'aurais pu me boucher les oreilles et me dire que j'avais mal entendu. Mais mon père m'a appris à ne jamais esquiver une question. J'avais donc fait ma petite enquête et découvert que mon palais était bâti sur des ossements humains. Et tous ces visages heureux et souriants que je croisais depuis mon enfance, alors ? Qu'est-ce que vous croyez ? Moi aussi, je jouerais les employés affables si je savais qu'à la moindre incartade, mon patron répliquerait en envoyant des démons brûler vif toute ma famille.

La vérité m'avait sauté au visage : les Cabales étaient des entreprises nuisibles. Il fallait les détruire.

Aussi, j'avais fait le serment de tout faire pour anéantir les Cabales. Une promesse idiote, arrogante, que seul un adolescent de seize ans peut professer, basée sur une vision simpliste du bien et du mal, que seul un adolescent de seize ans peut exprimer. Je me familiarisais davantage avec la culture et la contre-culture de la Cabale. Je n'étais plus un prince, mais un étranger. Au lieu de me pousser à agir, cette distance ne faisait que me rendre l'image plus claire, de sorte que je commençais à distinguer les niveaux de gris.

Les Cabales représentent bel et bien un foyer pour de très nombreuses créatures surnaturelles. On ne peut pas sous-estimer l'importance de ce fait pour des gens qui, en dehors de ce microcosme, passent leur vie à se cacher ; des gens obligés d'examiner leur enfant blessé et d'évaluer le risque avant de l'emmener chez le médecin. Parmi toutes ces personnes qui sourient et s'inclinent devant mon père, quatre-vingt-dix pour cent le font de bonne grâce et lui sont sincèrement reconnaissants.

S'ils devaient trahir la Cabale, le châtiment serait la mort – une mort atroce –, mais ils n'en ont aucune intention. Bien sûr, ils ont entendu parler de ces familles décimées, mais c'était l'œuvre d'autres Cabales. Évidemment, ils savent que des employés de la Cabale Cortez ont été assassinés pour l'avoir quittée, mais c'est le prix à payer pour continuer à profiter de ses bénéfices. Dont la sécurité. Et si la Cabale

doit tuer un ex-salarié pour protéger ses secrets, qu'il en soit ainsi.

Alors, est-ce qu'une Cabale est intrinsèquement mauvaise ? Non. Est-ce que le mal règne en son sein. Oui. Voilà ce que je combats : la cupidité et la corruption qui émanent d'un environnement où vous n'avez qu'à invoquer une atteinte à la sécurité pour tuer et vous en tirer à bon compte. Pourtant, les gens persistent à voir le monde en noir et blanc. Les êtres surnaturels, par exemple, me considèrent soit comme une fouine, soit comme un sauveur. Étant donné que je ne suis ni l'un ni l'autre, je passe mon temps à les décevoir.

Je refuse de travailler pour la société ou de prendre part à la vie de la Cabale. Cependant, je reste en relation avec son P.-D.G. En me désignant comme héritier, mon père m'offre l'occasion de prendre la tête de la Cabale, de la réformer de l'intérieur, et néanmoins je la rejette. « C'est pourtant simple ! » pourrait-on me rétorquer. « Choisis ton camp : soit tu détestes cette entreprise, et tu lui tournes le dos pour de bon, soit tu veux la changer, et tu la prends en main. » Encore une vision en noir et blanc.

Même en venant à Miami, je déplairais aux deux partis. Pour certains, j'allais m'immiscer dans les affaires de la Cabale, sans même un client pour excuse. Pour d'autres, j'allais laisser mon père m'entraîner une nouvelle fois dans son monde, soi-disant pour l'aider à gérer une crise, prétexte dont il s'était déjà servi quatre ans auparavant, lors de l'affaire Edward et Natacha. Je sais depuis longtemps que je n'ai rien d'autre à attendre lorsque mon chemin croise celui de mon père à titre professionnel. Je ne peux rien y faire. Mais ça ne rend pas les choses plus faciles.

Paige entra dans le terminal et je lui emboîtai le pas. Je portais deux sacs de voyage ; elle avait la sacoche de son portable.

On se fraya un chemin à travers la foule attendant l'arrivée d'un ami ou d'un proche. Six mètres plus loin, Karl était assis, plongé dans la lecture d'un quotidien, seul sur une rangée de chaises. Malgré les cris et les pleurs s'élevant tout autour de lui, il ne levait pas les yeux.

Lorsqu'on émergea de la cohue, il referma son journal d'un coup sec et s'engagea dans le terminal... en s'éloignant de nous. Paige haussa les sourcils à mon adresse. Était-ce par simple prudence ? Ou craignait-il qu'on nous ait suivis ? Au bout d'une dizaine de pas, il s'arrêta, se retourna et nous foudroya du regard, l'air de nous dire : « Bon, alors, vous venez ? » Puis il reprit son chemin, nous laissant à peine le temps de le rattraper.

— On devrait trouver un endroit plus intime, l'avisai-je. Je connais

plusieurs...

— Ici, ce sera parfait.

Il tourna pour pénétrer dans un bar rempli de voyageurs se ravigotant avant de prendre l'avion... ou de rentrer chez eux. À première vue, ce n'était pas le lieu idéal pour discuter de questions surnaturelles, mais un espace public et bondé est toujours plus sûr qu'un endroit désert, où les mots résonnent et où les voisins peuvent s'ennuyer au point de vouloir épier la conversation.

— Où est Hope ? demanda Paige quand Karl lui tira un tabouret, d'un geste semblant plus instinctif que courtois.

— Après la mort de cette fille, Benoit – le chef du gang – lui a ordonné de le rejoindre. Ils se sont retranchés dans le club pour réfléchir à la suite. Personne ne sort.

Voilà qui expliquait sa brusquerie. Il avait hâte qu'on en finisse pour pouvoir repartir. Son empressement était justifié : si Hope devait appuyer à cet instant sur son bouton d'alarme, il lui faudrait au moins une demi-heure avant de pouvoir y répondre.

Karl tira une enveloppe brune de son journal et en sortit une série de clichés grand format, avec du grain et une mauvaise résolution.

— Hope s'est servie de son portable pour photographier les originaux avant de me les envoyer, expliqua-t-il.

La photo du dessus représentait deux jeunes gens, ligotés à des chaises et penchés en avant, semblant si épuisés que seuls leurs liens les maintenaient assis. Le brun avait une sale entaille à la pommette, et la joue recouverte de sang séché. Le blond avait un œil au beurre noir et la bouche tuméfiée.

— Jaz et Sonny, j'imagine ?

Il acquiesça.

— On a retrouvé la photo d'origine près du corps de la fille.

— Avec un mot ?

— Oui, au dos : « Bientôt la suite. »

Cela pouvait signifier tout et n'importe quoi, de « Plus d'informations à venir » à « Ils n'ont pas fini de souffrir », en passant par « D'autres victimes suivront », un message volontairement équivoque pour que le destinataire croise les doigts tout en s'imaginant le pire.

— Et l'assassin a affirmé venir de la part de mon père ? Hmm. Le rapt n'est pas une pratique courante au sein de la Cabale Cortez.

L'issue est trop incertaine : si ça rate, il faut tuer l'otage. Si ça fonctionne, on se retrouve avec un témoin gênant. Si ça marche et qu'on tue le témoin, on ne sera plus jamais en mesure de négocier quoi que ce soit. Claironner qu'il est à l'origine de cette affaire, laisser des preuves de son implication, ce n'est pas...

— ... ton père.

— Non, j'allais dire que ce n'était pas son style.

Karl tapota la table du bout des doigts.

— Ça revient au même. L'important, c'est que...

— Non, excuse-moi de t'interrompre, mais ce n'est pas la même chose. Si mon père souhaite commettre un acte criminel qui risque de nuire à sa réputation, il va recourir à des méthodes qui sortent de ses habitudes.

Karl fronça les sourcils, alors Paige lui expliqua.

— De sorte que si on l'accuse, même ses ennemis diront : « Ce n'est pas le style de Benicio Cortez », et il sera mis hors de cause.

La plupart des gens auraient été choqués d'une telle ruse. Karl, au contraire, avait simplement l'air d'en prendre note.

— Tu n'as peut-être aucune envie de mentionner cette possibilité à Hope, repris-je, mais il est très probable que ces deux jeunes gens soient déjà morts. Sur cette photo, rien n'indique où elle a été prise. En général, quand on veut prouver qu'un otage est toujours en vie, on...

— ... place un journal dans le cadre.

Karl savait de quoi il parlait. Il avait participé à un rapt, celui de Clayton, à l'époque où il combattait la Meute. Lorsqu'il détourna le regard pour observer les passants, je me demandai si je devais voir une pointe de malaise dans son manque d'attention.

Il glissa la photo derrière les autres. La suivante était un cliché en noir et blanc, pris par la caméra de surveillance : elle montrait un homme arpenter un couloir.

Quand je vis le visage de l'individu, je tressaillis. Même si je reconnaissais volontiers que mon père pouvait être impliqué dans cette affaire, je le faisais davantage par instinct de préservation que par conviction. Affirmer qu'il n'aurait jamais pu être l'auteur d'une telle chose risquait de me mener tout droit vers une humiliation cuisante.

— Dois-je en conclure que tu le connais ? demanda Karl.

— Juan Ortega, chef de la sécurité de la Cabale.

— D'après le gang, c'est le même homme qui a tabassé et dépouillé Jaz et Sonny, dit Karl. C'est son appartement qu'ils devaient cambrioler la nuit dernière, avant le kidnapping.

— Est-ce qu'il pourrait travailler pour quelqu'un d'autre ? s'enquit Paige.

— J'en doute. S'il se faisait choper, il serait exécuté. On aurait trop peur qu'il vende des informations sur la Cabale.

— Et s'il voulait quitter la Cabale ?

— Tu veux parler de chantage ? « Laissez-moi partir sinon je tue ces gosses et je vous le colle sur le dos ? » Dans ce cas, mon père accepterait, attendrait que le danger soit passé, puis consacrerait tous ses moyens à le traquer, avant de le torturer pour l'exemple. Ortega en a bien conscience. (Je repoussai les photos vers Karl.) Je ne dis pas que l'implication d'Ortega prouve celle de mon père, mais elle accrédite cette théorie.

Karl passa à la photo suivante. Un homme, grand, blond, avec une cicatrice près de la bouche. Mon cœur se serra.

— Andrew Mullins, dis-je sans laisser le temps à Karl de m'interroger. Un agent de la sécurité, supervisé par Ortega. Je ne le connais pas aussi bien que l'autre. J'imagine que c'est le deuxième tireur ?

Karl acquiesça.

— Bon, repris-je, laisse-moi tout ça et retourne auprès de Hope. Je t'appellerai quand j'aurai des nouvelles.

Hope : Peur et dégoût

La pièce devint floue. Le canon étincela sous la lumière crue. Je serrai les paupières mais le revolver se levait toujours. Le tireur appuya sur la détente. La détonation retentit. Bianca, horrifiée, écarquilla les yeux. La balle...

Stop ! Je n'en peux plus...

Guy m'avait congédiée pendant qu'ils préparaient leur riposte contre la Cabale. *A priori*, cela voulait simplement dire qu'il ne me faisait pas encore tout à fait confiance, mais j'aurais été naïve d'écarter la possibilité qu'il ait vu à travers mon jeu.

Cependant, s'il soupçonnait que j'étais une espionne et comptait me garder prisonnière, il s'y était très mal pris. Max n'avait pas enclenché la serrure de la remise. Je n'avais détecté qu'un sort de sécurité de l'autre côté de la porte, censé les alerter à la moindre tentative de fuite.

Quant au choix de l'endroit, j'en venais à me demander si Guy n'en savait pas davantage sur les semi-démons Expisco qu'il l'avait laissé croire. En étant proche d'une source de chaos si importante, je ne parvenais pas à distinguer leurs pensées ni leurs paroles.

Je venais de voir Bianca mourir pour la vingt et unième fois, et malgré tous mes efforts, la fin était toujours la même : la balle faisait mouche et je hoquetais, frappée par un éclair de chaos que je savourais avec délice.

Toutefois, à l'issue de cette vision, je poussai un gémissement. J'étais à bout de nerfs, le corps tremblant d'épuisement, mais cela n'endigua pas une nouvelle onde de plaisir, ni le profond dégoût que je me portais ensuite.

Quand j'avais compris qu'elle était en danger, j'avais volé à son secours. Mais avais-je fait de mon mieux ? Avais-je couru assez vite ? Lorsque le tueur avait braqué son arme, je m'étais arrêtée, frappée par la vague de chaos. Tandis que je me repassais la scène, cette seconde d'inaction me parut durer de longues minutes, durant lesquelles je restais figée dans ce couloir, les bras ballants, submergée par le chaos.

J'entendis la voix de Tony dans ma tête, pénétrant la brume de chaos.

— ... faut frapper au cœur...

Je dressai l'oreille. Je devais me concentrer pour découvrir ce qu'ils

mijotaient afin d'en avertir Benicio.

Mais était-ce une bonne idée ? À première vue, c'était lui qui avait commandité le rapt ainsi que l'assassinat. Quelle obligation avais-je désormais envers lui ? Je manquais d'informations, j'ignorais qui était réellement l'agresseur et qui était la victime. C'était pour cette raison que Karl avait insisté pour laisser l'initiative à Lucas. Quelle que soit sa fidélité envers sa famille, il attachait plus d'importance à la vérité.

— ... C'est juste que je ne crois pas...

— ... et puis s'enfuir...

Je m'efforçai de distinguer d'autres mots, mais le chaos ne cessait de faire des vagues à mesure que l'ambiance oscillait entre le désir de vengeance et la nervosité.

— ... franchir le barrage...

— ... fais-moi confiance...

Allaient-ils commettre une effraction ?

— ... sera le plus dur...

— ... mais une fois à l'intérieur...

Les murs se mirent à vaciller, puis tout devint noir. Le revolver se leva...

Pas maintenant ! J'appuyai mes mains contre mes yeux, mais les images continuaient à défiler. Je ne pouvais pas rester là. Si je voulais vraiment savoir ce qu'il se passait, il fallait que je...

Lorsque la balle frappa Bianca, mon téléphone bipa pour m'avertir de l'arrivée d'un nouveau message. Si je ne l'avais pas empoigné, je ne l'aurais pas remarqué.

Je l'ouvris maladroitement et poussai un soupir de soulagement à la vue du numéro de Karl. Il m'annonçait juste son retour. Je répondis en envoyant le texto que j'avais déjà préparé, expliquant la situation de la manière la plus succincte et la moins alarmante possible.

Dix secondes plus tard, mon portable sonna.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? aboya Karl avant que j'aie pu dire « Allô ». Fiche le camp, Hope. Bon sang, je n'arrive pas à croire que tu restes plantée là...

— Je ne reste pas plantée là, sifflai-je. Je fais mon boulot. Si je quitte cette pièce, ma couverture est foutue...

— On s'en fout ! Si ça se trouve, ils sont en train de réfléchir à la façon de te tuer.

— Alors pourquoi ne pas avoir jeté un sort de barrage pour m'empêcher de sortir ? Ils...

— Ne prends pas le risque ! Sors de là ou je...

— Arrête de crier et écoute-moi, Karl. Le gang prépare une effraction. Ils sont dans la même pièce que celle où j'étais hier. Quand tu seras là, tu pourras épier leur conversation. Découvrir ce qui s'est passé.

Il s'interrompt, puis demanda d'une voix plus calme : — Où es-tu ? Au cas où j'aurais besoin de te trouver.

— Là où Bianca a été tuée.

— Sors de là, Hope. Tu...

— Il faut que j'apprenne à maîtriser le chaos.

Il lâcha un chapelet de jurons et me fit savoir ce qu'il pensait du fait de me torturer pour les besoins de la science.

— Si on vient te chercher, dit-il au bout d'un moment, appuie sur le bouton d'alarme. Même si tu penses que c'est pour t'apporter du café et des beignets, je m'en fiche. Si ce n'est rien, je m'en irai et personne ne le saura. Mais nom de Dieu, appuie sur ce bouton.

— Promis.

Lucas : 6

À 18 h 30, je franchissais le seuil de la Cabale Cortez. Je ne me posais pas la question de savoir si mon père y serait encore. Pour lui, la journée ne s'arrêtait pas avant 19 h 30. C'était d'ailleurs une leçon qu'il m'avait apprise : si un P.-D.G. veut que ses employés travaillent de 9 heures à 17 heures et ses directeurs de 8 heures à 18 heures, il doit montrer l'exemple en étant présent encore plus longtemps. Malgré tous ses défauts, il traite tout son personnel avec considération et respect, depuis les vigiles jusqu'au conseil d'administration... du moins, quand il ne ressent pas le besoin de les faire torturer, estropier ou exécuter.

Je ne l'avais pas informé de mon arrivée... ni même de ma présence à Miami. Je voulais voir sa réaction sans lui laisser le temps de préparer sa défense. Ce genre de manœuvre ne me fait pas plaisir, contrairement à lui.

Les portes du hall venaient de se fermer derrière moi lorsqu'une des filles de l'accueil et un vigile apparurent à mes côtés. Étais-je venu en taxi ? Fallait-il payer le chauffeur ? Ou conduire une voiture au parking ? Désirais-je un café ? Une boisson fraîche, peut-être, étant donné la chaleur. Étais-je venu voir mon père ? Est-ce que je désirais voir quelqu'un d'autre ? Avais-je besoin d'une secrétaire pendant la durée de mon séjour ?

Paige m'exhorte sans cesse à voir le côté comique de la chose, et il est vrai que c'est totalement grotesque. Mais je n'arrive pas à le tourner à la plaisanterie. À la racine se trouve la plus grande machination de mon père, son complot le plus abouti : ma nomination en tant qu'héritier.

En désignant comme successeur le seul fils n'en ayant aucune envie, il assure la paix entre mes trois frères, ainsi que sa propre sécurité. Ce qui en dit long sur l'état de sa relation avec eux et l'éventualité – tout à fait plausible – qu'ils commettent un parricide pour mettre plus rapidement la main sur leur héritage. C'est une probabilité dont mon père a parfaitement conscience. En procédant ainsi, il leur coupe l'herbe sous le pied et les contraint à travailler davantage, dans l'espoir de convaincre le conseil d'administration qu'ils dirigeraient la société avec succès si jamais ces messieurs décidaient d'exercer leur influence auprès de mon père pour le persuader de changer ses projets.

Et moi, je suis où dans tout ça ? Dans la pire des situations,

aggravée par le refus de mon père de reconnaître que tout cela n'est qu'une ruse. Je lui ai demandé, je l'ai même supplié, d'admettre que ce n'était qu'une manœuvre politique. Mais en vain.

La réceptionniste reprit son poste tandis que le vigile m'accompagnait vers l'ascenseur réservé aux cadres. Ce fut un moment très pénible pour tout le monde. Étant donné mon hostilité envers la Cabale, mon guide ressemblait davantage à une escorte armée, même s'il ne faisait que me montrer le respect qui m'était dû.

La gêne se dissipa lorsque l'ascenseur du parking s'ouvrit, livrant passage à mon demi-frère, William. En m'apercevant, il hésita, semblant jauger ses chances de retraite précipitée. En temps normal, je l'aurais laissé partir, mais à choisir entre embarrasser William ou le vigile, j'optai pour mon frère.

— William, comment vas-tu ?

Je m'avançai vers lui, la main tendue.

Tous les employés du hall se figèrent pour contempler la scène.

— Lucas.

Un bref salut.

— J'étais sur le point d'aller voir Père. Si tu vas dans la même direction, on pourrait monter ensemble.

Faute de pouvoir s'échapper sans paraître grossier, il répondit :

— Oui, bien sûr.

Parmi mes trois frères, William était celui avec qui je m'entendais le mieux, ce qui ne voulait pas dire qu'il nous inviterait, Paige et moi, à un repas du dimanche. Mais au moins, il n'avait jamais tenté de me tuer. Cela ne signifiait pas qu'il acceptait les choses, mais qu'il s'y était résigné. Dans l'ascenseur, je pris des nouvelles de sa femme et de son bébé. Encore un neveu qu'*a priori*, je ne connaîtrai jamais. Les deux fils d'Hector, qui sont désormais des adolescents, ne savent même pas qu'ils ont un oncle Lucas. Quand ils étaient plus jeunes, j'envoyais des cadeaux à Noël et pour leur anniversaire, mais ils m'étaient systématiquement renvoyés. Si bien qu'au bout de quelques années, j'avais fini par me dire que ce serait idiot de continuer, d'autant qu'à l'époque, j'avais du mal à joindre les deux bouts.

Une fois dans le couloir, sachant qu'il risquait d'être observé, William s'efforça de me rendre la politesse en s'enquérant des études de Savannah.

— Tiens, tiens, tiens, s'exclama quelqu'un derrière nous. Si ce n'est pas le vengeur intello. Quel horrible crime avons-nous commis cette

fois ? (Carlos se planta devant moi et tendit la main.) Salut, frèreot.

— Salut, Carlos.

Il fit mine de regarder autour de lui.

— Où est la petite sorcière ? Je me fais des idées ou tu la gardes cloîtrée chaque fois que je suis dans les parages ?

— Elle a d'autres occupations ce soir, mais je suis sûr que tu la verras plus tard.

Il esquissa un sourire carnassier.

— Oh, mais j'y compte bien.

Je me raidis en m'efforçant de ne pas le montrer. Si je le laissais voir qu'il avait touché la corde sensible, il continuerait à tirer dessus. Paige avait toujours repoussé ses avances, mais Carlos aimait qu'on lui résiste.

— William, Carlos, si vous voulez bien m'excuser...

La porte du bureau de mon père s'ouvrit et Hector en sortit.

Lorsque mon frère aîné entre dans une pièce, j'ai la chair de poule et une boule de glace au creux de l'estomac. William et Carlos ne m'aiment pas, mais Hector me hait, de façon presque palpable. Dois-je lui en tenir rigueur ? C'est l'aîné de la famille. Il travaille dur et je n'étais même pas né qu'il jouait déjà un rôle vital au sein de la Cabale. Pourtant, il doit subir l'humiliation de voir mon père faire semblant de me transmettre les rênes de la société.

— Que diable viens-tu faire ici ? demanda Hector en s'avançant.

Même si je le dépassais de dix centimètres, ce fut au prix d'un grand effort que je restai planté devant lui.

— Tu as fait tes valises, Hector ? s'enquit Carlos. Parce que apparemment, on ne va pas tarder à t'envoyer balader.

— Lucas !

J'arrachai mon regard à Hector lorsque mon père lui passa devant pour me prendre dans ses bras. Je ne m'étais même pas détaché de lui qu'il me bombardait déjà de questions. Où était Paige ? Quand étions-nous arrivés ? Comment s'était passé mon vol ?

Mes frères auraient tout aussi bien pu être invisibles. La température autour de nous sembla grimper en flèche, mais mon père ne remarqua rien. Il me conduisit dans son bureau en continuant à m'interroger.

Lorsqu'il s'agit de sa famille, mon père est aussi aveugle que le roi

Lear, attisant jalousies et tensions parmi ses enfants, puis jouant l'étonné quand ils se retournent contre lui. Parfois, c'est un geste calculé, à l'instar de ma nomination en tant qu'héritier. Mais le plus souvent, c'est involontaire, comme lorsqu'il les ignore en ma présence ou qu'il exhibe une photo de moi, petit, sur son bureau... avec ma mère à mes côtés. Que peuvent bien ressentir mes frères à sa vue ? Celle de leur mère est posée un peu loin, et si elle se trouve là, c'est plus par devoir que par envie. Mon père dirait qu'ils sont adultes, qu'ils savent qu'il est séparé de leur mère depuis des années et qu'il aurait divorcé s'il en avait eu les moyens. Mais il néglige totalement l'impact émotionnel.

— Paige est venue avec toi, n'est-ce pas ? dit-il en fermant la porte.

— Elle est à l'hôtel. Elle défait les bagages.

— Lequel ?

— Le *South Continental*.

— Pourquoi ne pas... ?

— Paige l'aime bien.

— J'allais vous suggérer de vous installer chez moi.

Je réprimai un soupir. Je croyais l'avoir pris de court en refusant sa proposition de nous loger dans un endroit plus luxueux, mais je n'avais fait que l'inciter à proposer une offre encore plus difficile à repousser.

— Je lui en parlerai. Mais étant donné qu'elle vient de défaire les valises, je doute qu'elle veuille...

— Demain, alors. Elle sera sans doute occupée par l'affaire qui vous amène, alors j'enverrai quelqu'un à l'hôtel pour récupérer vos bagages.

Deux questions formulées en une affirmation. Ne pas m'opposer à la supposition que j'étais là pour plusieurs jours et que nous étions venus pour des raisons professionnelles, c'était lui faire comprendre qu'il avait vu juste pour les deux.

— Nous ne serons peut-être plus là demain, papa, et ma visite n'a rien d'officiel.

Je m'attendais à le voir dépité, déçu que je ne sois pas tombé dans son piège. Au lieu de cela, il me donna une tape dans le dos en s'esclaffant, et je me rendis compte qu'il m'avait bel et bien dupé... en m'incitant à lui montrer que j'avais retenu les leçons que je prétendais ne pas connaître.

— J'espère qu'elle se joindra quand même à nous pour le dîner ?

J'aurais pu lui rétorquer que je n'avais reçu, et encore moins accepté, aucune invitation de ce genre, mais cela aurait été mesquin. Parfois, il est plus simple de jouer le jeu et de lui accorder de petites victoires pendant que je réserve mon énergie pour les batailles de plus grande ampleur.

Je sortis l'enveloppe de Karl de ma sacoche. Sentant le regard de mon père sur moi, je résistai à l'envie de lever les yeux. Avant qu'il ait le temps de jeter un coup d'œil aux photos, je glissai la deuxième au-dessus de la pile. C'était celle d'Ortega, prise par la caméra de surveillance. Puis je posai les autres à l'envers sur mes genoux.

— Est-ce que Juan Ortega travaille toujours pour toi ?

— Oui, bien sûr.

— Est-ce qu'il était au bureau aujourd'hui ?

— Je t'ai dit qu'il...

— Mais aujourd'hui. Est-ce qu'il était au travail aujourd'hui ?

Il appuya sur un bouton. Une porte, donnant sur une pièce communicante, s'ouvrit et Troy entra. À ma vue, il sourit.

— Salut, Lucas. (Mon père s'éclaircit la voix. Troy s'inclina, feignant de lui obéir.) M. Cortez, je veux dire.

Mon père poussa un soupir.

— Est-ce que Juan Ortega était parmi nous aujourd'hui ?

En tant que garde du corps de mon père, Troy était censé être au courant de toutes les anomalies ayant trait à la sécurité, notamment l'absence inopinée d'un employé. Et vu l'importance d'Ortega au sein de la Cabale, Troy était en mesure de répondre sans même consulter ses fiches.

— Non, monsieur. Il a appelé ce matin pour dire qu'il était malade.

— Est-ce que vous pourriez essayer d'en savoir plus ?

Troy acquiesça et sortit du bureau.

— Troy ? appelai-je. Un instant, je vous prie. (Je me tournai vers mon père.) J'aimerais m'en charger moi-même en allant lui rendre visite.

— Entendu. Trouvez-moi l'adresse, Troy. Nous partirons d'ici une heure.

— Une dernière chose. (M'emparant de la photo du deuxième homme, je la tendis de manière à ne la montrer qu'à Troy.) S'agit-il d'Andrew Mullins ?

— Oui. Un des subordonnés d'Ortega. (Il marqua une pause, puis consulta son PalmPilot.) Également absent aujourd'hui. Manifestement, c'est contagieux.

Je le remerciai. Mon père attendit qu'il ait disparu avant de reprendre :

— J'imagine que ta visite a un rapport avec cette épidémie ?

Je posai la photo d'Ortega sur son bureau.

— Ce cliché a été pris à 11 h 21 ce matin à l'*Easy Rider*. Ortega a dit au bras droit de Guy Benoit qu'il était là pour transmettre un message de ta part. Puis, il lui a tiré une balle dans la tête et a déposé cette photo... (Je pris celle des deux jeunes gens.) ... à côté de son cadavre avec les mots « Bientôt la suite. » écrits au dos.

Je luttai contre l'envie d'observer sa réaction. La stupéfaction et l'effarement sont deux sentiments que mon père sait très bien simuler et... dissimuler. Au bout d'un moment, il secoua la tête.

— Celui qui t'a apporté ça est un menteur, Lucas. Il nourrit un ressentiment envers moi ou la Cabale, ou m'a simplement choisi comme bouc émissaire.

— Ces photos viennent de Hope Adams. Elle était de l'autre côté de la porte quand Bianca a été tuée. Elle a eu une vision, puis a vu Ortega sortir de la pièce, revolver à la main. Mullins et lui l'ont poursuivie jusqu'à ce que Karl les fasse fuir. On a les clichés des caméras de surveillance et deux témoins oculaires. Ça ne donne pas l'impression d'être un coup monté contre la Cabale ou une tentative visant à ternir ta réputation.

— Lucas, je n'ai pas...

— Si ça t'intéresse, la première photo montre deux membres du gang, qui ont disparu hier au soir. Quelques semaines plus tôt, après un cambriolage juteux, les mêmes ont été tabassés et dépouillés par un type correspondant à la description d'Ortega, lui aussi porteur d'un message en provenance de la Cabale Cortez.

— Je n'ai pas tué cette fille ni enlevé ces gosses...

— Je ne dis pas que tu l'as fait. Tu as des sbires pour ce genre de choses.

— Oui, ces hommes sont mes employés et, oui, Hope dit sûrement la vérité en affirmant avoir vu Ortega assassiner cette jeune femme. Mais ils n'ont pas agi avec mon approbation ni avec celle de quelqu'un d'autre, du moins dont j'ai eu connaissance. J'aurais aimé que ma parole te suffise, mais je sais que ce n'est pas le cas et que c'est ma

faute. Alors, je propose d'aller rendre une petite visite à Ortega et Mullins pour nous enquérir de leur santé.

Hope : Bouton d'alerte

Bianca eut le temps de mourir à deux nouvelles reprises avant que Karl m'envoie un message. Trois mots : « Sors de là. »

Je lui renvoyai un texto en lui demandant si je devais tenter de maintenir ma couverture.

Il rétorqua : « Mission annulée. »

Si Karl avait su où se trouvait le point d'exclamation, j'imaginai qu'il s'en serait servi, et pas qu'une fois. Je réfléchis à son ordre. Oui, il avait tendance à tout dramatiser quand il s'agissait de ma sécurité, mais malgré son instinct de protection, il finissait toujours par céder lorsqu'il savait avoir exagéré.

Je lui demandai : « Tu en es sûr ? », et reçus une insulte en guise de réponse.

J'entrouvris la porte, réfléchissant à un moyen de m'échapper. Une fois le sort de sécurité franchi, je ne pourrais plus faire marche arrière. J'ouvris la porte à la volée et longeai le couloir d'un pas pressé. S'ils me choppaient en train de courir, j'étais fichue.

Je traversai le club, l'entrée...

— Faith ?

Tony était campé dans l'embrasure entre le vestibule et le club.

— Oh, Dieu merci, dis-je. Vous êtes encore là. J'ai appelé Guy pour lui dire que j'avais besoin d'aller aux toilettes et personne n'a répondu. J'ai cru que vous m'aviez laissée seule.

— Non, on a presque fini. Guy allait envoyer Max te chercher dans une minute. Viens, allons le rejoindre.

Une silhouette sombre apparut derrière lui. En trois pas silencieux, Karl se rapprocha de Tony au point qu'il devait sentir son souffle sur sa nuque.

Lorsqu'il tendit le bras, je laissai échapper un hoquet, les yeux écarquillés.

— Tony !

Karl l'agrippa par le dos de la chemise et le projeta contre le mur ; du plâtre vola en éclats. Alors que Tony s'effondrait par terre, je me précipitai vers lui pour prendre son pouls. Karl m'attrapa par le bras. De ma main libre, je soulevai les paupières de Tony pour m'assurer

qu'il n'avait pas les pupilles dilatées. Je voulus foncer vers la porte, mais Karl me fit pivoter, manquant de me soulever du sol, avant de m'attirer en arrière.

— Qu'est-ce que... ? commençai-je.

— Chut !

Il jeta un bref coup d'œil et flaira discrètement les alentours. Puis, il m'entraîna derrière le vestiaire en direction du débarras. J'étais sur le point de lui dire qu'il était toujours fermé quand je remarquai la porte entrouverte et compris qu'il m'avait attendue là.

Il m'attira à l'intérieur. Lorsqu'il ferma la porte, la pièce fut plongée dans l'obscurité. Il me serrait si fort le poignet que je grimaçais.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? murmura-t-il. Tu as failli tout faire foirer.

— Tony n'aurait pas eu le temps de réagir. Mais quand il reviendra à lui, il dira aux autres que j'ai tenté de l'avertir et ils penseront que j'ai été kidnappée.

— Pour que tu puisses revenir et reprendre là où tu en étais ? C'est fini, Hope. Ta mission est terminée et il faut que tu cesses de te demander...

— ... s'ils vont se rendre compte que je suis une espionne et changer les plans que tu as sans doute entendus ?

Il se tut.

— Mon poignet, chuchotai-je.

Relâchant sa poigne, il me massa doucement du bout du pouce, avant de m'entraîner vers le coin le plus sombre de la pièce. Je me hissai sur la pointe des pieds pour lui murmurer à l'oreille, mais il fallut quand même que je lui tire sur l'épaule pour l'amener à se pencher.

— Je peux te demander ce qu'on fiche ici alors qu'on était à six mètres de la sortie ?

— Je ne voulais pas m'échapper.

— Alors pourquoi m'avoir appelée... ? (Soudain, je compris.) Espèce d'enfoiré.

Je me dégageai de son étreinte. Il me prit par la taille avant que j'aie eu le temps de m'écarter.

— Tu veux qu'ils se séparent, hein ? Qu'ils me cherchent chacun de leur côté. Je n'avais rien à craindre et tu le savais. Tu voulais juste sonner l'alerte... et te servir de ce prétexte pour foutre en l'air ma

couverture et faire en sorte qu'on se barre de Miami.

— Je voulais les obliger à sortir pour récupérer quelque chose dans la salle où ils étaient. Et oui, je veux que tu quittes Miami.

— Tu m'as dit que j'étais en danger et je t'ai cru.

Un silence gênant s'installa.

— Ils ont les plans d'un immeuble..., commença-t-il.

— Que tu aurais pu obtenir autrement.

Un bruit au-dehors nous fit taire. C'étaient Guy et Rodriguez. Ils avaient trouvé Tony. J'entendis Guy téléphoner à Max pour lui annoncer que Tony avait été assommé. Il lui demanda de retrouver Rodriguez devant la porte d'entrée, puis de partir à ma recherche pendant qu'il s'occupait de Tony.

Rodriguez l'aida à transporter leur ami, toujours inconscient. Lorsqu'on fut sûrs qu'ils étaient partis, on se glissa hors du débarras.

Je suivais Karl, tentant de me concentrer sur ma tâche, mais j'avais les nerfs à vif après avoir passé près de deux heures à regarder Bianca mourir.

Pourquoi est-ce que je persistais à me fier à un homme qui, selon l'avis général, n'était pas digne de confiance ? Peut-être que je prenais plaisir au chaos de ma souffrance et que je manquais de recul pour m'en apercevoir.

— Hope ? J'aimerais que tu restes ici à monter la garde. Tu t'en sens capable ?

— Mais oui ! répondis-je d'une voix agacée. (Je me frottai le visage.) Désolée. Oui. Tout va bien, je peux m'en occuper.

— Tu en es sûre ?

J'acquiesçai. Le regard de Karl s'assombrit et je sentis des ondes chaotiques émaner de lui. Était-ce de la colère ? De la frustration ? De l'impatience ? Impossible à dire.

— Dès que j'ai fini, ajouta-t-il, je te sors de là.

— Je n'ai pas besoin... (Ravalant ma colère, je m'efforçai de prendre un ton plus aimable.) Ça va, Karl. Vraiment. Vas-y.

Je lus dans ses yeux qu'il s'attendait à ce que je succombe à une overdose de chaos dès qu'il aurait tourné les talons.

— File, dis-je à travers mes dents serrées. Je vais bien.

Il partit. Je me frottai les bras, luttant pour demeurer vigilante.
Résister à l'épuisement, l'apprivoiser pour le tenir à l'écart.

— Il faut qu'on y aille, dit une voix. Maintenant. On passe à l'entrepôt, on récupère l'équipement et on frappe.

Je faillis m'enfuir : à cause de la fatigue, je ne m'étais pas rendu compte que j'avais capté ces paroles à travers mon esprit et non mes oreilles. Comprenant mon erreur, je fermai les yeux pour me concentrer.

— Mais s'ils ont kidnappé Faith après m'avoir assommé..., objecta Tony.

— Raison de plus pour y aller, répondit Guy.

— J'ai essayé de l'appeler...

— Elle est sur répondeur. Ses ravisseurs ont sûrement éteint son portable.

Où étaient-ils ? Je n'en savais rien. Mais puisque je ne les entendais que dans ma tête, ils ne devaient pas être juste à côté. Cependant, par mesure de précaution, je m'emparai du bouton d'alarme.

— Tu te sens d'attaque ? demanda Guy. Comment ça va ?

— J'ai l'impression d'avoir un gong à la place de la tête, mais le paracétamol ne devrait pas tarder à faire effet. Je ne déclarerai pas forfait, si c'est ce que tu veux savoir. Ces enfoirés détiennent trois de nos gars et on va les récupérer. Mais j'aimerais vraiment savoir ce qui m'a attaqué. Qui peut avoir une telle force ? Un loup-garou ?

— Les Cabales n'en emploient pas.

La voix s'estompa. Je traversai rapidement le couloir, dans l'espoir d'en entendre davantage, mais soit ils étaient trop loin, soit leurs propos avaient perdu de leur chaos. Rebroussant chemin, je trouvai Karl en train de flairer un classeur.

— Ils s'en vont, annonçai-je. Tu as trouvé ce que tu cherchais ? (En guise de réponse, il referma le tiroir d'un coup sec.) Ils ont dû les emporter. Je vais les suivre. Si tu veux continuer à fouiller...

Il me passa devant et me fit signe de lui emboîter le pas. J'aurais préféré le contraire, mais il paraissait malheureusement plus logique que le type doté d'une force et d'une ouïe surhumaines ouvre la marche.

Guy et Tony s'étaient mis en route, obligeant Karl à les suivre à l'odeur. À l'intérieur, ce n'était pas compliqué. Mais à l'extérieur, même s'il acceptait de se mettre à quatre pattes, il ne pouvait qu'attirer l'attention, ce qui nous obligea à procéder lentement. Aux carrefours, il devait faire semblant de lacer ses chaussures pour flairer le vent. Finalement, la piste nous conduisit... dans la ruelle où Guy se

garait d'habitude.

Karl se mit à arpenter l'artère, s'arrêtant de temps à autre pour renifler, comme s'il espérait se tromper sur une issue qui semblait évidente.

Au bout d'un moment, il se redressa.

— Partis, dit-il.

— D'après ce que j'ai entendu, ils allaient s'attaquer à leur cible. Tu as vu des plans. Une résidence privée ?

— Des bureaux et ceux d'une maison, mais je n'en suis pas sûr. J'étais trop loin pour les distinguer clairement. (Il sortit son portable.) Lucas les reconnaîtra peut-être, si ce sont des propriétés de la Cabale.

Lucas : 7

En chemin, on s'arrêta prendre Paige afin d'aller dîner juste après notre visite chez Ortega... et de pouvoir recourir à ses sorts en cas de nécessité. Griffin, le collègue de Troy, était rentré chez lui, et, comme d'habitude, Troy était seul en charge de la sécurité de mon père pour la soirée. On décida de faire appel à deux gardes du corps supplémentaires.

Paige et mon père bavardèrent pendant le trajet ; une conversation amicale, sans rapport avec l'affaire en cours. Mon père m'a appris à considérer les sorcières comme des êtres surnaturels lambda, avec qui nous partageons une histoire malheureuse. Pourtant, notre Cabale, comme les autres, n'emploie qu'une seule sorcière, et encore, juste pour donner le change. Et quand les partenaires commerciaux de mon père se moquent d'elles, il ne prend jamais leur défense.

Cependant, il a toujours pris celle de Paige. Si l'un de ses contacts devait s'offusquer de voir un Cortez épouser une sorcière, je ne lui conseillerais pas de le faire à portée d'ouïe de mon père. Je sais bien qu'il défend plus la femme de son fils que Paige en tant que sorcière, mais je lui en suis reconnaissant.

Son affection pour elle semble sincère. Il est vrai qu'il éprouve plus d'intérêt envers elle qu'envers la femme d'Hector ou de William... Ce qui, encore une fois, a le don d'exaspérer mes frères.

En arrivant chez Ortega, mon père envoya ses hommes couvrir l'arrière pendant que Troy nous escortait jusqu'à la porte d'entrée et sonnait.

— Il faut vraiment qu'on entre dans cet appartement, dit Paige au bout de la troisième sonnerie. Lucas et moi pourrions revenir plus tard...

Elle laissa sa phrase en suspens tandis que mon père sortait deux enveloppes de sa poche, en ouvrait une et faisait tomber un porte-clés dans sa paume.

— Vous avez les clés du domicile de tous vos employés ? demanda Paige.

— Uniquement celles des directeurs et de ceux qui ont accès aux codes de sécurité.

— Et j'imagine qu'il vaut mieux que j'ignore comment vous les avez

obtenues ?

Il sourit en les tendant à Troy.

— De manière légale, aussi étonnant que ça paraisse. Même si certains diraient qu'on profite de la vulnérabilité de nos employés pour justifier le viol de leurs droits civiques.

— Je n'ai jamais considéré que c'était légal, murmurai-je avant de me tourner vers Paige. Dans le contrat d'Ortega, il est stipulé qu'il autorise la Cabale à changer ses serrures et son système d'alarme. La plupart des employés en déduisent que la Cabale conserve un double, mais ce n'est... (Je regardai mon père.) écrit nulle part.

— Alors, puisqu'ils sont au courant mais qu'ils ne disent rien..., répondit mon père.

— Ils se taisent parce que ce sont des créatures surnaturelles et qu'ils comptent sur la Cabale pour les faire vivre. Alors évidemment, ils te laissent...

— Ça se voit que nous avons déjà eu cette discussion ? demanda-t-il à Paige. En outre, ce n'est pas un sujet que nous devrions aborder sur un perron.

— Le verrou coince, monsieur. Encore un petit peu et... Ah, voilà.

Quand Paige voulut suivre Troy à l'intérieur, je la retins par le bras.

— Troy va neutraliser l'alarme et jeter un premier coup d'œil.

La voix de Troy nous parvint :

— Comme ça, si Ortega a piégé la maison, je serai le seul à partir en confettis. Pour ce genre d'opération, vous disposez d'un semi-démon Ferratus, monsieur.

— Griffin est avec ses enfants. Vous n'en avez pas.

— En d'autres termes, personne ne me regrettera.

— Si. Moi. J'ai horreur de devoir entraîner de nouveaux gardes du corps.

Les yeux de mon père étincelèrent tandis que Troy marmonnait son mécontentement. Confier sa sécurité à un semi-démon Tempestras peut paraître un choix étrange : avoir la faculté de modifier les conditions climatiques n'est pas la méthode de défense la plus efficace, d'autant que des hommes plus qualifiés postulent régulièrement à ce poste. Mais mon père ne songerait jamais à le remplacer. Quand un homme vous accompagne presque tous les jours, du lever au coucher, ses pouvoirs surnaturels ne sont pas ses principaux atouts.

Au bout de quelques minutes, Troy nous indiqua que la voie était

libre.

Ortega était absent. La maison était en ordre, ses valises avaient disparu et sa garde-robe était trop réduite pour un homme de son rang. Plus éloquent encore, son coffre était vide et la porte avait été laissée ouverte. On aurait dit qu'il était parti précipitamment, et de son plein gré.

On fouilla la maison, mais Ortega n'était pas assez fou pour laisser des indices. Le disque dur de l'ordinateur avait été retiré. Son classeur était vide, ainsi que son bureau. Aucune note n'était fixée sur la porte du réfrigérateur.

Dans la cuisine, j'effleurai un crochet, au bout duquel plus rien ne pendait.

— Il semblerait qu'il ait tout vidé avant de..., commençai-je.

— J'ai trouvé quelque chose, s'exclama Paige depuis le salon.

On la trouva agenouillée devant la cheminée.

— Je n'aurais jamais cru voir ça en dehors d'un film, mais il a brûlé des documents, dit-elle. Et il était dans une telle hâte qu'il a laissé des morceaux.

Des cendres noires et des bouts de papier gris jonchaient le foyer qui, hormis cela, était d'une propreté immaculée. À Miami, les cheminées n'ont qu'une seule fonction : suggérer de l'émotion. Dès qu'un acheteur en voit une, il s'imaginer des soirées romantiques près du feu ou un chien somnolant devant les flammes... pour se rendre compte, bien plus tard, que ses rêves sont irréalisables étant donné que la température descend rarement au-dessous de seize degrés.

J'allai chercher une pince à épiler dans la salle de bains, puis récupérai les plus gros morceaux calcinés avant de les déposer sur une feuille blanche. Les bords étaient noircis mais je distinguai quelques mots au milieu.

— C'est l'adresse du club, non ? demanda Paige.

J'acquiesçai. Au dessus était écrit : « 11 h – invent... »

— L'heure de l'inventaire de Bianca, dit Paige. Ça devait être un horaire fixe, peut-être à l'arrivée du stock.

Le reste n'était que des bribes : « ... doit être terminé... »

« ... absolument personne... » « ... message qu'on... »

Rassemblant les morceaux avec précaution, je les déposai dans un sac pour les faire analyser par un laboratoire.

— On devrait parler aux voisins, dit Paige. Ortega vivait seul, c'est

ça ?

Mon père hocha la tête.

— Il est divorcé depuis dix ans. Sans enfant.

— Et, selon toute apparence, pas de copine attitrée, ce qui veut dire qu'il n'a aucune attache. Mais ça me donne aussi un bon prétexte pour discuter avec les voisins.

Elle alla sonner aux portes en se présentant comme la petite amie d'Ortega, inquiète parce qu'elle n'avait plus de nouvelles de lui depuis deux jours et qu'il n'avait pas répondu à ses appels. Les deux couples, en face et de l'autre côté de la rue, ne purent pas la renseigner. Ortega avait beau vivre là depuis son divorce, ils ne savaient rien sur lui. Ce n'était pas surprenant : éviter les contacts avec les voisins est un principe de base pour les créatures surnaturelles qui cherchent à cacher leur identité.

Mais la voisine de gauche était une divorcée d'une quarantaine d'années qui lorgnait sans doute sur Ortega. Après un rapide coup d'œil à Paige, elle ne put résister au plaisir de lui annoncer la triste nouvelle : Ortega était resté chez lui, ignorant probablement ses appels. Elle l'avait vu pour la dernière fois à 9 h 30, ce qui l'avait frappée, car d'habitude, il ne partait pas si tard au travail. Puis, en le voyant déposer ses valises dans son coffre, elle avait supposé qu'il était parti en vacances. Seul.

Hope : Mesures de sécurité

Karl essaya de décrire les plans au téléphone, mais Lucas insista – et avec raison – pour qu’il vienne le voir et les reproduise devant lui. À contrecœur, il accepta.

— Tu voulais t’en débarrasser et mettre les bouts, c’est ça ? dis-je quand il raccrocha.

— Qu’est-ce que tu veux que je fasse, Hope ? Te mentir une nouvelle fois ? (Tournant les talons, il se dirigea vers la voiture de location.) J’imagine que si je tenais vraiment à toi, je resterais les bras ballants à te regarder souffrir. Mais pardon, tu ne souffres pas. Tu apprends.

— Il faut que j’apprenne à me maîtriser, Karl. Tu l’as dit toi-même. Tu m’as encouragée à rejoindre le conseil...

— Parce que je savais que tu avais besoin d’un moyen de savourer le chaos en toute sécurité tout en servant une bonne cause. Et oui, je t’encourage à t’exposer davantage. À petites doses. Comme marcher sur des charbons ardents pour t’endurcir la plante des pieds. Mais toi, tu veux apprendre à supporter la brûlure en te jetant sur le bûcher, les dents serrées, parce que le plus important pour toi, c’est de prouver que tu en es capable, même si tu dois y laisser la vie.

— Karl, je...

Il m’ouvrit la portière à la volée.

— Monte et finissons-en.

Personne ne parla pendant tout le trajet qui nous conduisit jusqu’à l’hôtel de Paige et Lucas.

Karl ne comprenait pas pourquoi je devais repousser mes limites, et j’avais tort de le lui demander. Il croyait que cette mission me mettait en danger et ne voyait donc aucune raison de poursuivre. Qu’avions-nous à faire de ces gens ? J’avais accompli mon devoir, remboursé ma dette, et désormais, je n’avais plus l’obligation de rester. Il m’avait menti dans le simple but de me protéger, parce qu’il savait qu’autrement, je ne serais jamais partie. Buté, mais avec de bonnes intentions.

Quand j’ai appris l’existence du conseil, je me suis représenté un groupe de vieux bonhommes assis autour d’une table. Mais pas un seul n’a les cheveux blancs, ce qui n’est guère étonnant quand on sait qu’ils doivent agir sur le terrain et régler les problèmes eux-mêmes. Cette

version plus jeune, plus dynamique, est assez récente et ne doit son avènement qu'à une grave menace qui a pris tous les délégués au dépourvu.

La mère de Paige, qui était alors à la tête du conseil, a péri au cours de cette guerre, et Paige a dû la remplacer au pied levé. Aussi, avant même de la rencontrer, je la considérais déjà comme une alliée potentielle. Quelqu'un comme moi : jeune, un peu perdue, et submergée par l'ampleur de la tâche.

Lorsque j'avais fait sa connaissance, ce sentiment s'était intensifié. Rien qu'à son allure, elle avait tout de l'amie parfaite : une jeune femme charmante, plantureuse avec des yeux verts qui pétillaient de bonne humeur... La fille d'à côté, gentille et sans prétention.

Mais derrière son sourire se cachent un esprit affûté et une confiance en elle que je ne peux que lui envier. Paige est quelqu'un qui sait ce qu'elle veut et qui l'obtient, grâce à la force de sa volonté et une énergie qui vous rendrait millionnaire si vous trouviez un moyen de la mettre en bouteille.

J'ai connu des gens ambitieux et ils sont souvent motivés par un tel intérêt personnel que Karl paraît altruiste en comparaison. Mais elle n'est pas comme eux : elle veut améliorer la vie des autres, amener le conseil à de nouvelles réformes, aider son mari à protéger les droits des créatures surnaturelles, ouvrir une école pour les jeunes sorcières dépourvues du soutien de leurs pairs. Et tout cela en gagnant sa vie, en s'occupant de son foyer, en élevant la fille d'une experte en magie noire, et en étant mariée au fils rebelle d'un des chefs de Cabale les plus puissants. Paige est une « superwoman » puissance dix. Au point que, malgré notre bonne entente, elle m'intimide tant que je n'ose pas donner vie à cette amitié imaginaire.

À peine avais-je toqué à la porte qu'elle m'ouvrit. Elle me serra dans ses bras, salua Karl, puis nous fit entrer. Lucas était au téléphone.

Quand j'avais parlé de lui à Jaz et à Sonny, je l'avais décrit comme un geek. Pour être franche, c'est vraiment l'impression que j'ai eue en le rencontrant. Il a beau être aussi grand que Karl, il est deux fois moins imposant. Certes, il est plus sec que maigre, mais avec ses éternels costumes trois pièces, il paraît fluet et introverti. Il a les cheveux bruns et courts, des yeux noirs et un visage... comment dire... banal. Les lunettes n'arrangent rien. Et les seules fois où il sourit, c'est quand Paige est près de lui.

La pièce était modeste et confortable, conforme à ce que je m'attendais de leur part. Un lit, une vue sur la ville et un petit bureau, sur lequel était posé l'ordinateur portable de Paige ainsi qu'une pile de

papiers, comme s'ils travaillaient là depuis des jours et non quelques heures.

Au mur était fixée une liste de choses à faire dans le cadre de leur enquête. Je reconnaissais l'écriture soignée de Lucas. Paige avait ajouté quelques points au programme : manger, dormir, compenser le réveil aux aurores par une...

Paige détacha la note.

— Désolée. Je faisais simplement l'idiote. Tu sais comment il est avec ses listes.

Lucas raccrocha et nous gratifia d'une poignée de main ferme et d'un simple « Bonjour ». Sa cravate pendait au dos d'une chaise ; il se précipita pour l'enlever avant de nous désigner les sièges et de se percher sur le bout du lit.

En m'asseyant, je remarquai que Paige avait l'air soucieux. Elle me demanda si j'avais mangé, et je lui répondis que je n'avais pas faim.

— Moi, si, intervint Karl. Je vais descendre...

— Non, non, commencez à discuter. Je vais appeler le room service et demander qu'on nous apporte des sandwichs et des amuse-gueule.

Une manière habile de s'assurer que je mange. Du coin de l'œil, je vis Karl la remercier d'un signe de tête.

Il dessina les plans qu'il avait aperçus, laissant quelques endroits vierges, esquissant parfois plusieurs options. Il termina au moment où notre collation arriva.

— Ça ressemble aux bureaux de la Cabale, déclara Lucas en désignant l'un des dessins pendant qu'on mangeait. (Il en prit un autre.) Et ça, c'est l'étage de la direction. Je ne veux pas sous-estimer les compétences du gang, mais il serait très difficile d'y pénétrer par effraction.

— Il veut dire « impossible », dit Paige. Il se laisse juste une minuscule échappatoire, au cas où l'impensable devait se produire. Tu y étais hier, Karl. Qu'as-tu pensé de la sécurité ?

La plupart des membres du conseil se montrent méfiants envers Karl, mais Paige ne voit aucune raison d'être rebutée par ses activités. Il parut apprécier sa franchise, et lui livra son sentiment en détail, avouant qu'il aurait lui-même du mal à pénétrer dans les lieux sans l'aide d'un complice bien informé.

— Mais tu ne l'obtiendrais pas, répondit Paige. C'est considéré comme de la trahison, un délit punissable du châtement le plus sévère.

— La mort ? demandai-je.

— Trop clément.

— Pour un crime aussi grave, on n'hésiterait pas à faire un exemple, affirma Lucas. Ça n'empêcherait pas forcément le gang de trouver quelqu'un prêt à mettre sa vie en danger en échange d'une grosse récompense. Ce qui semble être le cas avec Juan Ortega, qu'on soupçonne d'avoir exécuté Bianca. Mais personne en dehors de la famille n'aurait les autorisations nécessaires pour franchir tous les barrages de l'étage de la direction hors des heures d'ouverture. Quant à trouver plusieurs personnes disposées à courir le risque ? (Il secoua la tête.) Je dois avouer que ça frôle l'impossible. Quoi qu'il en soit, j'en informerai mon père.

Il s'empara des autres croquis.

— Je ne reconnais rien, mais on dirait des plans de maisons. Je pense que celle-ci appartient à un haut gradé, à en juger par sa taille. L'autre ressemble plus à un appartement. Je devrais les faxer à mon père. (Il jeta un regard à Paige.) Tu crois que je peux le faire de l'hôtel ?

— Je ne sais pas. Il faudrait s'adresser à la réception. Mais si tu veux un peu plus de confidentialité, on doit pouvoir trouver une imprimerie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Elle était en train d'attraper un annuaire quand il dit :

— Ce serait plus simple d'aller les déposer.

Et il reprit son portable. Je m'attendais à une conversation tendue – sérieuse, dans le meilleur des cas –, mais Lucas parla comme n'importe quel fils avec son père. Il mentionna les plans, demanda s'il pouvait venir les déposer, et Benicio sembla acquiescer. Puis Lucas jeta un coup d'œil à Karl, qui ne fit pas semblant de ne pas avoir entendu ce qui s'était dit à l'autre bout du fil.

— Ils ont eu une journée très fatigante, papa, dit Lucas. Ils veulent rentrer... (Une pause.) Oui, peut-être, mais... (Une autre pause, puis il couvrit le combiné de la main.) Mon père souhaiterait vous voir. Il veut que vous lui donniez les plans en main propre.

Karl hésita.

— Quand ce sera fini, ajouta Lucas, votre mission sera terminée et vous pourrez vous rendre directement à l'aéroport, si vous le voulez.

Karl acquiesça.

On prit deux voitures. Karl n'avait pas l'intention de rester plus longtemps que nécessaire. Dès la fin du dîner, nous prendrions la route de l'aéroport.

Benicio résidait à Key Biscayne, une île au sud de Miami Beach, à laquelle on ne peut accéder que par une longue autoroute payante. Karl pesta en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, comme pour jauger la distance qui le séparait de l'aéroport. Le trajet ne durerait qu'une demi-heure, mais plus nous nous rapprochions de notre destination, plus Miami lui semblait loin. L'île était époustouflante, couverte de forêts, avec des plages de sable blanc qui scintillaient sous les vestiges d'un magnifique coucher de soleil.

Si je travaillais à Miami, j'aimerais vivre à Key Biscayne, même si à mesure que les résidences défilaient, je comprenais que je n'en aurais jamais les moyens. Il y avait sûrement des coins moins chers, mais je ne voyais aucune maison susceptible de se vendre à moins d'un million. Même les hôtels avaient l'air hors de prix.

Bien entendu, Benicio logeait sur le front de mer. Les propriétés sur ces grands terrains isolés n'étaient pas des palais, mais j'étais sûre qu'il s'agissait d'un des quartiers les plus luxueux de toute la Floride.

Lucas s'arrêta dans l'allée d'une maison un peu en recul et partiellement cachée par la forêt. La clôture de deux mètres cinquante semblait purement décorative, mais à un moment, Lucas parla à un arbre, dont je soupçonnais qu'il cachait un interphone.

Au bout d'un moment, il se tourna vers Paige. Karl descendit sa vitre pendant que Lucas portait le regard vers l'appareil.

— Il y a un problème ? demandai-je.

— Personne ne répond.

J'abaissai ma fenêtre et inspirai. Cela ne sentait pas comme à Miami. L'air était chaud, mais pas aussi humide, le brouillard avait disparu. Une brise me caressa le visage, charriant le parfum des fleurs exotiques. Tout était si calme et silencieux qu'on aurait pu entendre les vagues lécher le sable, à au moins cinq cents mètres du chemin en lacets.

Lucas sortit de la voiture. On le rejoignit alors qu'il examinait l'interphone. Karl y jeta un coup d'œil, mais ce n'était pas sa spécialité, alors il s'intéressa à ce qui était de son ressort : le portail.

Paige descendit à son tour en agitant son téléphone.

— Pas de réponse de la part de ton père, mais si ça se trouve, il est occupé.

— Je vais appeler les gardes, dit Lucas.

— Ils auraient dû être là ? demandai-je à Paige.

— Pas à cet endroit précis, mais ils patrouillent dans le périmètre. Un la journée, deux autres le soir. Ce sont eux que Lucas essaie de joindre.

Une sonnerie de portable retentit au loin. On sonda l'obscurité, essayant de localiser la mélodie.

— C'est près de la maison, dit Karl en revenant vers nous. Le portail est toujours fermé.

Le silence retomba.

— Répondeur, annonça Lucas en raccrochant.

Il avait l'air plus perplexe qu'inquiet. Ma première pensée fut que je me trouvais face à la cible du gang. Mais Lucas aurait reconnu les plans, et il n'y avait aucune trace d'effraction.

— Est-ce que la clôture est électrifiée ? demandai-je.

— Non, répondit Lucas. Mon père tient à la discrétion. Elle est reliée à un système d'alarme qui alerte les gardes.

— Ne me dis pas que tu vas forcer l'entrée, dit Paige en regagnant la voiture.

Lucas esquissa un sourire.

— Rien de si spectaculaire.

Il se gara le long de l'enceinte.

— Ah. Un marchepied, conclut Paige.

Lucas grimpa en premier, puis aida Paige à passer de l'autre côté. Alors que j'enjambais la barrière, une vision m'apparut et je faillis tomber. La secousse me ramena à la réalité et je laissai Karl accompagner ma descente avant de fermer les yeux. Au bout d'un moment, j'entendis une voix.

— Il était temps. Combien de temps il te faut pour... ? (L'homme avala le reste de la phrase.) Putain, Frank, qu'est-ce que tu... ?

— Mains en évidence, siffla une deuxième voix.

Je m'efforçai de voir des visages, mais ne distinguai que de vagues silhouettes sur fond noir.

— T'es devenu dingue ou quoi ? s'exclama le premier homme. Tu te rends compte...

— Comment accéder à la salle ?

— Quoi ?

La vision s'interrompit aussi brutalement que la première fois. Lorsqu'elle s'estompa, je sentis une lichette de chaos. Lucas, Paige et Karl se tenaient tous autour de moi, attendant que je leur raconte.

— Un homme armé. Un certain Frank. Il voulait savoir comment entrer dans « la salle ».

— Laquelle ? demanda Paige.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas pu... (Je secouai la tête, agacée.) Je suis désolée. Je sais que ce n'est pas suffisant. Laissez-moi réessayer.

— Non, répondit Karl. Maintenant que nous sommes là, autant jeter un coup d'œil. La sonnerie venait de là, juste à côté.

Lucas tendit son portable à Karl.

— Appuie sur « bis » si nécessaire. Paige et moi, on va à la maison. Si on surprend quelqu'un dans le jardin, on prévient les gardes à l'intérieur.

— En cas de pépin, appelle-moi, dit Paige.

— Reste près de moi, m'ordonna Karl.

J'acquiesçai.

— Je suis sérieux, Hope.

— Je sais.

Hope : Arrêt de mort

Des projecteurs éclairaient la maison, mais la majeure partie du jardin était plongée dans l'ombre, et au-delà, il faisait aussi noir que dans un four. Le silence n'était interrompu que par le bruit des vagues.

Karl avançait en prenant soin de rester dans la pénombre. Il me faisait longer la clôture, pensant sans doute que c'était plus sûr, mais étant donné que je n'avais pas sa vision nocturne, j'évoluai avec difficulté. Je me concentrai donc au maximum pour détecter tout signe de chaos.

Tandis qu'on se faufilait entre l'enceinte et une petite annexe en stuc, Karl m'attira vers lui, m'arrachant à mes songes. Avant que j'aie eu le temps de reprendre mes esprits, une lumière aveuglante me fit reculer en trébuchant.

— Non, mais ça va pas, Nico ?

Un instant d'obscurité lorsque l'homme se protégea les yeux de la lumière. Mais elle se rapprocha, un faisceau halogène si puissant que je ne voyais que le contour de son détenteur.

— Est-ce que je pourrais avoir un peu d'intimité ? Je suis en train de...

Le bruit d'un silencieux.

Je vacillai sur mes jambes, la vision s'estompant. Karl m'attrapa par l'avant-bras, mais je me dégageai pour suivre les ondes chaotiques.

Il me rattrapa en deux longues foulées et je m'attendais à ce qu'il me retienne de nouveau, mais il se contenta de me saisir le bras.

— Revolver ? murmura-t-il.

Pour dire à quel point j'étais fatiguée, je crus qu'il m'interrogeait sur la vision : quel type d'arme possédait l'agresseur ? Au bout d'un moment, je compris ce qu'il voulait dire : « Est-ce que tu as ton revolver et si oui, sors-le. »

Quand je m'exécutai, il me fit signe de contourner le bâtiment d'un côté tandis qu'il se chargeait de l'autre.

Je rasai le mur, sentant Karl m'observer pour s'assurer que je tiendrais le coup. Puis, au bruit de l'herbe foulée, je compris qu'il s'était remis en route, et tout redevint silencieux.

Je venais de prendre le premier tournant lorsque la vision me frappa une nouvelle fois. C'était la même scène, vue du même angle.

Je ravalai ma frustration. Il devait bien y avoir un moyen de changer de perspective. Encore une raison qui me poussait à rencontrer un autre Expisco.

Trois pas plus loin, je m'apprêtais à tourner de nouveau. La propriété n'était qu'à quinze mètres, mais je tentai de me concentrer sur ce bâtiment. *A priori*, la porte devait se trouver sur le mur suivant. Je m'arrêtai, attentive au moindre son, mais ne perçus qu'une légère malveillance, émanant sans doute de Karl.

Quand je le rejoignis, il avait déjà entrouvert la porte et flairait l'entrebâillement. Lorsqu'il se tourna vers moi, je compris ce qui avait motivé la vision que je venais d'avoir : un meurtre avait été commis dans cette pièce.

— Tu préfères m'attendre ? murmura-t-il.

Je secouai la tête. Le grondement sourd du chaos s'élevait à un rythme constant. Posant la main sur son bras, je lui murmurai :

— Que j'entre ou pas, de toute façon, je le verrai.

Il acquiesça et le chaos cessa peu à peu de tambouriner dans ma tête.

Il ouvrit la porte et pénétra dans l'obscurité, la tête dressée et les narines dilatées. Je distinguai une minuscule table, des chaises, un petit frigo, un micro-ondes, un canapé et une rangée d'une demi-dizaine de casiers : une salle de repos pour les vigiles.

Karl porta le regard sur une porte close. Un rai de lumière filtrait au-dessous.

— Ne bouge...

Il s'interrompt, réfléchit un instant.

— Couvre-moi, dit-il finalement.

Je le suivis, l'arme à la main. Il s'arrêta devant le battant et inclina la tête pour écouter. Il tourna la poignée, puis ouvrit la porte à la volée.

Un type était assis sur les toilettes, et mon premier réflexe fut de reculer en m'excusant. C'est là que j'aperçus le sang.

L'homme était affaissé contre l'abattant, la bouche ouverte. Je ne pus voir aucun détail – à part qu'il avait moins de quarante ans – non pas à cause de l'étendue de ses blessures, mais parce que je n'arrivais pas à détourner le regard suffisamment longtemps pour remarquer autre chose.

Il avait été touché deux fois au visage, à bout portant. La première

balle lui avait arraché la joue. La seconde avait transformé son nez en un lambeau de chair sanguinolent.

Je me remémorai le faisceau lumineux et la détonation. Avait-il vu venir la mort ? Avait-il senti l'impact ? Avait-il souffert ? J'espérais que non, mais au fond de moi, je ne pouvais m'empêcher de souhaiter que son décès ait été suffisamment violent pour que je puisse savourer...

Je déglutis et me frottai le visage.

— Ça doit être..., murmurai-je. L'un des gardes. Paige a dit...

L'homme ouvrit les yeux. Je reculai en poussant un cri.

Karl me tira vers la porte.

— Qu'est-ce que tu... ? commençai-je. Il est vivant. Il faut le...

Je parlais d'une voix aiguë et précipitée. Je m'emparai de mon téléphone, mais je tremblais tellement que je le fis tomber. Alors que je me débattais entre les bras de Karl, le vigile poussa un gémissement.

À la vue de ses yeux vitreux, je compris qu'il avait poussé son dernier souffle, que je n'avais pas réagi assez vite, que j'aurais dû...

Il écarta les lèvres ; un filet de sang s'échappa de sa bouche et je restai là, médusée.

— Il est mort, Hope.

— Quoi ? Mais tu es dingue ou quoi ? (J'essayai de me dégager.) Il est vivant ! Regarde !

M'arrachant à son étreinte, je me tournai une nouvelle fois vers l'homme et compris que Karl avait raison. Pas une once de chaos n'émanait de lui. Ni peur, ni douleur. Rien. Pourtant, je persistais à vouloir courir vers lui, mue par l'infime possibilité que je me trompe. Ma soif de chaos n'avait pas encore pris le pas sur tout le reste. J'avais toujours l'envie d'aider, et je m'y accrochai de toutes mes forces.

Karl m'attira vers le battant. Je le voyais parler, mais ses mots se perdaient dans le vide. Toutefois, à un moment, il prononça deux noms qui pénétrèrent la brume de mon esprit : Paige et Lucas.

Je récupérai mon portable.

— Il faut qu'on appelle...

Il s'empara du téléphone, le fourra dans sa poche et m'empoigna les mains lorsque je voulus le reprendre.

— Tu ne m'empêcheras pas de les prévenir, Karl. Je ne te laisserai

pas...

Il resserra sa poigne, au point que j'en eus mal, et approcha son visage du mien.

— Hope, ce type saigne encore. Ça signifie qu'on vient de lui tirer dessus et son assassin est sûrement parti chez Benicio.

— C'est pour ça qu'il faut préve...

— Et faire sonner le téléphone de Paige ? Oui, on doit les alerter, mais pas de cette manière.

Il ramassa mon revolver. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'il était tombé. Quand je voulus le reprendre, il le tint hors de ma portée. Il sonda mon regard, puis sans mot dire, il me rendit mon arme et l'on se pressa vers la sortie.

Lucas : 8

J'essayai de me convaincre que je m'inquiétais pour rien. Je me trouvais ridicule à progresser dans l'ombre, sous couvert d'un sort brouilleur.

J'imaginai les gardes s'esclaffer en m'observant à l'autre bout du jardin. Ou devant leurs écrans de contrôle, enregistrant la scène pour la joindre à un e-mail qu'ils enverraient à leurs collègues, accompagné du message suivant : « Ce type est tellement parano qu'il ne peut pas toquer à la porte de son père sans se dissimuler sous un sort. »

Personne n'aurait pu cambrioler cette propriété.

Quelques heures plus tôt, Paige s'était moquée de ma réticence à employer le mot « impossible », au cas où il s'avérerait que j'avais eu tort. Mais je ne pouvais m'imaginer plus proche de l'impossible qu'en cet instant.

La clôture ne s'ouvrait que de l'intérieur, et toute intrusion aurait déclenché une alarme qui aurait aussitôt alerté deux vigiles, le gardien de la maison, ainsi que Troy. Pourtant, nous l'avions escaladée et personne n'était intervenu.

Je chassai cette pensée en espérant que je me rendais simplement ridicule.

Mon père allait bien.

Même si quelqu'un avait franchi l'enceinte, il n'aurait pas pu pénétrer dans la maison. Mon père refusait d'employer des méthodes de sécurité illégales ou surnaturelles sur son propre terrain : il ne pouvait pas courir le risque qu'un adolescent éméché escalade la clôture et soit frappé par un sort de sécurité. Mais en ce qui concernait sa maison, il n'avait aucun scrupule.

Même les coffres-forts de la Cabale – qui contenaient non seulement une fortune en bons au porteur, mais tous les sorts puissants et les arcanes accumulés depuis des siècles – n'étaient pas aussi bien gardés que cette demeure. Mon père était le bien le plus précieux de la Cabale. On avait pratiqué des sacrifices pour garantir le plus haut degré de sécurité connu dans le monde surnaturel.

La propriété ne comportait qu'une seule entrée, gardée par un vigile. Après cela, le visiteur se retrouvait dans une boîte en béton entièrement sécurisée. Pour entrer dans la maison proprement dite, il fallait ouvrir une autre porte, ce qui ne pouvait être fait que par mon père ou Troy.

Il n'y avait qu'un autre moyen de franchir le seuil. Si mon père devait aller se balader dans le jardin ou sur la plage, il n'aurait eu aucune envie de frapper à sa propre porte. Alors, on avait installé un scanner rétinien, qui ne reconnaissait qu'une seule personne à part lui : moi. Lorsque je lui avais demandé pourquoi j'aurais eu besoin d'entrer sans lui, il s'était contenté de me répondre que je le saurais le moment venu.

Après avoir fait signe à Paige de rester en arrière, je me présentai devant la caméra et attendis. Si le système de surveillance n'était défectueux qu'à l'extérieur, on ne tarderait pas à me repérer et à m'ouvrir.

Je comptai soixante longues secondes. Paige demeura silencieuse, sans broncher.

J'activai le scanner.

Le verrou électronique se déclencha avec un petit vrombissement. Entrouvrant la porte, je jetai un sort de détection pour repérer toute présence, mais rien ne me parvint.

Le vestibule était semblable à tout autre. Même le bureau du vigile était en teck, et les écrans LCD étaient incrustés dans des cadres.

L'homme était assis sur son siège, penché en avant, les bras croisés sur la station de contrôle, comme s'il s'était endormi. Seul le café renversé laissait à penser que ce n'était pas le cas. Paige me passa devant pour poser les doigts sur sa nuque et prendre son pouls.

— Mort, annonça-t-elle. Mais qu'est-ce qui... ?

Elle laissa sa phrase en suspens, consciente que je me posais la même question. Je ne voyais ni sang, ni signe de traumatisme. Il semblait avoir juste posé la tête sur la table et s'être assoupi.

Paige se pencha pour renifler le café renversé, et je savais d'avance ce qu'elle allait dire.

— Du poison.

Cela n'avait pas de sens. Rien n'en avait. Mais toutes mes questions s'envolèrent lorsqu'en me retournant, je remarquai que la porte de communication était coincée par un stylo. Tandis que je gardais les yeux rivés sur l'objet, tentant vainement d'en tirer une conclusion, Paige en désigna un autre, près de la porte principale. Il n'en restait plus qu'une moitié, l'autre se trouvant sans doute de l'autre côté, faute d'avoir résisté à la pression...

La porte de communication était ouverte. Le garde mort. Mon père à l'intérieur.

Je résistai à l'envie d'ouvrir la porte à la volée. Je jetai un deuxième sort de détection, puis entrai. Entendant Paige jeter un sort de camouflage, je l'imitai, agacé de ne pas avoir eu ce même réflexe.

Le sort nous cachait tant que nous restions immobiles. Je balayai le salon du regard mais n'y vis rien d'incongru.

Paige me tapota le bras et m'indiqua d'un geste qu'elle allait jeter un coup d'œil dans la cuisine. J'étais tiraillé entre l'envie de la garder auprès de moi et la conviction que si mon père était en danger, chaque instant comptait.

Il ne fallut pas longtemps pour fouiller la maison. Elle ne mesure pas plus de deux cents mètres carrés ; mon père vit seul et n'a pas pour habitude de recevoir. Paige me rejoignit dans la chambre de Troy, qui jouxtait celle de mon père et était le seul chemin pour s'y rendre, ce qui ajoutait une difficulté supplémentaire.

Paige jeta un sort d'isolation, même si je doutais de son utilité : personne, même caché ou inconscient, n'aurait pu échapper à nos sorts de détection.

— Si Troy avait repéré un intrus, il aurait fait sortir ton père et nous aurait appelés pour nous éviter de nous retrouver nez à nez avec un tueur. S'ils avaient enlevé ton père, ils auraient supprimé Troy. (Une pointe de culpabilité perçait sa consternation.) Troy...

— Non, dis-je. Je comprends ton raisonnement : Troy empoisonne les gardes avant de kidnapper mon père, mais non. Pas Troy.

— Et s'il y avait été obligé ? demanda-t-elle doucement. Si ça se trouve, on le fait chanter. Ou on a menacé un de ses proches.

— Il n'a pas de famille. Pas de petite amie. Pas d'enfant. Aucun vice qu'on pourrait employer contre lui. En gros, c'est le garde du corps idéal. (Tandis que je prenais sa défense, je me demandai si c'était davantage par affection que par conviction.) Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu faire ça. Mais sans autre explication...

J'étais incapable de terminer ma phrase.

— Est-ce que ton père pourrait se trouver ailleurs ? Sur le domaine ? Je sais qu'il n'y a pas de cave, mais...

Je relevai brusquement la tête.

— La salle de crise.

Lucas : 9

— Comment ai-je pu oublier... ? (Je pénétrai dans la chambre de mon père.) L'entrée est par ici. Où, au juste, je ne sais pas. Mais elle est sûrement équipée d'un moyen de communication avec le monde extérieur. Il aurait dû être en mesure d'appeler à l'aide.

Je longuai les murs, soulevant des tableaux, des miroirs, tout ce qui pourrait dissimuler un panneau. Mais devais-je chercher quelque chose de plus petit, comme une trappe ? Accroupi devant la commode, je jetai un coup d'œil en dessous.

— Hmm. Pas de passage, ici. Impossible.

Je me retournai d'un bloc, agacé malgré moi.

— Il m'a dit qu'on y accédait par la chambre.

— Seule ou salle de bains incluse ? Parce que aucune porte ne peut se cacher derrière ces murs, Lucas.

Deux des côtés étaient des murs extérieurs, le troisième s'étendait sur toute la longueur de la salle de bains et le quatrième donnait sur la minuscule chambre de Troy. Pas assez de place pour un placard, encore moins pour une salle de crise.

Je lâchai un juron. Pour la première fois, j'avais oublié de penser avant d'agir.

Paige était déjà dans la salle de bains, prenant des mesures mentalement. Elle ouvrit la porte du dressing et alluma la lumière.

— Là ! Le mur ! La cuisine est derrière, mais l'espace est assez grand pour...

Elle s'arrêta, les yeux baissés. Après une grande inspiration, elle disparut dans la penderie. Je me pressai vers l'embrasure.

Tout était en désordre. Quelqu'un avait arraché les vêtements des cintres et jeté les chaussures au sol.

D'un coup, les paroles de Hope me revinrent à l'esprit : une voix demandant comment accéder à « la salle ». La salle de crise.

Paige écartait les vêtements avec brusquerie, cherchant désespérément une porte. Soudain, elle étouffa un cri de surprise et leva ses doigts tachés de sang. La manche d'une veste grise était marquée d'une empreinte sanglante. D'autres menaient jusqu'à la porte et sans doute de l'autre côté, mais elles nous avaient échappées, invisibles sur le bois foncé de la chambre et le marbre noir de la salle

de bains.

Enfin, je trouvai le mécanisme : une série de boutons incrustés à l'arrière de la tringle du bas. Il fallait sûrement les pousser dans un ordre précis. Un code d'accès. Logique : pourquoi faire construire une salle de crise si n'importe qui pouvait y pénétrer ? Mais comment diable allais-je entrer ? Mon père était sans doute à l'intérieur, trop blessé pour appeler à l'aide, et j'étais coincé de l'autre côté, appuyant sur tous les boutons...

Appeler la Cabale.

Je sortais mon téléphone quand le portant se mit en mouvement avec un bruit hydraulique. Paige s'écarta du chemin. Avant d'avoir eu le temps de faire le tour pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, j'entendis la voix de mon père, entamant un sort.

— Papa !

Je me précipitai vers lui, puis m'arrêtai net. Le devant de sa chemise était maculé de sang. Il avait beau bouger les lèvres, je n'entendais rien. Je ne voyais que le sang.

Putain, bouge ! Aide-le ! Il a besoin de secours, d'une ambulance...

J'étais paralysé, mon cerveau refusant d'admettre la réalité. Paige passa devant mon père sans s'arrêter. J'ouvris la bouche pour la rappeler quand j'avisai un corps gisant dans une mare de sang. Troy.

Lorsqu'elle s'agenouilla devant lui, je me dirigeai vers mon père, retrouvant enfin ma voix.

— Tu es blessé ? Ta chemise...

— C'est le sang de Troy. Je vais bien.

Remarquant que je tenais toujours mon téléphone, je demandai :

— Est-ce que tu as appelé... ?

Il s'empara du portable et commença à composer un numéro. Je m'accroupis au côté de Paige. Troy avait été touché au torse. Il était dans le coma. D'autres vêtements maculés de sang jonchaient le sol, là où mon père avait dû essayer d'endiguer l'hémorragie.

Paige s'employait à déchirer la chemise de Troy. J'essayai de l'aider, puis découvris la blessure : la balle était ressortie juste en dessous du cœur. Le tissu était trempé de sang.

Mon père se pencha à côté de Paige.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Elle lui demanda d'apporter du linge froid.

Un instant plus tard, il revint avec des serviettes mouillées.

— L'ambulance devrait être là dans cinq minutes. Cette fichue pièce...

— ... a été construite avant l'ère du portable, murmurai-je tandis que je nettoyais la plaie de Troy en cherchant d'autres points d'impact. Et depuis, personne n'a jamais pensé à vérifier la réception parce qu'elle dispose d'une ligne fixe. Mais une ligne fixe, ça se coupe.

Il acquiesça.

— Les vigiles sont censés appeler le bureau toutes les heures. Au moindre rendez-vous manqué, la Cabale est alertée. On a toujours cru que ce serait assez rapide...

À moins qu'un de vos hommes ne gise au sol, et que l'assassin soit peut-être de l'autre côté de la porte.

Mon père épongea le front de Troy, puis regarda Paige.

— Est-ce aussi grave que ça en... ?

Il s'interrompit et secoua la tête, prenant conscience qu'il ne voulait pas de réponse. Troy était trop pâle, sa respiration trop superficielle. Malgré nos connaissances en premiers secours, nous étions impuissants.

— Il parlait à quelqu'un, déclara mon père au bout d'un moment. J'étais dans ma chambre. Je ne savais pas qui était son interlocuteur, mais la conversation ne m'a pas paru étrange. J'ai même cru que c'était toi, que j'avais mal compris et que tu étais déjà en chemin quand tu m'avais téléphoné. J'allais ouvrir la porte quand Troy est entré. Ça m'a surpris : il n'avait pas frappé. Je crois qu'il était conscient que quelque chose clochait et qu'il essayait de me prévenir, mais lorsqu'il est entré...

Il cligna des yeux. Même s'il ne montrait aucune émotion, ce battement de paupières en disait long, tout comme le tremblement dans sa voix.

— Ils lui ont tiré dans le dos, reprit-il. Il a voulu me parler, mais s'est évanoui avant de s'effondrer. J'ai juste eu le temps de m'enfermer et de jeter un sort de sécurité. J'aurais dû regarder avant, voir qui... (Il secoua la tête.) Je ne pensais qu'à une chose : le mettre en sécurité et appeler à l'aide. Et je me suis rendu compte, trop tard, que c'était impossible. (Il s'interrompit et nous jeta un regard perçant.) L'ambulance. Elle sera là d'un instant à l'autre. Vous devriez...

— Je vais ouvrir le portail, dis-je en me levant.

— Hope et Karl, me cria Paige. Ils sont...

— Je vais les appeler.

Karl se trouvait devant l'entrée de la maison, essayant d'entrer après avoir trouvé les gardiens morts. S'il avait tenté de briser une fenêtre, Hope ou lui auraient pu être gravement blessés par le sort de sécurité. J'aurais dû l'en avertir. Encore un oubli impardonnable.

Qui avait été de faction ce soir-là ? Je les connaissais sûrement, je leur avais parlé un jour, j'avais demandé des nouvelles de leurs proches, qui les attendraient dans les heures à venir...

Chassant ces pensées, je racontai à Karl et à Hope ce qui s'était passé avant de leur désigner la salle de crise et ouvrir le portail. J'étais au milieu de l'allée quand l'ambulance arriva. Grimpant à l'intérieur, j'expliquai la situation aux secouristes.

Alors qu'on s'approchait de la salle de crise, j'entendis Karl se disputer avec mon père et me mis à courir.

Hope : Fureur

Je me trouvais dans la salle de crise, grisée par le maelström du chaos.

Les pensées de Paige étaient celles que je distinguais le mieux, un méli-mélo de crainte et de doutes : « Est-ce que j'ai bien fait ? Est-ce que quelque chose m'a échappé ? Et si j'aggravais la situation ? Où est l'ambulance ? »

Les sentiments de Benicio étaient trop confus pour que je les distingue et déferlaient en lames de fond. Sous ces flots, je sentais la colère et la détresse de Karl, tambourinant en un pouls constant.

Et puis cet homme à terre... Tandis qu'il agonisait, son âme s'échappant de son corps, je ressentais le chagrin, l'angoisse et la peur des autres tourbillonner autour de lui, un cocktail plus puissant que tout ce que j'avais pu imaginer. Je le dégustais, aveugle à tout ce qui m'entourait. Je ne me rappelais plus comment j'étais entrée là. Ni pour quelle raison. Ni même qui était cet homme, gisant au sol. Tout ce qui m'importait, c'était qu'il allait mourir et que quand ce serait terminé, la récompense serait au-delà de toutes mes espérances.

Karl criait : « Faites-la sortir ! » Je ne savais pas de qui il parlait. Pas de moi. Il ne me ferait pas cela. Il ne m'éloignerait pas alors que la mort était si proche, planant dans l'air...

J'étais faite pour cela. Ma place était là, au cœur de la tempête, m'abreuvant à sa source.

— Il faut la sortir de là !

La voix de Benicio.

— Et à votre avis, je fais quoi ? aboya Karl.

La pièce se mit à tourner, m'entraînant vers le fond.

— C'est le chaos, dit Benicio. Elle...

— Je suis au courant, répondit Karl. Et apparemment, vous aussi.

Sa colère monta d'un cran et je frémis. C'était si délicieux, si parfait... Des mains me prirent par la taille et me soulevèrent. Je me débattais comme une forcenée. L'étreinte se resserra. Je criais, assenant coups de poing et coups de pied. On me transporta hors de la pièce, puis, deux portes plus loin, je me retrouvai dans la lumière crue d'une pièce entièrement blanche.

Le lien qui m'unissait au chaos se rompit sous la violence des spots.

Levant les yeux, je vis mon reflet : une version cauchemardesque de moi-même, les cheveux ébouriffés, les lèvres retroussées, les traits déformés par une rage animale.

Le visage du démon.

Karl me porta jusqu'à la chambre. Il me déposa sur le lit, et tandis que j'aspirais une goulée d'air, la gorge en feu à force d'avoir crié, je luttai pour repousser le souvenir de mon reflet en me disant que ce n'était qu'une invention de mon esprit malade.

Les cinq dernières minutes me revinrent à l'esprit. Ce que j'avais ressenti dans cette pièce. Ce que j'avais pensé. Toutes ces choses qui ne me ressemblaient pas, comme cette horrible image dans le miroir. Et pourtant, c'était bien moi.

— K... K... Karl...

Je levai les yeux, pleurant de honte, et ne vis qu'une silhouette déformée par les larmes. S'accroupissant près de moi, il me prit dans ses bras et me serra contre lui.

— Chut, chut, chut.

— Je... Je... Je...

Je me forçai à lever la tête pour trouver son visage, pour le regarder dans les yeux.

— Je voulais qu'il meure, Karl. Je ne me rappelais même plus qui il était. Un homme que je connais, que j'apprécie, et je voulais qu'il meure pour que je m'abreuve...

Je penchai brusquement la tête, le cœur au bord des lèvres, et avant d'avoir pu m'en empêcher, je vomis sur lui.

— Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu, je suis tellement...

Il me prit le menton et le leva, plantant son regard dans le mien.

De sa main libre, il déboutonna sa chemise, la retira puis la jeta sur le lit, sans jamais me quitter des yeux. À la pensée qu'il venait de jeter un vêtement couvert de vomi sur les draps en coton égyptien de Benicio, je dus réprimer un fou rire. Au même moment, mes yeux s'emplirent de larmes et je me mis à trembler si fort que j'en eus le souffle coupé.

J'étais revenue dans cette pièce, me vautrant dans le chaos, le buvant d'un trait, voyant Troy...

Soudain, une vision chassa le souvenir. Cachée derrière un buisson, j'observais un jeune homme brun sur la terrasse d'un restaurant. D'une main, il mangeait un hamburger, de l'autre, il écrivait, le regard rivé

sur un livre. Sa silhouette m'était familière.

La vision s'estompa et je revis Troy, agonisant. Puis, je le vis assis en face de moi, s'esclaffant, badinant, et je me disais que c'était vraiment un type sympa, que j'aimerais mieux le connaître, que je...

Voulais-je le voir mourir ?

Mon estomac se souleva, mais il était vide.

Karl attira mon visage vers le sien. Je m'efforçais de comprendre ses paroles.

— Concentre-toi sur moi, Hope. Sur ce que je te montre.

Ses traits se brouillèrent, puis disparurent, et je me retrouvai derrière les buissons. Je voyais ma main, retenant une branche pendant que je regardais l'homme écrire. J'avais les doigts longs et fins, masculins mais lisses, plus ridés que ceux d'un enfant, mais pas assez pour appartenir à un adulte.

— Salut ! s'exclama une voix. Alors, c'est là que tu te caches.

L'homme aux cheveux bruns leva la tête, puis afficha un petit sourire en coin que je reconnus. Jeremy Danvers, le loup-garou Alpha. Un autre jeune homme, musclé et trapu, lui passa un bras en travers de la gorge, se pencha en avant, s'empara de son verre, prit une gorgée et grimaça.

— Apportez-lui une bière, dit-il à deux serveurs sur la terrasse.

— Non, je n'ai pas encore l'âge de boire de l'alcool. L'année prochaine.

— Oh, arrête avec tes chichis. Il fait chaud. Je t'offre une bière. Bois-la.

L'homme fit pivoter une chaise et se laissa tomber lourdement.

— Je t'en prie, assieds-toi, Antonio, dit Jeremy. Non, tu ne me déranges pas du tout en plein travail.

Ils continuèrent de plaisanter alors que deux autres hommes les rejoignaient, mais leurs voix s'affaiblissaient à mesure que les émotions du guetteur gagnaient en puissance. Jalousie. Nostalgie. Solitude. Ses phalanges étaient devenues blanches sur les branchages, mais il restait là, épiant la conversation, enviant leur camaraderie, submergé par ses sentiments. D'autres s'y mêlèrent peu à peu, ceux d'un adulte ressassant le passé : regret, chagrin et culpabilité, et je me laissais emporter, me nourrissant de cette douleur pour la substituer au chaos, cédant à mon vice sans avoir à en supporter les conséquences morales.

Cependant, au bout d'un moment, ce n'était déjà plus assez, et je me remis à trembler, la poitrine opprimée, le souffle saccadé.

— Concentre-toi, Hope. Concentre-toi sur moi.

Une autre vision. Le noir. Le vide. Juste des voix. Dont une que je connaissais, mais en plus jeune.

— Tu ne comprends pas, papa.

— Si. C'est toi qui ne comprends pas. La Meute n'est pas pour nous.

— C'est pour les loups-garous, non ? Et c'est ce qu'on est. C'est là qu'on doit être : vivre comme eux, avec d'autres gens comme nous. Je le sens...

— C'est un instinct. Il faut le combattre. S'élever au-dessus. Ce n'est pas un club privé où il suffit de montrer une carte de membre, Karl. Ils ne nous laisseront pas entrer. Ils nous tueraient.

— Comment tu le sais si tu n'as jamais essayé ?

— Je le sais, c'est tout. On doit rester loin d'eux. On doit...

— ... fuir. Toujours et encore. Comme des lâches.

— C'est ton père que tu traites de lâche ?

— Non, bien sûr, je ne dirais jamais...

Les pensées se désintégrèrent dans un mélange de colère et de culpabilité. Je les avalais, en sachant que ce n'était qu'un souvenir, un cadeau que m'offrait Karl...

Quand les haut-le-cœur cessèrent, je me frottai le visage.

— Je... Je crois que ça va, maintenant, dis-je. Est-ce qu'on peut... ?

— ... partir ? (Il se releva et fit rouler les muscles de ses épaules pour chasser l'engourdissement.) J'y compte bien.

J'aperçus le dos d'un ambulancier qui venait d'entrer avec un brancard. Je me levai, voulant prendre des nouvelles de Troy, mais mes genoux cédèrent, si bien que Karl dut me rattraper.

Paige apparut dans l'embrasure. Elle se força à sourire et fit signe à Karl de me redresser sur le lit. Pendant qu'elle prenait mon pouls, je replongeai dans le passé. Dans la salle de crise. Je me revoyais sur l'épaule de Karl, me débattant comme une diablesse. Paige m'avait vue. Ils m'avaient tous vue. Et désormais, ils connaissaient mon secret.

Submergée de honte, je compris soudain comment ils l'avaient appris. Karl ne leur avait rien dit, il n'aurait jamais trahi mon secret. C'était Benicio. Qui avait dit à Karl de me faire sortir. Qui m'avait mise dans cette situation, jetée dans le chaos, en sachant parfaitement

que j'allais prendre mon pied, et en vouloir plus, comme une toxico.

À l'instar de Tristan, il m'avait utilisée. À cette différence près qu'au lieu de m'allécher par la perspective de primes monumentales, il avait joué sur mes faiblesses, m'avait fourni ma drogue, tout pour que je devienne accro.

Lucas entra, mais je portai aussitôt le regard sur Benicio. Puis je le détournai. Je ne voulais pas reporter la faute sur lui. Il m'avait tentée ? Et alors ? Je voulais être au-dessus de la tentation. Contrôler. Être responsable.

— Je vais à l'hôpital, dit Benicio à Lucas. Je veux que Paige et toi... (Il prit une grande inspiration.) Tes frères.

— Je vais les prévenir.

— J'aurais dû penser...

— Je m'en occupe, papa. Pars avec Troy. J'enverrai des hommes te rejoindre là-bas.

Après le départ de Benicio, je levai les yeux pour voir Lucas perdu dans ses pensées. Paige s'approcha de lui. Il lui parla à l'oreille, puis se tourna vers Karl.

— Ça m'embête de te demander ça..., commença-t-il.

— Alors, ne le fais pas, grogna Karl. On a déjà eu notre compte pour aujourd'hui, surtout Hope...

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? interrompis-je. (Puis je regardai Karl.) Laisse.

— Non.

Mes entrailles se crispèrent et je dus déglutir pour m'empêcher de vomir à nouveau.

J'avais la main posée sur mon genou. Il la couvrit de la sienne.

— Tu as assez payé, Hope.

— Non, chuchotai-je, hors de portée de voix des autres. J'ai besoin d'aider. De finir ça en faisant quelque chose de bien.

Il m'observa un moment en silence, puis se tourna vers Lucas.

— Une dernière faveur. Et oui, je considère ça comme une faveur.

— Moi aussi, répondit Lucas. Il faut que je trouve mes frères...

— Et tu veux quoi ? Qu'on leur téléphone ? Adresse-toi à tes gorilles...

— Non. Il faut qu'on les retrouve et qu'on les avertisse. En

personne. Trouve-les, Karl. Ensuite, tu pourras t'en aller.

On repartit dans la voiture de Karl. Lucas était devant nous, passant des appels pour tenter de localiser ses frères. Karl continuait à grommeler : pourquoi fallait-il les rechercher alors qu'il aurait été plus rapide de leur téléphoner ? J'en convenais, mais à la décharge de Lucas, j'avancai plusieurs explications possibles. Karl ne voulut rien entendre. Non seulement il s'inquiétait pour moi, mais en plus, il avait horreur de jouer les chiens policiers pour un petit freluquet de mage. Il avait déjà assez de mal à obéir à son Alpha.

Penser à Jeremy me rappela le souvenir que Karl m'avait montré, et je brûlais de lui demander ce qu'il signifiait. Ce n'était pas le moment. Je ne savais même pas s'il viendrait un jour. Karl m'avait dévoilé cette partie de son passé dans l'unique intention de m'arracher à mes idées noires.

Nous venions de quitter le quartier quand Lucas me téléphona.

— Hector est chez lui, annonça-t-il. Je vais y aller avec Paige. Carlos est sorti pour la soirée et il sera difficile de le localiser, alors je vais vous demander d'aller voir William. Il est censé travailler tard, ce soir. Griffin, le second garde du corps de mon père, vous rejoindra au bureau et vous fera entrer.

— D'accord...

Je pouvais comprendre que Lucas refuse qu'une escouade de gorilles débarque chez Hector pour effrayer sa famille, mais là, ça n'avait aucun sens. Si William était au bureau, il suffisait de téléphoner aux vigiles pour leur demander de le mettre à l'abri.

— Pourquoi ne pas nous envoyer à la recherche de Carlos ? S'il est plus difficile à repérer, Karl sera parfait pour le rôle.

— On sait où sont les autres. Alors, je préférerais qu'on s'occupe d'eux d'abord.

Karl me fusilla du regard.

— Qu'il ne compte pas sur moi pour traquer Carlos après avoir parlé à William.

— J'ai entendu, dit Lucas. Réponds-lui que non. Une fois que vous aurez mis la main sur William et que vous l'aurez confié à Griffin, je ne vous demanderai plus rien. Toutefois, s'il devait être absent du bureau, j'aimerais que Karl essaie de repérer son odeur. Quant à toi, si tu pouvais tenter de détecter des visions...

En d'autres termes, il redoutait que William ait été enlevé... ou pire.

— S'il a disparu, reprit Lucas, demande à Karl de suivre sa piste le plus loin possible, et ensuite appelez-moi.

Lucas : 10

— Alors ? Est-ce que j'ai complètement perdu la boule ? demandai-je en conduisant.

Paige esquissa un sourire.

— Pas encore. (Elle me fit tourner au coin, suivant les indications que nous avait données la Cabale.) Pour le bien de ton père, ça m'embête de l'avouer, mais ton raisonnement est logique. J'espère juste que tu as tort.

— Moi aussi.

Je jetais un coup d'œil dans le rétroviseur quand une voiture noire se gara derrière nous. Un appel de phares m'indiqua qu'il s'agissait des gardes que j'avais demandés.

— Tu crois que j'ai tort de ne pas faire part de mes soupçons à Hope et Karl ?

Cette fois, elle marqua une pause.

— Ce n'est pas... l'idéal, répondit-elle en choisissant ses mots avec soin. Mais tu le sais déjà. (J'acquiesçai.) Si tu dis la vérité à Karl, il refusera de t'aider. Or le seul moyen de répondre à tes questions au sujet de tes frères est de te fier à son flair et aux visions de Hope.

— Donc, je recours à des moyens douteux pour atteindre un objectif que je considère être dans l'intérêt de la majorité. On dirait mon père.

— Ce n'est pas pareil.

— Vraiment ?

Arrivés chez Hector, les gardes de la Cabale se garèrent derrière nous.

J'allais me retrouver devant des membres de ma famille que je n'avais jamais rencontrés. Des proches qui n'étaient même pas au courant de mon existence.

Quels que soient mes arguments, Hector me rétorquerait que ce n'est qu'un prétexte pour saper son autorité. Une preuve que je devenais une menace.

Paige me saisit le bras, hérissé de chair de poule malgré la chaleur de la nuit.

— Y a-t-il un autre moyen ?

Je secouai la tête.

Quelqu'un était entré chez mon père, bravant toutes les mesures de sécurité sans déclencher l'alarme ; quelqu'un d'assez proche pour inciter le garde à le laisser entrer sans demander d'autorisation et lui faire boire un café empoisonné. Quelqu'un avec qui Troy avait bavardé dans sa chambre.

Seules quatre personnes pouvaient pénétrer chez Benicio Cortez sans avoir à décliner leur identité : ses fils. Et un seul était capable d'ourdir un plan aussi complexe et machiavélique. Un complot nécessitant non seulement de l'intelligence, mais de la patience. Avant tout, il avait fallu tabasser des membres du gang, afin de créer une tension entre les deux groupes. Puis il était passé au rapt et au meurtre, sans doute commis par des employés qui pensaient agir avec la bénédiction de la Cabale. Tout ça dans un seul but : inciter le gang à se venger... et en faire le bouc émissaire idéal.

Seul Hector aurait pu être l'auteur d'une telle machination. Mais ça ne signifiait pas que les autres n'étaient pas impliqués. C'était la raison pour laquelle je ne pouvais pas leur téléphoner. Il fallait les surprendre, savoir s'ils étaient bien chez eux. Et je ne pouvais confier cette mission qu'à moi-même ou à quelqu'un dont l'objectivité était incontestable.

Je me tournai vers Paige.

— Tu devrais peut-être attendre...

— Non, dit-elle. Et ne me le demande plus.

Les mages employés par la Cabale sont censés épouser des humaines et garder le secret sur leurs pouvoirs surnaturels, ce qui signifie qu'ils doivent cacher tout un pan de leur vie – et pas des moindres – à leur compagne. Toutefois, rares sont ceux qui dérogent à la règle. Des hommes comme Hector et mon père ont été élevés dans le respect de traditions archaïques, où l'on choisit son épouse pour des raisons politiques, ainsi que pour son potentiel à devenir une bonne maîtresse de maison et une mère attentionnée.

Une femme moderne comme Paige s'attendrait sans doute à être considérée comme associée à part entière, à jouer un rôle dans les affaires. C'est inacceptable. Certains appelleraient cela du sexisme, mais c'est davantage une question de race.

Au sommet d'une Cabale, on ne trouve que des mages, qui sont, par définition, des hommes. Nous la dirigeons comme par décret divin. Permettre à un membre d'une autre espèce d'avoir son mot à dire dans

la gestion de notre entreprise serait dangereux. Interrogez n'importe quel mage d'une Cabale et il justifiera ce préjugé en vous disant que ses pairs ont toujours eu le pouvoir, qu'ils s'acquittent de leur tâche avec succès, et qu'il n'y a donc aucune raison d'inclure des représentants d'une autre race dans la direction de la société. Cependant, la vérité trouve ses racines dans la peur.

Si un mage épouse une créature surnaturelle, elle appartiendra forcément à une autre espèce. Pour peu qu'elle se considère comme la partenaire de son mari, elle risque de partager ses ambitions, et de viser les bureaux de la direction, voire un siège au sein du conseil d'administration. La plupart de ces femmes n'auront pas de telles prétentions, mais la Cabale ne courra pas le risque.

La femme de mon frère était une humaine, ce qui me compliquait la tâche dans la mesure où elle ignorait tout de la vraie nature de son mari. Mais cela signifiait aussi que je n'aurais aucune peine à entrer. Le système d'alarme devait être de conception humaine : il aurait été difficile d'expliquer une illusion à fil de détente à une épouse qui ignore tout du monde surnaturel. Il fallait aussi qu'il soit discret : on ne peut pas contraindre une femme à vivre dans une forteresse sans qu'elle finisse par soupçonner son mari de tremper dans des activités illégales. Par conséquent, la maison n'était pas plus protégée qu'une autre ; en revanche, tout le monde, depuis le majordome jusqu'au jardinier en passant par la femme de chambre, était un lieutenant de la Cabale.

Le majordome d'Hector nous attendait et nous ouvrit la porte dès qu'on monta les marches.

— Il est dans son bureau, murmura-t-il.

— Il y est depuis longtemps ?

— Depuis qu'il est rentré du travail, peu après 20 heures.

— Et les autres ?

— Mme Cortez est en train de consulter le chef au sujet du menu de demain. Je lui ai dit de la tenir occupée. Les garçons sont au lit ; aussi, vous ne devriez pas être dérangés.

On lui emboîta le pas. Les deux gardes fermaient la marche. Alors qu'on traversait un salon mal éclairé, la voix d'une femme nous parvint, un peu plus loin.

— Oh, bonjour. Désolée, je n'avais pas entendu la sonnette.

Le majordome s'écarta, comme pour l'empêcher de me voir. Une précaution inutile. Bella, la femme d'Hector, ne m'avait jamais rencontré. J'imaginai qu'il s'agissait de la petite blonde qui se tenait

dans l'embrasure de la porte.

Elle était belle, et bien habillée, signe annonciateur d'une certaine confiance en soi, d'habitude. Pourtant, elle s'arrêta à quelques mètres de nous, semblant se demander si elle avait le droit de s'interroger sur la présence d'inconnus dans sa maison.

— Je suis navrée, Mme Cortez, dit Paige en s'avancant. Nous avons demandé à votre majordome de ne pas vous déranger. Nous sommes envoyés par la société de votre mari pour lui parler d'une affaire qui malheureusement ne peut pas attendre.

Bella jeta un regard nerveux aux vigiles.

— Est-ce qu'Hector vous attend ?

— Ne vous inquiétez pas, madame, intervint le majordome. Je me porte garant d'eux, comme le fera M. Cortez.

— Mais on ne doit pas le déranger. Carlos s'est montré très clair sur ce point.

— Carlos Cortez ? demandai-je.

— Oui, son... (Elle rougit.) Bien sûr, vous savez qui est Carlos. Je suis désolée. Oui, ce Carlos.

— Quand était-il là ?

Elle consulta sa montre.

— Il y a une heure... Non, pardon. Il est parti il y a une heure, donc il est arrivé vingt minutes avant, environ. Il n'est pas resté longtemps.

Ce qui signifiait que Carlos et Hector étaient tous les deux là au moment où Troy avait été abattu. Aucun des deux n'était donc le cerveau. William, alors ? Encore moins crédible. D'où la raison pour laquelle je n'avais pas jugé dangereux d'envoyer Hope et Karl à sa recherche.

— Je vais appeler Hope, murmura Paige, semblant avoir lu dans mes pensées.

— Carlos m'a clairement signifié qu'on ne devait pas déranger Hector, reprit Bella. Et quand il dit cela, il est très sérieux.

Paige me regarda avec insistance. La nervosité de Bella n'était pas due au fait que deux étrangers débarquaient chez elle au beau milieu de la soirée : elle avait peur de contrarier Hector. Très peur, à en juger la façon dont ses mains tremblaient.

— Nous sommes navrés de vous importuner, Mme Cortez, dit Paige. Mais nous ne serions pas venus sans vous prévenir si son père n'avait pas insisté. Si vous souhaitez téléphoner à M. Cortez...

Paige voulait tranquilliser Bella en lui assurant que nous avions la bénédiction de mon père, mais la crainte ne fit que grandir dans ses yeux. Celle d'éveiller la colère d'Hector en appelant mon père ? Ou celle de mon père lui-même ? Depuis que mon père refuse de désigner Hector en tant qu'héritier, ce dernier l'accuse de spolier ses petits-enfants de leurs droits, et limite au maximum leurs échanges, estimant qu'il ne mérite pas de jouer un rôle important dans leur vie. Cette décision a énormément peiné mon père. Quant à la peur de Bella, je ne pouvais qu'imaginer les histoires qu'Hector racontait à sa famille pour empêcher ses fils de vouloir connaître davantage leur grand-père.

— Maman ?

Des petits pieds apparurent sur les marches, puis un jeune homme corpulent en jean et en tee-shirt.

— Emilio, articula le majordome à mon adresse.

Mon neveu, âgé de seize ans.

— Qu'est-ce qui se passe, m'man ? demanda Emilio en descendant.

— Je vais appeler Hope, chuchota Paige avant de s'éloigner.

Emilio s'arrêta au bas de l'escalier. Son regard passa sur moi, puis sur les gardes, avant de revenir vers moi, sans paraître me reconnaître.

— Ils sont là pour discuter avec votre père, dit le majordome. Ce sont des collègues de travail et ils repartiront dès que possible.

Je luttai pour cacher ma frustration grandissante. Hector était sans doute à moins de vingt mètres de moi. Il aurait suffi de cinq minutes pour vérifier qu'il allait bien...

— Qui est-ce ? dit Emilio en levant le menton vers moi.

— Il travaille avec votre père.

— Oui, vous me l'avez déjà dit. (Il me regarda.) Je ne vous ai jamais vu avant.

— Non, répondis-je d'une voix douce. Je travaille dans une autre région. Je suis désolé, Emilio, mais j'ai besoin de parler à...

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Il appartient à la même société, dit le majordome en tentant de réprimer son agacement.

Emilio me fixa des yeux.

— Alors, pour vous, ce n'est pas Emilio, mais M. Cortez.

Je sentis une pointe de mauvaise humeur, voire plus, mais je répondis calmement : — Comme vous voudrez. (Je me tournai vers le

majordome.) Maintenant, si vous pouviez...

— Je ne crois vraiment pas..., commença Bella.

— Je m'en occupe, m'man, coupa Emilio avec une insolence qui, à son âge, m'aurait valu une dissertation de cinq cents mots sur le respect dû à ses parents.

Bella ne le réprimanda pas. Pire, je la vis sursauter.

— Allez voir Ramon, ordonna Emilio à sa mère. Il cherche son uniforme.

Bella se pressa dans l'escalier. Reportant les yeux sur Emilio, je sentis un frisson familier me parcourir l'échine.

— Lu..., commença Paige avant de s'interrompre, juste au cas où. On devrait vraiment se dépêcher.

Tout en parlant, elle gardait les yeux baissés, ce qui me parut étrange : Paige n'évitait jamais le regard des gens. Puis, je compris pourquoi elle s'était éloignée si rapidement.

— C'est vrai, dis-je, avant de me tourner vers Emilio. Navré, mais il faut...

D'un bond, il nous barra le passage. Paige fut si surprise qu'elle leva la tête. Ils se regardèrent droit dans les yeux. Emilio écarquilla les siens d'étonnement. Puis il retroussa les lèvres.

— Une sorcière ? (Il se tourna vers moi.) Vous avez amené une sorcière chez nous ?

— Non, c'est ma femme. (Les mots sortirent avant que j'aie pu les retenir. Je saisis Paige par le bras.) Maintenant, si vous voulez bien nous excuser...

— Non. Et elle n'est pas la bienvenue ici.

En d'autres circonstances, Paige n'aurait pas toléré un tel affront. Mais Emilio était jeune, et ce n'était pas le moment de lui faire un cours sur l'absurdité des préjugés. Aussi, elle se contenta de me toucher le bras en me disant : — Je t'attends dans la voiture.

Hochant la tête en direction des gardes, qui s'écartèrent pour la laisser passer, elle fit un pas en avant, puis chancela, ses pieds quittant le sol, et tendit les bras pour prévenir sa chute. Lorsque je me précipitai pour la rattraper, je vis qu'Emilio avait les mains levées et je compris qu'elle n'avait pas trébuché.

— Avance plus vite, sorcière, ricana-t-il en s'appêtant à jeter un nouveau sort repoussoir.

Faisant volte-face, je lui empoignai les bras si brusquement qu'il

laissa échapper un cri.

— N'essaie même pas, dis-je.

— C'est ce qu'on...

Emilio se figea, paralysé par le sort d'entrave que venait de lui jeter Paige.

— Vas-y, dit-elle, je m'occupe de lui.

L'expression de son visage traduisait un mélange d'agacement et de regret : elle aurait préféré ne pas en arriver là.

Je suivis le majordome, qui n'avait pas du tout l'air perturbé par la situation délicate dans laquelle se trouvait son jeune employeur... et peut-être un peu amusé de le voir assujetti par un sort de sorcière.

Un des gardes m'emboîta le pas. Je fis signe au deuxième de rester avec Paige.

Lucas : 11

Le majordome s'arrêta devant la porte en bois.

— Il faut que je frappe.

C'était une règle à laquelle il ne dérogerait pas, même sur ordre de mon père.

De l'autre côté de la cloison, j'entendais une ballade rock qui m'était inconnue et semblait dater des années soixante-dix. Pas de réponse. Je fronçai les sourcils.

— Je suis sûr qu'il nous entend, dit l'employé. Mme Cortez avait raison. Il déteste être dérangé.

— Alors, j'en assumerai la responsabilité.

Je tentai d'ouvrir la porte. Elle était fermée, mais par un simple verrou. Sortant une carte de mon portefeuille, je la glissai dans la fente, sans prêter attention à l'agitation du majordome.

Le bureau était tout à fait conforme à ce qu'on s'imaginerait d'un P.-D.G. de la Cabale... ou d'un homme qui comptait bien le devenir. Du bois recouvrait la majeure partie des murs et l'air empestait le citron artificiel. La pièce, qui mesurait au moins quarante-cinq mètres carrés, était meublée de manière spartiate, comme si Hector avait déclaré que c'était un bureau à la mesure de son rang, puis s'était retrouvé incapable de remplir l'espace. Il me suffit d'un seul coup d'œil pour me rendre compte qu'il était vide.

Je me dirigeai vers la salle de bains. Personne.

— Est-ce qu'il y a une autre issue ? demandai-je.

— Non, répondit le garde. Cette pièce a été construite comme chez votre père. Les fenêtres sont fixes, blindées et sécurisées par des sorts.

Pendant qu'il parlait, je vis le majordome porter le regard vers le côté.

Je me tournai vers lui.

— Sauf laquelle ?

Il rougit.

— Celle de droite. Mais on ne peut l'ouvrir que de l'intérieur. Je sais que votre père a insisté pour que tout soit inviolable, mais M. Cortez...

— ... voulait pouvoir s'échapper.

Il acquiesça.

Je ne voyais qu'une raison qui l'aurait poussé à se faufiler hors d'une pièce dans laquelle il pouvait se retirer, sans être dérangé, pendant des heures. Une maîtresse à retrouver. Ou plutôt à faire entrer, corrigeai-je en avisant le lit d'appoint.

Les maîtresses sont une composante de la vie d'un mage membre d'une Cabale. C'est un élément accepté, comme dans toute situation où un homme se marie par devoir plutôt que par amour. Mais l'existence de ce « passage secret » pouvait aussi lui conférer un alibi en cas de besoin, sachant que sa famille prétendrait qu'il était resté tout ce temps dans son bureau, sans jamais oser vérifier.

Carlos était arrivé presque au moment où l'assassin de mon père l'avait conduit dans la salle de crise. Il était entré et sorti sans que personne ne s'assure qu'il avait réellement parlé à Hector. Puis il avait bien fait comprendre qu'il ne fallait pas déranger son frère, lui forgeant ainsi un alibi en béton armé.

Je me tournai vers le majordome.

— Quand l'a-t-on vu pour la dernière fois ?

— Je lui ai parlé quand il est rentré, vers 20 heures. Mais le cuisinier lui a apporté son dîner à 20 h 30.

Je jetai un coup d'œil aux assiettes vides sur le bureau.

— Il appelle lorsqu'il souhaite qu'on débarrasse. S'il est occupé, on doit attendre jusqu'à son départ. Quand il est là...

— ... personne ne doit entrer.

Je gagnai la fenêtre. Elle semblait entrouverte.

— Monsieur ?

Le garde était de l'autre côté du bureau, les yeux rivés sur le sol.

J'aperçus le bout d'un mocassin en cuir. Je me précipitai derrière le meuble, et manquai de glisser dans une flaque. Rouge. Hector gisait sur le dos, la chemise maculée de sang.

M'agenouillant à côté de lui, je pris son pouls. Rien.

— Allez chercher Paige, s'il vous plaît, demandai-je d'une voix aussi calme que possible.

La majordome était à mi-chemin de la porte quand il me vint une pensée encore plus importante.

— Empêchez Emilio d'entrer. Par la force, s'il le faut.

— Bien, monsieur.

Je m'accroupis à côté du corps de mon frère. *Le corps de mon frère...*

Mon cerveau refusait d'admettre la situation. C'était une illusion. Il avait mis en scène sa propre mort, tué quelqu'un d'autre et disposé l'imposteur à sa place, un homme qui lui ressemblait, ou un homme sous l'emprise d'un sort d'illusion. Une pensée absurde, bien sûr, mais qui me paraissait plus plausible que la réalité ; Hector Cortez, le croque-mitaine de mon enfance, avait été rayé de la surface de la Terre par un objet aussi banal et minuscule qu'une balle de revolver.

Mon frère...

— Je suis désolée.

Je levai les yeux pour voir Paige.

— Est-ce que tu peux me confirmer... ?

— Oui, bien sûr.

Tandis qu'elle s'agenouillait à côté d'Hector, je sortis mon téléphone. Il y a des mesures à prendre après le meurtre d'un fils de Cabale. Pourtant, je n'appelai pas mon père. J'insistai même pour que la mort d'Hector lui soit cachée jusqu'à ce que je sois en face de lui pour l'annoncer.

Il fallait lancer une enquête et couvrir l'assassinat. Je ne pouvais pas appeler la police, ni laisser sa femme soupçonner un meurtre ; une situation rendue d'autant plus difficile par le lieu du décès. Il fallait la tenir à l'écart jusqu'à la levée du corps, et donc lui cacher la mort de son mari pour qu'elle ne déboule pas dans la pièce. Si elle y parvenait quand même, notre seul recours serait de prétendre à un suicide, une explication qui soulèverait autant de questions qu'un meurtre. Une crise cardiaque ou une apoplexie serait plus simple à gérer.

Je n'eus qu'un coup de fil à passer pour mettre la machine en route. J'expliquai brièvement la situation, puis ajoutai :

— Jusqu'à ce que j'en informe mon père, tous les appels concernant cette affaire doivent m'être transmis à ce numéro.

Je m'attendais à une hésitation. Mais le chef de la sécurité acquiesça et promit de me tenir informé de tous les développements.

— Carlos, dit Paige en s'approchant de moi. Je n'y aurais jamais cru. Avec la complicité d'Hector, peut-être. Mais tout seul ? Une machination aussi complexe ? Soit nous avons tous sous-estimé son intelligence, soit c'était vraiment l'œuvre d'Hector... et Carlos était devenu trop gourmand.

L'espace d'un instant, je me demandais de quoi elle parlait. Puis je percutai.

J'envoyai l'un des gardes informer tout le personnel appartenant à la Cabale et demander à tous de veiller sur les membres de la famille et de les tenir éloignés du bureau, puis lui ordonnai d'aller me chercher le majordome.

— Est-ce vous qui avez ouvert à Carlos lorsqu'il a sonné ?

— Oui, monsieur.

— À quelle heure ?

— Pas loin de ce que Mme Cortez a dit. Il est arrivé à 21 h 45 et s'en est allé peu après 22 heures.

— Et vous êtes certain que c'était Carlos ?

Il ne s'offusqua pas de ma question. Dans notre monde, l'illusion et la tromperie font partie du quotidien.

— Je n'en ai eu aucun doute.

— Et vous n'avez pas vu Hector, ni laissé quelqu'un entrer dans cette pièce après le départ de Carlos ?

— Non, monsieur.

Hector aurait pu faire entrer quelqu'un à travers la fenêtre après le départ de Carlos. Mais une chose était claire : il fallait trouver Carlos.

— Et William ? demanda Paige.

J'hésitai. Autant je voulais arrêter Carlos, autant je devais penser à mon autre frère, qui se trouvait peut-être en danger.

— William d'abord. Mais avant de partir, je devrais...

J'entrouvris la porte et jetai un coup d'œil au-dehors. Le couloir était désert, le personnel tenant les membres de la famille éloignés ou les ayant convaincus que tout allait bien. Devais-je aller voir Emilio et lui annoncer la mort de son père ? Il ne me connaissait pas. Est-ce qu'un inconnu devait être le messenger d'une telle nouvelle ?

Le majordome me prit de court.

— Je vais m'en charger, monsieur. Après la levée du corps, j'irai parler à sa veuve, puis je lui laisserai annoncer la nouvelle aux garçons. Une attaque, c'est ça ?

— Oui.

Il acquiesça.

Hope : Indésirable

— As-tu parlé à ta mère ? demanda Karl alors qu'on entrait dans les bureaux de la Cabale.

La question était si inattendue que je restai bouche bée.

— Quoi ?

— As-tu appelé ta mère depuis ton arrivée à Miami ?

Le premier jour, oui. Après, je m'étais dit qu'elle me croirait occupée avec mon enquête. À vrai dire, je me serais sentie mal à l'aise de lui téléphoner en incarnant Faith Edmonds.

— Benicio aura beau tout faire pour te tenter, dit Karl, tu es loin d'être prête à te rallier à lui.

C'était ce qu'il avait voulu dire en m'interrogeant sur ma mère. Karl me connaît sur le bout des doigts. Et pourtant, j'en suis toujours surprise, voire un peu agacée.

Je comprenais son point de vue, mais je n'avais qu'à me remémorer ces quelques minutes dans la salle de crise pour me demander s'il avait vraiment raison. Tant que mes liens avec ma famille, mon travail et le conseil demeuraient intacts, je n'avais pas grand-chose en commun avec les membres du gang.

Pourtant, comme eux, je me sens parfois seule et isolée à cause de mes pouvoirs.

Je regrette l'époque où je pouvais tout dire à ma mère. Jamais plus je ne connaîtrai un tel degré de franchise.

Même dans le monde surnaturel, je n'ai jamais été comprise ni acceptée. Mes pouvoirs sont trop différents et déconcertants. Qui voudrait fréquenter quelqu'un capable de lire ses pensées les plus viles ? Karl en avait pris son parti, mais je suis sûre que cela n'avait pas été simple, ce qui rendait son amitié d'autant plus précieuse.

Cependant, j'avais la vie facile, comparé à Jaz et à Sonny. Je ne serais pas facilement attirée vers une Cabale. C'était là où Karl voulait en venir. Mais avait-il raison ?

Dans cette salle de crise, j'avais perdu toute notion de morale. Il m'avait suffi d'un seul coup d'œil à Troy pour oublier qui j'étais et ne brûler que d'une chose : m'abreuver de sa mort.

Et si un jour, je laissais mourir quelqu'un ? Je ne pourrais jamais plus regarder ma famille en face. Ni le conseil. Ni mon visage dans

une glace...

— Hope ? demanda Karl en fronçant les sourcils.

— Désolée, je suis juste... (Je secouai la tête.) Ça va aller.

— Je sais. Et je veux que tu appelles ta mère dans la matinée.

— Bien, chef.

— Invite-la à... Quel est son restaurant préféré ?

— L'*Odessa*, à Philadelphie.

— Demande-lui de nous y rejoindre pour y dîner samedi prochain.

— Nous ?

— Ça te pose un problème ?

— Non, c'est juste que ça fait très... couple.

— Ça te pose un problème ?

Je levai les yeux vers lui. Si tout s'écroulait, si tout le monde me fuyait, il serait toujours là, malgré toutes les horreurs que j'aurais pu faire. Saurait-il un jour ce que ça signifiait pour moi ?

— Karl Marsten ?

On leva la tête pour voir arriver Griffin, le collègue de Troy. Un instant, je crus voir ses yeux bleus se glacer en croisant les miens. Probablement un effet de mon imagination : à ce moment-là, j'avais l'impression que le monde entier me méprisait.

Karl lui tendit la main. Griffin ne la saisit pas, et cette fois, je vis la lueur de colère dans le regard de Karl : s'il devait faire un effort, ce n'était pas pour être repoussé par un garde du corps imbu de sa personne.

— Avez-vous des nouvelles de... ? commençai-je.

— Par ici, interrompit Griffin avant de regagner le bâtiment.

Je me hâtai à sa suite, mais Karl me retint par le bras, son regard me rappelant que nous étions là pour les aider et non pas pour leur courir après.

— Je suis désolée qu'on vous ait tiré du lit à une heure pareille, dis-je lorsqu'il nous considéra avec impatience.

— Vous croyez vraiment que j'ai envie de dormir ? rétorqua-t-il d'un ton si brusque que je sursautai. Mon partenaire gît sur un lit d'hôpital, entre la vie et la mort. Mon patron a failli se faire buter, et désormais, il est sous la protection de deux gorilles que je connais à peine. Et moi, je suis coincé ici, à jouer les chaperons pour...

Il s'interrompt.

— Un loup-garou ? demanda Karl avec douceur.

Griffin se contenta de grommeler.

— Je ne sais pas pourquoi Lucas vous a demandé de nous escorter, mais nous n'avons pas eu voix au chapitre, et dès que nous aurons trouvé William, nous ne serons plus dans vos pattes, dis-je alors qu'on approchait de l'entrée.

— Mieux encore, rétorqua Karl, on pourrait partir maintenant.

— Vous n'irez nulle part tant que Lucas n'en aura pas décidé ainsi.

Griffin ouvrit la porte.

Karl l'attrapa et la maintint ouverte.

— Je vous demande pardon ?

— Lucas m'a ordonné de vous surveiller, et je le ferai jusqu'à ce que je sois relevé de mes fonctions.

— Ce sont ses mots ?

— Je connais mon boulot.

En d'autres termes, Lucas n'avait rien dit de tel. Lorsqu'on entra, mon portable sonna. C'était Paige.

— On vient d'arriver au bureau, expliquai-je en décrochant.

— Est-ce que Griffin est là ? (Je jetai un coup d'œil au garde du corps, qui me fusilla du regard.) Oui.

Elle éclata d'un rire rauque.

— Est-ce qu'il vous en fait baver ? Ne faites pas attention à lui. C'est un type bien. Il prend un peu trop son rôle au sérieux, c'est tout. Contrairement à...

Elle retint sa respiration.

— Comment va Troy ? demandai-je.

— Il est sur la table d'opération.

Elle n'en dit pas plus. J'imaginai qu'il n'y avait rien à ajouter. Il avait survécu et, désormais, on ne pouvait qu'attendre.

J'entendis des voix au loin. On aurait dit une dispute. Avaient-ils rencontré des problèmes ?

— Quoi qu'il en soit, je ne t'appelais pas pour te suivre à la trace. Je voulais juste te dire... d'être prudente.

— D'accord.

— On vient d'arriver chez Hector. Apparemment, il est dans son bureau. Il y a passé toute la soirée. Carlos était là une demi-heure auparavant. Donc, ça en fait deux de moins.

Je compris ce qu'elle voulait dire... et sans doute ne pas prononcer à voix haute devant tout le monde. Si l'agresseur de Benicio était parti s'attaquer à l'un de ses fils après son échec dans la maison, ce serait William. Si cet agresseur était parvenu à pénétrer dans le siège de la Cabale, il y serait en cet instant.

— Sois prudente, reprit-elle. Laisse Griffin ouvrir la voie. C'est un professionnel.

Griffin nous fit passer devant le veilleur de nuit.

— Vous ne pensez pas qu'on devrait lui parler ? demandai-je alors qu'on se dirigeait vers l'ascenseur. Il saurait peut-être si William est déjà parti ?

Griffin grogna et continua son chemin. Alors, je m'arrêtai. Karl m'imita. Lorsqu'il s'aperçut de notre absence à ses côtés, Griffin fit demi-tour, passa devant nous et s'approcha du bureau d'accueil.

— M. Cortez aimerait que vous répondiez aux questions de ces deux personnes.

L'homme lui jeta un regard interrogateur mais discret. Griffin baissa le menton d'un demi-centimètre. Dans ce métier, « Dites à ces gens ce qu'ils veulent savoir » pouvait tout aussi bien signifier « Dites-leur ce qu'ils sont autorisés à savoir ».

— Est-ce que William Cortez est toujours là ? demandai-je.

— Je crois, oui. (Il baissa les yeux sur un écran juste au-dessus du bureau et le toucha.) Sa voiture est toujours au garage et je ne l'ai pas vu partir. (Il tapota encore.) Il n'a pas non plus utilisé son code pour ouvrir les autres issues.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Je m'attendais à ce qu'il réponde : « Comment le saurais-je ? », mais de nouveau, il effleura l'écran à plusieurs reprises.

— Il a commandé à dîner à 19 h 30 et on lui a servi un plateau à 20 heures. Il a demandé un café à 21 heures.

— A-t-il reçu des visiteurs ?

— Je n'en ai vu aucun, et je suis là depuis 19 heures.

On se dirigea vers le même ascenseur pris la veille. Alors qu'on patientait, Griffin jeta un regard à Karl, et plissa les yeux.

— C'est la chemise de M. Cortez ?

Karl tendit les bras, les manches lui remontant jusqu'aux poignets.

— Un peu grand, mais le tissu et la coupe sont magnifiques.

— Où l'avez-vous eue ?

— Je l'ai volée, bien sûr. Pendant que tout le monde battait les bois à la recherche d'assassins et essayait de sauver la vie de votre collègue, j'ai décidé de faire du shopping dans la penderie de Benicio. J'ai aussi une jolie paire de boutons de manchette en diamant dans la voiture.

Griffin haussa les épaules, semblant se demander si Karl plaisantait. Quand on entra dans l'ascenseur, il tapa le code en faisant écran de son autre main, juste au cas où.

Hope : Heures supplémentaires

Quand on arriva devant le bureau de William, la porte était ouverte et la pièce semblait déserte. Griffin entra en premier, fit le tour des lieux, puis ressortit.

— Il n'est pas là, dit-il.

Je passai à mon tour la porte. Des papiers étaient éparpillés sur un bureau, un porte-documents était posé sur une chaise et une veste pendait derrière le battant. Karl s'en empara. Griffin plissa les yeux.

— Je songe à emporter ça aussi, dit Karl. Ça ne vous dérange pas, j'espère ?

Il secoua le vêtement et, entendant un cliquetis, plongea la main dans une poche pour en sortir des clés.

— Donc, il n'est pas allé bien loin, dis-je. Où sont les toilettes les plus proches ?

Griffin s'avança vers une porte fermée que j'imaginai être un placard, et l'ouvrit pour laisser apparaître des cabinets, déserts et plongés dans l'obscurité.

— Une fontaine à eau ? Une photocopieuse ?

Il me désigna l'une et l'autre, toutes deux dans le bureau.

— Il n'y a pas de distributeurs automatiques à cet étage. S'il veut manger ou boire, il appelle.

Il traversa la pièce et décrocha le téléphone. Au début, je crus à un geste sarcastique, une sorte de démonstration, mais il appuya sur un bouton et murmura quelque chose.

— Il est peut-être sorti se dégourdir les jambes, dis-je à Karl. Tu peux le confirmer ?

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'il était là récemment. Je pourrais essayer de le localiser, mais il est venu ici si souvent que je vais avoir du mal à trouver une piste fraîche, à moins qu'il soit parti quelque part où il ne va pas d'habitude.

— Est-ce que tu sens autre chose ?

— Du sang ? Non.

Je fermai les yeux, mais ne détectai qu'une impression de malaise et de méfiance émanant de Griffin.

— Il a quitté cet étage à 21 h 30, déclara Griffin en me faisant

sursauter.

— Quoi ?

— Toutes les allées et venues de l'ascenseur sont consignées. Il est descendu au troisième à 21 h 30 et n'est jamais remonté.

— Et il y a quoi, au troisième ?

— Plein de choses.

Il était sorti avant que j'aie eu le temps de l'interroger davantage.

— Karl ? Est-ce que tu peux savoir si quelqu'un d'autre était ici avec William ?

— Je vais essayer.

Il s'avança vers l'embrasure de la porte et s'accroupit. Griffin regagna le bureau, comme s'il venait de remarquer que nous ne l'avions pas suivi.

— Bon, alors, vous... ?

À la vue de Karl, il s'interrompit et laissa échapper un ricanement de dégoût. Karl fit la sourde oreille, inspira, puis se releva avant d'épousseter son pantalon.

— Je sens une seconde odeur, mais c'était sans doute la personne qui est venue lui apporter à manger.

— Vous venez maintenant ? lança Griffin.

Karl lui jeta un coup d'œil et sourit.

— C'est quoi le mot magique ?

Griffin quitta la pièce en jurant dans sa barbe.

— Non, ce n'est pas celui-là, lui cria Karl.

Les épaules de Griffin se raidirent lorsqu'il se rendit compte qu'on l'avait entendu, mais il ne s'arrêta pas.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le troisième étage, tout avait l'air aussi calme et désert que dans le reste du bâtiment. Bizarre. J'avais travaillé pour de grosses sociétés et, même dans les quartiers où le personnel respectait des horaires normaux, il y avait toujours de l'activité, sous une forme ou une autre. Mais j'imagine qu'il n'aurait pas été sage de laisser des agents de nettoyage travailler sans surveillance dans les bureaux d'une Cabale, même s'il ne s'agissait pas de personnel extérieur. Mieux valait boucler tout l'immeuble et surveiller les accès.

On suivit Griffin jusqu'à la première bifurcation. Puis Karl s'arrêta, les narines dilatées, avant de tourner au coin.

Nous avons à peine fait dix pas que Griffin s'écria :

— Hé ! Je croyais vous avoir dit de rester avec moi !

— Moi, je n'ai rien entendu.

— Vous êtes au siège d'une Cabale, ici. Vous ne pouvez pas vous barrer en courant comme des mômes.

— En courant ? (Karl se retourna lentement en haussant les sourcils.) Il me semble que je marchais. Il me semble également que vous êtes aussi pressé que nous d'en finir avec cette histoire, mais si je me trompe, alors, allez là où vous voulez et laissez-moi suivre l'odeur du sang.

— Du sang ? demandai-je.

Il fit une petite grimace : il n'avait pas eu l'intention de prononcer ces mots devant moi.

— Où ça ? s'enquit Griffin.

— Il faut que je suive la piste pour trouver la source. Maintenant, si vous voulez bien me laisser faire...

Il reprit son chemin, mais Griffin se précipita pour lui barrer le passage. Il fut si rapide que je trébuchais sur le côté, mais ce ne fut rien comparé à la réaction de Karl. Avant que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait, il avait saisi le garde du corps par le col et l'avait plaqué contre le mur.

— Vous voulez me casser la gueule ? dit Griffin. Allez-y, je vous en prie.

— Je sais que tu ne veux pas le frapper, Karl, intervins-je. Mais si jamais il devait te provoquer, je te conseille fortement de résister. C'est un Ferratus. (Karl me jeta un coup d'œil.) Un semi-démon qui peut rendre son corps aussi dur que de l'acier. Si tu le cognes, tu te briseras les os.

Griffin sourit.

— Ne l'écoutez pas. Allez-y, faites-vous plaisir.

— Tant que je vous tiens, je n'ai rien à craindre. Mais avant qu'on poursuive cette petite aventure, comprenons-nous bien, Griffin : je ne vous fais pas confiance. Et vous non plus. Tout geste brusque sera considéré comme une agression. (Il relâcha la chemise de Griffin.) Maintenant, trouvons la source du sang. Je doute que votre employeur soit ravi d'apprendre que vous avez laissé un de vos collègues mourir

d'une hémorragie parce que vous avez voulu jouer à celui qui pisse le plus loin avec un loup-garou.

À environ six mètres de là, Karl entra soudain dans une pièce en me faisant signe de rester en arrière. Pour une fois, je lui obéis. J'en avais eu assez.

Puis tout devint sombre et il me vint à l'esprit que ça ne servait à rien de fermer les yeux. La vision commença.

Dos à moi, un homme se tenait penché au-dessus d'un tiroir ouvert.

— J'avais bien dit qu'ils seraient là. (Il sortit un dossier.) J'apprécie que pour une fois, tu fasses des heures sup', mais si tu dois m'interrompre...

Le « plop » d'un silencieux. L'homme s'effondra contre le classeur. À cet instant, je vis son visage. William. Le dossier lui vola des mains pendant qu'il regardait son meurtrier d'un air incrédule.

Il ouvrit la bouche, mais un second tir le fit chanceler en arrière. Il s'écroula contre le meuble, puis glissa jusqu'au sol.

Lorsque la vision prit fin, ce ne fut pas de manière brusque. Elle... s'arrêta, tout simplement. Et je restai paralysée. Comme si j'avais assisté à la fin d'un film traumatisant, clouée sur mon siège, le regard rivé sur un écran blanc, incapable de penser, de sentir, de bouger. Même les vibrations chaotiques ne m'atteignaient pas.

— Hope ? dit Karl.

J'avais l'impression que des kilomètres nous séparaient. Je le sentis m'agripper les bras, comme à travers un épais manteau d'hiver.

— C'est trop pour elle, reprit-il. Il faut que je la fasse sortir d'ici.

Ses mots flottèrent devant moi, décousus, incompréhensibles.

— Vous n'irez nulle part, dit Griffin.

— C'est ce qu'on va voir. Tirez-vous de mon chemin.

Je reconnus la vague de chaos, mais c'était comme si l'on m'aspergeait le visage de vin : je le voyais, je le sentais, je savais ce que c'était, mais je ne ressentais aucune ivresse.

— Hope ? Tu m'entends ? Tu peux marcher, chérie ?

— « Chérie » ? J'aurais dû m'en douter. Un loup-garou cambrioleur. Elle doit adorer. Ça doit suinter le chaos, lança Griffin.

— Barrez-vous.

— Vous êtes au courant que c'est tout ce qui l'intéresse chez vous, n'est-ce pas ? Que c'est tout ce qui compte pour les gens de son espèce

? Le chaos.

— Cassez-vous, putain, sinon...

D'un coup, j'ouvris les yeux en haletant, comme si j'avais rompu la couche de glace qui me maintenait sous l'eau.

— William ? Est-ce qu'il... ?

— Oui, et nous partons.

— Non, j'ai eu une vision. Je peux vous aider. J'en ai envie.

— Oh, ça, j'en suis sûr, dit Griffin.

— Pour la dernière fois, assena Karl, tirez-vous...

— Vous croyez que Benicio ne va pas finir par comprendre, Hope ? Vous l'avez dupé pendant un moment, et rien de ce que je pourrais dire ne le ferait changer d'avis, mais si mon collègue meurt à cause de...

Karl voulut lui passer devant, mais il nous barra de nouveau le passage. Je tirai sur la manche de Karl pour lui demander de se retenir.

— Vous croyez que j'ai tiré sur Troy ? demandai-je. J'étais avec Lucas et Paige. Alors, si vous voyez un meilleur alibi que...

— Vous n'aviez pas à appuyer sur la détente. Vous aviez tout un gang pour s'en charger, d'autant plus que c'était une jolie nana qui le leur demandait et prenait son pied à les regarder.

— Je n'ai pas...

— M. Cortez déteste les stéréotypes. Il croit qu'on doit juger un homme à l'aune de ce qu'il est et non de son appartenance à une quelconque ethnie. Mais dans certains cas, l'espèce a une importance capitale, et la vôtre, je la connais très bien.

— Vous connaissez un Expisco ?

— Hope..., commença Karl.

Je m'arrachai à son étreinte pour m'approcher de Griffin, dévorée par le besoin de savoir, même si ce n'était vraiment pas le moment.

— Vous êtes toujours en contact avec lui ? Est-ce que je pourrais lui parler ?

Griffin éclata d'un rire rauque.

— Pas sans un nécromancien.

— Il est... mort ? Comment ? Non, dites-moi juste à quoi il ressemblait. Est-ce qu'il a compris tout seul ? Ou est-ce qu'on l'a aidé ?

— Vous voulez en savoir plus sur les semi-démons Expisco ? Sur vous-même ? (Il s'avança vers moi.) Laissez-moi vous dire que...

Griffin recula en chancelant, puis s'écroula sur le sol. Je me retournai pour voir Karl agiter les doigts comme pour s'assurer que rien n'était cassé. Il me fallut un moment pour comprendre qu'il avait dû lui flanquer une beigne, un coup si brusque que je ne l'avais pas vu.

Je me tournai pour rester médusée devant Griffin qui gisait en travers de l'embrasement, inconscient.

— Oups, dit Karl. Benicio ne va pas être content. Mais je l'avais prévenu. Pas de geste brusque. Quoi qu'il en soit, il est dans les vapes, alors profitons-en.

Il m'attrapa par la taille et me fit passer par-dessus le corps du garde pour m'entraîner vers le couloir. Je jetai un dernier coup d'œil au Ferratus.

— Et ta main ?

— Ça va. Manifestement, le truc, c'est de les prendre au dépourvu.

Lucas : 12

— Ils sont au troisième, dit le vigile. Ils sont descendus il y a une dizaine de minutes.

Je le remerciai et me dirigeai vers les ascenseurs. N'importe lequel ferait l'affaire. Le troisième étage était réservé au petit personnel, ce qui signifiait qu'on y accédait grâce à une carte ou à un code.

Lorsque la cabine ralentit, je m'avançai, attendant que les portes s'ouvrent, et me retrouvai nez à nez avec Karl Marsten.

Il soutenait Hope par la taille. Elle avait les traits tirés, et lorsqu'elle leva ses yeux bouffis vers les miens, il lui fallut un moment avant de me reconnaître.

Je ne vis personne derrière Karl.

— Où est Griffin ?

— Il fait une sieste.

Je dus laisser paraître mon inquiétude, car il ajouta :

— Je n'ai fait que l'assommer. Mais il avait besoin d'une leçon de courtoisie.

— Et William ? demanda Paige.

L'aigreur de Karl fit place à l'expression d'un regret sincère.

— Je suis désolé, Lucas, déclara-t-il d'un ton bourru.

— On lui a tiré dessus avant notre arrivée, murmura Hope.

— Sans doute bien avant. Les rapports indiquent que l'ascenseur est descendu il y a deux heures.

Je croyais m'être préparé à cette éventualité. Hope m'annonça qu'elle avait eu une vision de sa mort et qu'il avait été tué par quelqu'un qu'il semblait connaître, qu'il avait sorti un dossier et évoqué le fait que son assassin avait fait des heures supplémentaires.

Carlos...

— Je peux y retourner, proposa-t-elle, et essayer de découvrir autre chose.

— Non, s'opposa Karl.

Elle le fusilla du regard, encore assez alerte pour lui reprocher de parler en son nom.

— Karl a raison, dit Paige. Tu as besoin de te reposer.

Comme le loup-garou escortait Hope vers l'ascenseur, elle ajouta :

— Je suis désolée de lui avoir fait subir ça.

— Elle veut aider, dit-il.

— Je sais, mais on ne voulait pas... On ne savait pas.

Il acquiesça.

— Ton père savait, dit-il en me fixant droit dans les yeux.

Je sentis le poids de son regard. Combien de fois l'avais-je vu ? On aurait dit qu'ils s'attendaient à ce que je m'excuse pour le comportement de mon père, ou du moins, que je l'explique. J'en étais incapable.

Je promis à Karl de l'appeler le lendemain matin pour le tenir au courant. Il fit mine de ne rien entendre, et les portes de l'ascenseur se refermèrent.

On trouva Griffin dans l'embrasement d'une salle d'archives ; il se remettait à peine du coup qu'il avait reçu. Il était convaincu que Hope était derrière les meurtres de cette soirée, qu'elle avait incité le gang à frapper afin qu'elle puisse se délecter du chaos qui en découlerait.

Entre-temps, j'avais pris conscience de son attirance pour le chaos. Je me rappelai ses origines, mais ce qui me paraissait normal chez un démon me le paraissait beaucoup moins chez une jeune femme, surtout quand elle était si désireuse de mettre un terme aux violences.

Si mon père savait et l'avait fourrée exprès dans ce pétrin pour lui fournir sa drogue... Mais ce n'était pas le moment d'y penser.

Je commençai par essayer de convaincre Griffin qu'il avait tort de penser que le gang était responsable de ces agressions. Certes, les plans laissaient à penser qu'ils étaient impliqués, mais à l'évidence, ils étaient manipulés par quelqu'un d'autre : celui qui les leur avait fournis. Bien entendu, je me gardai de spéculer sur l'identité de cette personne. J'attendais d'avoir des preuves.

Dès que l'équipe de sécurité arriva, j'envoyai Griffin à l'hôpital pour surveiller mon père. Puis, il me fallut m'occuper du cadavre de William.

Deux frères morts, le troisième sans doute responsable de ces crimes. Si l'on m'avait évoqué cette possibilité la veille, j'aurais admis son existence : les tensions et jalousies qui couvaient depuis le jour de ma naissance risquaient bel et bien de se terminer en tragédie

shakespearienne. Mais je n'en aurais convenu que sur un plan intellectuel. Voir ce scénario devenir réalité me dépassait totalement.

Je me trouvais devant une chambre d'hôpital, dans une petite clinique gérée par des êtres surnaturels et financée par la Cabale pour l'usage exclusif de ses employés.

Deux gardes en flanquaient la porte, immobiles, le visage impassible. On aurait dit des soldats de plomb. J'étais là depuis cinq minutes et aucun d'eux ne m'avait accordé la moindre attention. Après ce qui s'était passé cette nuit, encore aurait-il fallu trouver quelque chose à dire. Non, il était bien plus simple de regarder droit devant soi et de faire son boulot.

Paige était entrée en premier pour demander des nouvelles de Troy. Il était sorti de la salle d'opération, toujours inconscient, mais son état s'était stabilisé. Mon père était à son chevet, avec Griffin.

Quand j'entendis Paige proposer à mon père d'aller manger un morceau, je compris qu'elle essayait de gagner du temps. Il fallait que j'entre.

Oh mon Dieu, comment lui annoncer la nouvelle ?

Prenant une grande inspiration, j'ouvris la porte. En m'entendant arriver, mon père écarta le rideau et me tendit une main. Dans l'autre, il tenait un gobelet de café qu'il serrait si fort que le carton se déformait sous sa poigne. Il me suffit d'un regard pour savoir qu'il soupçonnait déjà ce que je m'apprêtais à dire. J'imagine que cela aurait dû faciliter les choses. Malheureusement, il n'en fut rien.

Je m'avançai vers lui pour le prendre dans mes bras.

Une demi-heure plus tard, j'étais assis dans la minuscule salle de méditation avec Paige. Deux gardes étaient postés devant la porte. J'aurais préféré rester avec mon père, mais c'était lui qui nous avait suggéré de nous reposer là quelques minutes. Il fallait trouver Carlos, diriger l'enquête sur la mort de mes frères, annoncer leur décès, couvrir les crimes et prendre des dispositions, à la fois publiques et privées. Ce serait trop pour mon père. Je devais m'en charger.

En outre, une autre épreuve l'attendait : celle d'annoncer à Dolores que deux de ses fils étaient morts et que le troisième avait disparu.

Je n'avais pas fait part de mes soupçons vis-à-vis de Carlos. Aussi fort qu'était mon père, je craignais qu'il ne soit pas en mesure d'encaisser le choc.

L'équipe chargée des recherches me fit savoir que Carlos avait dîné dans un restaurant qu'il fréquentait souvent. Il l'avait quitté depuis longtemps, mais c'était un bon endroit par où commencer.

J'étais censé rejoindre l'équipe une demi-heure plus tard. En attendant, je suivais le conseil de mon père. Dans un hôpital public, ce lieu correspondrait à la chapelle. Bien que de nombreuses créatures surnaturelles soient croyantes, la Cabale Cortez prend soin de ne pas donner de connotation religieuse à ce genre d'endroit.

— Je ne crois pas en être capable, dis-je au bout de quelques minutes.

— Si.

— Enquêter sur l'un de mes frères pour savoir s'il a tué les deux autres ? Mes propres frères ?

— Tu le peux, mais si tu n'y tiens pas, il comprendra.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas une question de volonté.

— Alors, tu le peux.

Je me tournai pour l'embrasser. Je ne fis que l'effleurer, mais lorsqu'elle se détacha de moi, je sentais encore le goût de ses lèvres. Levant la main vers sa nuque, je l'attirai vers moi. J'aurais voulu me perdre en elle, juste un instant, oublier tout et...

Mon portable vibra.

Paige éclata d'un petit rire.

— J'imagine que ce n'est pas ton cœur qui s'emballe. Ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs.

— Malheureusement.

— Je vais aller chercher des cafés. On en aura besoin.

Hope : Diamants bruts

Je somnolai pendant que Karl conduisait, et me réveillai, confuse, lorsqu'il s'arrêta dans un parking que je ne reconnus pas. Me rappelant que je ne pouvais pas regagner mon appartement, je me demandai brièvement comment j'allais faire pour me laver les dents, avant de décider que ce n'était pas si important.

Karl me conduisit vers la sortie. J'étais piquée par la curiosité, mais je n'arrivais pas à rassembler assez d'énergie pour l'interroger. On pénétra dans le hall d'un hôtel. Tout était silencieux, le bruit de nos pas étouffé par la moquette. Après un bref coup d'œil aux alentours, il me fit asseoir dans un fauteuil somptueux, à côté d'une fenêtre donnant sur une piscine.

— Je reviens, dit-il. Attends ici.

— Mais où est-ce qu'on est ?

— Au *Royal Plaza*. Je vais nous prendre une chambre.

Du bout des lèvres, il m'effleura le sommet du crâne. Je le regardai partir, l'esprit engourdi par le manque de sommeil et épuisée par toutes ces émotions.

Pourquoi ne pas être entrés par la porte principale ? J'étais sûre que l'hôtel disposait d'un voiturier, et je savais que Karl ne garantirait jamais sa voiture si quelqu'un d'autre pouvait s'en charger. Mais il me suffit de contempler mon reflet dans la vitre pour prendre conscience que je n'étais pas en état de supporter les regards curieux.

Je me recroquevillai et mes chaussures glissèrent de mes pieds. J'étais presque endormie quand Karl passa ses mains sous mes bras pour me soulever.

— Chhhhhhut, je te tiens.

— Non, je peux marcher.

Et je le fis, mes chaussures à la main, m'appuyant contre lui pour garder l'équilibre. Il me laissa gagner la porte de la chambre, puis me prit dans ses bras pour me porter à l'intérieur. bercée contre son corps, rassurée par la chaleur de sa peau, je faillis m'assoupir à nouveau durant le court trajet qui me séparait du lit.

Mais au moment où je me retrouvais enfin dans un endroit approprié pour dormir, le brouillard qui m'enveloppait depuis une heure se dissipa soudain, et tout me revint en mémoire.

Je vis le visage de Bianca à l'instant de la détonation. Son meurtrier planté à côté de son cadavre. Le garde de Benicio, défiguré, qui levait un regard vitreux vers moi. William titubant, l'air sidéré. Troy gisant dans une mare de sang.

Je savourai chaque minute de la scène, me délectant du chaos engendré par la mort.

Je me mis à trembler, et Karl me massa les épaules, penché maladroitement au-dessus du lit. Puis, il s'assit et m'attira vers ses genoux. Je me blottis contre lui et il se mit à murmurer tout en me caressant les cheveux. Dire que la veille, je le maudissais de ne pas avoir su me reconforter après la disparition de Jaz et Sonny.

Je m'abandonnai à ses caresses pendant quelques minutes, avant de m'éloigner en m'essuyant les yeux. Quand ma vision redevint nette, je vis sa chemise blanche souillée par les derniers vestiges de mon mascara.

— J'espère que tu ne comptais pas la garder, dis-je.

Il tendit les bras, les manches lui remontant jusqu'aux poignets.

— Pas vraiment.

Je regardai la chemise trop large, maculée de larmes et de mascara, tiraillée entre l'envie de rire et celle de pleurer. Au cours des dernières heures, je l'avais engueulé, frappé à coups de pied et de poing, vomi dessus, et il était toujours là. Une chose était sûre : je ne le traiterais plus jamais d'égoïste.

Repoussant le gros édredon et les draps blancs, il m'allongea sur le lit.

— Je ne vais pas arriver à dormir, dis-je.

— Je sais. Je veux juste que tu sois à l'aise. Je t'offrirais bien à boire, mais...

— Ce ne serait pas une solution. Et sûrement pas une bonne habitude à prendre.

— C'est vrai (Il marqua une pause.) Un bain ?

En temps normal, j'aurais dit oui. C'est le meilleur moyen de m'isoler pour réfléchir. Mais ce soir-là, à l'idée même de rester seule, je recommençai à trembler.

— Je... Je ne crois pas être à la hauteur, Karl. (Je le regardai, les larmes me montant aux yeux.) Si c'est comme ça que ça doit se passer... Si ça ne doit qu'empirer... Je ne crois pas que je vais y arriver.

Je prononçai ces derniers mots dans un sanglot, que Karl étouffa en plaquant sa bouche contre la mienne. Tenant mon visage entre ses mains, il s'écarta juste assez pour rompre le baiser sans rompre le contact.

— Je... Je suis désolée, dis-je. Je ne voulais pas...

— Chhhhhhut. Tiens, concentre-toi sur ça.

La pièce s'assombrit et une vision m'apparut brièvement. D'un coup, je me redressai, secouant la tête avec force pour disperser les images et me dégager de son étreinte.

— Assez, je t'en supplie. Excuse-moi. Je ne peux plus supporter...

— Calme-toi. Regarde. Tout va bien.

La vision vacilla et je me raidis. Puis, comme si j'entrouvrais un œil, je jetai un bref regard.

J'étais accroupie sur un toit. Il faisait nuit. Un moteur vrombit et je me rapprochais du bord. Au-dessous de moi, les lumières des phares rampaient le long d'une route chargée. Un klaxon retentit. Je dressai la tête, mais tout était silencieux.

Je scrutai les alentours. L'adrénaline me brûlait encore les veines après être passée si près du danger. Je me morigénais. J'avais été présomptueuse. J'avais pris trop de risques et failli en payer le prix. Mais c'était si bon. Si bon, putain ! Et j'étais suffisamment douée pour ne pas me faire choper.

Un petit rire. Celui de Karl.

J'ouvris mon poing serré et baissai les yeux sur une main gantée. Niché dans ma paume, un bracelet en diamant étincelait au clair de lune.

— Ça va ?

C'était la voix de Karl, mais déconnectée de la vision, et elle me ramena dans la chambre d'hôtel. J'étais allongée sur le lit, avec Karl à mes côtés, son bras sous ma tête, son visage à quelques centimètres du mien, les yeux aussi brillants que des diamants.

— Encore, réclamai-je.

Il sourit.

— Tu es sûre ? Tu m'as dit que tu ne voulais pas...

— Encore, je t'en prie...

Il me reconduisit sur le toit, le bracelet dans la main. J'entendis le hurlement d'une sirène au loin et mon cœur se mit à bondir

d'excitation.

Du chaos sous sa forme la plus simple, mais ma préférée : ce mélange de danger et d'euphorie, sans cas de conscience. Je savais qu'il n'avait pas trouvé le bijou dans une poubelle, mais il avait pris soin de ne pas me montrer comment il se l'était procuré, afin de me laisser savourer l'épilogue en toute sérénité.

Je me rapprochai du bord, si près que mes orteils flirtaient avec le vide. Le vent s'engouffra dans mon blouson, qui bruissa et se gonfla. Une bourrasque me fit chanceler, comme pour me défier de franchir ce dernier pas. Je souris et reculai de quelques centimètres pour m'accroupir et scruter la rue. Des lumières clignotaient à l'est. En provenance du même endroit que la sirène ? Oui. Venant vers moi ? Difficile à dire...

Les phares tournèrent à un carrefour.

Oui, apparemment.

Une décharge d'adrénaline me traversa de nouveau, me poussant à partir, mais je restai là un moment, glissant la main sous mon blouson pour en ouvrir la poche intérieure. Je laissai le bijou tomber au-dessus des autres.

Mon pouls s'accélérait à mesure que les lumières se rapprochaient, mais j'attendis jusqu'au dernier moment...

Le souvenir s'interrompt.

— Ça suffit ?

Le visage de Karl n'était qu'à quelques centimètres du mien et, en sentant son souffle, je me souvins du goût de ses lèvres et l'envie me vint de...

— Est-ce que ça suffit ? répéta-t-il.

— Non, répondis-je d'une voix rauque.

— Tu en veux encore ? (Il fit descendre ses mains le long de ma chemise et commença à la déboutonner.) Tu devrais te déshabiller. Au cas où tu t'assoupirais.

C'était hors de question désormais, et il le savait : je le vis à son sourire tandis que ma respiration se faisait saccadée. Écartant les pans du vêtement, il m'effleura les tétons du bout du pouce et je gémis.

— Encore. Je t'en prie.

Il recula la main jusqu'à mes seins, les entoura et en serra la pointe entre ses doigts.

— Oh, tu ne parlais pas de ça, n'est-ce pas ?

Non, mais je ne m'en plaignais pas. Je voulus me rapprocher de lui, mais il raidit les épaules, m'empêchant de me redresser. Puis, il me pinça les tétons sans ménagement, et je me sentis parcourue d'une onde de choc.

— Encore, insistai-je.

— Oui, mais quoi ?

— Sale type !

Il pressa ses lèvres contre les miennes, le corps toujours cambré, repoussant mon contact.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-il, tu n'auras pas à choisir.

La pièce plongeait de nouveau dans l'obscurité tandis qu'il me mordillait la pointe des seins. Un instant, j'hésitai entre ces deux mondes : perchée en haut d'un bâtiment, les sirènes se rapprochant davantage, ou allongée sur un lit douillet, sentant sa langue titiller ma poitrine, sa main remonter le long de ma cuisse. Puis, peu à peu, ils fusionnèrent et je me retrouvais sur ce toit, ressentant ses propres émotions, ce délicieux chaos, pendant que sa langue, ses doigts et ses dents me comblaient de plaisir tout en attisant mon désir.

Les lumières s'arrêtèrent devant la façade. Désormais, c'était clair, quelqu'un avait sonné l'alarme.

Je traversai le toit jusqu'à l'endroit où j'avais laissé la corde...

Le faisceau d'une lampe torche rebondit sur les murs cinq étages plus bas, dans la ruelle, me barrant le passage.

J'émergeais du souvenir de Karl, le souffle court tandis qu'il me mordillait l'intérieur de la cuisse. M'enfonçant dans les oreillers, j'écartai les jambes et soulevai les hanches, comme pour lui indiquer la voie. Son rire vibra à travers moi.

La vision m'entraîna de nouveau et je remontai la corde aussi vite et discrètement que possible, parfaitement consciente que je me privais de la seule issue possible.

Karl plongeait sa langue dans mon entrejambe, et je criai son nom en prenant sa tête entre mes mains. Il gloussa encore, les vibrations manquant de me faire...

Les images déferlèrent à nouveau.

J'avais la corde. Mais par où m'échapper... ?

Alors que je m'efforçais de trouver un plan B, je naviguai entre le souvenir et la chambre d'hôtel, brûlant d'assister au reste de la scène, de déguster chaque lampée de chaos, sans pour autant rater une seule

seconde de cette incroyable...

La vision m'attira une nouvelle fois vers elle, et je sus que c'était à cause de lui. Chaque fois que j'étais sur le point de basculer dans le présent, il ravivait le souvenir.

Je me retrouvais donc en haut du bâtiment, mais sur le côté, entre la rue illuminée par les gyrophares et la ruelle où s'affairaient les policiers. Quelqu'un cria, mais je n'y prêtai pas attention. Ma priorité était de descendre de ce toit, et la seule façon d'y parvenir était de...

Je levai les yeux vers l'immeuble jouxtant le mien, puis considérai le vide qui séparait les deux édifices. Cinq mètres environ... Je m'esclaffai, et ce rire, à la fois affolé et provocateur, me fit frissonner. Lorsque je remontai vers la surface, je me mis à haleter et tressaillir, les ongles enfoncés dans le matelas en sentant sa langue et ses dents me...

Il me fit replonger et j'eus à peine le temps de le maudire avant d'être submergée.

Je jugeai la distance entre les immeubles. Quatre mètres cinquante ? Cinq mètres ? Si je me ratais, je ne serais plus qu'une tache constellée de diamants sur le bitume.

Mon royaume pour un plan B.

Si je m'écrabouillais au sol, je ne pourrais m'en prendre qu'à moi-même.

Peut-être que si je redescendais par le chemin que j'avais pris pour monter...

Un deuxième cri dans la ruelle mit fin à cette option.

Je reculai de trois mètres, marquai une pause et m'éloignai encore de deux mètres. Le cœur battant la chamade, je restai là, tentant de comprendre ce que disaient les voix en bas.

Puis je courus vers le rebord. À la dernière seconde, je m'élançai. L'autre bâtiment me semblait à une distance infranchissable. J'atteignis le point le plus haut de mon saut, perdis de la hauteur et...

Oh, merde.

Je n'allais pas y arriver.

Le chaos déferla avec une telle puissance que je poussai un cri. Quelque chose me dit que je me trompais sur la nature de ce que j'éprouvais, mais j'étais prise dans la vision, et je me sentais tomber, apercevant mes pieds au-dessous du rebord du second immeuble.

J'avais raté mon...

Des vagues de jouissance interrompirent mes pensées. Puis, je sentis l'arête du toit s'enfoncer dans la pulpe de mes doigts. J'essayai de me redresser avant de me déboîter le bras lorsque mon corps se figea. Je gémissais, tressaillant à chaque impact de l'onde, jusqu'à ce que je retombe, tremblante, sur les oreillers. Même à ce moment-là, Karl ne s'arrêta pas, continuant ses caresses jusqu'au dernier frisson. Quand je m'apaisai enfin, j'ouvris les yeux pour le voir à quatre pattes au-dessus de moi, le regard fou.

— Fini ?

J'acquiesçai, non sans éprouver une pointe de regret. Baissant les yeux, je regardai sa chemise ouverte, puis souris en avisant la bosse qui déformait son pantalon.

Je bondis si vite qu'il laissa échapper un grognement de surprise. Le faisant basculer sur le dos, je me positionnai au-dessus de lui, les jambes de chaque côté de son torse.

— Non.

— Encore ?

Descendant son pantalon jusqu'au bas des hanches, je m'assis à califourchon sur lui.

— Oui, encore.

Hope : Confessions

J'étais allongée sur Karl, la tête sur son torse, ses bras autour de moi. À son souffle régulier, je sus qu'il dormait. Quand je me redressai pour jeter un coup d'œil alentour, il ouvrit les yeux.

— Désolée, dis-je. Je ne voulais pas te réveiller.

— Je ne dormais pas. Je croyais que tu t'étais assoupie.

— Je devrais, mais...

— Tu n'es pas fatiguée. Moi non plus. Bon alors, si on le prenait, ce verre ?

— D'accord. Attends, je vais...

Avant que j'aie pu finir, il me fit basculer sur le côté, puis bondit hors du lit. Il avait toujours son pantalon autour des genoux. Il se pencha, et je crus qu'il allait le remonter, mais il s'en débarrassa avant de le jeter sur une chaise. Puis, ce fut au tour de ses chaussettes. Sa chemise avait disparu à un moment qui m'avait échappé.

Prenant appui sur mes coudes alors qu'il se dirigeait vers le minibar, je me rappelai la première fois où j'avais aperçu son torse. Le matin qui avait suivi notre nuit au musée. J'étais tombée sur lui au moment où il ajustait le bandage qui lui entourait l'épaule, sa chemise entrouverte. Il avait sursauté et tiré sur les pans aussi vite qu'un petit garçon surpris en train de se déshabiller. Sauf que Karl ne voulait pas cacher sa nudité, mais ses cicatrices : les vieilles marques de morsures et de griffures qui lui barraient la poitrine, vestiges de trente années passées à combattre d'autres loups-garous.

Ces balafres s'opposaient à la façade lisse et raffinée qu'il affichait en public, celle d'un homme qui ne s'abaisserait jamais à un acte aussi vulgaire qu'une bagarre. Ce soir-là, il m'avait montré qu'il pouvait frapper aussi fort avec ses poings qu'avec ses mots, et il ne s'en était pas excusé, même si ce n'était pas l'image qu'il aimait présenter. Je le soupçonnais d'avoir entretenu de nombreuses relations dans une semi-obscureté.

Alors que j'avais le regard rivé sur lui, je pris conscience d'être une des rares à l'avoir vu nu. Mes goûts allaient plutôt vers les hommes un peu maigres, avec un style un peu bohème, mais avec Karl, je m'étais rendu compte que je n'étais pas insensible aux physiques plus... virils. Pas de muscles saillants, mais un corps parfaitement bâti. Lorsqu'il se tourna, je résistai à l'envie de détourner le regard et savourai la vue.

— Tu es... incroyablement beau.

Il haussa les sourcils, semblant sincèrement surpris, puis souleva les bouteilles.

— Tu es censée dire ça après que je t'ai soûlée. Pas avant.

— Ah oui ?

Il saisit deux verres qu'il tint à l'envers, les pieds glissés entre ses doigts, puis s'empara de deux bouteilles.

— Oui, parce que, comme ça, tu aurais pu en rejeter la responsabilité sur l'alcool. Là, tu risques de faire enfler un *ego* déjà surdimensionné, selon tes propres paroles. (Revenant vers moi, il déposa son chargement sur la table de chevet.) Et puis-je te retourner le compliment en te disant à quel point tu es belle ?

Je le regardai dans les yeux et compris que cela ne servait plus à rien de me voiler la face. J'étais amoureuse de lui. Pire, je l'aimais. Cela n'avait rien à voir avec ce que Griffin avait évoqué : l'attirance d'une semi-démone pour un homme chaotique. Karl savait quand me botter les fesses et quand me dorloter.

Je voulais faire pareil avec lui. Mais autant je savais le remettre à sa place, autant j'avais du mal à prendre soin de lui. Lui cuisiner un repas, être sa confidente, tout cela me venait naturellement. Mais le complimenter ou même le remercier, c'était différent. Je m'étais tellement acharnée à faire comme si de rien n'était, de crainte d'être blessée que, désormais, j'avais du mal à baisser la garde et lui dire ce que je ressentais. J'allais devoir travailler là-dessus.

Je me déplaçai pour lui faire de la place, et il me tendit un gintonic. Puis, il s'installa dans le lit, en s'appuyant sur les oreillers.

— Merci, dis-je. Pour les souvenirs.

Il haussa les sourcils.

— Ça sonne comme un adieu.

— Tu sais ce que je veux dire. Tes souvenirs. Ceux que tu m'as... (Je cherchai mes mots.) Projetés, j'imagine. Je ne savais pas que je pouvais les capter.

— Moi non plus. Mais je me suis dit que ça valait la peine d'essayer.

Il marqua une pause, le regard lointain.

— Je n'essaierai pas de te tirer les vers du nez.

— Hmm ?

— Si tu as peur que je t'interroge sur la fois où tu as espionné

Jeremy, je ne le ferai pas. Je sais que tu essayais juste de trouver quelque chose pour me distraire.

— Ah.

Le silence retomba. Il fit tourner son scotch entre ses mains, les sourcils froncés.

— Oui, il manque des glaçons.

Il aboya de rire.

— Non, ce n'est pas ce que je pense. Mais bien essayé. Et effectivement, ce serait mieux avec des glaçons.

— Tu vois ? Je ne lisais pas dans ton esprit. Je prédisais tes prochaines pensées. Encore plus fort.

Il esquissa un sourire timide.

— Puisque à l'évidence, tes dons de télépathie sont encore en pleine ébauche, je vais devoir te dire à quoi je pense. Et oui, c'est en rapport avec cette vision. Je devrais t'en parler. Enfin, je voudrais.

Il se tut de nouveau.

— Tu voulais rallier la Meute, dis-je. Quand tu étais jeune.

Il hocha lentement la tête.

— Et l'ironie, c'est que, quarante ans plus tard, maintenant que j'en fais partie, je ne m'y sens pas vraiment à l'aise.

— L'instinct était sans doute plus fort à cet âge-là.

— À cette époque, cela me semblait évident. Pour moi, un loup-garou devait être membre d'une Meute, grandir avec ses frères, construire une maison et défendre son territoire. J'en voulais à mon père de me traîner de ville en ville, de me faire vivre dans des hôtels et des chambres d'hôte. Je le détestais pour ça, et j'en éprouvais une immense culpabilité.

Je savais combien Karl aimait son père. Peu de temps après notre rencontre, j'avais commis l'erreur de le critiquer pour avoir entraîné son fils à voler, et pour la première fois, j'avais vu le visage de Karl se décomposer. Il avait aussitôt pris sa défense, de la même manière que j'avais réagi lorsqu'il avait reproché à ma mère de m'arranger des rendez-vous avec des inconnus. Après cela, nous avions conclu un accord tacite : s'envoyer des piques, d'accord, mais ne jamais s'attaquer à nos parents.

Le père de Karl avait fait de son mieux pour préparer son fils à la seule vie qu'il connaissait pour un loup-garou solitaire.

— Ce souvenir que je t'ai montré... C'était la première fois que je rencontrais des membres de la Meute. On travaillait dans une petite station du Vermont où ils étaient venus passer quelques jours de vacances. Je n'ai pu les apercevoir que ce court instant avant que mon père décide de plier bagages. Je crois que je n'ai jamais été aussi furieux contre lui. Il les avait toujours fait passer pour des monstres. C'était pour cela qu'il fallait partir : il m'avait dit qu'ils nous tueraient si on restait. Mais en voyant Jeremy et Antonio... (Il secoua la tête.) Ils m'avaient paru tout à fait normaux, à plaisanter, s'envoyer des vanes, traîner au bar... Et je les avais enviés, si tu savais à quel point... Mais en grandissant, je me suis mis à les détester parce qu'ils nous empêchaient d'avoir une vie stable.

— De posséder un territoire.

— Une poussée de testostérone, j'imagine. Au fil des ans, l'envie de les rejoindre a cédé le pas sur le besoin de leur montrer qu'ils ne me faisaient pas peur. Quand j'avais seize ans, mon père a déboulé dans notre chambre d'hôtel pour m'annoncer qu'il fallait partir parce qu'il venait d'apercevoir des membres de la Meute. Mais ce jour-là, j'ai refusé. Je me suis dit... (Il eut un rire amer.) Je me suis dit que mon père avait simplement besoin qu'on le pousse un peu. Si je le forçais à rester, soit il verrait que ses craintes étaient infondées, soit il apprendrait à se battre pour obtenir sa place dans ce monde. Alors, j'ai tout fait pour retarder le départ. Ma Mutation avait débuté quelques mois auparavant, et au début, c'est très difficile. Quand le besoin se fait sentir, on ne peut rien faire contre.

— Alors, tu as prétexté que tu devais muter ?

— Oui. Il m'a emmené dans les bois derrière l'hôtel, et je me suis forcé à me transformer. Au bout d'un moment, ça a fini par porter ses fruits, mais ça n'a pas été bien loin. Mon père est resté là à m'encourager pendant au moins une demi-heure. Puis, il a entendu un bruit et m'a dit de ne pas bouger. Quelques minutes plus tard, Malcolm Danvers m'a découvert.

— Le père de Jeremy.

— Malcolm m'a surpris, coincé en pleine Mutation. Je ne sais pas ce qu'il m'aurait fait si mon père ne l'avait pas appelé pour l'éloigner. Quand j'ai réussi à reprendre forme humaine, j'ai entendu Malcolm narguer mon père. Il incitait ses deux potes à le provoquer, en prétendant que personne d'autre ne le ferait étant donné qu'il ne valait rien, qu'il n'avait pas de réputation. Malcolm l'a tué. Il lui a rompu la nuque, l'a jeté sur le côté, puis s'est lancé à ma recherche. Je me suis enfui. Je ne pouvais rien faire d'autre à cet âge. Des années plus tard, une fois prêt, j'ai décidé de me venger. Mais il était trop tard.

Quelqu'un m'avait pris de court.

Je n'arrivais pas à trouver mes mots. Je savais que son père avait été tué par un loup-garou, mais j'ignorais les circonstances. Désormais, je comprenais pourquoi il avait tant de mal à faire partie de la Meute. Tous ceux qui avaient été impliqués dans cet assassinat étaient morts depuis longtemps, et Jeremy ne ressemblait en rien à Malcolm, mais Karl avait tout de même rallié le groupe responsable de ce meurtre. Accepté d'être dirigé par l'homme dont le père avait tué le sien. Une mort dont il se sentait coupable, j'en étais convaincue.

Il aurait été inutile de lui faire remarquer qu'il n'aurait rien pu faire. Je ne lui aurais rien appris de nouveau. Mais j'avais senti toute la culpabilité et le remords qui le torturaient lorsqu'il m'avait laissée pénétrer dans son esprit, quand il avait eu besoin de me montrer son pire souvenir.

— Je suis désolée.

C'était tout ce que je pouvais dire, mais je le pensais du fond de mon cœur, et il se pencha pour m'embrasser sur le front.

— Je voudrais que tu comprennes une chose, dit-il au bout d'un moment. Si je te repousse, si je répugne à me rapprocher de toi, si je suis égoïste, c'est parce que la vie m'a appris à me comporter de la sorte. Dès qu'on s'approche trop, je... (Il haussa les épaules.) Je ne veux pas faire de mal à quelqu'un que j'aime.

— Tu avais seize ans, Karl.

— Je n'ai pas dit que c'était une peur rationnelle. Mais ce qu'on redoute le plus ne l'est jamais, n'est-ce pas ?

Il me regarda droit dans les yeux.

— Je ne crois pas que ma peur soit irrationnelle, Karl. Quand je me trouvais dans cette pièce, tout ce qui aurait empêché une personne normale de vouloir la mort de Troy avait disparu. Ce n'était ni enterré, ni éclipsé, juste... éteint. C'était comme... (Je pris mon verre entre mes mains.) Je ne sais même pas à quoi ça ressemblait.

— Comme un loup-garou affamé croisant une entrecôte à deux jambes ? (Il me prit mon verre et le posa sur la table.) Ce que tu crains, Hope, c'est qu'un jour, même si cela ne dure que quelques minutes, ta nature prenne le pas sur ta personnalité et que cela entraîne la mort de quelqu'un. C'est ce qu'un loup-garou affronte quotidiennement depuis le premier jour de sa Mutation.

— Mais tu peux le contrôler. Tu n'as jamais... ?

— Si. Trois fois. Deux fois au cours de mon adolescence et j'ignore

qui j'ai tué. Tout ce que je sais, c'est que j'ai muté et que je me suis réveillé avec mes vêtements tachés de sang humain. J'avais vingt ans la troisième fois, quand je me suis retrouvé en train de manger un cadavre. Alors, oui, la plupart du temps, on arrive à se maîtriser. C'est comme toi avec le chaos. Tu peux résister à l'envie de mal agir. Mon père a fait son maximum pour m'inculquer cette leçon, mais il n'a pas eu le temps de la finir. On ne peut pas nier l'existence de l'instinct. Et pour un loup-garou, il n'y a aucune différence entre un cerf et un homme. Les deux sont des proies. Un loup n'éprouve aucune pitié pour sa victime, aucun remords pour la vie qu'il ôte, aucune compassion pour sa famille. Ça, c'est réservé aux humains. Et le boulot d'un loup-garou, c'est de faire en sorte de préserver son humanité. Ce jour-là, quand j'ai repris mes esprits et que j'ai vu ce que j'avais fait, j'ai su que j'allais devoir choisir.

Il se tourna sur le côté et appuya la tête sur sa main.

— Ce qui m'est arrivé arrive à la plupart des loups-garous à un moment donné, reprit-il. Soit ils jugent que tuer une personne innocente est bien la preuve de leur monstruosité et qu'ils méritent de mourir. Soit ils décident de continuer leur carnage, en rejetant la responsabilité sur le loup qui est en eux. Ou encore, ils reconnaissent leur faiblesse et prennent des mesures pour éviter la tentation : ne pas muter près d'une zone habitée, quand on est mort de faim ou quand on a bu. Et très important aussi, satisfaire le besoin de chasser en s'attaquant à des lapins, du gibier ou... des diamants. C'est ça que tu dois faire, Hope. Éviter la tentation. Fuir les situations à risques, comme espionner pour le compte d'une Cabale. Et rechercher celles qui te permettront d'étancher sans remords ta soif de chaos. Je peux t'y aider, d'ailleurs, mais seulement jusqu'à un certain point. Je sais que tu aimerais que je t'emmène sur des missions plus risquées. Mais je ne le ferai pas, parce que après, tu te sentiras coupable. Et comme tu as pu le constater, il m'arrive de me mettre en danger. J'y suis obligé, pour la même raison qui te pousse à traquer le chaos. Je ne veux pas t'embrigader dans ce genre de situation et te mettre en péril. Pas après ce que j'ai vécu avec mon père.

— Je comprends.

Il s'en assura d'un regard, puis hocha la tête.

— Je t'en trouverai de nouveaux. Que tu pourras savourer sans remords. Pour plus de chaos, tu devras te contenter de seconde main, avec mes souvenirs.

Je souris.

— Je ferai avec.

— Parfait. (Il baissa la voix.) Mais rappelle-toi, tu ne seras jamais parfaite. Un loup-garou sait qu'il a toujours un risque de rechuter. On ne peut pas contrôler chaque variable. Je n'ai pas tué d'humains depuis trente ans, mais je dois accepter que ça puisse se reproduire. Et c'est pareil pour toi. Mais si ça devait arriver, malgré tout le dégoût et la douleur que tu éprouverais, si tu avais fait tout ton possible pour l'éviter, ce ne serait pas ta faute. Tu n'as pas choisi d'être une semi-démone. Pas plus que je n'ai voulu naître loup-garou.

Le silence retomba.

— Est-ce que j'ai réussi à t'endormir ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Non, pas encore. (Je levai le menton pour l'embrasser.) Merci, Karl.

Il m'attira vers lui, puis éteignit la lumière.

Lucas : 13

Paige revint avec deux cafés, suivie par Griffin, ce qui expliquait son air affligé.

— Votre père veut que je vous accompagne, déclara le garde du corps.

Je refusai.

— Il a besoin de vous. On a déjà essayé de le tuer ce soir.

— Ouais, mais ils ont raté leur coup, et personne ne s'en est pris à vous. Pour le moment.

Paige me tendit un gobelet.

— Je ne vois pas qui pourrait m'en vouloir. Je veux dire, en dehors de la Cabale. J'aimerais que vous restiez avec lui.

— Je me doutais de votre réaction, mais ce sont ses ordres.

J'hésitai, songeant un instant à lui fausser compagnie. Paige secoua la tête, comme si elle avait lu dans mes pensées. Puis, elle consulta sa montre. Elle avait raison, évidemment. On perdait du temps. Alors, on se mit en chemin, talonné par notre nouveau garde du corps.

On rejoignit l'équipe qui recherchait Carlos pour comparer nos notes et tenter d'établir une chronologie. Après que je l'avais croisé au bureau, il était allé manger au restaurant, puis s'était présenté chez Hector à 21 h 45. Apparemment, il était repassé au bureau peu avant 21 h 30, heure à laquelle il avait accompagné William au troisième étage. Bella et le majordome pouvaient très bien s'être trompés d'une quinzaine de minutes, ce qui ne lui aurait laissé qu'un créneau très réduit, mais plausible.

Il fallait déterminer les heures exactes de sa présence au bureau. Nous avons interrogé les gardes, mais ils ne l'avaient pas vu. Le système de sécurité nous indiquerait s'il avait utilisé sa carte d'accès mais ne prouverait rien, à moins qu'il n'ait gagné l'un des derniers étages, ce qui aurait nécessité son empreinte digitale.

J'envoyai l'un des six membres du groupe enquêter sur ce point. Pendant ce temps, deux autres allaient fouiller l'appartement de Carlos et l'y attendre, tandis que les deux derniers s'en iraient chez mon père pour visionner les bandes des caméras de surveillance.

Une fois que j'eus fini de distribuer les rôles, les hommes se regardèrent.

— Il y a un problème ? demandai-je.

— Non, monsieur, répondit Carpaccio, leur chef, sur un ton qui laissait croire le contraire.

Je réprimai une pointe d'impatience.

— Deux de mes frères sont morts. Le troisième s'est volatilisé et court peut-être le même danger. Si vous avez une meilleure idée pour le retrouver, je vous écoute.

Le plus jeune, un semi-démon du nom de Pratt, prit la parole.

— Carlos... Je veux dire, M. Cortez...

— Appelez-le par son prénom, ce sera plus clair.

La tradition de désigner tous les hommes de la famille sous le nom de « M. Cortez » était un concept ridicule, qui en plus de prêter à confusion, m'agaçait au plus haut point.

— Eh bien, Carlos ne reste jamais au travail après 19 heures.

— Oui, je sais. Mon frère n'est pas connu pour faire des heures supplémentaires.

Je compris soudain qu'ils se demandaient pourquoi je les envoyais aux deux endroits où Carlos n'était pas censé se trouver : son bureau et la maison de mon père.

Paige prit le relais pour leur expliquer que, dans la mesure où nous avions déjà des hommes présents sur les lieux qu'il fréquentait d'habitude, et que nous savions qu'il avait rendu visite à Hector, on pouvait parfaitement supposer qu'il soit passé voir mon père chez lui ou William au bureau. Et de toute façon, cela ne mangeait pas de pain de consulter les bandes et les codes d'accès pour les portes et les ascenseurs, puisque nous aurions à le faire dans le cadre de l'enquête. Les gardes semblèrent en convenir et s'en allèrent.

— Vous soupçonnez Carlos d'être l'auteur de ces meurtres, n'est-ce pas ? dit Griffin après leur départ.

J'hésitai, avant de répondre avec prudence :

— Je n'écarte pas cette possibilité.

Griffin acquiesça sans paraître choqué ni sceptique.

Je poursuivis.

— Je ne veux pas que quiconque, à part nous, soit au courant de mes suspicions, ce qui risque d'être compliqué, d'autant que le personnel n'a pas l'habitude de recevoir d'ordres émanant de moi. J'apprécierais toute aide que vous pourriez m'apporter.

— Je vous épaulerai, mais je ne vous garantis pas le résultat. Si ça avait été Troy... (Il laissa sa phrase en suspens et haussa les épaules.) Ils écoutent Troy parce qu'ils l'aiment bien. Moi, ils m'écoutent parce que je leur fais peur. Ensemble, ça fonctionne bien. Séparés... (De nouveau, il s'interrompit, comme s'il prenait conscience que cette situation risquait d'être permanente.) Je ferai de mon mieux.

Je décidai, quelque peu tardivement, de me joindre à l'équipe partie fouiller l'appartement de Carlos. Il pouvait s'y trouver des indices concernant le crime, et les vigiles ne sauraient pas les débusquer.

On regagna la voiture, qui n'était plus le véhicule passe-partout que nous avions loué, mais, à la demande de mon père, un énorme 4x4 noir, blindé et résistant aux sorts. Dès que nous voudrions agir de manière non officielle, il nous faudrait nous garer loin de notre destination et parcourir le reste du trajet à pied, ce qui, à mes yeux, abolissait tout avantage au niveau de la sécurité.

J'étais en train d'ouvrir la portière de Paige quand mon portable sonna.

— M. Cortez ? Ici le P.C. de sécurité. Notre standard vient de recevoir un appel de votre frère.

J'ouvris la bouche pour demander « lequel ? » avant de me rendre compte que je n'aurais plus jamais à poser cette question.

— Carlos a téléphoné ?

— Oui, monsieur. Il avait l'air anxieux. On a perdu la liaison avant qu'il ait pu transmettre son message, mais on est parvenus à le localiser. Voulez-vous qu'on dépêche une équipe ?

— Non, je vais y aller avec Griffin. Pourriez-vous envoyer les coordonnées GPS à... (Je jetai un coup d'œil au garde du corps, à travers la cloison. Il leva quatre doigts.) la voiture numéro quatre ?

— Bien, monsieur.

— Et avez-vous enregistré l'appel ?

— Oui, monsieur, je vais vous le faire écouter.

L'enregistrement ne m'apprit pas grand-chose. Rien, en fait, hormis qu'il s'agissait bel et bien de Carlos et pas d'un inconnu qui aurait trouvé son téléphone et appuyé sur l'un de ses numéros abrégés. Il voulait savoir pourquoi tout le réseau interne était saturé et pourquoi on avait refusé de lui passer mon père. Et il exigeait de parler au «

responsable », ce qui avait tendance à prouver que c'était bien Carlos : il était en effet peu probable qu'il connaisse quiconque travaillant à la sécurité.

La standardiste avait alors commis l'erreur de lui demander : « Vous êtes M. Cortez ? » Peut-être avait-elle du mal à croire que l'homme qu'on recherchait avec tant d'assiduité, au point d'engorger les lignes téléphoniques, se trouvait justement au bout du fil ? Ou peut-être suivait-elle simplement le protocole en lui demandant de confirmer son identité avant de transmettre l'appel ?

Il lui répondit par un chapelet d'insultes et la menace de l'envoyer pointer au chômage si elle ne transférait pas l'appel dans les cinq secondes. Quant à ce qui s'était passé ensuite, seule une enquête nous l'apprendrait, car la ligne avait été coupée. Soit il avait raccroché, soit la standardiste, déboussolée, avait fait une fausse manipulation, soit la surcharge du réseau avait provoqué la fin de l'appel.

La femme avait rappelé Carlos, mais n'avait eu que son répondeur. Puis, elle m'avait téléphoné.

Était-ce un coup monté de Carlos ? Avait-il prétendu ne pas comprendre pourquoi les lignes étaient saturées et notre père injoignable dans le simple but de prouver son innocence ? Essayait-il de se démarquer de ses complices pour sauver sa peau, étant donné que mon père avait survécu ? Ou était-il innocent et en danger ?

Pour le bien-être de mon père, j'espérais que cette dernière explication soit la bonne et que j'arriverais à temps.

L'adresse nous mena au sud de Little Haïti, dans une rue qui semblait vouloir appartenir au quartier voisin, le Design District. Alors qu'une moitié de la rue avait été investie par la communauté artistique et les bistrots branchés, l'autre était bordée de boutiques familiales, luttant pour résister à l'embourgeoisement.

C'était un lieu commerçant, et à cette heure de la nuit, les trottoirs étaient déserts, les magasins n'étant éclairés que pour des raisons de sécurité. Même les cafés avaient fermé depuis longtemps. On ne croisa qu'un seul véhicule, une voiture de sport, qui poursuivit sa route.

— On est presque arrivés, annonça Griffin. Vous voulez qu'on passe devant ?

— Dans ce monstre ? murmura Paige. Autant avoir un gyrophaire sur le toit.

— Le 4x4 est trop voyant, répondis-je. Carlos ou n'importe quel employé de la Cabale le repérerait au premier coup d'œil. Allez plutôt

vous garer... Quoiqu'on ne verrait que lui dans un parking désert.

— Est-ce que vous arriveriez à vous faufiler dans une ruelle ou une voie de service ? demanda Paige.

— Je vais essayer.

Il continua son chemin avant de tourner dans une allée si étroite que ma femme fut obligée de sortir de mon côté. Je fermai la portière le plus silencieusement possible, mais le bruit sembla résonner dans la rue comme un coup de feu.

Traverser les rues désertes dans un énorme 4x4 n'était déjà pas très discret, mais ce n'était rien comparé au fait de les arpenter talonné par un garde du corps d'un mètre quatre-vingt-quinze.

Au bout de l'artère, je leur fis signe de s'arrêter, puis murmurai :

— Paige et moi allons jeter un coup d'œil au nord. Griffin, vous pouvez continuer...

Il secoua la tête, les bras croisés.

— Je vais partir par là, dit Paige. Vous deux, poursuivez...

Il refusa de nouveau. Paige et moi échangeâmes un regard, estimant nos chances de fuite. Tentant, mais pour un quadragénaire de sa corpulence, Griffin était étonnamment lesté.

J'espérais trouver une ruelle qui nous mènerait droit au but. Peine perdue. Je gaspillais du temps à réfléchir à un moyen de parvenir à notre cible, alors que des choses bien plus importantes nous attendaient.

— Et si on utilisait un sort brouilleur ? proposa Paige. Griffin aurait l'air d'un passant lambda, et il ne risque rien avec son gilet pare-balles.

On prit la direction du nord, Griffin rasant les devantures, caché dans l'ombre. Seul le bruit de ses semelles raclant le pavé trahissait quelquefois sa présence.

Nous n'étions plus très loin des coordonnées GPS. Toutes les rues semblaient identiques à la précédente : bordées de boutiques fermées, sans aucun signe de vie.

Qu'est-ce que Carlos viendrait faire là ?

Le signal avait été émis à quelques centaines de mètres, un peu plus à l'est. Je plissai les yeux dans cette direction.

— Une galerie d'art, un restaurant végétarien et un magasin, je crois, chuchota Paige.

De toute évidence, il était temps de reprogrammer ce rendez-vous avec l'ophtalmo que j'avais annulé en septembre dernier.

— L'un de nous devrait aller faire le tour par-derrière, dit Paige en coulant un regard vers Griffin. Il ne te laissera jamais partir seul.

Ce n'était pas la solution que je préférais, mais elle avait raison.

— Vas-y, acquiesçai-je avant de changer d'avis. Je...

— ... couvrirai tes arrières. (Elle sourit.) Je sais.

Lucas : 14

Le signal du GPS nous mena jusqu'à un étroit passage entre une galerie d'art et un magasin de vêtements. Un peu plus loin, une porte de service était ouverte.

Paige se trouvait de l'autre côté de la galerie, cachée par un sort de camouflage. J'aurais préféré discuter de la prochaine étape avec elle, mais j'étais coincé avec Griffin. Je lui aurais bien jeté un sort, mais je risquais d'échouer, étant donné sa taille et mes faibles compétences en matière de magie de sorcières.

— J'espère que vous ne croyez pas à un heureux hasard ? demanda-t-il.

— À la lumière des événements de ce soir, pensez-vous que Carlos s'attende à ce que mon père vienne à son secours ?

— Peut-être. Ou vous, d'ailleurs.

Cette idée ne m'avait pas traversé l'esprit.

L'entrebâillement de la porte était très fin, juste assez pour faire croire à un accident, comme si quelqu'un avait oublié de fermer derrière lui.

— J'y vais, dit Griffin.

Je le saisis par le bras.

— Vous êtes peut-être protégé contre les balles, mais vous n'êtes pas immortel.

— Certes, mais c'est mon boulot.

Il essaya de se dégager, mais je le retins.

— Il y a sûrement une autre entrée.

Je rompais mon sort de camouflage pour faire signe à Paige lorsque la porte s'ouvrit à la volée. Je renouvelai aussitôt la magie.

Une silhouette sombre sortit en tirant sur le battant, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un minuscule interstice, comme si un objet l'empêchait de se refermer totalement.

La chevelure et la carrure de l'homme étaient semblables à celles de Carlos.

La conclusion était évidente, mais je refusai de l'admettre. Je devais attendre d'avoir des preuves.

Griffin s'était reculé dans l'ombre. Il avait les yeux plissés ; comme moi, il étudiait l'individu d'un air perplexe. À cette distance, nous ne pouvions voir que ses cheveux bruns et le contour de son visage. Il était rasé de près, comme Carlos.

Je regardai Paige, à l'autre bout de la ruelle. Lorsque l'inconnu tourna dans l'autre direction, elle se pencha pour jeter un coup d'œil, rompant son camouflage. Puis, elle haussa les épaules avec exagération, pour me faire comprendre qu'elle non plus ne pouvait pas confirmer son identité.

L'homme leva un émetteur devant sa bouche, mais sembla reconsidérer le fait de parler dans une rue si tranquille, et regagna la porte. Avant qu'il ait eu le temps de l'ouvrir, Griffin fonça vers lui, le saisit par le col et le plaqua contre le mur, les mains bloquées derrière le dos.

Je sus immédiatement qu'il ne s'agissait pas de Carlos. Mon frère aurait vociféré à tout-va. Lui ne faisait que se débattre dans tous les sens pour essayer d'échapper à son agresseur. Quand je m'approchai, Griffin l'obligea à se retourner pour me faire face.

Il avait à peu près la moitié de l'âge de Carlos.

— Qui êtes-vous ? demandai-je en anglais, puis en espagnol.

Il se contenta de me dévisager, puis tourna les yeux vers Paige lorsqu'elle nous rejoignit, avant de les reporter sur Griffin. Ce dernier secoua la tête pour me signifier qu'il ne connaissait pas ce jeune homme. On se serait cru dans un film muet : personne ne parlait, chacun ayant conscience que la personne avec qui il avait voulu communiquer se trouvait peut-être à portée de voix.

Paige rompit le silence.

— Tu le connais, Lucas ? Est-ce qu'il travaille pour la Cabale de ton père ?

Griffin la fusilla du regard et je me demandai moi-même ce qui avait bien pu lui prendre... jusqu'à ce que le jeune homme se tourne vers moi et articule « Oh, merde » en silence.

Il prononça alors les mots les plus populaires en cas d'arrestation, juste après « Ce n'est pas moi ».

— Ce n'était pas mon idée, dit-il.

— Où est Carlos ? demandai-je.

— Si je le savais... Je veux l'immunité, exigea-t-il, le visage fermé.

Griffin lui assena un direct aux mâchoires. Paige détourna le regard

pour dissimuler une grimace.

— M. Cortez t'a posé une question.

— Je... Je veux l'immunité.

Sa requête avait pris le ton d'une supplique, du sang dégoulinant de son menton. Toutefois, il pouvait encore parler ; donc, le coup n'avait pas été aussi violent qu'il avait paru l'être.

Je fis signe à Griffin de rester tranquille : juste un effet de manches, car il n'avait aucune intention de le frapper de nouveau s'il pouvait l'éviter.

— Tout est parti en vrille, dit le jeune homme en cessant de se débattre. Il m'avait dit que ce serait facile, mais maintenant, la fille est morte et...

— Laquelle ? demanda Paige avant d'avoir pu s'en empêcher. (Elle me jeta un regard navré.) Désolée. Vous disiez ?

Il secoua la tête.

— Où est Carlos ? répétais-je.

— Je ne sais...

Il s'arrêta net, bouche bée. Puis il s'écroula contre Griffin. Le garde du corps le redressa, mais sa tête pendait et, lorsqu'il la retira, la main de Griffin luisait de sang dans la faible lumière.

Soudain, je sentis une douleur à l'épaule. Puis on me poussa, si violemment que j'atterris sur le gravier, le souffle coupé.

— À terre ! cria Griffin en me traînant sur le côté.

— Paige !

Je vis son visage blême, ses yeux écarquillés. L'attrapant par les jambes, je la fis tomber. La balle frappa le sol dans un nuage de poussière, à quelques centimètres seulement des chaussures de Griffin.

Je tendis le bras vers la porte ; Griffin l'avait déjà ouverte. Il voulut m'aider, mais je plongeai à l'intérieur en lui criant d'aller chercher Paige. Je rampai sur la moquette, qui m'échauffa la joue, et cognai mon épaule blessée contre une chaise. Je la jetai sur le côté et me traînai vers Paige lorsque Griffin claqua la porte.

— Je n'ai rien, murmura-t-elle. J'ai juste... Je suis désolée, j'étais choquée. Tu crois que c'était un tireur embusqué ?

Griffin acquiesça d'un grognement, et pendant quelques instants, on resta sans bouger, dans la pénombre et le silence seulement troublé par notre respiration. Nous étions dans un petit bureau, meublé de

façon spartiate : une table, une chaise et un caisson. Rien de plus, hormis une cafetière.

Paige chuchota et je me rapprochai pour l'entendre lorsque je me rendis compte que c'était une incantation.

— Il n'y a personne, dit-elle, toujours à voix basse. Est-ce qu'il est... ? Le jeune homme ? Il est mort ?

— Je crois, répondit Griffin.

— Est-ce qu'on peut le ramener ici ? Pour s'en assurer ?

Griffin me regarda.

— S'il vous plaît, insistai-je.

Il nous fit signe de nous éloigner, jeta un coup d'œil à travers l'entrebâillement, et ouvrit d'un geste brusque. Attrapant le garçon par les jambes, il le traîna à l'intérieur. Puis, il se débarrassa du petit bout de bois coincé dans l'embrasure, referma la porte et tira le verrou d'un coup sec.

Paige fit apparaître une boule de lumière. Agitant le poignet, elle l'envoya planer au-dessus du jeune homme pendant qu'elle l'examinait. Il avait été touché à la poitrine. Je nous revoyais dans la ruelle. Si Paige avait bougé à ce moment-là, elle aurait reçu la balle à sa place. Si je ne l'avais pas entraînée au sol quelques instants plus tard... Je chassai cette pensée de mon esprit.

Le garçon était mort. Tandis que Paige lui fermait les paupières, Griffin appela le QG et demanda des renforts, en précisant qu'un tireur se trouvait dans le bâtiment sud.

Puis il baissa les yeux sur le cadavre.

— Comment nos enfants se retrouvent-ils mêlés à ce genre de choses ? Où sont leurs parents ?

Je savais que Griffin pensait à son fils, Jacob, qui devait avoir à peu près le même âge. Jacob n'avait rallié aucun gang. Sa seule faute avait été de se faufiler hors de la maison la nuit où un tueur avait décidé de s'attaquer aux enfants des employés de la Cabale. Cette tragédie aurait pu conduire n'importe quel père à démissionner, mais Griffin était resté, fidèle à son patron.

Paige s'était tue. Sans doute pensait-elle à Jacob, elle aussi. C'était elle qui avait découvert son corps, et elle ne s'en était jamais vraiment remise. Elle se redressa, tournant les yeux vers moi.

— Ton épaule, dit-elle. Laisse-moi regarder.

Dans l'agitation, j'avais presque oublié la douleur que j'avais

ressentie avant que Griffin me précipite au sol. Je levai la main vers ma blessure. Ma chemise était déchirée et du sang perlait le long de mon torse.

— Juste une égratignure, répondis-je. Je vais bien.

— Bien sûr. Jusqu'au moment où ton bras te lâchera en plein effort.

— On n'a pas le temps. Il faut qu'on...

— Je vais te soigner, Cortez, même si je dois demander à Griffin de te maintenir en place.

Je la laissai jeter un sort de guérison pendant que je regardais autour de moi en me demandant ce qui avait bien pu attirer le jeune homme dans cet endroit. Le caisson était fermé à clé. Un voleur n'aurait pas refermé derrière lui. La poubelle était vide. La pièce était un peu en désordre, mais elle n'avait pas l'air sens dessus dessous.

Paige se dirigea vers la porte intérieure. Je réprimai un « Sois prudente ».

La main sur la poignée, elle regarda en arrière et murmura :

— Ne t'inquiète pas, je serai prudente.

Je me forçai à sourire.

Passant la tête à travers l'entrebâillement, elle jeta un coup d'œil.

— C'est la galerie, chuchota-t-elle.

Le jeune homme avait l'air de tout sauf d'un voleur de tableaux. Et quelles étaient les probabilités de tomber sur des êtres surnaturels opérant un cambriolage sans rapport avec les événements de la soirée ? À l'endroit exact où Carlos avait passé son appel ?

Griffin pénétra dans la galerie pour la fouiller. Il était parti depuis cinq bonnes minutes lorsqu'un fracas résonna dans la pièce.

Paige regarda furtivement, mais Griffin n'avait rien fait. Il se tenait au milieu de la salle, les yeux rivés vers le plafond. Le son avait dû venir d'en haut.

Je lui passai devant. La galerie était composée d'une unique pièce avec seulement deux issues : la porte d'entrée, et celle donnant sur le bureau. Une troisième, dissimulée par un paravent, était ouverte, laissant apparaître de minuscules toilettes.

Paige leva les yeux.

— Une réserve, peut-être ? Mais dans ce cas, comment y accéder ? Je ne vois aucune trappe et je n'ai remarqué aucun accès à l'extérieur. Je ne me rappelle même plus s'il y avait un étage. Ou juste un grenier.

Dans ma tête, je repassai la scène de notre arrivée.

— Non, il n'y avait qu'un rez-de-chaussée, avec des barreaux aux fenêtres. Je crois me souvenir d'une autre entrée, en face de celle-ci. J'imagine qu'elle mène à des appartements.

On regarda vers le plafond. Si des personnes habitaient au-dessus de la boutique, alors le bruit n'avait rien d'anormal.

— Toujours est-il que je ne comprends pas ce qui l'a attiré ici, dit Paige.

Je portai le regard sur les toilettes.

Griffin me regarda.

— Une grosse envie ? Ne le prenez pas mal, mais...

— C'est très peu probable, je sais.

Les W.-C. étaient minuscules, et peu commodes. La cuvette faisait face à l'évier, laissant à peine assez d'espace pour les genoux. Une mauvaise conception, mais dictée par le besoin : une seconde porte se trouvait juste en face de l'entrée. Un placard, doté d'un verrou.

Je le tirai pour découvrir un couloir étroit menant à un escalier.

On éteignit les boules de lumière. Sans elles, il faisait noir comme dans un four. Il fallut monter en tâtonnant tandis que Paige jetait des sorts de détection. Une fois en haut, elle s'assura que personne n'était à l'affût, puis éclaira le passage.

Nous étions sur un palier flanqué de deux portes. Celle sur la droite n'était pas verrouillée. Alors que je tendais la main vers la poignée, Griffin m'écarta d'un coup d'épaule. Je me rappelai que c'était son boulot. Si j'étais blessé, il serait tenu pour responsable.

Sortant son revolver, il entrouvrit la porte et s'arrêta pour écouter. Paige lui fit comprendre qu'elle pourrait jeter un sort de détection si elle pouvait s'approcher, mais faisant mine de ne pas comprendre, il ouvrit le battant à la volée et bondit à l'intérieur, son arme levée.

Il parcourut la pièce du regard, puis nous fit signe de ne pas bouger. Lorsqu'il détourna les yeux, je jetai un coup d'œil, puis refermai brusquement la porte. À côté de moi, Paige se tendit, prête à lancer une incantation, mais je secouai la tête. Ce que j'avais vu n'avait rien de menaçant ; je voulais juste lui épargner le spectacle. D'un autre côté, elle le verrait quand même. Je ne pourrais pas l'en empêcher. Alors j'ouvris de nouveau, levant une main pour la mettre en garde.

Elle regarda par-dessus mon épaule. Et retint son souffle.

On pénétra dans une chambre. Une jeune femme était allongée sur le lit, nue, bras et jambes écartés, attachée aux colonnes, une ceinture autour du cou.

Lucas : 15

— J’imagine qu’il ne faut pas la recouvrir, déclara Paige.

J’acquiesçai. La brigade d’intervention de la Cabale allait se charger de l’affaire, mais la scène de crime devait être préservée de la même manière que s’il s’agissait de la police de Miami.

Paige n’arrivait pas à la quitter des yeux. Je savais qu’elle se demandait qui elle était, ce que sa vie avait pu être, avant d’être réduite à cela : un cadavre nu, livré au regard d’inconnus qui étaient trop occupés pour pleurer son décès ou même s’interroger sur les circonstances de sa mort, sauf si elle était liée à ce qui les préoccupait.

Je m’efforçai de la considérer de la même manière que Paige. Comme un être humain. Mais j’étais incapable de la voir autrement que comme une victime. Elle avait l’air d’une adolescente, mais son visage souillé de maquillage m’empêchait d’être catégorique. Des cheveux blonds décolorés. D’anciennes traces de piqûres sur les bras. Un tatouage sur la cheville qui aiderait peut-être à l’identifier.

Je tournai mon attention vers les vêtements masculins éparpillés autour du lit. Chaussettes, chaussures, sous-vêtements, une chemise... Aucun signe de caleçon. Celui qui avait passé du temps avec elle s’était manifestement enfui à moitié vêtu. Ce qui éliminait le garçon que nous avions laissé en bas. Toutefois, aurait-il pu la tuer ?

Je me baissai pour étudier la chemise. Je la soupçonnai d’appartenir à Carlos. La jeune femme n’avait pas été attachée à la hâte par un amateur, mais ligotée avec des liens de cuir. Les penchants sexuels de mon frère n’étaient un secret pour personne au sein de la communauté surnaturelle.

— Elle a été torturée. (Paige avait commencé à examiner le corps.) Elle a reçu des coups de couteau, mais les entailles ne sont pas profondes. Il s’est peut-être servi de ça ? (Elle désigna un canif posé à côté de l’emballage d’un préservatif, puis se pencha au-dessus de l’abdomen.) Et je crois que j’aperçois des... traces de morsures.

Effectivement, cela pouvait évoquer une séance de torture, mais ce n’était pas nécessairement le cas si Carlos était impliqué. Toutefois, je ne crus pas nécessaire de le lui préciser.

Une ombre s’abattit sur Paige. Je jetai aussitôt un sort repoussoir, frappant la silhouette mouvante avant d’avoir pu distinguer de qui il s’agissait.

Carlos fut projeté dans le placard ouvert tandis que Griffin accourait

de la pièce voisine pour se ruer sur lui. Les deux hommes tombèrent au sol.

— Lâche-moi, crétin ! (Il me jeta un regard noir.) C'est ton frère, espèce d'idiot !

C'était la première fois que j'entendais Carlos se désigner ainsi. Pour se moquer de moi, il m'appelait « petit frère » ou « frerot », mais lorsqu'il était sérieux, il se référait à moi comme son « demi-frère », s'il ne pouvait vraiment pas éviter de mentionner notre lien de parenté.

Il essaya de se dégager de l'étreinte de Griffin, mais de toute évidence, il ne faisait pas le poids. D'une main, Griffin sortit des liens en plastique de sa poche, avant de me jeter un regard. J'acquiesçai.

— Mais qu'est-ce que vous fichez ? Vous êtes censés me venir en aide !

— Il faut qu'on t'emmène au bureau, dis-je. Maintenant, si tu veux bien...

— Où ça ? Hors de question, sale traître. Je ne te ferais même pas confiance pour m'aider à traverser la rue.

J'étais passé de « frère » à « traître » en vingt secondes. Si l'affect ne fonctionnait pas...

— Je dois te ramener. Hector... Hector est mort.

— Hec... (Il leva les yeux vers moi.) Tu mens.

Comme je restai muet, il sonda mon visage.

— Oh, merde, dit-il. Qu'est-ce qui s'est passé ? Un accident de voiture ? Une crise cardiaque ? Je sais que son cœur était... (Ses traits se durcirent.) Si c'est une attaque, sois sûr que je te tiendrai pour responsable, Lucas. Tu as déboulé au bureau cet après-midi, sans avoir prévenu personne...

— Il a été assassiné.

Il parut sincèrement surpris.

— Ainsi que William.

Il prit un air consterné.

— Impossible.

— Je suis désolé.

— Ah ouais ? Vraiment ? Je parie que tu dois te frotter les mains en ce moment même. Maintenant, la voie est libre. Tu peux prendre le contrôle de l'entreprise, la mettre sur la paille, escroquer papa, et

prétendre avoir rendu service à la société. Seulement, le problème, vois-tu, c'est que je suis toujours là. Et tant que je le serai, je ne te laisserai pas faire.

Et ce fut tout. Sa surprise et son chagrin avaient duré exactement trente secondes avant de céder le pas à ses propres intérêts.

Griffin esquissa un mouvement, semblant vouloir le faire sortir, mais je secouai la tête. J'avais encore un test à lui faire passer.

— Ils s'en sont pris à papa, dis-je.

— Il est mort ?

Je ne perçus aucun espoir dans sa voix. Pas plus que d'inquiétude. Je marquai une pause, pour lui laisser le temps de réfléchir, de réagir, mais son expression ne changea pas.

— Il va bien.

— Ah.

— Griffin va te reconduire au bureau.

Carlos leva ses mains ligotées.

— Pas avec ça.

— Si tu es prêt à le suivre...

— Ce n'est pas une requête, Lucas.

Mon portable vibra. C'était la brigade d'intervention. Ils avaient déjà sécurisé la zone et demandaient la permission de pénétrer dans le bâtiment. Je leur accordai, puis raccrochai.

— Lucas ?

Paige désigna la jeune femme sur le lit, et je pris conscience, à mon grand regret, que je l'avais complètement oubliée.

— Détachez-le, s'il vous plaît, dis-je.

— T'as pris ton temps, hein ? Ça te plaît de me voir attaché ?

Je fus tenté de lui répondre que ce n'était pas moi qui aimais voir les gens ligotés et sans défense.

— Non, Carlos, bizarrement, j'ai d'autres préoccupations en ce moment. Notre père m'a chargé de te ramener au bureau pour que tu sois placé sous protection. Si je dois te conduire là-bas pieds et poings liés, ça ne me dérange pas. Mais avant que tu partes, j'imagine que je devrais te demander ce qui s'est passé ici.

— Oh, tu crois ?

On se regarda droit dans les yeux.

— Ils m'ont attaqué, moi aussi, dit-il enfin.

— Qui ?

— Eh bien, manifestement, ceux qui ont tué William et Hector.

— « Oh, tu crois » ? murmura Paige, trop bas pour qu'on l'entende.

— Et la femme ? C'est ton œuvre ?

Je m'attendais à ce qu'il proteste, outré, mais il me jeta un dernier regard, indéchiffrable, puis se tourna vers Griffin.

— À la maison, Nestor.

— Est-ce qu'ils l'ont tuée pour te retrouver ? demandai-je.

— Je vous ai donné un ordre, Sorenson. Conduisez-moi à mon père.

— Est-ce que tu as vu ou entendu ce qui s'est passé ?

Il se tourna vers moi.

— C'est toi qui es chargé de l'enquête, petit frère. Alors, fais ton boulot.

Carlos avait eu l'air sincèrement surpris en apprenant la mort de William et Hector, mais il s'était refermé lorsque j'avais insinué qu'il avait pu jouer un rôle même secondaire dans les événements de ce soir. D'après mon expérience, les innocents ont deux réactions : soit ils clament leur innocence, soit ils sont tellement choqués d'être accusés qu'ils n'arrivent plus à tenir des propos cohérents. Carlos, lui, avait exigé la présence de son avocat... en la personne de mon père.

Je passai la demi-heure suivante à examiner les scènes de crime : la ruelle, la chambre et la position du tireur sur le toit d'un bâtiment voisin, ainsi qu'à superviser le travail des techniciens. Ils n'avaient pas vraiment besoin de conseils, mais toléraient ma présence, parce qu'ils savaient que je ferais attention à ne pas contaminer les preuves.

Je me concentrai sur le jeune homme. L'identifier et comprendre son rôle m'aideraient à reconstituer le puzzle.

Je ne trouvai aucune pièce d'identité sur lui. Il portait une veste et un pantalon cargo avec de nombreuses poches. Lorsque j'eus fini de les vider, je me retrouvais avec deux téléphones portables, deux émetteurs, un ordinateur de poche et deux appareils que je ne connaissais pas.

Paige s'empara de l'ordinateur.

— On dirait de l'artisanal. Un GPS, peut-être ? Sans doute davantage. Il est verrouillé par un mot de passe, et quand on est capable de construire un engin pareil, on sait aussi très bien le protéger. Si j'essaie de le pirater, je risque de...

— ... déclencher un programme qui effacera le disque dur.

— Si j'ai accès au labo de la Cabale, je pourrai peut-être m'y prendre autrement.

Elle inspecta l'un des téléphones pendant que j'examinais l'autre. Tous les historiques d'appels avaient été supprimés et ils contenaient la même liste de huit contacts dont n'apparaissaient que les initiales.

— GB, dit Paige. Le chef du gang s'appelle Guy Benoit, n'est-ce pas ? (J'acquiesçai.) JD, SR, BS... Ça pourrait correspondre à Jaz et Sonny, les deux types qui ont disparu, ainsi qu'à Bianca, la fille qui s'est fait assassiner. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais mon petit doigt me dit que si j'appuie sur FE, je vais réveiller Hope.

— C'est ce que je crois aussi.

En passant cet appel, nous aurions sans doute pu identifier le jeune homme. Mais si je réveillais Hope pour lui envoyer des photos d'un ami décédé, après la nuit qu'elle avait passée, je pouvais rayer le nom de Karl de mes contacts.

Je chargerais l'équipe de comparer les empreintes, les clichés et l'ADN de la victime au fichier de la Cabale. J'étais sûr que mon père possédait une banque de données de ce genre. En revanche, j'ignorais à quel point elle était exhaustive : les membres du gang allaient et venaient au gré des besoins.

Mon portable vibra.

— M. Cortez ? C'est Tyson. Vous vous souvenez de moi ? On s'est vus à l'hôpital tout à l'heure.

Ah, le garde affecté à la surveillance de Troy. Au ton de sa voix, je compris qu'il aurait préféré éviter cet appel et me préparerai au pire.

— Troy est sorti du coma, monsieur.

Je laissai échapper un soupir de soulagement.

— Comment va-t-il ?

— Il... euh... Il a l'air d'aller bien, monsieur. Il m'a demandé de... euh... Enfin, je sais que vous êtes occupé, et il est sûrement un peu... (Il baissa la voix.) confus. (J'entendis quelqu'un maugréer.) Il... euh... veut que je vous demande... Enfin, si vous pensez que vous devriez... (Le grognement s'intensifia, et je reconnus la voix de Troy, mais trop

lointaine pour que je comprenne ce qu'il disait.) Je suis sûr que vous avez d'autres préoccupations en ce moment, mais il s'inquiète au sujet de...

— Passe-moi ce putain de téléphone ! aboya Troy.

— Il pense que vous...

— Donne-moi ce putain de téléphone, Tyson, ou je serai mort avant que tu aies pu transmettre ce fichu message.

— Allez-y, passez-le-moi.

J'entendis un sifflement lorsque le téléphone changea de mains.

— Lucas.

— Comment allez... ?

— Plus tard. On a un problème plus urgent. C'était Carlos.

— Carlos... ?

— Celui qui m'a tiré dessus. Il est venu chez votre père, seul, en prétextant vouloir lui parler. Mais j'avais une impression bizarre, alors je l'ai pris à part et... (Il poussa un gémissement de douleur.) Quoi qu'il en soit, c'était Carlos. Je suis réveillé depuis un petit bout de temps, mais j'ai fait semblant de rien en attendant votre retour. Je savais que si j'ouvrais les yeux, la première chose que me demanderait votre père serait le nom de mon agresseur, et je n'avais aucune envie de le lui dire.

— Très bien, je vous remercie de...

— Attendez. On l'a appelé pour lui annoncer que Carlos était au bureau. J'ai attendu qu'il parte pour demander à Tyson de vous téléphoner. Je lui ai raconté ce que je vous ai dit au sujet de Carlos. Et là...

Sa voix s'éteignit.

— Troy ?

— Benicio n'était pas parti. Il a dû se douter que je faisais mine de dormir et que je lui cachais quelque chose. Alors, il est resté campé devant ma porte en attendant que je parle. (Il marqua une pause.) Il sait que c'était Carlos, Lucas. Et quand il est parti... (Encore un silence.) Il faut vous rendre là-bas avant qu'il commette une bêtise.

— Quelle avance a-t-il sur moi ?

— Il m'a fallu cinq minutes pour convaincre cet abruti que je n'étais pas fou avant de vous appeler.

Cinq minutes ; plus cinq pour aller de l'hôpital au bureau, ce qui

signifiait que j'avais dix minutes de retard sur mon père.

— D'accord, je file.

Lucas : 16

Je demandai à un technicien où il avait garé sa voiture et lui arrachai les clés des mains avant de partir en courant. Tandis que je fonçais à travers les rues désertes, Paige se cramponna d'une main et appela Griffin de l'autre.

Il était avec Carlos dans la salle du conseil. Mon père n'était pas encore arrivé. Le mieux aurait été de lui demander d'emmener Carlos ailleurs, mais les autres gardes l'auraient aussitôt remarqué, et quoi que je dise, aucun d'eux n'aurait pu tenir sa langue face à mon père.

Je m'arrêtai devant la porte d'entrée et déboulai dans le hall, suivi par Paige.

— Est-ce que mon père est là ? demandai-je à l'accueil.

— O-Oui, monsieur. Là-haut. Avec votre...

— Depuis combien de temps ?

— Euh... deux, trois minutes ?

Je jetai les clés sur le comptoir.

— Elle est dehors. Demandez à quelqu'un de la garer.

L'ascenseur privé était sûrement resté à l'étage de la direction, alors on emprunta celui réservé aux employés pour monter le plus haut possible, avant de faire le reste du chemin à pied. Paige me fit signe de ne pas l'attendre, elle me rattraperait.

Au moment où je franchissais la porte, des voix me parvinrent à l'autre bout de l'étage.

— Je vous demande juste de patienter quelques instants, monsieur.

— Tirez-vous de mon chemin, Griffin, rétorqua mon père.

— Il faut d'abord que je vous mette au courant...

— Barrez-vous, Griffin. Maintenant !

Je savais que le garde du corps céderait. Personne ne désobéissait à mon père.

Je me mis à courir.

— Papa, dit Carlos. J'ai su que...

— Espèce de sale enfant gâté...

J'entendis un énorme bruit, puis Carlos poussa un petit cri. Je

tournai au coin lorsque j'aperçus les gardes au bout du long couloir, agglutinés autour de Griffin.

— Griffin, arrêtez-le, crierai-je.

— Je ne peux pas...

— Qui donne les ordres, maintenant ?

— Lucas, je ne peux pas...

— C'est moi le chef et je vous ai donné un ordre.

Stupéfait, il resta silencieux un instant, puis acquiesça et entra.

— M. Cortez, reprenez-vous..., l'entendis-je supplier.

— Oh, bon sang, marmonnai-je.

Je bousculai le garde qui me barrait le passage. Carlos gisait au sol, du sang dégoulinant de son nez, les yeux rivés sur mon père qui s'avançait d'un air menaçant.

— Alors, c'est dû à quoi, Carlos ? demanda mon père à voix basse. À mon refus de t'avancer l'argent qu'il te fallait pour ta nouvelle voiture de sport ? De dédommager les putes que tu tabassais ? Ou est-ce que tu en avais simplement marre de devoir bosser pour gagner du fric ? Non, même pas bosser. Juste faire acte de présence. Parce que c'est tout ce que je demandais.

— Papa..., dis-je.

— Reste en dehors de ça, Lucas. (Il ne quitta pas Carlos des yeux.) Tu avais tout pour réussir. Je t'ai payé une université prestigieuse... et tu as séché les cours. Versé cinq millions de dollars sur un compte épargne... que tu as vidé avant tes trente ans. Un salaire de cadre, sans aucune responsabilité... et tu chouines parce que je te demande d'être au bureau avant 10 heures. J'ai toujours su que tu étais un sale gamin, pourri jusqu'à la moelle, mais jusqu'ici, j'imputais ça à la mauvaise influence de ta mère. Je me disais que tu avais simplement besoin d'être pris en main. J'avais tort. Tes propres frères, Carlos...

— Papa, je...

— Tes frères ! tonna-t-il.

Il leva les mains pour jeter un sort. Carlos semblait figé, n'esquissant pas le moindre geste pour parer l'attaque, comme s'il avait oublié qu'il en était capable, comme si c'était un cauchemar dont il ne pouvait pas s'échapper, même en se jetant sur le côté.

Alors je bondis pour faire bouclier.

L'éclair d'énergie heurta mon flanc et je me mis à convulser.

L'espace d'une demi-seconde, je perdis conscience avant de m'écraser au sol et de reprendre mes esprits. Une expression de stupeur traversa le visage de mon père, puis disparut, laissant son regard vide.

— Lucas, va-t'en de...

— Oui, Lucas, dit Carlos. On ne voudrait pas que tu sois blessé.

Je me relevai et m'interposai entre mon père et lui... ce qui me valut un coup dans les omoplates.

— Tu as entendu papa. Tire-toi. Ne lui gâche pas son plaisir. Ça fait vingt ans que ça le démange. De me foutre une raclée. De cracher son venin.

— Non.

— Oh, bon sang, dit Carlos. Tu ne peux pas t'en empêcher, hein, Lucas ?

— Papa, écoute...

— Va sauver quelqu'un qui en a besoin, interrompit Carlos. Il ne va pas me tuer. Peut-être qu'il me déteste. Peut-être qu'il aimerait me voir mort, m'étrangler de ses propres mains. Mais il en est incapable. Je suis tout ce qui lui reste.

— Non, répondit lentement mon père. C'est faux.

Il tourna les yeux vers moi. Carlos grogna de rage et je pivotai pour l'empêcher d'attaquer notre père. Quand il croisa mon regard, je pris conscience que ce n'était pas à lui qu'il en voulait. Avant que j'aie eu le temps de plonger sur le côté, il me fit un croche-pied. Alors que je tombais, il passa le bras en travers de ma gorge, m'écrasant la trachée lorsqu'il me força à me relever.

J'ouvris la bouche pour lancer une incantation, mais j'étais incapable de parler. Lorsque je lui enfonçai le coude dans la poitrine, il resserra sa prise, me privant d'oxygène.

— Tu as raison, papa, dit-il. Je ne suis pas tout ce qui te reste. Mais je peux arranger ça.

De sa main libre, il m'attrapa par les cheveux et me tira la tête en arrière pour que mon père me voie en train de chercher mon souffle.

— Est-ce que tu te rends compte que je n'ai qu'un geste à faire pour le tuer ? Tu n'aurais même pas le temps de jeter un sort. Mais ne me crois pas sur parole, papa. Vérifie par toi-même.

— Carlos, laisse-le partir. Il voulait t'aider, c'est tout. Laisse-le s'en aller et on discutera.

Carlos s'esclaffa.

— Ah ah ! Écoutez-moi ça ! Alors, on veut jouer les voix de la raison, maintenant ? Qu'est-ce qui se passe, papa ? (Il resserra si fort son étreinte que je frôlai l'asphyxie, les yeux exorbités.) Est-ce que je te rends nerveux ? Tu devrais voir ta tronche, papa. Bien sûr, tu pleureras la mort d'Hector et de William, mais la sienne... (Il tira encore.) Elle te ferait vraiment mal...

— Si tu...

— Oui, c'est ça. Menace-moi. Vas-y, papa. Dis-moi toutes ces choses horribles que tu me ferais si je touchais à un cheveu de ton petit chouchou. Tu dis que je ne suis pas assez impliqué dans mon travail ? Moi, au moins, je suis là. Lui, il passe son temps à vouloir nous détruire. Il déménage à l'autre bout du pays pour t'échapper, épouse une sorcière, adopte une Nast, se sert de ton argent pour monter un cabinet luttant contre les Cabales, ferait n'importe quoi pour t'entuber. Mais tu persistes à lui courir après, comme un connard voulant baiser la première nana qui ne pourrait pas s'enfuir assez vite.

Je lui balançai un coup de pied, assez violent pour le faire tituber. Je voulus lui attraper le bras, mais il serra si fort que je perdis conscience. Lorsque je recouvrai mes esprits, il s'était figé comme une statue. Quand je passai la main entre son bras et ma gorge, il ne broncha pas. C'est alors que je vis Paige de l'autre côté de la pièce, si concentrée qu'elle en était blême.

— Je... J'ai du mal à maintenir le sort, dit-elle. Est-ce que tu peux te libérer ? (Mon père s'avança.) Restez où vous êtes, Benicio. Lucas ?

J'essayai de me dégager un peu et parvins à articuler d'une voix rauque : — Ça va.

Mon père esquissa de nouveau un pas en avant.

— Ne bougez pas, Benicio, ordonna Paige. Sinon, je vous ferai la même chose. Et vous le savez. Lucas, éloigne-toi de lui. Je ne peux plus...

Le sort se rompit au moment où je plongeai sur le côté. Paige frappa Carlos avec un sort repoussoir, et il fut projeté contre le mur. Mon père leva les mains. Paige reporta le sort contre lui et il recula en chancelant.

Les gardes déboulèrent dans la pièce. Paige se précipita vers moi et je vis qu'elle tremblait.

— J'ai failli ne pas y arriver, dit-elle. Le premier...

— Je vais bien.

Du coin de l'œil, je vis mon père s'approcher de Carlos alors qu'il

était maîtrisé par Griffin.

— Papa. Non.

— Tu n’as toujours pas retenu la leçon, fréro ? Ne te mêle pas de ça.

— Il t’aurait tué, répondit mon père. Il a assassiné Hector et William, Lucas. Et de sang-froid.

— On n’en sait rien.

— Tu ne... ? (Il secoua la tête.) Il a tiré sur Troy. Troy l’a vu. Tu veux dire qu’il s’est trompé ? Ou qu’il a menti ?

— Non.

— Je sais ce qui s’est passé chez Hector. Carlos était là. Et c’est la dernière personne à l’avoir vu vivant. Le majordome et Bella te l’ont confirmé. Est-ce qu’ils se trompent, eux aussi ? Est-ce qu’ils mentent ?

— Nous n’avons aucune preuve que Carlos ait tiré sur Hector.

— Après le meurtre de William, tu as envoyé deux types au bureau, avec pour mission de rechercher des indices prouvant la présence de Carlos.

— Et ils n’en ont trouvé aucun. Il n’a pas utilisé son code d’accès depuis qu’il est parti.

— Tu crois qu’il est assez idiot pour passer devant l’accueil ? Pour utiliser ses propres identifiants ? Cesse tes plaidoiries, bon sang ! On n’est pas dans un tribunal !

— Ah, vraiment ? Tu l’as jugé, reconnu coupable, et maintenant te voilà prêt à exécuter sa sentence.

— Il t’aurait tué.

— Peut-être, mais c’est toi qui m’as confié cette enquête. Tu ne peux pas tout à coup me demander d’être partial. J’ai bien l’intention d’aller jusqu’au bout, et de suivre la loi à la lettre.

— Quelle loi ?

— Celle de la Cabale. (Je me tournai vers Griffin.) Emmenez-le. Pas en prison, mais en salle de détention. Vous y posterez deux gardes chargés de le surveiller jour et nuit. Aucune visite ne sera autorisée, à l’exception de celles que j’aurai expressément approuvées. Personne ne doit venir le voir, pas même mon père. Quant à ses repas, c’est moi qui me chargerai de les commander, de les réceptionner et de les lui apporter. Moi, ou Paige en mon absence.

Griffin jeta un coup d’œil à mon père. Il hésita, le dos raide, puis se

relâcha, et hocha la tête.

— Lucas est le chef des opérations. Obéissez-lui.

Hope : Points de bonus

La porte de l'hôtel s'ouvrit avec un petit « clic ». Karl passa la tête dans l'embrasure.

— Tu es réveillée.

Je bâillai.

— Je paresse. Je fais ma fainéante et j'adore ça.

J'étais allongée en chien de fusil dans l'immense lit, appuyée sur deux oreillers, les autres éparpillés autour de moi. Sur le trajet des toilettes, je m'étais saisie d'un peignoir, non pas pour une question de décence, mais parce qu'il était doux et épais, trop tentant...

— Tu as l'air perdue dans ce grand lit et ce peignoir. C'est mignon.

Il me sourit.

— Mignon ? hoquetai-je. (Je défis la ceinture, écartai les pans, puis m'allongeai sur les couvertures.) C'est mieux ?

Il me regarda de haut en bas.

— Si je comprends bien, tu ne vois pas d'inconvénient à ce que le petit déjeuner refroidisse ?

J'avisai le plateau qu'il tenait entre les mains, de la vapeur s'échappant du recouvre-plat, et refermai le peignoir.

— Zut ! dit-il.

Il posa le plateau pour me tendre *USA Today*, puis jeta le *Wall Street Journal* de l'autre côté du lit.

— Tu me gâtes.

— Non, j'enregistre des points de bonus. Je crains d'en avoir besoin, plus tard.

Il m'embrassa la joue en se penchant pour m'offrir une tasse de café.

— Au fait, dis-je, j'ai appelé ma mère pendant ton absence. Elle m'a dit qu'elle serait ravie de dîner avec nous samedi. Elle s'occupera des réservations.

— Trop tard. Je m'en suis chargé.

— Tu as réussi à réserver l'*Odessa* un samedi soir ?

Il haussa les sourcils.

— Tu me crois incapable d'obtenir une table dans un restaurant

réputé ? Tu oublies à qui tu parles, ma chérie. (Il posa le plateau entre nous en me rejoignant.) Mais je dois avouer que mentionner le nom de ta mère m'a bien aidé.

— Ça, j'en suis sûre. Elle t'apprécie, tu sais. En tant que petit ami de sa fille, je veux dire.

— J'en suis ravi, même si la dernière fois, elle m'a vu sous mon meilleur jour, ce qui risque d'avoir faussé la donne.

— Je ne crois pas.

Il croisa mon regard, puis acquiesça.

— Bien.

J'étais de la confiture sur ma tartine.

— Elle veut que je t'invite à la régata de printemps.

— De l'aviron ? Tu vas concourir ? s'étonna-t-il.

— Je... (Je haussai les épaules.) Je n'en fais plus depuis longtemps, alors ce sera juste pour participer, en ce qui me concerne.

— Ce n'est pas pour tout de suite. Considère ça comme un défi. Remets-toi en forme d'ici là.

— Tu me soutiendras si je m'entraîne à 5 h 30 ?

— Absolument. Blotti sous ma couette, je serai de tout cœur avec toi.

J'éclatai de rire et croquai dans ma tartine.

— Je viendrai dès que je pourrai, dit-il. En échange d'un petit déjeuner après.

— Ça me semble correct.

— Et tu peux dire à ta mère que je serai ravi de participer à la régata. D'autant que j'adore les rivières... surtout celles qui brillent au soleil...

Il m'adressa un sourire entendu.

— Non, non, répliquai-je. Étant donné que tu seras mon invité, tu as l'interdiction formelle de voler ma mère ou l'une de ses amies. Je te désignerai tes proies, à condition de léguer une partie des bénéfices à une association caritative mon choix.

— Une sorte de commission ?

— Tout à fait.

— Marché conclu.

On passa les minutes suivantes à manger. Mon journal était posé sur le plateau, le sien sur ses genoux, tous les deux encore pliés. On se contentait de survoler les unes, juste pour éviter de prendre une décision.

— J’ai passé quelques coups de fil, ce matin, annonça Karl.

— Est-ce que tu as téléphoné à Lucas ? Il t’a dit si... ?

Il m’interrompit en me fusillant du regard, histoire de me rappeler que nous ne devons pas aborder ce sujet avant la fin du petit déjeuner.

— Il y a deux mois, j’ai évoqué ma Mutation avec Jeremy.

Il me fallut un moment pour comprendre ce qu’il voulait dire. La bulle qui tenait à distance les événements de la veille bloquait aussi le souvenir que nous étions tout sauf des gens ordinaires.

— Changer de territoire, ajouta-t-il.

— Ah, je vois.

En tant que frère de Meute, Karl était autorisé à détenir un territoire. Les autres se partageaient l’État de New York. Lui avait choisi le Massachusetts, ce qui en disait long sur son indépendance et sa réticence à s’engager pleinement dans la vie de son clan.

— Les appels que j’ai passés concernaient des appartements à Philadelphie.

Il s’interrompit, et je dus répéter cette phrase dans ma tête avant d’en saisir le sens.

— Tu veux déménager à Philadelphie ? Délocaliser ton territoire en Pennsylvanie ?

— Ça ne te dérange pas ?

— Je ne crois pas. Je veux dire, non. C’est juste... inattendu.

Il tendit la main pour me voler une tranche de bacon, se servant de ce prétexte pour jauger mon expression. Changer de territoire n’était pas une décision à prendre à la légère, ce qui signifiait qu’il était sérieux. À propos de moi. De nous. Et d’une certaine manière, je le savais. Mais, je ne m’attendais pas à ce qu’il l’exprime.

— En fait, c’est plus un pied-à-terre qu’un véritable « chez moi », dit-il. Je me disais juste que Philadelphie serait plus pratique, étant donné les circonstances.

J’acquiesçai.

— Je suis particulièrement intéressé par un nouvel immeuble, juste

à côté de ton bureau.

Je me forçai à sourire.

— Ah oui, le Renaissance Towers. Très chic. Tu savais qu'ils ont abattu un des plus vieux bâtiments de la ville pour le construire ? Démoli une partie de notre patrimoine ?

— J'ai entendu dire qu'ils ont préservé la façade.

— Et expulsé des gens qui y avaient vécu toute leur vie.

— La vue est sublime.

— Je n'en doute pas.

Il soupira.

— Si je m'y installe, je léguerais cinq pour cent du prix d'achat à un foyer pour sans-abris.

— Ce n'est pas le problème.

— La vue est sublime. (Je secouai la tête, avant de finir mon verre de jus d'orange.) En outre, ce serait pratique pour toi. Tu aurais un endroit pour déjeuner, au lieu de te contenter d'un sandwich devant ton ordinateur. Et un lit où dormir en cas d'heures sup' ou de mauvais temps.

— Ce serait bien.

Il tendit le bras vers le croissant que j'avais laissé entamé.

— À un moment donné, tu trouveras peut-être plus commode d'y habiter pendant la semaine et on pourrait passer le week-end chez toi, à Gideon. (Je le regardai d'un air ahuri.) J'ai dit « à un moment donné ».

— J'ai toujours vécu seule, Karl.

— Moi aussi.

— Je bave en dormant.

— Je sais. C'est mignon.

Au moment où j'allais rétorquer, mon portable bipa sur la table de chevet. Un texto. Je n'avais donc pas à répondre de suite, mais je m'en servis comme prétexte pour mettre fin à la discussion.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, même si à son ton, je devinai qu'il se doutait de la réponse.

— Paige.

Alors que je cherchais son message, je serrai soudain la main sur

mon téléphone.

— Elle dit qu'une fusillade a eu lieu hier, pendant qu'ils cherchaient Carlos. Ils croient que c'est l'œuvre du gang. Elle me prévient qu'elle m'envoie une photo, pour me préparer au choc j'imagine. (Prenant une grande inspiration, je luttai contre l'envie de consulter le second message.) Troy est dans un état stationnaire. Et ils ont trouvé Carlos. Elle dit qu'il est « sous bonne garde ». (Je jetai un coup d'œil à Karl.) Ils l'ont placé en détention ? Tu crois qu'il est impliqué ?

À en juger par son expression, il n'avait aucun avis, et s'en fichait.

— Elle voudrait que je la rappelle. Elle a sans doute des questions à me poser sur la nuit dernière.

— Très bien. Dis-lui que tu lui téléphoneras de l'avion.

— Karl...

— Tu ne te rends pas compte de ce qu'il fait ?

— Qui ?

— Lucas. Il est aussi sournois que son père. Je lui avais dit de me contacter, moi.

— Ils ont besoin de moi pour la photo.

— Il ne t'appelle même pas lui-même. Il demande à sa femme de s'en charger, de t'envoyer un texto pour faire comme s'ils te respectaient, comme s'ils ne voulaient pas te déranger. Tu vas voir. Quand tu l'appelleras, Paige nous invitera à prendre le petit déjeuner, et Lucas en profitera pour te persuader de rester et de lui filer un coup de main.

— Mais c'est normal, non ? Ses frères sont morts, Karl. Il fera tout ce qui est en son pouvoir pour trouver le responsable. C'est ce que je ferais à sa place.

— Parce que toi, tu es proche de tes frères. Si Lucas était mort au lieu d'Hector et de William, ses frères ne se seraient pas lancés sur la piste de son assassin. Sauf pour le remercier, peut-être.

— Si Lucas pense que le gang est impliqué, alors il a besoin de mon aide et je vais la lui donner. Même s'il apprécierait la tienne, je peux lui dire que tu as d'autres engagements. Donc, prends cet avion pour Philadelphie, va visiter ces appartements, et prends les clés du mien si tu veux t'y reposer... (Il me répondit par un regard noir.) Une journée, Karl. Juste une, et si tu veux te joindre à nous, j'en serais très heureuse.

— Vingt-quatre heures. Il y a un vol demain à 10 heures. J'achète

les billets.

En d'autres termes, il s'était attendu à tout cela, et voulait simplement exprimer son désaccord.

— Merci, Karl.

— Encore un point de bonus.

M'armant de courage, j'ouvris le second message de Paige. La photo montrait un jeune latino hirsute, avec le sourcil barré d'une minuscule cicatrice. Il semblait dormir paisiblement sur un tapis. Rodriguez.

Jaz m'avait dit que Rodriguez vivait avec sa sœur aînée, celle qu'il avait appelée lorsqu'il avait appris son admission à l'université. Rodriguez était un semi-démon, si bien que sa famille ignorait tout de sa vie surnaturelle. J'imaginai que la Cabale allait couvrir sa mort. Comment comptaient-ils annoncer son décès à sa sœur, tout en refusant de lui fournir des détails ou de voir son cadavre ? Allaient-ils trouver un moyen... ou le laisser simplement disparaître ?

Quand j'appelai Paige, elle me parut extrêmement fatiguée. J'étais certaine qu'elle n'avait pas dormi. Au lieu qu'elle nous invite à prendre le petit déjeuner, je lui proposai de lui en apporter un. Mais elle repoussa l'offre en me remerciant.

Je fusillai Karl du regard. Grâce à son ouïe surdéveloppée, je savais qu'il entendait Paige, et il eut la délicatesse de prendre un air légèrement chagriné.

Je la renseignai sur l'identité de la victime en précisant que je n'avais qu'un nom de famille et peu d'informations sur sa vie privée.

— Le technicien, hein ? murmura-t-elle. Oui, ça paraît coller. Il avait beaucoup de matériel sur lui.

— Est-ce que la Cabale l'a tué ?

J'essayai de ne pas prendre un ton accusateur, sans y parvenir tout à fait.

— Je ne crois pas, répondit-elle. On l'a attrapé dans une ruelle et il était sur le point d'avouer. Manifestement, quelqu'un a voulu l'en empêcher.

— Un membre du gang ?

— C'est notre avis.

J'en doutais. Connaissant Guy, il aurait fait confiance à Rodriguez pour tenir sa langue jusqu'à ce qu'il vienne le libérer.

Je penchais plutôt pour un tireur d'élite de la Cabale qui n'aurait pas osé avouer son erreur à Lucas. S'il s'était agi d'un membre du gang, il n'aurait pas visé Rodriguez, mais les gens qui l'interrogeaient.

Toutefois, je gardai mon avis pour moi. La vérité éclaterait au grand jour. Si les Cabales étaient capables de tuer l'un des leurs pour l'empêcher de parler, j'étais certaine que ce n'était pas le cas du gang.

— J'ai autre chose à te demander, dit Paige. Tu sais que le gang dispose d'une planque ?

— Oui, mais j'ignore où elle se trouve.

— La Cabale a l'adresse. C'est un entrepôt. Une de nos équipes est sur place depuis 15 heures pour surveiller les allées et venues. Vers 16 heures, deux garçons sont entrés. Ils ne sont toujours pas ressortis. On pense qu'il s'agit d'un lieu de rendez-vous et que les autres sont déjà à l'intérieur.

« Les autres » ? Rodriguez étant mort, le gang ne comptait plus que trois membres.

— Et concernant Jaz et Sonny ? Tu as des nouvelles ? Est-ce que la Cabale persiste à nier son implication ?

Elle marqua une pause.

Mon cœur se mit à tambouriner.

— Tu les as trouvés ? Ils sont morts ?

— Non, mais Lucas est persuadé que la Cabale n'est pas en cause. Après tout ce qui s'est passé, si elle l'était, Benicio nous aurait dit la vérité, ne serait-ce que dans l'intérêt de l'enquête. Lucas... (La ligne grésilla, comme si Paige avait bougé.) Il commence à se demander s'ils ont vraiment été kidnappés.

— Quoi ?

— Je t'expliquerai plus tard. Pour en revenir à la planque, Lucas compte s'y introduire dans une heure, et on se disait que tu voudrais peut-être l'accompagner pour jouer les négociatrices. Lucas aimerait vraiment éviter que ça tourne au vinaigre...

C'était une manière pleine de tact de dire qu'elle craignait un massacre si le gang opposait une résistance.

— On y sera.

Hope : Fiesta

Karl crocheta la serrure du hangar jouxtant celui du gang. Des tireurs d'élite nous couvraient depuis les immeubles voisins, mais cela ne me rassurait pas plus que le gilet pare-balles que je portais, ou que le bouton d'alarme dans ma poche.

La porte s'ouvrit sur une pièce sombre et caverneuse, remplie de rouleaux de moquette. J'allumai ma lampe torche et l'on traversa en zigzaguant. Karl colla l'oreille contre la cloison qui nous séparait de la planque. J'aurais dû tenter de détecter des ondes chaotiques ou des visions, mais je ne m'étais pas tout à fait remise de la nuit précédente. Alors, je restai là, serrant la lampe torche. Ne décelant pas le moindre chaos, je commençai à me détendre.

Je jetai un coup d'œil à Karl, qui secoua la tête : aucun bruit ne lui parvenait.

M'emparant de mon portable, j'appelai Guy. Personne ne répondit. Karl n'entendit rien sonner de l'autre côté du mur. Je raccrochai et essayai le numéro de Max. Pas de réponse. Pareil avec Tony.

Je lui laissai un message lui demandant où ils étaient et ce qui se passait. J'imaginai bien pourquoi ils ne réagissaient pas à mes appels : ils ne savaient même pas si l'on m'avait kidnappée ou si je les avais trahis. Et si Guy n'était pas avec eux, ils ne courraient pas le risque de décrocher. Mais au moins, ils en discuteraient et consulteraient sans doute mon message.

Karl n'entendant toujours rien, on sortit pour rejoindre Lucas.

Dix minutes plus tard, Karl crocheta une autre serrure : celle de la planque. Cette fois, il était non seulement couvert par les tireurs d'élite, mais aussi par deux membres de la brigade d'intervention, postés de chaque côté de la porte.

Karl renifla l'air, puis m'interrogea du regard. Je ne détectai aucune trace de chaos. On entra, suivis des hommes du commando.

Le hangar était divisé en trois parties : deux pièces fermées et un grand débarras désert. Les gardes passèrent devant nous pour fouiller les lieux. Dans la première salle, ils trouvèrent deux lits de camp, un micro-ondes et un miniréfrigérateur, mais aucun signe de vie.

L'un des gardes ouvrit la deuxième porte et ils s'engouffrèrent à l'intérieur. J'entendis un grognement, puis l'un des hommes nous fit signe que la voie était libre. Mais la pièce n'était pas vide pour autant. Max et Tony étaient assoupis sur une table, ivres morts, une bouteille

de scotch à côté d'eux.

Je me baissai pour lire une note tombée par terre :

« Ce soir, c'est fiesta !

Et non, c'est pas de la bibine.

Guy. »

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? murmurai-je.

Karl referma la main sur mon bras, et je crus qu'il me demandait de parler moins fort. Mais quand il m'entraîna en arrière, je compris qu'il voulait m'empêcher d'approcher. Logique : je n'aurais pas voulu me trouver à portée de main s'ils se réveillaient.

Je me retournai pour lui parler, puis vis son expression et, au même moment, par-dessus son épaule, celle de Tony. Il était affalé sur la table, les bras tendus, mais ses yeux étaient entrouverts. Vides...

Je tendis le bras pour lui toucher l'épaule. Un garde me retint.

— M... Mort ? bafouillai-je.

Je braquai le regard vers Max. Il avait la tête posée sur ses bras croisés, le visage caché. Mais il ne bronchait pas.

Non, c'était impossible. S'ils avaient été morts, je l'aurais senti. J'aurais vu leur mort. Rien de chaotique n'aurait pu arriver...

De nouveau, j'observai la bouteille, et la soirée de la veille me revint en mémoire. Je songeai au garde chez Benicio. On aurait dit qu'il s'était assoupi avec sa tasse de café à la main. Je n'avais pas éprouvé le moindre frisson en le voyant. Parce que sa mort n'avait rien eu de chaotique. Il n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Karl se pencha au-dessus de la bouteille ouverte, prenant soin de ne pas la toucher. Il la respira et hocha la tête. L'un des gardes parla dans son talkie-walkie.

Je reculai pour m'accroupir près de la note. Je voulais me persuader que quelqu'un l'avait laissée là pour faire croire qu'elle venait de Guy.

Le choix des mots était parfait. « Ce soir, c'est fiesta ! » La référence à la « bibine ». Tout correspondait, jusqu'à la marque du scotch, identique à celle que Sonny avait choisie dans la réserve de l'*Easy Rider*, la nuit où nous avions fêté le braquage.

Après l'arrivée du reste de la brigade et une fois qu'ils eurent

sécurisé le bâtiment, Paige et Lucas nous rejoignirent. Quand Karl me demanda si je voulais sortir, je refusai et il n'insista pas. En l'absence de chaos, je ne risquais pas de flancher, et je préférais rester auprès de Max et de Tony pour m'assurer qu'on les traitait comme des personnes et non comme des victimes anonymes.

Je ne pouvais plus me voiler la face. Guy était très doué pour convaincre ses hommes qu'il ne pensait qu'à leur intérêt, mais malgré toute l'estime que je lui avais portée, ce n'était qu'un mage comme les autres, cruel, avide de pouvoir. Il avait tué Rodriguez, Tony et Max, et sans doute aussi Jaz et Sonny.

Lucas devait penser que Carlos était le cerveau, ce qui expliquerait comment le tueur avait eu autant de facilité à s'introduire aux domiciles de mon père et d'Hector, ainsi qu'à attirer William dans un endroit désert du bureau. Mais il aurait eu besoin d'aide et il aurait choisi Guy, un chef de gang rusé et ambitieux, connu pour sa discrétion et sa prudence, tout ce qui manquait à Carlos.

Ensemble, ils avaient conçu un plan, sans doute en recrutant des gardes de la Cabale qu'ils avaient envoyés tabasser Jaz et Sonny, histoire de semer les graines de la discorde. Puis, ils avaient commandité leur rapt ainsi que le meurtre de Bianca, Guy se chargeant ensuite d'attiser la soif de vengeance qui s'était emparée du reste du gang. Ma disparition, sans doute attribuée à un kidnapping, était un coup de chance inattendu qu'il avait dû exploiter au maximum.

Le gang avait ensuite aidé Carlos en lui fournissant un alibi : il avait passé la nuit avec une femme, et échappé de justesse à la mort. Mais il avait fallu réduire ces témoins au silence. Voilà tout ce que Rodriguez, Sony et Max avaient représenté pour Guy : des outils dont il s'était débarrassé, malgré tout son baratin sur la fraternité.

Et Jaz ? Et Sonny ? Étaient-ils morts, eux aussi ? Dans ce cas, pourquoi cacher leurs corps ? Est-ce que Guy les détenait prisonniers quelque part, au cas où ils pourraient encore servir ?

Si on les trouvait, on tiendrait peut-être enfin nos témoins.

Le téléphone de Lucas sonna à tout bout de champ pendant qu'il supervisait la scène de crime, et sa frustration ne cessait d'augmenter. Deux de ses frères étaient morts, le troisième se trouvait en détention, son père pleurait ses fils, et toute la Cabale était sens dessus dessous. Le seul homme vers lequel il pouvait se tourner refusait de lui donner un coup de main.

J'étais impressionnée par la façon dont il tenait le choc, surtout étant donné les circonstances et le manque de sommeil. Même s'il n'avait jamais travaillé pour la Cabale, il en connaissait tous les rouages et savait comment la diriger.

Trois appels se succédèrent alors qu'il donnait ses instructions pour la levée des corps. Paige prit le dernier à sa place.

Le téléphone à l'oreille, elle fronça les sourcils.

— Vous êtes sûre de l'heure du décès ?

Lucas lui jeta un regard perçant. Elle lui fit signe de continuer.

— Oui, je comprends, dit-elle. Ce n'est pas une science exacte, mais vous êtes certaine que ça fait plus de vingt-quatre heures ? (Elle marqua une pause, puis me regarda.) Je crois connaître quelqu'un qui pourrait l'identifier de manière formelle. (Je me figeai.) Je vais vous l'amener (Elle raccrocha, puis s'avança vers moi.) Ils ont trouvé un membre du gang.

— Qui ?

Elle secoua la tête.

— Mieux vaut attendre que tu le voies. Je ne voudrais pas me tromper.

Était-ce le cadavre de Jaz ? Ou celui de Sonny ?

Cette question tourna en boucle dans ma tête pendant tout le trajet menant à la morgue de la Cabale. J'aurais pu insister pour qu'elle me réponde, mais Karl aurait vu à quel point c'était important pour moi et je ne voulais pas.

Qu'il s'agisse de Jaz ou de Sonny, ce serait atrocement douloureux.

Hope : Identification formelle

Paige, Karl et moi patientions dans le vestibule de la société Cortez. Un jeune homme vêtu d'une veste qui le désignait immédiatement comme agent de sécurité vint à notre rencontre. Nous conduisant au sous-sol, où se trouvaient la morgue et le labo, il nous expliqua la situation. Le cadavre leur avait été envoyé par un contact à la morgue municipale.

— Comment est-ce que ça fonctionne ? demandai-je.

— M. Cortez a des amis partout et des circuits bien huilés. Personne ne viendra jamais chercher ce type.

— Le médecin légiste a confirmé que c'était un meurtre ? s'enquit Paige.

— Tué d'une balle dans la nuque. En plein système nerveux.

— Je vois.

— Et ils se sont débarrassés du corps d'une manière très professionnelle. (Il regarda Paige avec un air embarrassé, craignant de l'avoir choquée.) On a vraiment eu beaucoup de chance de le trouver si rapidement. Ils ont comparé ses empreintes à leur fichier, mais rien n'en est sorti. Cependant, il figurait dans le nôtre.

— Alors, c'est comme ça que vous constituez votre base de données.

Il parut décontenancé, comme si j'avais percé le secret d'un tour de passe-passe.

— Cela dit, si ses empreintes coïncident, vous connaissez désormais son identité, affirma Karl. Dans ce cas, je ne vois pas ce que Hope peut vous apporter.

— Nous avons un nom, dit Paige. Mais nous ne savons pas s'il correspond à la victime. (Elle baissa la voix.) Je suis même sûre du contraire.

L'agent nous conduisit à travers une série de portes menant à la morgue. Ce n'était pas la première fois que je me retrouvais dans ce genre d'endroit. L'un des anciens soupirants de ma mère travaille comme médecin légiste à Philadelphie et, quand je suis sur une enquête impliquant un cadavre, il lui suffit de passer quelques coups de fil pour me faire entrer. Il dit que c'est parce qu'il a confiance en mon travail, mais je suis persuadée que c'est pour se faire bien voir auprès de ma mère.

En général, les morgues municipales sont des endroits plutôt glauques. Mais celle-là avait l'air tout droit sortie d'une série télé. Aucune trace de peinture écaillée ou de vieux manuels pour caler des tables branlantes. Tout étincelait, et des lumières clignotaient partout dans la salle. L'équipement était si moderne que je ne savais pas à quoi servaient la moitié des machines.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que j'avais pénétré sur un plateau de tournage et que la morgue n'était qu'un décor construit dans le but de tromper les visiteurs et de chasser les rumeurs que j'avais entendues sur la façon dont les Cabales géraient les morts suspectes : en jetant le cadavre dans un incinérateur avant de falsifier les rapports.

Une femme vêtue d'une blouse blanche se présenta comme le docteur Aberquero. La bonne trentaine, le visage pincé, elle ne portait pas de maquillage et ses cheveux noirs étaient tirés en un chignon compact. Toutefois, lorsqu'elle se retourna pour serrer la main de Karl, elle parut déstabilisée et se mit à bégayer, regrettant sans doute d'être venue travailler sans s'être pomponnée.

Se raclant la gorge, elle se força à détourner les yeux.

— Le, euh, défunt, ne présente aucun signe de traumatisme à l'exception d'une blessure par balle. Le projectile est entré par la nuque, tuant la victime sur le coup.

Karl coula un regard vers moi, et je secouai la tête. Aucune trace de chaos : l'homme gisant sur cette table n'avait pas eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait, pas plus que Max ou Tony.

Karl s'éclaircit la voix.

— Nous vous remercions de vos explications, docteur Aberquero, mais je crains que nous soyons incapables de comprendre autre chose que « blessure à la tête ». (Il lui adressa un petit sourire, et les doigts de la jeune femme tremblèrent sur son bloc-notes.) Nous sommes juste venus identifier le corps.

— Ah, oui, bien sûr.

Elle faillit me rentrer dedans et me barra le passage lorsqu'elle recula pour le laisser accéder à la table.

Je la contournai et Karl posa la main au creux de mon dos pour me donner du courage. Lorsque la femme en blanc s'en aperçut, elle me toisa d'un air méprisant : encore une petite jeunette qui venait lui voler sa proie. J'imaginais que j'allais devoir m'y habituer.

Elle me tourna le dos et releva le drap. Je réprimai un cri de stupeur, et restai médusée.

— Il... Il doit y avoir une erreur.

— Ce n'est pas Guy Benoit ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Si, mais vous avez dit que...

Je m'interrompis et jetai un regard à Paige, de l'autre côté.

Karl termina ma phrase.

— Vous avez dit que la mort remontait à plus de vingt-quatre heures.

— Effectivement, répondit le docteur Aberquero.

— Je suis désolé, dit Karl, mais c'est impossible.

Paige acquiesça.

— C'est ce que je lui ai dit. Du coup, j'ai cru à une erreur d'identification.

— C'est bien Guy, dis-je. Mais je l'ai vu hier. Je lui ai parlé.

Le médecin légiste tourna une page de son bloc-notes.

— Alors, vous devez vous tromper.

— Non, rétorqua Karl. Je l'ai vu, moi aussi. D'ailleurs, il suffirait de mettre la main sur les bandes de vidéosurveillance du club pour le confirmer. Il avait rendez-vous avec des gens qui le connaissaient et qui n'ont rien suspecté d'anormal.

— Et on le soupçonne d'avoir tué deux personnes il y a moins de six heures.

— Est-ce qu'une erreur de datation serait possible ? demandai-je. Je sais que certains paramètres peuvent fausser la première estimation.

— *Les Experts* ou *New York, police judiciaire* ? railla le docteur Aberquero.

— *État de New York contre Edwin Cole, 2005*, répondis-je. Bien après le décès, il a été prouvé que le corps de la victime avait passé quelque temps dans un état de congélation. Dans la mesure où ce constat n'avait pas été établi sur-le-champ, l'heure du décès était fausse. Quant à la « congélation inexpiquée », c'était l'œuvre d'un semi-démon Gelo, opérée post mortem . Je sais que nous sommes en présence du cas inverse, mais là où je veux en venir, c'est que dans notre monde, une modification de la température n'est pas impossible.

— Vous avez raison. Mais ici, nous sommes au courant de ces choses, et tout nous indique que cet homme est mort depuis au moins vingt-quatre heures. Peut-être même trente-six.

Paige la remercia. Nous étions sur le point de partir quand je vis Karl balayer la pièce du regard. Je ne savais pas ce qu'il cherchait, mais il avait plus de chance de le trouver en mon absence. Aussi, j'accompagnai Paige vers la sortie.

Quelques minutes plus tard, Karl réapparut avec un vêtement bleu roulé en boule dans sa main.

— La chemise de Guy ? m'enquis-je.

— Son odeur.

Il nous fit signe de suivre l'agent de sécurité jusqu'à l'ascenseur.

Pendant la montée, Karl se contenta de dire qu'il allait retourner à l'entrepôt, nous laissant supposer qu'il voulait flirter la piste de Guy. L'employé de la Cabale profita de ces quelques minutes pour dire à Paige à quel point il était heureux que Lucas soit chargé de l'enquête. Qu'il avait entendu tellement de compliments au sujet de son travail. Qu'il se réjouissait de travailler sous ses ordres.

On aurait pu croire à une manifestation de soutien, mais en voyant Paige serrer la courroie de son sac, je compris qu'elle était d'un tout autre avis. Ses deux frères étant morts et le troisième inculpé, Lucas allait devenir le seul héritier de la Cabale, et ce jeune homme s'appliquait déjà à jouer les lèche-bottes.

Je touchai le coude de Karl pour l'inciter à opérer sa magie en venant à la rescousse de Paige, surprise qu'il n'en ait pas pris l'initiative. Mais il se contenta de me tapoter la main, son esprit à des kilomètres de là.

Arrivé au hangar, Karl tenta de repérer l'odeur de Guy. Il ne trouva que de vieilles pistes.

— Pourtant, il était là hier, déclarai-je. Je l'ai entendu dire à Max qu'ils allaient chercher le matériel, et c'est ici qu'ils le planquent. Ou alors il a attendu dans la voiture. (Je jetai un coup d'œil dans la pièce où nous avions trouvé Max et Tony. Il ne restait plus que la table et les chaises.) Où sont la note et la bouteille ? Ah, j'imagine que la Cabale les a emmenées. Dommage. Si tu avais pu les flirter, tu aurais peut-être su qui les a déposées.

— Mon odorat n'est pas si précis.

— L'écriture ressemblait beaucoup à la sienne, et le choix des mots lui correspondait tout à fait.

Je savais que je me raccrochais à une chimère. Même si cela paraissait impossible, les découvertes de Karl ne faisaient que

confirmer que Guy n'avait pas pu tuer Max et Tony six heures auparavant parce qu'il était mort.

— D'après le docteur Aberquero, Guy serait mort depuis trente-six heures, dit Paige. Mais il était plus de minuit quand Hope et toi lui avez parlé. Karl, tu étais assez proche de lui pour sentir son odeur, non ? Est-ce que c'était bien Guy ?

Karl leva la chemise.

— Est-ce que c'est bien l'homme que j'ai senti l'autre nuit ? Je ne sais pas. J'ai vaguement détecté son odeur, mais ce n'était pas la seule et il portait tellement d'eau de Cologne que je ne peux pas en être sûr.

— Est-ce que tu sens le même parfum sur cette chemise ? demanda Paige.

— Non.

Je me rappelai m'être dit que Guy devait être de sortie ce soir-là, parce que c'était la première fois que je sentais du parfum sur lui.

Je jetai un coup d'œil à Lucas. Il essayait de suivre la conversation, mais son oreille était collée au téléphone depuis notre arrivée.

— Comment est-ce possible ? demandai-je à Paige. Comment peut-on prendre l'apparence de quelqu'un d'autre ? Au point que le reste du gang n'y voie que du feu ?

Lucas raccrocha et rangea son téléphone dans sa poche.

— L'explication la plus évidente n'est pas de nature surnaturelle. Guy a un frère jumeau.

Je tirai une chaise et m'assis.

— Donc, on aurait affaire à des jumeaux jouant le même homme, mais qui seraient en désaccord sur la façon de lutter contre les Cabales. L'un veut aider Carlos à assassiner sa famille, l'autre rechigne, le premier tue le deuxième. Très... hollywoodien.

— Je te l'accorde, répondit Lucas.

— Je ne crois pas que ce soit la réponse, murmura Karl.

Je tournai les yeux vers lui, mais il avait toujours ce regard absent.

— Alors, passons à l'hypothèse surnaturelle, dit Lucas. *A priori*, il s'agirait d'un sort d'illusion. Mais étant donné les circonstances, ça ne colle pas.

— Pour qu'il fonctionne, il faut qu'on s'attende à voir quelqu'un d'autre, expliqua Paige. Imagine, par exemple, que je sorte avec Lucas en te prévenant que je serai de retour dans un instant, puis que je jette

un sort d'illusion à Lucas pour lui donner mon apparence ; alors, c'est moi que tu verrais revenir. Mais si je n'avais pas annoncé mon retour, cela n'aurait peut-être pas marché. Et si tu t'étais attendue à voir Lucas, tu l'aurais aussitôt percé à jour.

— C'est une illusion temporaire, dit Lucas. Une utilisation prolongée est impossible.

— Surtout s'il a été vu par plusieurs personnes et qu'elles l'ont reconnu sans s'attendre à ce que ce soit lui.

— C'est la seule explication surnaturelle qui me vienne à l'esprit, mais j'irai au bureau pour entreprendre des recherches. Ils ont des dossiers extrêmement détaillés sur...

Son portable sonna. Son front se marqua d'une ride lorsqu'il y répondit.

Paige baissa la voix.

— Il n'aura pas le temps. Je vais m'en charger. Vous voulez venir ? Ou, encore mieux, jeter un coup d'œil à l'endroit où nous avons trouvé Carlos ? Si vous captez des odeurs ou des visions, ça pourrait nous aider à reconstituer le puzzle.

— D'accord, répondis-je. Est-ce que le site est toujours sécurisé ?

— De manière discrète. Je vais demander à Lucas de les prévenir de votre arrivée.

Lucas : 17

Vers midi, je commençai à me demander s'il était possible qu'une sonnerie de téléphone meure d'épuisement. Si tel était le cas, je priais pour que cela arrive bientôt.

Je ne pouvais pas finir une discussion sans qu'un « bip » m'annonce l'arrivée d'un autre appel. Les rares fois où je parvenais à raccrocher, le silence durait moins de dix secondes. Parfois, je passais sur vibreur et laissais le répondeur prendre les messages pendant quelques minutes. Je devenais de plus en plus accro à cette fonction. Mais c'était reculer pour mieux sauter : j'avais encore plus de personnes à rappeler, et mon retard s'accumulait.

Certains appels étaient liés à l'enquête : Simon avec les résultats du labo, le docteur Aberquero et ses conclusions d'autopsie, un garde livrant son compte-rendu d'une scène de crime. Mais les autres couvraient toute la gamme qui allait de : « Est-ce que je devrais annuler le déjeuner de M. Cortez avec le gouverneur, lundi prochain ? » à « Bonjour, c'est Bob du marketing, je suis vraiment désolé de vous déranger, mais votre frère voulait voir mes affiches pour la campagne Wellspring avant que je les envoie chez l'imprimeur ». Une partie de moi voulait répondre : « Vous vous rappelez qui je suis ? Vous croyez vraiment que je sais de quoi vous parlez, voire, que ça m'intéresse ? » Mais cela n'aurait pas été convenable, même si j'étais à bout de nerfs.

Je devais « rassurer » Bob et lui dire que si on lui avait confié ce client, c'était que ma famille avait confiance en ses talents et en son instinct. Et si quelqu'un se plaignait, j'en assumerais les conséquences. À ce train-là, j'allais devenir responsable de tous les problèmes, depuis l'achat mal avisé d'une usine dans le Missouri à une pénurie de papier dans les bureaux de Seattle.

Des managers étaient censés gérer ces problèmes, mais l'absence des trois hommes clés grippait la bonne marche de l'établissement. Dans l'idéal, nous aurions décrété une période de deuil et fermé la société pour laisser le temps à mon père de récupérer. Mais l'activité de l'entreprise se passait essentiellement dans le monde humain. Annoncer au monde que deux frères Cortez étaient morts la même nuit mais pour des raisons différentes aurait provoqué l'intérêt de la police, de la presse et des actionnaires.

Après avoir convaincu mon père de ne pas tuer Carlos, et avant de coordonner la surveillance de la planque du gang, j'avais eu quelques minutes à moi pour réfléchir à une histoire plausible : Hector était

mort d'une apoplexie, et William avait dû sauter dans un jet pour New York afin de sauver un projet de fusion orchestré par Hector, qui risquait de capoter en raison de son décès. À un moment donné, entre son retour et une réunion prévue en fin d'après-midi, William avait été victime d'une crise cardiaque, causée par son poids, la fatigue, le chagrin et la nervosité. C'était un peu tiré par les cheveux, mais je n'avais pas trouvé mieux, étant donné que je ne tenais plus que par le stress et la caféine. Ainsi, à la fin de la soirée, le monde saurait que la société Cortez avait subi une terrible tragédie et interromprait temporairement ses activités pour cause de deuil. Mais d'ici là, je devais continuer à tout gérer.

Paige retourna au siège avec moi. Une fois là-bas, je passai en pilote automatique, mon cerveau canardant des ordres auxquels obéissait mon corps, sans prendre le temps de me reposer et encore moins de réfléchir.

« Oui, c'est un horrible choc. Oui, mon père va bien, merci. »

« Non, je suis navré, mais je n'ai vraiment pas le temps. Non, je ne pourrai pas assister à cette réunion. Non, je suis désolé, je ne sais pas qui est désormais responsable des dérogations spéciales, mais je vais me renseigner. »

On rejoignit le vigile que j'avais demandé pour accompagner Paige. Je lui demandai de l'escorter jusqu'aux salles de recherches, de lui assigner quelqu'un pour la guider à travers le système, puis de rester avec elle jusqu'à mon retour.

Je lui dis au revoir, faisant mine de ne pas voir son regard inquiet. Puis, tel un automate, je l'embrassai sur le front, l'accompagnai jusqu'à l'ascenseur, pris celui d'à côté et appuyai sur le bouton « Sous-sol » pour rejoindre la morgue.

— Lucas !

Entendant mon prénom, je repris brusquement conscience et plaquai les mains sur les parois pour empêcher la fermeture des portes. Un jeune homme vêtu d'un costume traversait le vestibule en courant. Tout le monde s'était retourné pour le regarder, mais personne ne tenta de l'arrêter. Ses joues s'étaient empourprées sous l'effort, et ses cheveux blonds, d'habitude attachés en une queue-de-cheval stricte, flottaient autour de son visage.

— Monsieur ? demanda Griffin, inquiet.

Je levai la main pour lui indiquer que tout allait bien. Je laissai le jeune homme monter dans la cabine et appuyai une nouvelle fois sur le bouton « Sous-sol ». Il avait le souffle court et le regard étincelant ;

des yeux immenses, d'un bleu extraordinaire. La marque des Nast. Les mêmes que ceux de Savannah.

— Sean.

Il me donna une petite tape sur l'épaule. Griffin se raidit.

— Je suis vraiment désolé, Lucas. Je sais que vous n'étiez pas proches, mais je suis navré. Comment va ton père ?

— Il tient le coup.

— Et... (Il se tourna vers Griffin.) Votre partenaire, c'est ça ? Troy ?

— Il récupère, merci, monsieur.

Griffin avait répondu avec politesse, mais sur un ton un peu sec. Il n'avait rien contre Sean, mais il abhorrait ce qu'il représentait et ce que son apparition laissait présager.

— Je suppose que ton grand-père est là, dis-je. Ainsi que tes oncles.

— Ouais. Je... Je voulais juste te prévenir.

— ... qu'ils ne sont pas venus pour présenter leurs condoléances.

— Eh bien, si, techniquement parlant. Cependant...

— ... ils ne se soucient pas réellement de cette tragédie, mais plutôt de ses conséquences vis-à-vis des Cabales. Et de la nôtre en particulier, avec deux Cortez morts, le troisième... indisponible, le P.-D.G. accablé de chagrin et les rênes de l'entreprise confiées au fils rebelle.

— Oui, en gros.

Je lâchai un juron.

Sean tiqua.

— Moi qui croyais que c'était le seul mot que tu ne connaissais pas.

— Mon vocabulaire s'est beaucoup développé ces dernières vingt-quatre heures.

Les Nast n'allaient pas tarder à être imités par les deux autres Cabales : les Boyd et les St. Cloud, tous voulant s'assurer que nous étions toujours les chefs. Tous prêts à nous voler le titre au moindre signe de faiblesse.

Quand l'ascenseur s'arrêta, mes genoux flageolaient, et l'espace d'un instant, je crus que le sol allait s'évanouir sous mes pieds. Gagné par une vague d'épuisement, mes mains se mirent à trembler.

Je ne pouvais plus supporter cette situation. J'étais totalement largué. Je n'étais pas à la hauteur de la tâche.

Ce n'était pas mon monde. C'était celui que je combattais ! Et voilà que je devais être le sauveur censé l'empêcher d'imploser. Tout en moi me criait de laisser faire. Mais même si la Cabale Cortez s'effondrait, l'institution elle-même ne disparaîtrait pas. Les vautours tournoyaient déjà dans le ciel, prêts à plonger sur le cadavre.

Sortant de l'ascenseur, je passai un coup de fil à l'accueil.

— Des membres de la société Nast seront là d'un instant à l'autre. Veuillez les envoyer dans la salle du conseil et leur servir un déjeuner. Demandez à mon cousin Javier de leur tenir compagnie pendant le repas et de répondre à leurs éventuelles questions. Je les rejoindrai dans une heure.

— Je suis désolé, Lucas, dit Sean quand je raccrochai.

Je ne doutais pas de sa sincérité. Il avait beau être un Nast, c'était aussi le demi-frère de Savannah, et le seul membre de sa famille à l'accepter et à veiller sur elle. Au cours des dernières années, il s'était éloigné des affaires familiales. Il y était toujours cadre, mais beaucoup moins impliqué qu'avant, et gardait les yeux vers l'horizon, dans l'attente de nouvelles opportunités.

— Est-ce que je peux t'aider ? demanda-t-il.

J'allais refuser poliment lorsque j'avisai le bloc-notes que je tenais toujours à la main.

— Le département des dérogations.

— Oui, eh bien ?

— Qu'est-ce que c'est ? De quoi s'occupent-ils ? Et qui pourrais-je placer à sa tête, de manière provisoire ?

Il sourit.

— Je ne promets rien ; l'organisation des Cortez n'est peut-être pas exactement la même que la nôtre. Mais je vais essayer.

Avant de rejoindre les Nast, je passai voir Paige, histoire de rassembler un peu mes pensées. Elle me livra un bref résumé de ses conclusions. Outre le sort d'illusion, elle ne voyait que deux explications possibles. Carlos aurait pu être possédé par un démon, ce qui expliquerait pourquoi il n'ait avoir été présent sur les lieux des crimes. Guy, quant à lui, aurait été victime d'une zombification, d'où l'eau de Cologne, utilisée pour couvrir la puanteur de la mort. Mais en ayant reçu une balle dans le crâne, il n'aurait pas pu marcher de manière normale, même dirigé par un nécromancien.

Tandis qu'elle poursuivait ses recherches, j'essayai de rassembler les pièces du puzzle, qui ne faisaient que s'éparpiller davantage.

Le labo n'avait trouvé aucune empreinte prouvant la présence de Carlos sur les lieux des crimes, à l'exception de la pièce où la jeune femme était morte. Lorsque je parvins enfin à lui arracher quelques mots, il nia avoir tué nos frères ou tenté d'assassiner notre père. Il n'avait jamais été chez Hector. Pas plus qu'il n'avait parlé à Troy et encore moins tiré sur lui. Pourquoi me raconter de tels mensonges alors qu'on avait des témoins oculaires ?

Le seul meurtre qu'il ne réfutait pas était celui de la jeune femme. Il ne l'avouait pas non plus, mais semblait présumer que son silence répondait à mes questions. C'était une semi-démone qu'il avait rencontrée à plusieurs reprises. D'après lui, elle l'avait attiré dans un piège. Je ne pouvais qu'imaginer le reste : après s'être rendu compte qu'on l'avait dupé, il l'avait tuée en tentant de lui extorquer des informations sous la torture, et s'était caché lorsque les autres étaient arrivés.

S'il avait aperçu son agresseur, il le gardait pour lui. Un comportement suspect, oui. Mais connaissant Carlos, il avait dû paniquer, incapable de rassembler son courage pour sortir par la fenêtre, et s'était caché dans un placard à l'aide d'un sort brouilleur. Il n'était pas près d'admettre une telle lâcheté... même si cela pouvait aider à mettre la main sur les assassins de ses frères.

En revanche, un élément jouait bel et bien en sa faveur : la chronologie des événements. Il n'aurait jamais pu aller à ces trois endroits dans le peu de temps qui lui était imparti, même s'il avait été possédé par un démon.

Quand je levai les yeux de mes notes, Paige me regarda.

— Ça m'embête d'en rajouter, mais as-tu téléphoné à ta mère ? demanda-t-elle.

Je dus grimacer, car elle s'empressa d'ajouter :

— Je peux m'en charger. Je pensais juste...

— Non, tu as raison. C'est moi qui devrais lui annoncer.

Je ne voulais vraiment pas que ma mère apprenne la mort de mes demi-frères par voie de presse.

— Oh, et j'ai parlé à Savannah. Adam et elle veulent venir nous filer un coup de main.

— Je préférerais...

— Je leur ai dit de rester là-bas et de s'occuper du cabinet.

— Merci.

Je décrochai le téléphone du bureau pour appeler ma mère. Je n'osais pas consulter mon portable et voir le nombre de messages qui s'étaient accumulés durant mes dix minutes de pause. Je venais à peine de composer l'indicatif régional lorsqu'une voix m'interrompit.

— Monsieur ?

Je levai les yeux sur un homme d'une quarantaine d'années campé dans l'embrasure, un dossier dans la main.

— Oui ?

— Warren, du labo, monsieur. Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Warren ?

— Oui, monsieur. Warren Mills.

En temps normal, je lui aurais demandé sa fonction exacte, mais ce jour-là, je ne pouvais rien faire d'autre que de graver son nom dans ma mémoire.

— Vous avez envoyé des échantillons de sang et d'ADN prélevés dans un appartement. Je ne vous parle pas de ceux d'hier soir, mais de ceux de... (Il consulta ses notes.) Jaz et Sonny ?

— Ah oui, c'est vrai.

— Je crois que vous devriez jeter un coup d'œil à mes conclusions.

Hope : Mémoire olfactive

Karl insista pour faire un saut chez Jaz et Sonny. Il ne me donna aucune explication ; sans doute voulait-il flairer une nouvelle fois l'odeur de Guy, là où nous l'avions vu deux jours auparavant.

L'appartement était toujours dans le même état.

Karl renifla.

— Quelqu'un d'autre est venu ici.

— Il me semble avoir entendu Paige dire que Lucas avait envoyé des techniciens prélever des échantillons d'ADN et des empreintes.

Il acquiesça et se dirigea vers le canapé où se trouvait encore le blouson.

— Tu m'as dit qu'il appartenait à Sonny ?

J'acquiesçai.

Il le flaira, et je compris la raison de notre présence : il cherchait à se familiariser une nouvelle fois avec ces odeurs.

— Je vais te chercher un des vêtements de Jaz.

Il protesta, affirmant qu'il pouvait déterminer son odeur par élimination, mais je fonçai dans la chambre, mourant d'envie de me rendre utile après une matinée à suivre les autres comme un petit chien.

La pièce contenait deux lits jumeaux et un panier à linge sale, autour duquel étaient éparpillés des habits : sans doute le résultat de mauvais lancers francs.

Au-dessus de la pile se trouvait la chemise que Jaz avait portée lors de la soirée d'anniversaire. Lorsque je m'en emparai, je le revis devant moi, les yeux brillants sous l'effet de la tequila. Et je sentis à nouveau son souffle chaud tandis qu'il approchait les lèvres des miennes, les mains serrées sur mes hanches, baissant les paupières, ses cils noirs se recourbant sur ses joues...

— Est-ce que c'est la sienne ? demanda Karl dans l'embrasure de la porte.

Je pivotai d'un bloc, levant le vêtement comme pour l'exhiber, mais cherchant surtout à masquer mon visage.

— Oui.

Il ne répondit pas. Lorsque je baissai les bras, il avait disparu.

M'emparanant d'un sac à dos dans le placard, je fourrai la chemise à l'intérieur et sortis d'un pas pressé. Il glissa le blouson dans un autre sachet, puis, sans piper mot, me prit le sac à dos des mains.

On regagna la voiture en silence. Je craignais de lui avoir fait de la peine, mais je n'en étais pas sûre, étant donné qu'il n'avait presque rien dit depuis notre départ de la morgue. Revenir sur ce qui s'était passé n'aurait fait que lui confirmer que cette visite m'avait bel et bien affectée. Que je pensais toujours à eux. À lui.

Enfin, il prit la parole.

— Sonny se trouvait à la planque.

— Sans doute. Je venais à peine d'être recrutée, mais Guy leur faisait confiance. Il les a sûrement envoyés chercher du matériel.

— Je veux dire hier soir. Son odeur est aussi forte que celle des autres garçons.

Mon cœur se mit à tambouriner.

— Tu crois qu'ils l'ont détenu là-bas ?

— Peut-être.

— As-tu repéré la trace de... quelqu'un d'autre ?

— Jasper ? Non. (Il marqua une pause.) Désolé.

L'entrepôt se trouvait sur le chemin de l'appartement où Lucas avait trouvé Carlos. Désormais en mesure de comparer les odeurs, Karl voulait confirmer la présence de Sonny et chercher une piste.

Et il en trouva une.

On s'attendait à ce qu'elle nous mène au-dehors, où on l'aurait perdue. Mais c'était comme s'il avait déambulé à travers les ruelles et les allées. Malgré les zigzags, il était évident qu'il marchait dans un but bien précis, en prenant soin de contourner les rues les plus fréquentées.

— Il veut rester discret, dis-je alors qu'on arpentait une voie de service. Est-ce que tu sais qui l'accompagne ?

— Personne.

— Il est seul ? Il doit fuir, alors.

Karl ralentit, puis me regarda par-dessus son épaule.

Je sentis mes joues s'embraser.

— Je sais que ce n'est pas la seule explication, Karl. Il pourrait... (Je

me forçai à admettre cette éventualité.) s'être rendu au hangar de son plein gré, être complice de ces meurtres, avoir apporté la bouteille de scotch. Je sais tout cela. C'est juste que...

Je revis leurs visages : Bianca, Rodriguez, Max, Tony, Guy. En l'espace de vingt-quatre heures, presque tous les gens que j'avais rencontrés ces derniers jours étaient morts.

— C'est trop lourd à porter. Je... J'ai besoin d'espérer.

Il se retourna, me barrant le passage, et frotta mes bras couverts de chair de poule. Il se pencha vers moi, et je crus qu'il allait m'embrasser, mais il se contenta de me chuchoter à l'oreille :

— Je vais appeler Lucas et lui demander de nous envoyer un garde et une voiture. Tu devrais te rendre à l'appartement où ils ont trouvé Carlos, voir si tu peux détecter une vision.

— Je vais bien, Karl.

— Je crois que tu devrais...

— Ça ne troublera pas mon jugement, je t'assure.

Il me serra dans ses bras et l'on reprit notre chemin. De temps à autre, il me jetait de petits coups d'œil, cherchant un signe lui indiquant qu'il avait eu tort de ne pas insister.

On arriva devant un jardin en gradins, avec des panneaux signalant qu'il était interdit de lancer des confettis ou du riz. Manifestement, c'était un lieu populaire pour les photos de mariage.

La piste menait à un parc, un peu plus loin. Il n'était pas grand, deux hectares à peine, et abritait quelques bancs ainsi qu'une aire de jeux.

On se tenait dans l'ombre d'un abri, à la lisière du jardin. Je regrettai de ne pas avoir emporté de blouson. Un vent frais soufflait du nord, et le soleil passait son temps à se cacher derrière les nuages. Les habitants, habitués à un temps plus clément, avaient déserté le parc, à l'exception d'un enfant sur une balançoire, poussé par sa nounou, et d'un homme affalé sur un banc.

Je le regardai. J'estimai sa taille, observai ses cheveux blonds, ébouriffés par la brise. Mon poulx s'accéléra.

— On dirait Sonny.

Karl se faufila jusqu'à la grille, la tête dressée, humant le vent. Il se recula dans l'ombre.

— Je crois que tu as raison.

L'homme était allongé sur le côté gauche, le menton sur la poitrine.

— Peut-être qu'il dort.

— Possible.

Je savais qu'il existait une explication plus plausible. Si Sonny avait pris tant de peine pour éviter d'être vu, ce n'était pas pour s'assoupir sur un banc public.

— Je vais m'approcher, dit Karl. Surtout reste ici, Hope.

— D'accord.

Il tourna la tête vers moi.

— Je suis sérieux.

— Je sais. Je vais attendre ici pour le garder à l'œil, et s'il bouge, j'appuierai sur mon bouton d'alarme pour t'avertir.

— Bien.

Il fit mine de s'éloigner, puis s'arrêta et jeta un regard en arrière. Il entrouvrit la bouche, mais secoua la tête. Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, il avait disparu.

Lucas : 18

— Nous avons donc analysé les échantillons de sang et d'ADN, dit Warren, cramponné à ses notes. Commençons par l'ADN. Le formulaire indique qu'il a été prélevé sur des mages. Le problème, c'est que nous n'avons trouvé aucun marqueur génétique correspondant à cette race.

— Ce sont des humains ? demanda Paige.

— Euh, nous n'en sommes pas sûrs. (Il posa les feuilles, osant à peine me regarder.) Nous sommes en train d'effectuer d'autres tests. J'étais embarrassé de vous livrer les premiers résultats, mais je me suis dit...

— ... que je devais être mis au courant. Vous avez bien fait. Donc, nous avons deux échantillons correspondant à des êtres surnaturels...

— Peut-être, corrigea-t-il.

— ... appartenant à une ou plusieurs espèces inconnues.

— Une seule, à mon avis. Ils ont plus de cinquante pour cent de leur ADN en commun.

— Des frères ?

Paige repoussa sa chaise et se leva.

— À ce niveau, on est certains qu'ils ont les deux parents en commun, et pas qu'un seul ? (Elle ouvrit ma sacoche et en sortit un dossier.) Dans ce cas, nous avons dû nous tromper dans les échantillons, parce que certes, la génétique peut donner des résultats bizarres, mais il est impossible que ces deux garçons... (Elle posa les photos du kidnapping sur la table.) soient frères.

Elle sortit également les clichés montrant leur visage en gros plan, ceux que j'avais demandés au labo. Même en passant outre les différences de teint et d'origine ethnique, il était évident que rien n'évoquait un quelconque lien de parenté.

— Hé, mais c'est Jason !

La voix était celle de la plus jeune des laborantines. Elle se tourna vers l'autre femme et désigna le portrait de Jaz.

— Tu ne trouves pas qu'il ressemble à Jason ?

La plus âgée m'interrogea du regard. Quand je hochai la tête, elle s'approcha. Elle jeta un coup d'œil à la photo, puis à moi et, lorsque

j'acquiesçai, s'empara du cliché et l'étudia.

— Ça lui ressemble, en effet. Mais les yeux ne sont pas tout à fait pareils. Ni la bouche. Et ses cheveux plus bouclés.

Sa collègue la rejoignit.

— Oui, tu as raison. Ce type est encore plus mignon que Jason. (Elle eut un rire embarrassé lorsqu'elle rendit la photo à Paige.) Désolée.

— Qui est Jason ? demanda Paige.

La plus jeune ouvrit la bouche, mais l'autre la prit de court.

— Il travaillait à la bibliothèque. Une sorte de petite main... Il apportait les livres et les rapports, puis les reclassait sur les étagères. Il me semble qu'il a été muté à...

— ... la sécurité, soupira l'autre jeune femme.

Sa collègue jeta un regard entendu à Paige.

— Il avait beaucoup de succès auprès des filles. Mais il n'en jouait pas. C'était un garçon gentil, mais très réservé.

— Vous vous souvenez de son nom de famille ? demanda Paige en faisant pivoter son siège vers l'ordinateur derrière elle.

— Dumas. Mais il ne travaille plus ici. Il a démissionné il y a six mois environ.

Paige marqua une pause et se tourna vers moi tandis que la liste des employés s'affichait sur l'écran. J'avais déjà saisi le téléphone. Tout en parlant au département des ressources humaines, je tapai mes codes d'accès.

Un instant plus tard, Paige imprimait une page. Elle s'en empara et la montra aux deux laborantines.

— Est-ce le garçon que vous connaissez sous le nom de Jason Dumas ?

Elles acquiescèrent. La photographie montrait un jeune homme âgé d'une vingtaine d'années, avec un visage sombre, des yeux noirs, et des cheveux bruns, bouclés et mi-longs.

Ce n'était pas Jaz. Mais il ne faisait aucun doute que les deux hommes étaient parents. Des parents proches.

Je plaçai les deux portraits côte à côte.

— Jasper et Jason.

— Jaz et Sonny, murmura Paige. (Elle s'empara de la photo du rapt.) Mais même en ayant eu recours à la prothétique, il est

impossible que ce type soit... (Elle rapprocha son ordinateur et se mit à tapoter frénétiquement.) La réponse n'est pas là-dedans... (Elle désigna les livres disséminés sur la table.) Mais ici.

Je me campai derrière elle. Elle avait accédé à la base de données du conseil interracial.

— Armen Haig, dit-elle.

— Armen... ?

— Il faut que j'appelle Elena.

Hope : Vérité

Je me tenais aussi près de la grille que possible sans sortir de l'ombre. De temps à autre, j'apercevais Karl tandis qu'il contournait le parc afin de s'approcher par le côté opposé à l'aire de jeu. À deux reprises, il regarda dans ma direction. À un moment, il s'abrita même les yeux de la main et je lui fis signe, mais j'étais sûre qu'il ne m'avait pas vue. La prochaine fois, je m'avancerais dans la lumière, juste assez longtemps pour le rassurer. Enfin, si le soleil daignait coopérer. Le temps était redevenu sombre et...

— Salut, Faith.

Au son de cette voix, ma poitrine se serra, mais je ne bronchai pas. Encore une hallucination auditive. Se trouver là, voir Sonny... Tout était réuni pour éveiller son souvenir, sa voix, ses paroles.

— Tu ne réponds plus à ce prénom ? Hope, alors. Je crois que je préfère, d'ailleurs. Non, non. Ne fouille pas dans tes poches. Les mains en évidence, comme diraient les flics.

Je pivotai, gardant les yeux à moitié fermés. Pour me préparer au choc ? Ou nier l'évidence le plus longtemps possible ? Cependant, même à travers mes paupières mi-closes, je savais très bien qui se tenait devant moi, même s'il s'était coupé les cheveux au ras des oreilles et me regardait avec un visage de marbre que je n'aurais jamais cru lui voir.

Je me passai la langue sur les lèvres et déglutis, essayant de former des mots.

— Jaz.

À cet instant, le masque vola en éclats. Il esquissa un sourire, celui que je connaissais, doux, sexy, illuminant ses yeux.

Une boule se forma dans ma gorge et je coulai un regard vers ses mains. Vers le pistolet qu'il braquait sur moi. Il ramena les bras derrière le dos, comme pour cacher l'arme.

— Navré, mais je me suis dit que tu aurais peut-être besoin d'être motivée. Et moi de me protéger. Tu as beau être menue, tu es rapide.

Ce ton jovial était si familier, si... lui, que je serrai les poings, prête à me jeter sur lui pour le tabasser jusqu'à ce que son visage soit méconnaissable. À cette pensée, en sentant la haine monter en moi, je fus prise d'un haut-le-cœur.

— Tu es en colère. Et je le comprends. Alors, voilà ce qu'on va faire.

D'abord, donne-moi ton sac.

Je m'exécutai.

— Maintenant, vide tes poches.

Lorsqu'il s'approcha de moi, je voulus lui assener un coup de poing, mais il m'attrapa le bras et m'entraîna dans l'ombre.

— Reculons un peu, veux-tu ? Tu as vu Sonny, là-bas, n'est-ce pas ? Il ne dort pas. Il sait précisément où se trouve ton ami, grâce aux indications que je lui ai données via son oreillette. La dernière fois que je lui ai parlé, il a réglé son chronomètre sur trois minutes. En l'absence de nouvelles de moi d'ici là, il tirera sur le loup-garou. Ce ne sera pas une balle en argent, mais j'ai entendu dire que cela n'avait pas d'importance.

Je ne percevais aucune animosité dans sa voix. Pas de menace. Juste Jaz, fanfaronnant, comme d'habitude. De la bile me monta à la gorge. Je me forçai à la ravalier.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Laisse-moi te vider les poches. N'essaie pas de m'attaquer ni de t'enfuir. Ensuite, on partira par là. (Il désigna l'arrière du jardin.)

— Et ensuite ?

— Tu viens avec moi.

Il parut surpris que je lui pose cette question. Quand je levai les mains, il s'approcha si près que je sentis les notes d'agrumes de son après-rasage et ce frémissement chaotique, cette aura qui l'entourait constamment et m'avait attirée vers lui.

Prenant une grande inspiration, je le laissai me fouiller. Lorsqu'il eut terminé, il se planta à quelques centimètres de moi et je levai les yeux pour voir son visage. Il esquissa ce même sourire timide à la vue duquel mon cœur s'était maintes fois emballé. Je voulais lui cracher au visage. Mais si j'avais ouvert la bouche, j'aurais sans doute vomi à la place.

Je baissai le regard.

— Je t'en prie. Tu n'es pas obligé de faire ça, Jaz. Si c'est bien ton nom.

— Jaz. (Il glissa les doigts sous mon menton et inclina mon visage vers le sien.) C'est bien ça.

Je le regardai droit dans les yeux et, l'espace d'une seconde, le chaos m'aspira de nouveau. Si pur. Si absolu. Comment avais-je pu passer à côté ? Non, ce n'était pas la vérité. En fait, je m'étais voilé la

face. Je n'avais vu que ce que je voulais voir.

— Me kidnapper ne...

— Qui te parle de rapt ? (Il eut un sourire malicieux.) Je t'emmène juste faire un tour. On a beaucoup de choses à se raconter, et ce n'est pas l'endroit idéal.

— Ils s'en fichent, Jaz. En tant qu'otage, je ne vaudrais rien. Juste une employée, de la quantité négligeable.

Il tapota sa montre. Je m'interrompis.

— Désolé, dit-il. J'aurais dû prévoir plus de temps, mais désormais, c'est trop tard. Si je ne l'appelle pas...

Il haussa les épaules, comme si les conséquences ne seraient rien de plus qu'un léger désagrément. Je dardai un regard par-dessus mon épaule. Karl n'était sans doute qu'à quelques mètres de Sonny. Aurait-il le temps de se jeter sur lui ? Risquait-il d'être pris par surprise ? Karl avait déjà des soupçons à l'égard de Sonny. Si je...

— Hope... (Jaz ferma les doigts sur mon bras.) Quinze secondes.

Je ne pouvais pas courir le risque. Je suivis Jaz jusqu'aux abords de la ruelle. Sortant son émetteur, il indiqua à Sonny de patienter.

— Hé ! m'exclamai-je. Mais, tu m'avais promis...

Il m'imposa le silence d'un geste sec.

— Maintenant, Sonny va se lever et traverser la rue. Nous avons une minute pour le rejoindre à la voiture. Si nous ratons le rendez-vous, il rebrousse chemin et tuera le loup-garou.

Il n'avait pas dit « s'occupera de lui » ni « achèvera le travail ». Non, il avait été direct, sans montrer la moindre compassion.

Je le laissai me conduire jusqu'au véhicule.

Lucas : 19

Paige venait de décrocher quand mon cousin Javier, directeur du service informatique, vint me prévenir que les Nast commençaient à s'impatisser... et que les St. Cloud les avaient rejoints. Je consultai ma montre. Je lui avais demandé trente minutes et l'on s'approchait des trente-cinq.

Paige était en train d'interroger Elena sur le rapt dont elle avait été victime quelques années auparavant. À cette époque, les Cabales avaient nié avoir eu connaissance de ce projet visant à étudier les êtres surnaturels, mais les Nast entretenaient des relations commerciales avec l'homme qui avait financé l'opération – le défunt Tyrone Winslow, magnat de l'informatique –, et aucun des otages ne travaillait pour une quelconque Cabale. Une histoire louche, certes, mais sans rapport avec l'affaire qui nous concernait. D'après ce que je saisisais de la conversation, elle semblait impliquer un ancien otage, un certain Armen Haig, décédé avant l'évasion.

J'aurais aimé assister au reste de la discussion, mais la Cabale avait besoin de moi, alors que Paige et le conseil s'en sortaient très bien tout seuls. Mes priorités étaient totalement bouleversées, et cela me mettait très mal à l'aise.

Je l'interrompis pour lui dire où j'allais, puis sortis en compagnie de Javier. En chemin, je téléphonai à ma mère.

La réunion se passa exactement comme je l'avais prévu. Les Nast et les St. Cloud proposèrent leur aide en cette période difficile et me demandèrent ce dont nous avions besoin. Bien entendu, ce n'était qu'une tentative sournoise de me pousser à avouer nos points faibles. Aussi, pendant une demi-heure, je m'appliquai à les rassurer. « Merci de votre offre, mais tout va bien. Non vraiment, tout va bien. Puisque je vous dis que tout va bien... » Trente minutes au cours desquelles mon téléphone vibra en permanence, les messages s'accumulant sur mon répondeur.

— Veuillez m'excuser, dis-je au bout d'un moment, mais je dois retourner superviser l'enquête. Mon père m'a chargé de...

— Retrouver les assassins de vos frères ? demanda le P.-D.G., Thomas Nast, avec un petit rire moqueur. Il tient vraiment à débusquer les coupables ?

Sean chuchota à l'oreille de son grand-père, qui le repoussa d'un geste accompagné d'une grimace. Mais il demeura silencieux. Thomas

n'était pas connu pour son tact. Toutefois, il ne faisait que dire à voix haute ce que les autres pensaient tout bas.

— Il semblerait que votre père vous ait investi d'un rôle majeur, dit Josef, le fils de Thomas. Je vous avoue que nous sommes assez préoccupés par cette situation. Confier autant de pouvoir à quelqu'un qui n'attend qu'une chose : voir cette institution s'effondrer... (Tirant sur sa cravate, il s'éclaircit la voix.) Cela nous amène à nous interroger sur les facultés mentales de votre père. Il a subi un choc très important. Dans le code des Cabales, il est stipulé que lorsqu'un P.-D.G. se retrouve dans l'incapacité d'exercer ses fonctions, et que personne n'est en mesure de le remplacer...

— Bien essayé, Josef.

La voix de mon père me parvint depuis l'embrasure de la porte. Je me levai pour lui laisser son fauteuil, mais il me fit signe de me rasseoir. Quand j'hésitai, tous les regards se rivèrent sur moi ; cependant, je me décalai d'un siège, lui cédant la place au bout de la table.

Des condoléances emplirent la salle. N'importe quel autre jour, mon père aurait joué le jeu. Il était très doué pour cela. Mais là, il les interrompit brutalement.

— Comme vous pouvez le constater, je suis en pleine possession de mes moyens. J'ai confié la direction de l'enquête à Lucas et mis mon personnel ainsi que mes ressources à sa disposition. Je sais très bien que lorsque la situation sera éclaircie, vous exigerez un compte-rendu, et je vous assure que je collaborerai pleinement. Quant à la gestion courante des affaires, elle est également assurée par Lucas dans l'intérim, mais toutes ses décisions sont soumises à mon accord. Est-ce que ces dispositions vous paraissent acceptables ?

Il prononça ces derniers mots avec une pointe de sarcasme. Les plus jeunes s'agitèrent sur leur siège, jetant des coups d'œil à leurs aînés, qui avaient la sagesse de garder le visage impassible.

— Il semblerait que vous ayez la situation sous contrôle, dit Thomas. Du moins, en ce qui concerne les prochains mois.

La main de mon père se resserra sur mon épaule.

— Cependant, poursuivit-il, c'est le long terme qui nous inquiète davantage.

— Je vais enterrer deux de mes fils demain...

— Et j'ai enterré l'un des miens il y a quatre ans. Mon héritier. Sans que la gestion de l'entreprise ait à en souffrir.

— Avez-vous déjà souffert, Thomas ? Parce que si c'est le cas, je me demande bien quand.

— Nous voulons connaître vos intentions, Benicio. Concernant la nomination de votre véritable successeur.

— Vous, d'abord. (La voix de mon père avait pris un ton faussement jovial, qui, pour quiconque le connaissait, sonnait comme le sifflement d'un crotale prêt à frapper.) Qui avez-vous désigné en tant qu'héritier ?

— J'ai pris ma décision...

— Mais vous ne le direz à personne, parce que en vérité, vous n'en savez rien. (Mon père fit le tour de la table.) Le rôle devrait revenir à Josef, qui a remplacé Kristof au pied levé et rempli son office de manière admirable, même s'il lui manque ce petit quelque chose... Cependant, vous refusez d'officialiser cette nomination, car vous placez encore beaucoup d'espoir en Sean, qui possède tout le talent de son père, mais semble désabusé depuis un certain temps. Il n'est plus vraiment sûr d'être à sa place. Il ne croit plus vraiment en la Cabale. (Mon père serra les épaules de Thomas et se pencha à son oreille.) Je sais ce que c'est, croyez-moi.

Il se redressa, resserrant sa prise.

— Même si j'ai eu grand plaisir à discuter de nos attermoissements mutuels, je me demande bien pourquoi nous avons abordé ce sujet. J'ai déjà désigné mon héritier. Je l'ai fait il y a des années, comme vous le savez.

Je fixai mon regard sur le menton de mon père, le visage impassible.

— Vous n'êtes pas sérieux ? demanda Thomas.

Mon père sourit.

— Je le suis toujours. Lucas ? Je crois que Paige est à ta recherche. Elle a quelque chose à te dire à propos de l'enquête.

Lorsque je voulus le suivre, mes genoux refusèrent d'obéir et je dus saisir le coin de la table pour me relever. Les jambes raides, je l'accompagnai jusqu'à la porte.

— Je suis désolé, dit-il lorsqu'elle se referma derrière nous.

— Inutile. C'était une manœuvre nécessaire. Ils t'auraient traqué jusqu'à ce que tu répondes, et cela te laissera le temps de réfléchir à une alternative.

Silence. Je ne le regardai pas. J'en étais incapable.

— Paige veut vraiment te voir, dit-il au bout d'une minute. Elle t'attend au labo. Mais avant d'y aller, j'aimerais qu'on fasse le tour des étages. Juste pour qu'on nous voie ensemble. Pour les rassurer.

Je n'avais vraiment pas de temps à perdre, mais je savais qu'il en avait besoin. Aussi, je lui emboîtai le pas.

Il nous fallut près d'une heure pour faire le « tour du propriétaire »... et ce, malgré le fait que mon père m'entraînait vite d'un endroit à l'autre. Enfin, il insista pour acheter un plateau-repas destiné à Paige, et l'on se rendit à la cafétéria. Au bout de dix minutes, au cours desquelles une foule se pressa pour nous présenter leurs condoléances, il réussit enfin à se frayer un chemin jusqu'à l'escalier menant à la salle à manger de la direction. Elle était déserte. Rien d'étonnant. Mon père avait bien fait comprendre qu'il préférerait que les directeurs mangent en compagnie du petit personnel, et peu osaient s'y opposer.

— Je dois vraiment..., commençai-je.

— Y aller. Oui, je sais. (Il s'arrêta devant la fenêtre surplombant la cafétéria.) Combien de personnes travaillent au siège, Lucas ?

— Deux cent quarante-cinq, d'après le dernier rapport trimestriel.

— Et dans toute la société ? Sans compter les humains.

— Environ quatre cent cinquante.

— Tu connais ces chiffres par cœur, n'est-ce pas ?

— C'est mon boulot de me tenir au courant.

Il hocha lentement la tête.

— Quatre cent cinquante âmes en détresse.

Je contractai les mâchoires.

— Est-ce que tu m'as fait venir ici pour te moquer de moi ? Parce que j'ai...

— ... des choses plus importantes à faire.

Je me forçai à le regarder.

— Je ne vois pas ces gens de la même manière que toi. Mais tu le sais déjà. Pour moi, ce sont des êtres surnaturels employés par une société qui n'agit pas toujours dans leur intérêt.

— Alors que les entreprises humaines ne pensent qu'au bien-être de leurs salariés.

— Au moins, on ne peut pas leur reprocher d'assassiner leurs

anciens collaborateurs. De torturer ceux qu'elles accusent d'espionnage industriel. De menacer leurs familles. D'utiliser le chantage comme outil de recrutement. De...

Il leva la main.

— C'est bon, c'est bon, j'ai compris.

— Dire qu'il a fallu que je t'explique.

Pendant quelques instants, il regarda par la fenêtre et contempla ses employés en train de manger et de bavarder.

— En termes d'atteintes aux droits de l'homme, sommes-nous vraiment la pire des Cabales ?

— Je ne répondrai pas à cette question parce que tu en connais très bien la réponse. Et que commenter là-dessus reviendrait à féliciter un homme qui ne bat sa femme que le dimanche.

— Si cette Cabale s'écroulait, où iraient ces gens, d'après toi ? Ce sont des oiseaux domestiqués, Lucas. On ne peut pas se contenter d'ouvrir la cage et de les libérer. Ce serait un acte de cruauté bien plus grave que ce dont tu nous accuses. Si cette Cabale disparaît, ils iront se réfugier dans une autre, pire que...

— Arrête. (Je sentis le coin du plateau s'enfoncer dans mon pouce et me rendis compte que je le tenais encore, ou plutôt que je m'y cramponnais. Je le posai sur la table.) Ce n'est pas le moment...

— Non, mais ce le sera bientôt et...

— Carlos est vivant, et sans doute innocent. Et puis, il reste mes cousins... (Entendant le désespoir percer dans ma voix, je me raclai la gorge.) Tu n'auras pas besoin de te décider avant des années.

— Vraiment ? Si ces derniers jours ont prouvé quelque chose, c'est que je n'ai pas le temps. Il va falloir que nous discussions de tout cela.

Je me tournai vers lui.

— Je t'en prie, papa. Pas maintenant.

— Quand, Lucas ? Dis-moi quand je serai forcé de le faire : briser tes rêves, te contraindre à devenir quelqu'un qui te répugne, te dire que c'est ton devoir ? (Sa voix se brisa.) Quand vais-je devoir me résoudre à gagner un héritier et perdre mon fils ?

— Pas maintenant. Je t'en prie. Je dois... (Ma gorge se noua et je dus m'obliger à prononcer ces mots.) Il faut que j'y aille.

Hope : Le destin est dans les gènes

Si j'avais envisagé de me retrouver prise en otage, je me serais imaginée avec le cerveau tournant à plein régime, scrutant les alentours en espérant trouver un moyen de fuir, ou au moins d'attirer l'attention sur moi.

Mais je me contentai d'avancer, concentrée sur mes pas.

Jaz marchait à côté de moi, son bras sous le mien, en jacassant comme si de rien n'était. Le revolver était fourré dans sa poche. Mais je ne m'en souciais guère. L'autre, celui que Sonny allait braquer sur Karl, m'importait bien davantage. On peut parfois prendre des risques quand on est seul, car on sait que si les choses tournent mal, il sera trop tard pour se repentir. Mais si l'on entraîne quelqu'un dans sa chute, on le regrette toute sa vie.

Le plan de Jaz reposait sur l'hypothèse que Karl allait décider de me suivre plutôt que d'emboîter le pas à Sonny. Je n'en étais pas si sûre. Il aurait très bien pu filer Sonny jusqu'au point de rendez-vous, là où il aurait une chance de...

— Nous y voilà.

Je m'arrêtai si brusquement que je vacillai au bord du trottoir, et il me tira en arrière, m'arrachant à mes songes. Nous nous trouvions à un carrefour fréquenté, où je ne voyais aucune possibilité de se garer.

— Où est la voiture ?

— En voilà une. (Il désigna un camion qui passa devant nous à toute vitesse.) Et encore une, et encore une. (Il me jeta un coup d'œil en biais, comme s'il s'attendait sérieusement à ce que je rie de sa blague.) Ah, tu parles de la nôtre. Voyons voir...

Il balaya les rues du regard, puis se pencha et claqua des doigts.

— Taxi !

Une petite voiture bleue bifurqua vers le bas-côté pour s'arrêter devant nous.

Jaz ouvrit la portière arrière. En me voyant rechigner, il me tira par le bras.

— Dépêche-toi, Hope. C'est une zone de non-stationnement.

Serrant les genoux, je scrutai le trottoir en espérant...

— Jaz.

Je reconnus la voix de Sonny. Le ton était brusque.

— T'inquiète, je gère. Hope, ne me force pas à...

Il m'attrapa par la taille, me prenant au dépourvu. J'essayai de me dégager, mais il m'avait déjà à moitié embarquée dans l'habitacle. Je me cognai la nuque contre le toit de la voiture et poussai un cri exagéré pour attirer l'attention des passants. Mais personne ne réagit : juste une nana qui en faisait des tonnes pour un petit choc de rien du tout. Quant au fait que mon petit ami se montre un peu brutal ? Pas leurs oignons.

Projetée sur la banquette arrière, je me retournai pour essayer de lui balancer un coup de poing quand j'aperçus son revolver braqué sur moi.

— Hope, s'il te plaît...

Je passai mes options en revue et ne trouvai rien de satisfaisant.

Assis derrière le volant, Sonny empoigna sa chevelure et tira dessus. Une perruque. Il la jeta sur le siège passager et passa la main dans ses cheveux noirs et bouclés.

Au feu orange, Sonny ralentit, aussitôt klaxonné par le conducteur de derrière. Tandis qu'on patientait, il se frotta le visage avec force, comme s'il venait vraiment de se réveiller. Je jetai un coup d'œil à Jaz, mais il regardait par la fenêtre de gauche.

La voiture s'ébranla de nouveau. Les mains qui serraient le volant étaient aussi sombres que celles de Jaz. Je clignai des yeux et regardai au-dehors, imaginant que les nuages avaient regagné du terrain, mais le soleil brillait toujours haut dans le ciel.

Je me tordis le cou pour essayer d'apercevoir Sonny dans le rétroviseur. L'espace d'un moment, je ne vis rien. Puis il bougea, et j'étouffai un petit cri : on aurait dit le visage de Jaz. Au feu suivant, il tourna et je remarquai que ses yeux noirs n'étaient pas aussi enfoncés que ceux de Jaz, que ses lèvres étaient plus pleines, son visage plus fin, et il avait cet air grave qui le caractérisait tellement, tout comme Jaz et son sourire communicatif.

— Hope, je te présente Jason, annonça Jaz en me faisant sursauter. Mon petit frère. Mais comme il préfère « Sonny », autant continuer à l'appeler comme ça.

Sonny se passa de nouveau la main dans les cheveux.

— J'aime pas quand ils sont courts. Et ils sont rêches comme de la paille. Tu penses, à force de passer du blond au brun !

— Te plains pas. Tu vas bientôt les avoir beaucoup plus courts.

— Merci de me le rappeler...

Jaz me regarda.

— Les cheveux, c'est toujours pénible. S'il s'agit juste de changer un peu la couleur, la texture ou la longueur, on s'arrange avec nos propres pouvoirs. Sinon, il faut recourir à des perruques ou à des teintures. La carrure, c'est pire. Encore une fois, quand il n'y a pas de grandes différences, on se débrouille. On peut s'aider de talonnettes, ou jouer avec la posture et les vêtements. Mais quand un type mesure un mètre soixante-seize ou quatre-vingt-quinze, là, c'est mort. Heureusement, les gens ne sont pas très observateurs. Si la différence se limite à deux centimètres et demi ou à cinq kilos, personne ne le remarque.

Il parlait avec autant de légèreté que s'il me décrivait son trajet quotidien pour se rendre au travail. Lorsqu'il eut fini, il se cala dans son siège et se gratta le bas du visage, guettant ma réaction du coin de l'œil.

Il l'avait fait. Ils l'avaient fait. Ils les avaient tués. Les membres du gang. Leurs amis. Et à présent, il était assis à côté de moi, bavardant comme au bon vieux temps.

Tandis que je l'écoutais, la bile menaçait de remonter. Je me tenais raide comme un piquet, essayant de ne pas prêter attention à ses regards pleins d'espoir.

Il ajusta sa ceinture de sécurité. S'agita sur son siège. Se tapota la jambe du bout des doigts. Se pencha vers moi pour me toucher, mais se ravisa et recula.

Il voulait que je lui pose des questions. Il voulait m'en dire plus. Je le décevais.

Parfait.

Si j'arrivais à le provoquer au point de l'énervier, le masque se fendillerait et j'aurais un aperçu de ce qui se cache en dessous. J'avais conscience que c'était dangereux : j'aurais dû essayer de l'amadouer plutôt que de le contrarier. Mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'avais besoin de voir le monstre, et non plus Jaz.

— Lunettes ? demanda Sonny au bout de quelques minutes.

— Ah, oui, c'est vrai.

Jaz passa la main sous le siège pour en sortir un sac. À l'intérieur se trouvait une paire de lunettes de soleil panoramiques. Il me les tendit.

— Mets-les, s'il te plaît.

Et si je refuse, qu'est-ce qui se passe ? songeai-je.

Mais le bon sens prit le dessus et j'acceptai. J'allais jouer le jeu, le temps de trouver une occasion de m'échapper. Non, pas de m'échapper. En agissant de la sorte, on les perdrait. S'ils étaient capables de faire ce que je venais de voir, grâce à un pouvoir surnaturel, et non des postiches ou des déguisements, alors, ils pouvaient se cacher partout, sous n'importe quelle apparence. Je devais rester avec eux jusqu'à ce que je trouve de l'aide.

Je chaussai les lunettes et tout devint noir autour de moi.

— Attention à la marche.

Jaz me prit le bras. Résistant à l'envie me dégager, je le laissai me guider pour avancer de trois pas. La face interne des lunettes était teintée, si bien que je n'y voyais pas plus qu'avec un bandeau sur les yeux.

Un cliquetis métallique résonna à mes oreilles. Des clés. Ou des outils de cambrioleurs. Pendant qu'on patientait, Jaz me tapotait l'avant-bras du bout du pouce. Un relent d'ordures laissées trop longtemps au soleil me sauta au nez. En sentant les doigts de Jaz se resserrer sur mon bras, je compris que nous n'allions pas tarder à entrer.

— Allez, plus qu'un pas, annonça-t-il.

J'étais persuadée qu'on se trouvait dans une planque jusqu'à ce que je franchisse le seuil et qu'une vague de chaos me frappe de plein fouet : j'entendis le fracas du métal lorsqu'une silhouette bondit sur le capot d'une voiture, sentis la puanteur des serpentins brûlés, aperçus la tête d'un cerbère démoniaque se cabrant dans l'embrasement.

— La salle de réception, murmurai-je.

— Tu es douée. (Sa voix se chargea d'excitation tandis qu'il m'agrippait de plus belle.) Qu'est-ce que tu vois ? (Je refusai de lui répondre. Il me fit avancer d'au moins six mètres.) Puisque je sais où on est, je peux retirer mes lunettes, non ?

— Pas encore.

Il s'arrêta. Le chaos semblait aussi fragile que du verre. Le silence s'installa pendant quelques instants, et Jaz le rompit en toussotant.

— Je vais..., commença-t-il.

— Tu t'occupes de tout, je sais, dit Sonny.

— Ouais.

La tension était perceptible dans sa voix. Toute trace d'excitation avait disparu. En sentant ses doigts glacés, un frisson d'effroi me parcourut l'échine. J'essayai de capter ses sentiments, mais je n'arrivai pas à lire en lui. Jamais je n'y étais parvenue. C'était comme si ses ondes chaotiques créaient une interférence permanente.

— Surveille la porte, d'accord ? dit-il. Je te rejoins dès que... j'en aurai terminé.

« Dès que j'en aurai terminé » ?

Je fis volte-face et décochai des coups de poing en direction de la voix. L'un d'eux atteint Jaz au visage et il poussa un cri de douleur. Aussitôt, je fonçai à l'aveuglette en direction de la porte en levant les mains pour arracher les lunettes de...

Je sentis le froid du métal sur ma nuque.

— Plus un geste, Faith.

C'était la voix de Sonny, aussi glaciale que le canon du revolver. Je revis Guy allongé sur le brancard. Entendis la voix de l'agent de sécurité qui avait rapporté les paroles du médecin légiste : « Tué d'une balle dans la nuque. En plein système nerveux. » À ma grande honte, je laissai échapper un gémissement.

Il retira le revolver.

— Va avec Jaz.

J'obtempérai, les paroles de Jaz résonnant dans ma tête : « Dès que j'en aurai terminé... » Je traversai la pièce à tâtons, guidée par sa main sur mon épaule et les indications qu'il chuchotait. Mais rien n'avait l'air réel et j'avais l'impression de flotter dans l'air, tout engourdie.

L'éloigner de Sonny. C'était ça, la solution...

— Baisse la tête. Le plafond est bas. (Il gloussa.) Même pour toi.

Une odeur de tabac froid me prit à la gorge, et avant même qu'il ne m'ait retiré mes lunettes, je sus qu'on se trouvait dans la pièce où l'on avait attendu le début du braquage.

— Tu te souviens de ça ? (Il recula et désigna le judas.) De nous ? Contemplant la foule ?

Il me prit la main et s'assit en tailleur, m'attirant devant lui. Je le scrutai du regard, à la recherche du revolver. Il fallait que je sache où il était avant de...

— As-tu toujours la montre que je t'avais donnée ?

Il dut se répéter pour que je comprenne, et même à ce moment-là, je

ne saisis pas le sens de sa question. Je ne voyais pas l'importance que cela pouvait revêtir en cet instant. Je secouai la tête.

— Ce n'est pas grave. Tu l'as sûrement laissée à ton appartement. On ira la chercher quand ce sera terminé.

Qui ça « On » ? Sonny et lui ? Allaient-ils me cambrioler une fois qu'il en aurait « terminé » ?

— Tu te rappelles la première fois que tu es venue au club ? Quand Sonny et moi avons entendu dire que la nouvelle recrue risquait d'être une Expisco, on s'est dit : « Et merde ! Ça va foutre en l'air tous nos plans. » Si bien qu'au moment où je me suis dirigé vers la porte, on avait déjà décidé de la manière dont on allait se débarrasser de toi. Mais quand tu as franchi le seuil... Patatras ! (Il sourit.) Tout a changé en une fraction de seconde. Bien sûr, Sonny n'était pas très content, mais il s'est ravisé quand il a compris que tu pouvais nous être utile.

— Utile ?

Il me serra la main, puis croisa et décroisa les jambes.

— Oui, ce n'est pas très agréable à entendre, mais c'est Sonny, tu sais. Il ne voit que l'aspect pratique des choses. Moi, je suis le rêveur, et lui, il a la tête sur les épaules. C'est... (Ses pupilles se dilatèrent et le rouge lui monta aux joues. Il avait le même visage que lors de ce braquage : enivré par l'adrénaline et la tequila.) Je ne peux pas l'expliquer, Hope. Sonny et moi... On peut tout faire. Et maintenant que tu es là, le monde est à nous.

J'aurais dû me sentir soulagée : il ne comptait pas me tuer. Mais je ne pus rien faire d'autre que le regarder bêtement. Resserrant sa poigne au point de me faire mal, il s'excusa, massa mes phalanges endolories, puis, de nouveau, croisa et décroisa les jambes, comme s'il ne pouvait pas tenir en place. Ses yeux brillaient, et j'aurais juré voir ses pensées fuser et rebondir dans tous les sens tandis qu'il s'efforçait d'y mettre un semblant d'ordre.

Une nouvelle fois, ses doigts se crispèrent tandis qu'il s'imaginait tout ce que nous pourrions faire ensemble.

— Tu verras, Hope. Tu verras. Et à ce moment-là...

Il ferma les yeux, comme plongé dans l'extase, pinçant le bout de sa langue entre ses dents. Malgré toute ma peur, je sentais les vagues de chaos émanant de lui, un chaos si pur, si intense que l'espace d'un instant, je voulus m'abandonner, partager son plaisir.

Je reculai et dégageai ma main de la sienne.

Il soupira.

— Je sais bien que pour l’instant, tu m’en veux à mort. Tu les aimais bien. Moi aussi, d’ailleurs. Guy, Rodriguez, Tony et Max. Même Bianca était plutôt sympa. Mais je n’avais pas d’autre solution, Hope. Bientôt, tu comprendras. On ne peut pas se soucier des autres. D’autant qu’eux n’en ont rien à faire de toi. Tu ne dois pas te laisser distraire de ton objectif.

Il remua de nouveau, cette fois pour étirer ses jambes jusqu’à ce qu’elles me touchent.

— Sonny et moi avons reçu un don. Ne pas l’utiliser serait un tort. Toi aussi tu en as un, une spécificité qui te rend plus puissante que n’importe quel mage. Alors pourquoi aller travailler pour une Cabale ? Ramper devant eux ? Pourquoi devraient-ils détenir tout le pouvoir ? Le destin est inscrit dans les gènes, Hope. Et il est temps pour toi de le prendre en main.

Je restai médusée, sondant son regard à la recherche d’une lueur de folie. Mais son visage n’était illuminé que par la ferveur de sa conviction. Est-ce que cela revenait au même ?

— Tu as tué Bianca, n’est-ce pas ? demandai-je enfin. C’était toi dans le couloir, sous l’apparence de ce garde de la Cabale, celui que tu accusais de t’avoir détroussé. Vous les avez éliminés, lui et l’autre, avant de tout chambouler chez eux pour faire croire à un départ précipité. Ensuite, vous les avez « incarnés » afin d’assassiner Bianca.

Il poussa un petit soupir.

— Ce n’était pas censé se passer comme ça. J’ai divulgué l’identité du garde à Guy en croyant qu’il me ferait participer au cambriolage, et que je pourrais leur fournir la preuve que la Cabale était une menace. Mais il nous a mis sur la touche, Sonny et moi. Heureusement, j’avais un plan B.

— Tuer Guy et te faire passer pour lui.

— Oh, ça a toujours fait partie du plan. Il le fallait. Ça ne pouvait pas marcher, sinon.

— Tu avais pris l’apparence de Guy ce soir-là, dans ton appartement. La première fois, c’était Sonny, quand il m’a emmenée chez vous pour m’exposer les preuves de votre kidnapping. Afin que je soutienne cette thèse devant les autres. Mais plus tard, quand je suis revenue, c’était toi qui avais pris ses traits.

Il se tapa les cuisses.

— J’en étais sûr ! Tu le savais !

— Non, je...

— Tu ne l'as pas compris, mais tu le savais. Tu vois, c'est ça qui faisait peur à Sonny. Quand on t'a vue en compagnie du loup-garou dans l'appartement... Ah oui, parce qu'il y a une caméra, là-bas. Je l'ai prise à Rodriguez. Ça et plein d'autres choses. Un type si gentil, ce Rodriguez... Ça m'a vraiment embêté de le... (Il laissa sa phrase en suspens, puis fit claquer ses paumes contre le sol, si fort que je sursautai.) Il fallait bien le faire, non ? C'est la première chose qu'on apprend : ne pas hésiter. Bref... la caméra. On vous a vus, toi et ton ami. (De nouveau, il s'interrompit, puis braqua son regard sur moi.) Il est amoureux de toi, tu sais. Bien sûr, c'est fichu d'avance. Il n'a aucune idée de ce dont tu as besoin. Quoi qu'il en soit, on a compris ce qu'il était quand un loup a déboulé de la salle de bains. Plutôt cool, comme truc.

Il le dit sur un ton à la fois admiratif et condescendant, celui qu'on emploie pour féliciter un enfant qui vient d'apprendre un petit tour de passe-passe.

— C'est là qu'on a compris que tu n'étais pas ce que tu prétendais être. Sonny t'a aussitôt considérée comme une menace. Il voulait débarquer là-bas, résoudre le problème en te kidnappant ou... (Il se tapota le genou du bout des doigts.) Ou un truc dans le genre. Je ne voulais pas qu'il t'arrive du mal. Alors, je l'ai convaincu de me laisser y aller seul, sous l'apparence de Guy, pour t'éloigner du loup-garou. Il a d'abord refusé parce qu'il craignait que tu me reconnaisse. Mais je savais que tu te laisserais faire. Même si tu ne comprenais pas ce qui se passait, j'étais persuadé que tu me reconnaîtrais. Qu'au fond de toi, tu le saurais.

Il se frotta la bouche comme pour effacer son sourire. Il avait le regard fou.

— Tu te souviens de cette soirée sur le toit de l'immeuble ? demanda-t-il. Tu comprenais ce que je disais. Au sujet des Cabales. C'est ça que je veux dire. C'est tout ce qui compte.

— Ce n'était pas Guy qui cherchait à te convaincre de ses théories. Ce n'était pas toi qui l'écoutais, mais le contraire.

— C'est vrai, mais je le laissais croire que c'était son idée. C'est ça le truc quand tu bosses avec des gens comme Guy. La graine est déjà semée. Il faut juste l'arroser, la nourrir, les laisser penser que tout vient d'eux, et là... (Il secoua la tête.) On en parlera plus longuement une autre fois. Mais pour l'instant, j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Un service ?

— Une chose que j'ai promise à Sonny. Une preuve de ta loyauté. (Il

leva les mains avant que j'aie eu le temps de parler.) Je sais, je sais, je ne t'ai pas ralliée à ma cause. Loin de là. Mais Sonny a besoin d'être rassuré dès aujourd'hui. Et tu finiras par comprendre que c'est la meilleure façon d'agir, de toute manière. La moins... (Il fronça le nez.) salissante. On a eu trop de bordel ces derniers temps, et Sonny préférerait le gérer comme ça. Moi aussi. Et je suis sûr que tu approuverais.

— De quoi s'agit-il ?

— On veut que tu téléphones à Paige Cort... Zut, Winterbourne. (Il bascula sa tête en arrière avec une grimace exagérée.) Décidément, ça ne veut pas s'imprimer. Bref. Ton petit ami loup-garou sait que tu es avec nous. Alors, tu vas appeler Paige et lui raconter que tu as commis une grave erreur. Tu vas lui dire que tu m'as accompagné de ton plein gré, mais que tu ne savais pas dans quoi tu t'engageais. Que tu voudrais te sortir de là, mais que tu crains des représailles de la part de Lucas et de la Cabale. Que tu aimerais que la chef du conseil joue les médiatrices, parce que tout le monde lui reconnaît ce talent. Dis-lui que tu veux lui parler et donne-lui rendez-vous ce soir.

Ma bouche se durcit.

— Pour que vous puissiez la tuer ? Je ne...

— Non, non, c'est ce que je voulais dire par « la moins salissante ». On veut juste la kidnapper. Notre plan avec Carlos n'a fonctionné qu'à moitié, et maintenant qu'il est hors jeu, il faut qu'on passe au plan B.

— Qui est... ?

— Lucas.

Lucas : 20

Armen Haig. Le caméléon humain. D'après Elena, c'était le surnom qu'on lui avait donné quand il était prisonnier. Il avait la faculté d'altérer sa structure faciale ; des changements mineurs, mais qui suffisaient à le rendre méconnaissable. La parapsychologue avait avancé, avec justesse, apparemment, que Haig était le précurseur d'une nouvelle race. Elle avait également émis l'hypothèse que quelques générations plus tard, les descendants de Haig seraient non seulement capables de modifier leurs traits au point de berner un agent de police et de le tuer, mais aussi de revêtir son apparence et de quitter les lieux sans être interpellé.

Elena avait rapporté ces paroles avec un rire triste, parce qu'elle avait du mal à se représenter Armen Haig recherché par la police. Psychiatre de profession, calme et réfléchi, il avait préparé son évasion avec minutie et réfléchi un long moment avant de se décider à faire confiance à Elena et d'accepter son aide. C'est alors que l'homme qui avait financé l'opération, Tyrone Winslow, s'était livré à l'un de ses petits jeux sadiques, le genre qui faisait passer Carlos pour un amateur.

Il avait raconté à Elena qu'Armen s'était échappé et avait tenté de la contraindre à le traquer. Lorsqu'elle s'était rendu compte que c'était un piège, il lui avait lancé un ultimatum : tuer Haig ou mourir. Haig lui avait épargné ce choix en se suicidant. Le sacrifice ultime, commis pour sauver la vie d'une inconnue.

Apparemment, les gènes étaient la seule chose qui se transmettait dans cette famille.

J'étais quasiment sûr que Jaz et Sonny avaient tué mes frères et décimé leur propre gang pour couvrir leurs traces, et tout aussi certain qu'ils avaient accompli la prophétie de cette parapsychologue : ils pouvaient devenir quelqu'un d'autre.

Je ne trouvais aucune référence aux Haig dans les fichiers de la société, mais la Cabale avait accès aux archives du monde humain, publiques et privées, via un système de recherches devant lequel même Paige restait pantoise. On trouva Armen Haig sans difficulté. Il avait disparu au cours de l'été 2000. Présumé mort.

On trouva également Jasper et Jason Haig. Nés respectivement en 1980 et 1981. Mère : Crystal Haig, la nièce d'Armen. Les deux garçons avaient le même père. Son identité était inconnue, mais d'après les profils génétiques, le labo pensait qu'il s'agissait d'un des parents de

Crystal. La troisième génération d'une mutation surnaturelle, avec les deux parents appartenant à la même lignée, ce qui avait sans doute accéléré le processus de développement.

Jasper et Jason étaient encore très jeunes au moment où leur mère avait entamé une vie de nomade, qu'elle avait poursuivie jusqu'à sa mort, survenue peu après un court séjour en hôpital psychiatrique. Son dossier indiquait qu'elle avait souffert de schizophrénie paranoïaque, accompagnée d'un délire bien particulier : persuadée que ses deux fils étaient dotés de superpouvoirs, elle affirmait qu'ils étaient persécutés par de mystérieuses organisations connues sous le nom de Cabales, qui voulaient les kidnapper afin de mener des expériences sur eux, comme elles l'avaient fait avec son oncle.

Il n'y avait aucun signe montrant que les Cabales s'intéressaient à Crystal ou à ses fils. Mais dans le cas contraire, ses craintes auraient été justifiées. Les Cabales se livraient une lutte acharnée pour découvrir des spécimens rares de créatures surnaturelles. Si elles avaient été au courant de cette nouvelle mutation, elles s'en seraient prises à n'importe quoi et à n'importe qui pour trouver ces deux garçons. Qu'elles ne leur aient pas mis le grappin dessus suffisait à prouver qu'elles n'étaient pas au courant de leur existence.

Qu'est-ce que Crystal avait bien pu leur raconter ? Quelle haine des Cabales avait-elle instillée en eux ? Ce n'était pas le moment de s'interroger là-dessus. Peu importe les facteurs qui avaient façonné leur personnalité, Jasper et Jason Haig n'étaient plus des enfants. Ils étaient devenus des tueurs, rusés et impitoyables, capables de se transformer en n'importe qui. Une grave menace, totalement inédite.

Je réfléchissais au problème avec Paige quand un bruit retentit au-dehors. Ouvrant la porte, je vis Karl débouler dans le couloir en bousculant violemment un vigile qui s'était mis en travers de son chemin. Griffin voulut s'interposer, mais je le retins.

— Pourquoi tu ne réponds pas au téléphone ? lança Karl en avançant vers moi.

— Quoi ?

Sortant mon portable, je constatai que je l'avais laissé en mode muet.

— Où est Hope ? demanda Paige.

— C'est pour ça que j'appelais. (Il se planta devant moi, les lèvres entrouvertes, dévoilant ses dents.) Ils l'ont enlevée.

Jasper et Jason avaient kidnappé Hope. C'était plus facile de me les

représenter sous ce nom, de les séparer de l'image que je m'étais faite d'eux en tant que « Jaz et Sonny » : deux gentils garçons qui s'étaient retrouvés pris dans une bataille entre le gang et la Cabale.

Karl avait pris Jason en filature. Pourquoi ou comment, il n'avait pas de temps à perdre en explications. Il avait demandé à Hope de l'attendre, et quand Jason était monté dans une voiture garée dans un parking bondé, il avait noté le numéro d'immatriculation puis s'était empressé de la rejoindre. Mais elle avait disparu, et l'endroit où il l'avait quittée était imprégné de l'odeur de Jasper.

La mauvaise humeur de Karl empira lorsqu'il s'aperçut que cette révélation – que Jasper et Jason étaient vivants – n'était pas une surprise pour nous.

— Donc Hope est partie avec ce type, dit Griffin. Mais qu'est-ce qui vous dit qu'elle a été enlevée ?

— Je la connais.

— Vous en êtes sûr ?

Karl se retourna brusquement. La joue de Griffin tressaillit, signe qu'il activait son armure.

— Hope aurait pu suivre Jasper pour d'autres raisons, avança Paige.

Karl se raidit, et je compris que Paige ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait évoqué un début de relation entre Jasper et Hope.

— Elle ne ferait pas ça, rétorqua Karl.

— Ce que je veux dire, c'est qu'elle aurait pu l'apercevoir et décider de s'approcher pour en avoir le cœur net. Ou peut-être l'a-t-il abordée en prétextant avoir besoin d'aide, et elle l'aurait suivie, croyant toujours à son histoire de rapt.

— Elle ne serait pas aussi naïve.

En voyant Paige rougir, je compris qu'elle songeait à toutes ces fois où elle s'était montrée « aussi naïve » en tentant d'empêcher un crime.

— Quelle que soit la raison, elle est avec lui et il faut qu'on les retrouve, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Donc, personne ne va évoquer cette possibilité, hein ? demanda Griffin. Je comprends qu'il n'ait aucune envie de l'entendre... (Il désigna Karl du pouce.) ... mais on ne peut pas voler au secours de cette fille en occultant l'éventualité qu'elle n'ait aucune envie d'être sauvée. Ou qu'on nous tende un piège.

— Hope n'est pas impliquée, dis-je. Maintenant, il faut dresser la liste de...

Griffin s'avança.

— Avez-vous entendu parler de Dean Princeton, Lucas ?

— Oui.

— D'accord. Et ça ne change rien ?

— Non.

— Qui est-ce ? s'enquit Paige.

— Ce n'est pas imp..., commençai-je.

— Un semi-démon Expisco, coupa Griffin. Le seul à avoir été employé par une Cabale. Quand il avait l'âge de Hope, peut-être un peu plus jeune, c'était un très gentil garçon. Il voulait devenir garde du corps, mais tout le monde lui disait qu'il n'en avait pas l'étoffe. Alors, il s'est entraîné et s'est dégotté un poste de vigile. Puis, il a été promu en tant que garde du corps suppléant auprès de Lionel St. Cloud. C'est à ce moment-là qu'ils ont découvert les premiers cadavres.

— Dean Princeton n'a rien à voir avec Hope Adams, rétorquai-je. Et établir une analogie en se basant uniquement sur des critères raciaux n'est rien d'autre que de la discrimination. Vous ne pouvez pas...

— Ce sont ses origines qui l'ont transformé en tueur ! Et vous me dites que ça n'a aucun lien ? Hope Adams est la fille de Lucifer. C'est un démon du chaos. Avez-vous au moins lu les rapports au sujet de Princeton, Lucas ? Avez-vous vu ce qu'il a fait à ces gens ? Entendu tous les témoins affirmer qu'il n'aurait jamais fait de mal à une mouche quand il était jeune ? Peut-être avez-vous raison, peut-être que le démon qui sommeille en Hope ne s'est pas encore éveillé, mais il le fera un jour, et je ne suis pas sûr que nous devrions nous presser de sauver une...

Les derniers mots sortirent dans un râle étouffé. Karl avait saisi Griffin à la gorge.

— Hope n'est pas Dean Princeton, dit Karl d'une voix à peine plus forte qu'un murmure. Je ne sais pas s'il existe plus d'une dizaine de loups-garous mangeurs d'hommes dans le monde entier ; est-ce que ça veut dire que tous les loups-garous devraient être tués dès la naissance... juste au cas où ? Maintenant, s'agissant de Hope, gardez vos distances. Et abstenez-vous de colporter vos rumeurs au sujet de ce type, surtout auprès d'elle. Si vous ne voulez pas nous aider à la retrouver, très bien. Mais moi, je vais aller la libérer et personne ne pourra m'en empêcher.

— On va t'aider, dit Paige en posant le bout des doigts sur le bras de

Karl. Ne fais pas attention à lui. Il pense à notre intérêt, et pas à celui de Hope, ce qui est compréhensible. Cela ne change rien au fait que...

Un téléphone sonna. Je les priai de m'excuser, avant de m'apercevoir que c'était le portable de Paige.

En voyant le numéro s'afficher, elle fronça les sourcils.

— Une cabine téléphonique ? Sans doute un faux numéro. Je vais le prendre dehors.

Hope : Visions de folie

Jeanne d'Arc affirmait avoir eu des visions de Dieu. Persuadée qu'elle était l'émissaire du Tout-Puissant, elle rassembla suffisamment de courage et de passion pour rallier les Français contre les envahisseurs anglais. Touchée par la grâce ? Ou victime de délires ? L'histoire regorge de prétendus prophètes animés par la folie ; j'étais convaincue que Jaz avait sombré dans la démence et brûlait d'une telle ardeur qu'elle anéantissait toute hésitation et toute moralité.

Quelques jours auparavant, alors que je songeais à lui, j'avais réfléchi à son impulsivité, à la façon dont rien ne semblait l'arrêter lorsqu'il désirait quelque chose. J'avais attribué cela à un mélange touchant d'arrogance et de candeur. En vérité, c'était bien plus que cela : du narcissisme à l'extrême.

En écoutant Jaz, je me rappelai ces instants dans la salle de crise où je n'avais éprouvé aucun scrupule à souhaiter la mort de Troy. Je l'avais voulue. J'en aurais tiré du plaisir. Rien d'autre n'avait importé à mes yeux.

Le démon sous sa forme la plus pure. L'esprit régi par les pulsions. C'était ça, Jaz.

Je me souvenais aussi de ce que j'avais pensé lors de ma première visite à son appartement : que son optimisme et sa fougue étaient bridés par la raison, l'incitant à ne pas dilapider tout l'argent qu'il gagnait. Et désormais, cette observation semblait prendre un sens nouveau.

En général, l'inconscience et la témérité finissent par causer la perte de ceux qui en sont victimes. Dès qu'ils se fixent un objectif hors de leur portée, ils prennent des risques inconsidérés et meurent en essayant d'atteindre leurs rêves. Mais pas Jaz. Il était assez fou pour concevoir des plans rocambolesques, et assez intelligent pour les mener à bien. Et s'il se laissait emporter par sa folie ? Sonny était là pour lui remettre les pieds sur terre.

D'autant que là, rien n'avait été bâclé. Ils peaufinaient ce plan depuis des années, en se faisant recruter par la Cabale où ils avaient pu étudier Carlos, le frère le moins à même de réussir, mais le plus facile à imiter. Ensuite, ils avaient infiltré le gang, Jaz séduisant Guy par ses idées extravagantes, et s'étaient servis d'eux d'abord comme alliés puis comme pions pour accomplir leurs desseins.

Tuer les membres les plus importants de la Cabale Cortez avant de

prendre les traits du seul survivant ?

De la pure folie.

Que se serait-il passé si Benicio ne m'avait pas implantée dans le gang, et si Karl n'avait pas fait intervenir Lucas ? Est-ce que Jaz et Sonny auraient tout de même échoué ? Malgré tous nos efforts, ils avaient presque atteint leur but et disposaient même d'un plan B.

De la folie mêlée à du génie.

Lucas était leur nouvelle proie. Ils allaient le tuer, se faire passer pour lui et déclarer Carlos coupable du meurtre de ses frères. Puis ils laisseraient Benicio léguer la Cabale à son fils cadet adoré, qui aurait enfin « vu la lumière » et renoncé à sa croisade. Une fois la transition achevée, le vieil homme mourrait dans son sommeil.

En tant que cible, Lucas valait tout aussi bien que Carlos ; ce serait même plus facile. Par son âge, son teint et sa taille, il leur ressemblait davantage que Carlos. Il leur suffirait de porter des talonnettes et des vestes plus amples jusqu'à ce qu'ils perdent du poids ou qu'ils en fassent prendre à Lucas, et personne ne remarquerait la différence. Du gâteau.

À l'instar de Carlos, Lucas savait peu de choses sur les rouages de l'entreprise. Du coup, ses lacunes n'éveilleraient pas le moindre soupçon, étant donné que tout le monde s'y attendrait. C'était même un quasi-inconnu au sein de la Cabale, encore plus que son frère, ce qui faciliterait les choses.

La seule pierre d'achoppement était Paige.

Ils ne pourraient pas la duper. Et ils auraient la sagesse de ne pas essayer. La seule solution serait donc de l'enlever, histoire de la tenir à l'écart pendant que « Lucas » prendrait les rênes de la Cabale. Pendant tout ce temps, il chercherait sa femme par monts et par vaux, tel un preux chevalier à la recherche de sa promise. Lorsqu'il la retrouverait, elle ne reconnaîtrait pas son mari, mais on attribuerait ses protestations au stress de sa disparition. En outre, il aurait bel et bien changé : de pourfendeur de Cabales, il serait passé à P.-D.G. de la plus puissante.

Quelle que soit la réaction de Paige, Jaz était sûr que le chemin était tout tracé et mènerait droit au divorce.

— Incompatibilité de caractères. Parfaitement compréhensible en ces circonstances. Elle repartira avec un joli pactole et il sera libre de t'épouser. (Il sourit.) Ce sera parfait. Devenus des étrangers l'un pour l'autre, Lucas et Paige se séparent à l'amiable, et au bout de quelques mois, vers qui se tourne-t-il ? La belle semi-démone qui l'a aidé à

retrouver sa femme, attraper l'assassin de son frère, sauver son père et qui l'a soutenu pendant toute cette période. Une belle histoire avec une fin digne d'un conte de fées.

Il ne me restait plus qu'à appeler Paige. Et je comptais bien le faire, parce que le plan de Jaz comportait une faille majeure.

Quand j'avais cru travailler pour le conseil deux ans auparavant, je m'étais représenté cette organisation comme un groupe puissant, supervisant des dizaines d'agents infiltrés. C'était ainsi que le voyaient de nombreuses créatures surnaturelles... et le conseil ne faisait rien pour contester cela, car c'était bien plus intimidant que la vérité : les délégués faisaient tout le boulot eux-mêmes. Quand Jaz avait espionné ma conversation avec Karl dans son appartement, il en avait entendu suffisamment pour comprendre que j'étais employée par le conseil. À ses yeux, je faisais partie de ce vaste réseau de taupes.

Si cela avait été la vérité, et que Paige ne m'avait connue qu'en tant que collègue, alors l'histoire qu'il avait concoctée aurait paru assez plausible : mon côté démoniaque m'avait poussée à rallier Sonny et Jaz, mais ma vraie nature avait fini par prendre le dessus et je voulais faire amende honorable. La seule personne vers qui je pouvais me tourner était quelqu'un d'étranger à la Cabale. Quelqu'un de connu pour son impartialité et sa clémence.

Si j'avais véritablement envisagé de trahir la Cabale avant de changer d'avis, je me serais effectivement adressée à Paige. Et elle m'aurait aidée... si elle m'avait crue capable d'une chose pareille. Mais là, j'étais sûre qu'elle et Karl allaient flairer le piège ; elle ne boirait pas mes paroles et ne se rendrait pas seule au rendez-vous. Jaz et Sonny auraient beau prendre toutes leurs précautions, ils ne seraient jamais que deux. Et face au corps d'élite de la Cabale, ils n'étaient pas de taille.

Aussi, j'appelai Paige.

— Alors, ça te plaît ?

On se trouvait dans le renforcement d'un immeuble, nichés dans l'ombre. Jaz avança derrière moi et glissa les mains sur ma taille en s'appuyant contre mon dos. Lorsque je me raidis, il se contenta de glousser et de déposer un baiser sur mon cou.

— Pas si vite, hein ? (Il me massa les hanches.) Avant, tu aimais ça, toi aussi. Et tu ne faisais rien pour freiner les choses. C'était comme si... (Il posa le menton au sommet de mon crâne.) Je ne peux même pas le décrire. Je ne trouve pas les mots. Tu te rends compte, Hope.

On va pouvoir revivre tout ça. Je sais que pour l'instant tu me prends pour un fou et un enfoiré, mais tu verras. On va réussir et je te livrerai la Cabale Cortez sur un plateau d'argent. (Il me serra contre lui.) Tout ce que nous avons sera à toi. Tout le pouvoir que tu as toujours voulu. Et que tu mérites. Ce sera... (Il fut parcouru d'un frisson.) parfait.

L'espace d'un instant, je sentis le chaos s'élever et vis son rêve scintiller devant moi.

Il avait raison. Nous étions attirés l'un par l'autre. J'étais une semi-démone assoiffée de chaos, et à mes yeux, il représentait un véritable festin. Si j'avais été ce que je craignais, j'aurais peut-être entendu mon ventre gargouiller, me pressant de prendre place au banquet.

Mais là, j'avais l'estomac noué. Plus que quelques minutes avant d'entrer en scène. Est-ce que j'allais tenir le choc ? Je n'avais pas le choix.

Je balayai les environs du regard, scrutant les ombres projetées par les bâtiments. Je cherchai Karl, même si j'espérais qu'il n'allait pas prendre le risque de s'approcher si près.

Paige avait accepté mon invitation. Elle avait été assez intelligente pour ne rien laisser paraître, au cas où Sonny et Jaz nous auraient placées sur écoute. Elle ne m'avait même pas demandé de détails. Mais à sa voix, je savais qu'elle avait compris.

Pendant que je l'attendais, l'équipe d'intervention de la Cabale prenait sans doute position à deux rues de là, près du point de rendez-vous.

Jaz laissa échapper un petit rire, et du bout des doigts, traça une ligne sous mon sein gauche.

— Ça te plaît, je le sens. Ton cœur s'emballe.

Il baissa la voix, mon poulx s'accélérait à mesure qu'il glissait la main sur ma poitrine. Lorsqu'il en pinça un téton, je me dégageai de son étreinte et me retournai d'un bloc. Il recula, les mains levées, paumes vers moi.

— Désolé, vraiment. Je ne voulais pas faire ça, Hope. Je ne te... Je ne te forcerai jamais. J'ai juste...

Il me parcourut du regard, fermant à moitié les yeux, écartant les lèvres. Puis il s'ébroua brusquement.

— Bon sang ! On était à deux doigts de le faire. Ça aurait tout changé, j'en suis sûr. Je te voulais tellement et tu... (Il se secoua de nouveau, plus fort, puis fit rouler ses épaules.) Ce n'est pas le moment, je sais. Pour l'instant, il faut qu'on...

Il retroussa les lèvres, semblant avoir perdu le fil de ses pensées.

— J'ai rendez-vous avec Paige dans cinq minutes, lui rappelai-je.

— Ah. Oui, désolé. Allons-y.

J'étais censée la rejoindre sur un parking. De là, nous devions gagner un club qui venait d'ouvrir, dans une rue parallèle. Ce quartier du centre de Miami était parsemé de tours de bureaux et ne connaissait aucune vie nocturne. Tous les immeubles étaient éclairés, mais les routes et les trottoirs étaient quasiment déserts, ce qui donnait à la rue un aspect sinistre, quasi fantomatique. Un frisson me traversa, et je l'attribuai à la fraîcheur de la nuit. Le métro aérien passa en trombe, me faisant sursauter.

À quelques dizaines de mètres du lieu de rendez-vous, Jaz me demanda :

— Alors, tu as bien retenu mes instructions ?

— La rejoindre et couper par la ruelle à l'est. Si elle rechigne à passer par là, contourner le bâtiment, longer la rue au bout de laquelle tu lui tomberas dessus.

— Bien, bien.

Un peu plus loin, il posa la main sur mon bras.

— Ne tente rien de stupide, d'accord ?

— Je ne...

Il approcha son visage du mien et fronça les sourcils, l'air inquiet.

— Je suis sérieux, Hope. Je t'en supplie, ne me fais pas faux bond. J'ai conclu un marché avec Sonny. Ça ne lui plaît pas de t'impliquer, mais j'ai juré que tu te tiendrais à carreau, et dans le cas contraire... (Il se massa la gorge et s'éclaircit la voix.) Je t'en prie, ne fais pas l'imbécile. Sonny vous aura en ligne de mire pendant tout le rendez-vous. Au moindre dérapage, si tu dévies du plan ou que Paige sort son portable... C'est une fine mouche.

— Je sais.

Hochant la tête, il me serra le bras, puis me laissa partir.

À l'heure dite, Paige émergea des ténèbres. Alors qu'elle approchait, elle promena le regard le long de la rue. Toutes les dix secondes, une voiture passait, plus encore lorsque le feu changeait. De l'autre côté de la rue, un couple déambulait, sans doute en direction du club. Jaz

avait choisi ce lieu avec soin : assez tranquille pour éviter les témoins, sans être désert pour éviter de l'effrayer.

Je m'étais demandé si le parking lui-même ne serait pas source d'ennuis. Il était quasiment vide, et éclairé de manière sporadique, comme s'il n'était plus assez rentable pour justifier des dépenses supplémentaires. Pour un homme, ce n'était pas un souci. Mais une femme aurait sans doute été d'un autre avis.

Paige cligna des yeux lorsque, sortant de l'obscurité, elle fut frappée par la lumière des lampadaires.

— J'espère que tu as bien fermé ta voiture, lançai-je quand elle s'approcha.

Elle sursauta et s'arrêta net. Perdue dans ses pensées ?

— Ta voiture, répétais-je. Est-ce que tu l'as verrouillée ?

— Euh... Ah ! Oui.

Elle avait la voix plus haut perchée que d'habitude et ne cessait de promener le regard le long de la rue. Elle était nerveuse et ne faisait rien pour le cacher. Je me disais que je projetais ma propre angoisse sur elle. Mais à mesure qu'elle s'approchait, je sentais sa tension, le chaos vibrant le long de mes nerfs. Je saisis quelques bribes de ses pensées : la crainte d'avoir commis une erreur, le regret d'avoir accepté de venir.

Je mourais d'envie de me pencher vers elle et de lui chuchoter des paroles rassurantes, mais Sonny était aux aguets. Je devais paraître calme, surtout si Paige ne l'était pas.

— Le club est par là, annonçai-je.

Elle m'emboîta le pas. Je désignai le couple de l'autre côté de la rue en faisant des commentaires sur leurs tenues. Elle ne répondit pas grand-chose. Je continuai à bavarder pour combler le vide et essayer de l'apaiser. Devant nous, les deux jeunes gens traversèrent et tournèrent dans une rue latérale. Nous n'étions plus qu'à quelques pas de la voie de service.

— Je parie que c'est un raccourci, dis-je. Prenons-le.

Comme je m'y attendais, elle ne fit rien pour s'y opposer. À l'écart des rues animées, l'équipe de la Cabale aurait plus de facilité pour nous garder à l'œil et fondre sur nous en cas de besoin.

On s'engagea dans la ruelle étroite, faiblement éclairée. Paige marchait d'un pas vif, l'air d'avoir gagné en confiance. À mesure que le dénouement était proche, sa nervosité s'estompait. Mais on aurait dit qu'elle me l'avait transmise. De la sueur perlait sur mon visage.

Je me concentraï sur la porte devant nous.

Elle n'était plus qu'à vingt mètres. Elle aurait dû être entrouverte, mais à cette distance, c'était impossible à vérifier.

J'étais censée l'attirer dans cette direction, et au moment où on passerait devant le battant, Jaz se ruerait sur nous pour s'emparer de Paige, puis de moi. Il nous entraînerait toutes deux à l'intérieur et me jetterait sur le côté. Je ferais semblant de me cogner la tête et de tomber dans les pommes. C'était un point crucial de son plan : Paige ne devait en aucun cas se douter que j'étais sa complice, afin de ne pas m'accuser plus tard. Il fallait que je passe pour une victime jusqu'à l'assassinat de Lucas, après quoi je serais libérée tandis que Paige demeurerait prisonnière.

Mais rien de tout cela n'arriverait, parce que entre-temps, j'étais sûre d'être sauvée. Allaient-ils intervenir dans la ruelle ? Ou attendraient-ils que nous soyons kidnappées ? De toute manière...

Je perçus un mouvement sur ma droite, une forme floue qui semblait avoir jailli du mur. Ravalant un glapissement, je fis volte-face en m'attendant à voir un membre du commando descendre du toit en rappel.

Au lieu de cela, je vis une porte ouverte et une silhouette sombre dans l'embrasure. Paige poussa un cri. Quelqu'un me saisit par le bras. J'ouvris la bouche pour dire au garde que Jaz était planqué un peu plus bas. Mais c'était lui qui me retenait.

Paige se mit à bégayer de peur et j'eus l'envie de lui crier d'arrêter parce que je n'arrivais pas à réfléchir avec tout le chaos qu'elle suscitait alors qu'il fallait que je garde la tête froide. Mais dès que je repris mes esprits, je me rendis compte que personne ne viendrait à notre secours, qu'elle ne serait pas en train de se débattre comme une lionne si tel avait été le cas.

Jaz me jeta dans une pièce minuscule en faisant mine de me pousser avec violence. Alors que je trébuchais, je me rappelai le plan. Ma première pensée fut de tout envoyer au diable, mais avant d'avoir pu recouvrer l'équilibre, je me rendis compte qu'il valait mieux jouer le jeu.

Aussi, je me laissai tomber, et lorsque mon crâne heurta le sol en ciment, le choc fut assez violent pour chasser de mon esprit les ondes chaotiques de Paige. Cependant, je fermai les yeux et elles m'assaillirent de nouveau, me submergèrent, et je les laissai assourdir ma peur, aiguïser mes sens.

De l'autre côté de la pièce, les cris de Paige s'étaient réduits à des

gémissements étouffés. Jaz était en train de lui parler, d'une voix douce et apaisante.

— Je ne vais pas vous faire de mal, dit-il. J'ai besoin de vous, Paige. Réfléchissez : vous ne me servirez à rien en tant qu'otage si vous n'êtes pas en bonne santé.

Lentement, je soulevai les paupières. Paige était plaquée contre le mur du fond. Jaz lui maintenait les avant-bras tout en se tenant un peu éloigné pour ne pas l'effrayer.

Elle ne bougeait plus. Était-ce pour le mettre en confiance avant de jeter un sort ? Je songeai à attirer son attention, mais si elle regardait dans ma direction, Jaz l'imiterait aussitôt. Mieux valait rester discrète...

J'estimai la distance qui me séparait de lui. Me voyait-il depuis cet angle ? Je n'en étais pas sûre. Je ne pouvais pas courir le risque.

Je devais agir rapidement et le maîtriser, le temps que Paige lui jette un sort d'entrave. Ramenant les jambes vers moi, je me préparais à bondir lorsque Jaz s'accroupit pour inciter Paige à s'asseoir.

— Bien. Maintenant, ne bougez pas. Je vais aller jeter un coup d'œil à Hope.

Je fermai à moitié les yeux. Il commença à se retourner. Faisant signe à Paige, j'articulai : « Jette un sort ! »

Elle fronça les sourcils.

Jette un sort, bon sang ! Mais qu'est-ce qui te... ?

Il bougea encore et je baissai les paupières. Les entrouvrant de nouveau, je le vis dos à moi, la main nichée sous son blouson, et je compris ce qui allait arriver.

Me levant d'un bond, je me ruaï sur lui. Apercevant le revolver, je fus saisie d'une telle terreur que je faillis en perdre l'équilibre. Une peur délicieuse. Un chaos doux comme du miel. Absolument parfait...

Il leva son arme.

Non !

Je me mordis la lèvre inférieure et la douleur me fit reprendre mes esprits. Je me jetai sur Jaz. Un coup de feu retentit, et au moment où on heurtait le sol, une vague de chaos déferla sur moi, avec une telle violence que je perdis connaissance.

Bercée par l'onde, je m'abandonnai à mes sensations et oubliai tout le reste. Plus rien n'avait d'importance. Je me sentais si bien, si...

Les vagues commencèrent à refluer. *Non !* Je me raccrochai à elles, cramponnée de toutes mes forces, mais elles continuaient à se retirer pour ne laisser qu'une douce écume anesthésiant la terreur et la douleur.

Je levai la tête et m'efforçai de me concentrer. Tout en moi m'enjoignait de me laisser aller et de savourer l'instant. De ne pas gâcher...

J'aperçus Paige, recroquevillée contre le mur, son joli visage déformé par l'horreur. Un trou dans le front.

Je hurlai. À mesure que je m'égosillais, mes cris se muaient en gémissements, le plaisir se coagulant en une matière qui me remplissait, m'incendiait, me piquait les yeux, me brûlait le cerveau et les entrailles. À travers la brume, je vis Jaz. Juste Jaz. Debout. S'approchant de moi.

Je me ruai sur lui pour le taper, le griffer, en poussant des cris qui n'avaient plus rien d'humain. Je sentis l'odeur du sang, sa chaleur et sa douceur m'enivrant les sens.

Quelque chose s'enfonça dans mon bras. La douleur de la piqûre me galvanisa, mais Jaz s'était arraché à mon étreinte. En me retournant, j'aperçus sa masse sombre à travers mes yeux embrouillés. Je voulus me jeter sur lui, mais je ne faisais que tourner. Tourner. Tourner. Mes genoux cédèrent et je m'écroulai sur le sol.

La dernière chose que je vis fut le regard vide de Paige, fixé sur moi.

Hope : Crash

À deux reprises, j'ai vu ma vie réduite en miettes. La première fois, j'étais en terminale. Alors que je m'entraînais pour une régates et que j'étais à deux doigts de la rupture avec mon amoureux de l'époque, j'ai commencé à avoir des visions. Convaincue que c'était dû au stress et furieuse d'avoir fait preuve d'une telle faiblesse, j'étais déterminée à me « réparer » avant qu'on se rende compte de mon état et qu'on m'envoie chez un psy. À force de lutter, je suis tombée en dépression nerveuse, et j'ai tout perdu : mon année scolaire, la régates, mon petit ami... Au point de passer la soirée du bal de promo dans un lit d'hôpital psychiatrique.

Il m'a fallu deux ans pour me remettre, au terme desquels j'ai fini par comprendre qui j'étais. Alors, j'ai décidé de prendre contact avec des créatures du monde surnaturel. Après avoir obtenu mon diplôme et découvert l'existence du conseil, j'ai commencé à travailler pour *True News*. De débutante, je suis passée à journaliste pour tabloïd, porte-flingue, espionne et démons du chaos. Ce n'était pas vraiment ce que ma mère aurait voulu pour moi, mais j'étais contente. C'était comme si je me couchais dans la peau d'une jeune fille ordinaire pour me réveiller dans celle d'une super-héroïne.

Ou plutôt d'une super-imbécile. Un jour, j'ai découvert que ma nouvelle vie était basée sur un mensonge. Au lieu de protéger les innocents, je les livrais à la Cabale Cortez. Ma confiance en moi en a été tellement ébranlée qu'elle ne s'en est toujours pas remise. Mais avec l'aide de Karl, j'ai rebondi pour devenir ce que j'avais cru être : un agent du conseil.

Et voilà qu'à cause d'une seule petite balle, mon monde s'écroulait de nouveau. Cette fois, il ne s'en remettrait pas.

Paige m'avait crue. Je lui avais demandé de l'aide et elle m'avait crue sans ciller. Combien de fois avais-je entendu le conseil se moquer de son impétuosité, me raconter des anecdotes sur sa façon de foncer tête baissée, avec un seul objectif en tête : sauver une personne en danger ? Mais ces histoires appartenaient au passé, et Paige elle-même en riait. Elle était plus vieille, désormais. Plus expérimentée. Plus prudente.

Je me rappelais l'air effrayé de Lucas lorsque sa femme s'embarquait dans une mission périlleuse. Je m'étais toujours dit qu'il s'en faisait un peu trop. Désormais, je comprenais : au fond, Paige était restée la même, une femme qui se jetterait sur la trajectoire

d'une balle pour sauver une amie.

Je l'avais appelée à l'aide. Et elle était venue.

Je l'avais suppliée de n'en parler à personne. Et elle s'était tue.

Elle était arrivée pleine d'appréhension, mais j'avais eu l'air si détendue qu'elle s'était persuadée d'avoir tort.

Elle m'avait fait confiance et elle était morte. Par ma faute.

Désormais, Benicio Cortez allait me traquer jusqu'au bout de la Terre, convaincu que j'avais participé à la conspiration visant sa famille. Vers qui pourrais-je me tourner ? Pour que justice soit faite ? Pour qu'on m'écoute ? Lucas ? Paige ? J'avais tué Paige. Personne ne m'aiderait, désormais.

Je ne m'en remettrais jamais. Impossible.

Et pourtant, au moment où je formulais ces pensées, ce n'étaient que des mots. Je me fichais de ce qui pouvait m'arriver, je ne voyais qu'une chose : le visage de Paige, ses yeux vides rivés sur moi.

Ma plus grande crainte avait toujours été de voir un ami en danger de mort et d'être submergée par le chaos à un tel point que je serais restée les bras ballants. Désormais, je savais que j'avais eu tort. J'avais surmonté le chaos. Tenté d'arrêter Jaz. Essayé de sauver Paige. Est-ce que cela comptait ? Non. Car j'étais responsable de sa mort... et je ne pouvais même pas rejeter la faute sur le chaos.

J'étais allongée à l'arrière d'une voiture. Je ne savais pas depuis combien de temps j'étais là, coincée dans mes pensées, à respirer l'odeur du vinyle et du vomit, sentir le roulis de la voiture, entendre des gens se disputer. Tout glissait sur moi, brouillé par la drogue qui courait dans mes veines.

Même au moment où la conversation devint compréhensible, et malgré le fait que je savais que c'était important, que cela avait un rapport avec moi, j'étais incapable d'établir ce lien. Je n'entendais que des voix désincarnées, flottant à travers l'air.

— Il faut que tu te débarrasses d'elle.

— Tout est sous contrôle.

— Ah ouais ? Jette un coup d'œil dans le rétro et dis-moi que tout va bien. Elle s'est jetée sur toi...

— Je venais de buter son amie. Qu'est-ce qu'elle allait faire, d'après toi ? Me sauter dans les bras et m'embrasser ?

— Te tuer, si tu veux mon avis.

— Elle ne ferait pas ça.

— Vraiment ? Elle a au moins essayé, à en juger par ces griffures. Imagine un peu la tête que tu aurais si tu ne l'avais pas droguée.

— Tu ne comprends pas.

— Non, effectivement, je ne comprends pas.

Un silence.

— J'ai besoin d'elle, Sonny.

— Besoin ? Tu ne la connais que depuis quelques jours ! Et tout à coup, tu ne peux pas vivre sans elle. Je commence à me demander où est ma place dans tout ça.

— Là où elle a toujours été. Tu es mon frère. Rien n'est plus important pour moi.

— Rien ?

Un silence.

— Tu veux que je choisisse, Sonny ? C'est ça que tu veux me dire ? Tu te sens en danger, alors je dois choisir entre elle et toi ?

— Je n'ai jamais dit...

— Tiens, prends ça.

— Mais qu'est-ce que tu... ?

— Vas-y, prends-le.

— Bon sang, Jaz, arrête de dramatiser.

— Prends le revolver. Et tire. Parce que si tu dois m'obliger à choisir, autant me tirer tout de suite une balle dans le crâne.

— Putain, mais t'es cinglé, toi, tu sais ? Aussi malade que...

Un silence.

— Que maman ?

— Je ne voulais pas dire ça, Jaz. Tu sais que c'est vrai.

— Au moins, je le reconnais.

— Je ne voulais pas dire...

— C'est rien, frerot. Je suis peut-être un peu barge. Complètement, si ça se trouve. Mais le plus dingue, tu sais ce que c'est, Sonny ? J'ai beau en avoir conscience, je m'en fiche. Je vois Hope sur la banquette arrière et je me dis : « Putain, mais à quoi tu joues, mec ? » Mais ça ne change rien, parce que je sens que j'ai raison, que c'est ce que je dois faire. Et c'est pareil pour le reste. (Il marqua une pause.) Est-ce que je

t'ai déjà mis dans le pétrin ?

— Non.

— Aussi folles que soient mes idées, est-ce qu'elles se sont avérées irréalisables ?

— Non.

— Alors, fais-moi confiance.

— C'est le cas.

— Je sais que tu en as marre de tout ça, frerot. Je sais que tu en as ras-le-bol. De moi, et de mes rêves insensés. Mais on y est presque. Tu te rappelles quand tu étais petit et que maman nous annonçait qu'on allait encore déménager ? Tu pleurais pendant des heures. Qu'est-ce que je t'ai promis ?

— Qu'un jour, on arrêterait de fuir.

— Et quand tu étais plus grand, qu'elle te disait qu'on devait partir et que tu essayais de la raisonner, que tu devenais dingue parce qu'elle refusait de t'écouter ? Qu'est-ce que je t'ai promis ?

— Que tout ça finirait.

— La seule façon d'en finir, de mettre les Cabales hors d'état de nuire, c'est de les diriger de l'intérieur. On est à deux doigts d'y parvenir, Sonny. Encore quelques mois, et quand tout sera en place, tu pourras redevenir toi-même. Libre.

— Et toi, alors ?

— Ça va aller. Je m'habituerai à être Lucas et j'aurai Hope.

— Et si tu n'arrives pas à la faire changer d'avis ?

— Elle y viendra. Ça fait beaucoup de choses à absorber. On ne peut pas lui en vouloir d'avoir la trouille. Mais elle m'aime. Je le sais. Elle se raviserà.

— On ne peut pas dire qu'elle ait vraiment le choix, maintenant.

Un silence.

— Je ne voulais pas en arriver là.

— Je sais, Jaz. Mais maintenant, il va falloir qu'elle voie les choses de notre point de vue.

Quand tout devint silencieux, mes pensées se replièrent sur elles-mêmes et je sombrai une nouvelle fois.

Je poussai un grognement en me tenant le ventre. Jaz m'attrapa par les épaules et m'installa sur le siège. Nous avions encore changé de voiture. Sonny nous avait déposés dans un parking, où un deuxième véhicule nous attendait, avant d'abandonner le premier quelques rues plus loin.

— Allez, grimpe et allonge-toi.

— Je... Je... Je... (Prise d'un haut-le-cœur, je plaquai la main sur ma bouche.) Oh, mon Dieu, j'ai besoin d'air.

Il hésita. Il courrait moins de risques à me garder dans la voiture.

— Il ne fait pas plus frais dehors. D'ailleurs, c'est pire, avec toute cette pollution.

Je le regardai d'un air suppliant.

— Je t'en prie.

Il marqua une pause.

— Bon, d'accord, capitula-t-il. Mais juste une minute.

Mission accomplie.

Il me conduisit jusqu'à un pilier, près de la rambarde, dans un coin assez reculé pour échapper aux regards mais pas trop loin de l'entrée pour que je puisse sentir la brise.

— Sonny ne va pas tarder à arriver et il est hors de question qu'il te voie dehors. Dès que je l'aperçois, tu remontes.

J'acquiesçai. Me tenant par la taille et le bras, il me soutint tandis que je m'appuyais contre le pilier.

— Je suis désolé, Hope. Vraiment. Ça a été très dur pour moi, mais je n'avais pas le choix. Si je t'avais mise au courant, tu aurais été complice de la mort de Paige. Je ne t'aurais jamais fait ça.

Et qu'est-ce que je suis, sinon coupable ? C'est moi qui te l'ai amenée !

Il désigna les balafres sur sa joue.

— Je les mérite toutes. Et bien plus encore. Mais quand tu auras digéré tout ça, tu reconnaîtras qu'il n'y avait pas d'autre moyen. Elle est partie de l'autre côté, maintenant, et elle va bien. Grâce à toutes ses bonnes actions, ils lui ont sûrement réservé une des meilleures places. Lucas la rejoindra bientôt, et ils seront heureux. Tu crois vraiment qu'elle aurait préféré l'autre option ? Se faire kidnapper, passer tous ces moments dans la terreur et la solitude, et au moment où elle recouvrerait la liberté, découvrir que l'homme qu'elle aime lui est devenu complètement étranger ? Elle est mieux là où elle est.

Je ne percevais aucun espoir dans sa voix. Il était réellement persuadé que Paige était plus heureuse en étant morte et que je ne tarderais pas à me ranger à son avis.

Je résistai à l'envie de le repousser et me tenir debout toute seule. J'en étais capable. Dès que je m'étais réveillée, les effets de la drogue s'étaient estompés. Et là, j'avais réussi à le faire sortir, seul. Je n'avais plus qu'à...

À quoi ?

Prendre mes jambes à mon cou ? Pour aller où ? Le tuer et le ramener à la Cabale, comme un trophée ? Me jeter à leurs pieds pour les supplier de m'épargner ?

À ma grande honte, une partie de moi voulait rester là. Cesser de lutter et lâcher prise. Abdiquer toute responsabilité. Surmonter mes scrupules. Rallier Jaz et croire en ses rêves insensés.

C'était une partie minuscule, mais je ne pouvais pas faire autrement que de l'admettre. C'était ce que Karl avait essayé de me dire la veille au soir. Je ne pouvais pas continuer à faire comme si ce côté de moi n'existait pas. J'avais un démon en moi, et il n'était pas plus mauvais que le loup qui habitait Karl. Simplement, il n'était pas humain. Il n'avait pas la faculté de comprendre la conscience d'autrui. Il ne connaissait rien d'autre que le désir et la faim, et sa seule préoccupation était de les satisfaire.

L'humaine en moi ne pourrait jamais passer devant un accident de la route et voir un corps recouvert d'un drap sans ressentir une pointe de chagrin pour cette vie fauchée. Mais le démon ne verrait rien d'autre que le chaos qu'il pourrait en tirer. Tout comme le loup, qui ne verrait qu'un repas servi sur un plateau. Ce n'était pas de la cruauté. Juste un manque d'humanité.

Lorsque le démon me chuchotait à l'oreille qu'il serait plus simple de céder à Jaz, d'accepter son invitation au festin, je ne pouvais pas m'en épouvanter et faire l'autruche. Je devais le prendre en compte, le repousser et passer à autre chose.

— Ah, le voilà. Allez, on se grouille.

Avais-je récupéré assez de force pour l'assommer ? En étais-je capable, de toute façon ?

Le prendre par surprise. C'était mon seul espoir.

Je le laissai me reconduire vers la voiture. J'aperçus son revolver sur le siège avant, là où il avait dû le laisser pendant qu'il essayait de

m'installer sur la banquette. Si j'arrivais à ouvrir la portière à la volée, à le frapper, à attraper le...

Des griffes étincelèrent. Un grognement retentit et un frisson me parcourut l'échine. Je me figeai telle une statue, un nom sur les lèvres : Karl. Je regardai autour de moi, mais naturellement, je ne vis rien. Une vision. Ce qui signifiait qu'il n'était pas loin.

— Hope ?

La voix de Jaz. Il me serra la main, son autre bras m'entourant toujours la taille.

« *Où est-elle ?* » La voix hargneuse résonna dans ma tête. Un bruit sec. Une douleur aveuglante. Mais je ne sentais rien mis à part le chaos qui vibrait dans l'air en s'élevant de...

Je tournai la tête vers la rambarde.

— Hope ? Qu'est-ce que tu... ?

Jaz suivit mon regard. Il poussa un petit cri étrange, comme un couinement de peur. Il me lâcha et s'élança vers les barreaux.

— So... !

Le nom mourut dans un cri étranglé. Il regagna la voiture en courant, me poussa sur le côté, essaya d'agripper la portière et parvint enfin à l'ouvrir.

« *Où est-elle, fils de pute ?* »

Karl. J'aurais juré avoir entendu sa voix. Impossible alors que je le surplombais de dix mètres, mais elle m'était parvenue avec autant de clarté que s'il avait été à côté de moi.

Je m'avançai jusqu'à la rampe, avec l'impression de flotter, comme si le chaos me tirait par une laisse.

Dans la rue en contrebas, Karl avait plaqué Sonny au sol et lui enfonçait un genou dans le dos en lui agrippant les cheveux. Il lui tirait si violemment la tête en arrière qu'à tout moment, il risquait de lui briser le cou.

Il lui écrasa le visage contre le trottoir.

« *Où est-elle ?* »

J'ouvris la bouche pour crier. Puis je vis Sonny glisser la main sous son blouson. Trop concentré, Karl ne remarquait rien. Même à cette distance, les vagues de chaos étaient si fortes qu'elles bloquaient l'air dans ma trachée. Sonny recula le bras et sortit son revolver.

— Karl ! criai-je.

Jaz me poussa sur le côté et visa. Trop loin. Trop dangereux. Il laissa échapper un cri étranglé et bondit sur la rambarde, prêt à sauter.

Un grognement. Un coup de feu. Un bruit sec.

Je perçus ce son avec une étrange netteté, même si ce ne fut que dans ma tête. Je l'entendis. Je le sentis. Je le vis. Sonny roulant des yeux lorsque son cou se rompit. Ses traits se relâchant. Sa tête retombant contre le trottoir.

Hope : Pulsion morbide

— Non.

La voix était à peine plus forte qu'un murmure. Jaz chancela sur la rambarde. Je n'aurais eu qu'à tendre le bras pour le pousser dans le vide. Il bascula en arrière et retomba maladroitement sur ses pieds.

— Non.

Il s'écroula, cramponné à la rampe, répétant le nom de Sonny à chaque souffle. Son chagrin me submergea, avec une telle violence qu'il l'emportait sur la mort et me clouait sur place, incapable de bouger, comme si l'on m'avait lancé un sort d'entrave.

J'avisai l'arme qui gisait aux pieds de Jaz. Puis je reportai le regard sur le parking.

— Je ne te le conseille pas, grogna-t-il d'une voix rauque.

Il resta là, le visage collé aux barreaux, contemplant le cadavre de son frère en contrebas.

Je reculai d'un pas.

— Ils arrivent. (Il se frotta les joues, essuyant les larmes.) Ne me laisse pas ici. (Il ramassa le revolver en le tenant par le barillet et me le tendit.) Achève-moi, Hope.

— Tu... Tu veux que...

— J'ai tué Paige. Ainsi que Guy et Bianca. Participé au meurtre de Rodriguez, Max et Tony. Ne me dis pas que tu n'en as pas envie.

Je fixai le pistolet.

— Et si la vengeance n'est pas un motif suffisant... (Il croisa mon regard.) La compassion le sera peut-être. Je veux rejoindre Sonny. Ne laisse pas la Cabale m'emmener. Je t'en supplie.

Je pris le revolver. Serrai les doigts sur la crosse.

— Dans la bouche. Ou la nuque. C'est le plus rapide. (Il esquissa un sourire las.) Ce n'est peut-être pas le plus chaotique, mais si tu peux en tirer du plaisir... (Il leva les yeux vers les miens.) Prends le maximum, Hope. C'est mon cadeau d'adieu.

Il voulait mourir ; raison de plus pour refuser. J'avais envie de le punir. De le livrer à la Cabale. Qu'il soit jugé et exécuté. Sauf qu'en cet instant, les yeux rivés sur son visage, je le voyais toujours comme avant et je ressentais encore quelque chose. Ce n'était peut-être que de

la pitié, mais c'était suffisant.

Il ouvrit la bouche. J'enfonçai le revolver.

— Éloignez-vous de lui !

Je sursautai à tel point que le canon s'écrasa contre le palais de Jaz. Deux hommes en tenue de commando s'approchèrent à ma gauche, deux autres à ma droite. Tous avec leur arme braquée sur moi.

— Vous avez cinq secondes pour reculer ! aboya l'un d'eux.

Les yeux de Jaz s'emplirent de terreur, me suppliant d'appuyer sur la détente. Le chaos tourbillonnait autour de moi, et l'espace d'une seconde, je fus prise de vertige. Puis, je pliai le doigt.

— Une seconde !

Une silhouette noire s'intercala violemment entre les hommes sur ma gauche, les projetant sur le côté comme deux quilles de bowling. Je vis le visage de Karl. Vis sa terreur, la sentis, avec autant de force que celle de Jaz. Il me plaqua au sol. Je m'effondrai sous son poids. Entendis un coup de feu. L'entendis grogner de douleur.

Le commando d'élite se précipita vers nous avant de nous enjamber pour se ruer sur Jaz. Lorsque ma tête cessa de tourner, je me rendis compte que j'étais toujours à terre, Karl étendu sur moi, immobile.

Je me rappelai la détonation. Sentis son poids qui me clouait au sol, puis un gémissement remonter le long de ma gorge.

— Ne bouge pas. (Il agrippa mon épaule, la bouche collée à mon oreille.) Attends.

Je relâchai la respiration que j'avais retenue et me retrouvai écrasée contre le bitume, les poumons comprimés par son poids, cherchant mon souffle...

— Attends, ajouta-t-il.

Il se souleva, me laissant enfin respirer. Puis il s'écarta de moi, observant le commando par-dessus mon épaule, comme s'il s'attendait à ce qu'ils braquent leurs armes vers nous au moindre mouvement brusque. Mais ils avaient déjà maîtrisé Jaz. Menotté, bâillonné, il se débattait comme un beau diable, les yeux lançant des éclairs. Lorsqu'il me vit, il se figea.

Nos regards se croisèrent.

Il secoua la tête si fort que le bâillon glissa. Puis il braqua les yeux sur Karl pour attirer son attention, et lorsqu'il fut sûr de l'avoir, il se tourna vers moi.

— Je reviendrai te chercher, articula-t-il.

Dans un grondement féroce, Karl se leva. Deux agents levèrent leur arme. Je le forçai à reculer.

— C'est ce qu'il voulait, dis-je. Il voulait que tu le tues.

Je sentis le chaos s'élever en tourbillonnant lorsqu'ils emmenèrent Jaz. Ce n'était pas de la jalousie, mais de la peur.

Ils ne pourront pas le garder, songeait Karl. Il s'échappera. Il viendra la chercher. Elle ne sera jamais...

Il s'interrompit brusquement. Glissant un bras autour de mes épaules, il m'attira sur ses genoux et l'on resta assis à les regarder partir.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas laissé le tuer ? murmurai-je. Pour qu'il puisse être jugé ? (Je jetai un bref coup d'œil à Karl.) Ils ne comprennent pas. Il peut prendre l'apparence de n'importe qui.

— Ils en sont conscients.

— C'est pour ça que... (Je déglutis.) Ils avaient reçu l'ordre de les ramener vivants.

Je frissonnai. Alors, il me frotta les bras avant de m'attirer contre lui, assis sur le sol froid, adossé à la voiture d'un inconnu...

— Paige. (Ce nom jaillit de ma gorge et je me relevai brusquement.) Oh, mon Dieu, tu n'es pas au courant. Et eux non plus. (Je levai les yeux vers lui.) Elle est morte, Karl. Jaz m'a obligée à l'attirer dans un piège. J'étais persuadée qu'elle serait accompagnée de renforts, mais elle est venue seule et il...

— Hope ?

Une douce voix de contralto résonna à travers le parking. Je me retournai et mes genoux cédèrent. Karl me rattrapa.

— Tout va bien, murmura-t-il. Elle va bien.

Je regardai Paige s'avancer vers moi, les traits tendus par l'angoisse et la culpabilité, et je compris que je rêvais. Que j'étais toujours droguée, allongée sur cette banquette, perdue dans mes pensées. Dans mes rêves.

— Je suis vraiment désolée, Hope. Si tu savais à quel point.

— Ce n'était pas son idée.

Une autre voix. Par-dessus l'épaule de Paige, j'aperçus Lucas.

— C'était le plan de Benicio, déclara Karl en soulignant ses mots d'un grognement. Si j'avais su...

— Mais tu n'étais pas au courant. Certes, c'était l'idée de mon père,

mais j'étais d'accord et j'ai convaincu Paige d'accepter. (Lucas s'arrêta près de moi.) On ne voyait pas d'autre moyen, Hope. C'était une ruse cruelle et je te prie sincèrement de m'excuser.

— Il fallait les arrêter, renchérit Paige.

Je secouai la tête.

— Non. Je t'ai vue. L'impact... Il était réel. Tu étais morte.

— Un sort d'illusion, expliqua Lucas. Jeté sur une ex-employée de la Cabale en attente d'être exécutée pour le meurtre de ses parents. Mon père... (Il prit une grande inspiration.) Nous lui avons proposé un marché. Si elle acceptait et que le plan fonctionnait, elle serait graciée. Dans le cas contraire... (Il expira, et en une seconde sembla vieillir d'une décennie.) l'acte d'exécution serait appliqué.

Je détournai les yeux de Lucas pour les poser sur Paige. Sacrifier une vie, même pour arrêter un tueur, avait dû les confronter à un choix cornélien, et à en juger par leur expression, ils n'avaient toujours pas digéré cette décision. Pour la plupart des gens, le choix serait simple : puisque cette femme était condamnée, autant que sa mort serve un but plus noble. Mais Lucas et Paige n'étaient pas des gens comme les autres.

— Tu as raison, dis-je. C'était le meilleur moyen de les approcher. Le seul, sans doute. C'était juste. Elle avait mérité sa condamnation et vous lui avez donné une chance de sauver sa vie.

Ils ne répondirent pas, et je sentis bien qu'aussi sincères qu'étaient mes paroles, elles ne les aidaient pas.

— En parlant de ça, dit Karl, j'imagine que Jasper Haig va prendre la place de cette femme en cellule et sur le calendrier des exécutions.

Lucas ajusta ses lunettes et se pinça l'arête du nez.

— Tu sais ce que projette Benicio, rétorqua Paige. Lucas s'y est farouchement opposé et il continuera...

— Vous ne pouvez pas le laisser vivre. Ce type peut prendre les traits de son gardien. De son avocat. De son médecin, bon sang ! Il suffit qu'il entre en contact avec n'importe qui pour...

— Je ne crois pas que ce soit si simple, Karl, et nous prendrons toutes les précautions et mesures de sécurité...

— Il n'en a rien à foutre ! Il l'a déjà prouvé ! Il a pénétré chez ton père. Tué son garde du corps. Assassiné tes frères...

— Parce qu'on ne savait pas à qui on avait affaire.

— Tu crois vraiment que ça va changer quoi que ce soit ? C'est un

voleur aguerri capable d'emprunter n'importe quelle identité. Il s'échappera. Et quand il le fera, le premier endroit où il ira sera...

Il jeta un coup d'œil vers moi et ne finit pas sa phrase.

— Paige a raison, dit Lucas. Je ferai tout pour m'y opposer, Karl. Je suis parfaitement d'accord avec tout ce que tu as dit. Jasper Haig devrait être traité comme un animal et pas comme un sujet d'étude. (Il baissa la voix.) Mais je crois que je vais avoir du mal à rallier mon père à cette idée, même en ces circonstances.

Et ce fut le cas.

Lucas exposa ses arguments. Paige aussi. Moi également. Karl proféra des menaces. Mais Benicio demeura inébranlable.

Tout était arrivé à cause des délires d'une femme qui avait convaincu ses fils de passer leur vie à fuir parce que s'ils s'arrêtaient, la Cabale leur mettrait le grappin dessus et ils passeraient leur vie en tant que rats de laboratoire. En essayant d'échapper à son sort, Jaz s'était condamné à cette existence. Provisoirement, du moins...

Allait-il rester sous les verrous ? Karl ne le pensait pas. Moi non plus. Jaz ne baisserait jamais les bras en disant : « OK, les gars, vous m'avez eu. » Jusqu'à son dernier souffle, il préparerait son évasion et sa revanche. Karl avait tué son frère. Il ne l'oublierait jamais.

Lucas avait promis de nous tenir au courant de la situation et l'on continuerait à se battre pour qu'il soit exécuté. Toutefois, pour le moment, je ne pouvais rien y faire et je devais m'appliquer à reprendre la vie que je croyais avoir perdue : mon travail, ma famille, ma maison. Toutes ces choses qui m'attendaient. Et Karl. Surtout Karl.

Quelques heures plus tard, Karl et moi nous tenions devant le siège de la Cabale Cortez, contemplant le soleil du matin.

— Encore une journée radieuse, dit-il.

— J'en ai marre du beau temps.

— J'ai entendu dire qu'une tempête de neige était attendue à Philadelphie ce soir.

— Parfait. On arrivera juste à temps.

Il me captura la main.

— Tu en es sûre ? Il te reste encore quelques jours. On pourrait aller quelque part. Je t'emmène où tu veux.

— Je veux rentrer chez moi. (Je levai les yeux vers lui.) Je veux passer voir ma mère et lui dire que tu emménages à Philadelphie. Je

veux visiter des appartements hors de prix qui ont provoqué l'expulsion de personnes âgées sans ressources, et t'asticoter sans vergogne à ce sujet. Et puis, je veux te ramener chez moi, me terrer avec toi pendant la tempête, avant de reprendre la chasse aux kidnappings extra-terrestres et aux engeances démoniaques.

— Vraiment ?

Me hissant sur la pointe des pieds, je déposai un baiser sur son menton.

— Absolument.

Lucas : 21

J'observai Jaz à travers la vitre sans tain. Il était allongé sur un grand lit, les yeux rivés sur une console de jeu. Des vidéoclips passaient sur l'écran plasma fixé au mur.

Voilà comment la Cabale Cortez traitait l'homme qui avait tué deux de ses plus importants dirigeants et tenté d'assassiner son P.-D.G. Voilà comment mon père traitait l'homme qui avait tiré sur deux de ses fils et projeté de décimer toute sa famille.

Je savais qu'en réalité, la pièce était une cellule, que son pensionnaire purgeait une peine à vie, sans aucune chance de liberté conditionnelle, et que s'il était encore vivant, c'était uniquement parce qu'il pourrait s'avérer utile. Mais ce n'était pas suffisant. Pour ses crimes, et la menace qu'il représentait, je voulais qu'il meure.

Mon père avait décrété sa grâce. J'avais plaidé pour la peine de mort. Jamais je n'aurais cru voir ce jour arriver.

Après avoir pesé le pour et le contre, j'avais jugé que Jasper Haig ne méritait pas de vivre. Combien de fois avais-je reproché à mon père d'avoir pris exactement la même décision ?

À peine vingt-quatre heures auparavant, je n'avais pas hésité à condamner quelqu'un d'autre. Quand mon père avait proposé d'envoyer une prisonnière à la place de Paige, j'avais donné mon accord en sachant parfaitement que j'envoyais cette femme à une mort certaine.

J'avais mis les éléments en balance, analysé les risques et pris ma décision. Malgré mes regrets quant à l'issue, j'étais toujours persuadé d'avoir fait le bon choix.

— Monsieur ?

Griffin désigna la porte, impatient de me voir terminer cette réunion afin de pouvoir retourner auprès de mon père. Lui faisant signe de patienter, je consultai mon portable. Trois textos et deux messages vocaux. Aucun de la part de Paige.

Elle était repartie à l'hôtel où elle travaillait. Elle aurait pu bosser dans n'importe quel bureau de la Cabale. Mais depuis la veille, depuis que j'avais cédé au plan de mon père, je sentais une distance entre elle et moi, et je savais que ce n'était pas un effet de mon imagination.

Je lui avais envoyé un message une heure auparavant pour lui demander de me rejoindre pour déjeuner. Aucune réponse.

Rabattant le clapet de mon téléphone, je demandai au gardien d'ouvrir la cellule de Jasper.

Il se redressa et bascula les jambes hors du lit. Deux gardes me passèrent devant pour se poster de chaque côté de Jaz et lui faire signe de rester assis. Tandis qu'il reprenait sa place, l'un désigna son revolver, l'autre s'apprêtait à jeter un sort.

Jasper retroussa les lèvres, amusé à l'idée de représenter un tel danger. S'il voulait m'agresser, il ne le ferait pas devant trois gardes de la Cabale. Jaz était un homme de complot, pas une brute épaisse.

Au moment où il se renversait sur les oreillers avec un sourire en coin, je sentis son regard peser sur moi, comme s'il me jaugeait. Puis, il reporta son attention sur les gardes, essayant d'estimer celui qu'il pourrait incarner avec le plus de facilité.

Je me promis d'en parler à mon père afin de ne sélectionner que des gardes qui ressembleraient le moins possible à Jaz. Cela le ralentirait, mais ne l'arrêterait pas. Mon père avait acheté sa docilité en lui promettant de s'entretenir avec son frère par l'intermédiaire d'un nécromancien, mais le répit serait de courte durée. Jasper avait passé plusieurs années à planifier son attaque contre la Cabale. Il ne serait pas pressé de se soustraire à son châtiment. Mais une chose était sûre : il prendrait tout autant de soin à préparer son évasion.

J'esquissai un pas en avant.

— Vous vouliez me parler ?

— J'ai demandé la visite de votre père, mais vous ferez tout aussi bien l'affaire.

Il me scruta, me regarda de haut en bas, prenant note de mes expressions, de mes tics.

— Comment va Paige ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Je me raidis, mais il se contenta de me regarder d'un air curieux, l'air de tenir une discussion amicale plutôt que de me rappeler qu'il avait tenté de tuer ma femme.

— C'était bien joué. Le sort d'illusion. Très bien joué.

De nouveau, aucune moquerie dans sa voix. Rien qu'une sincère admiration, comme s'il félicitait un joueur d'échecs qui aurait réussi un coup de maître. Voilà tout ce que c'était à ses yeux. Un jeu. Et je n'étais qu'un adversaire. Ou un pion.

— Vous vouliez me parler ? répétei-je.

— Hope, dit-il. Je veux la voir avant son départ.

— Elle est partie ce matin.

— A-t-elle dit quelque chose ? Laisse un message ?

— Non.

Un court instant, il eut l'air consterné, mais se reprit aussitôt.

— Elle est toujours furieuse. Ce n'est pas grave. Elle changera d'avis. Elle a juste besoin de temps. Quand elle voudra me parler, vous me le direz, d'accord ?

— Je suis sûr que vous en serez informé.

— Merci. Je vous en serais reconnaissant.

Lorsqu'il sourit, je m'attendais presque à ce qu'il me tende un pourboire, comme si j'étais le concierge d'un hôtel cinq étoiles.

— Ce sera tout ? demandai-je.

— Oui. Merci.

Je tournai les talons.

— Oh, attendez, une dernière chose.

Je me retournai lentement.

— À propos de ce loup-garou. Karl, c'est ça ?

Je ne répondis pas.

— Pourriez-vous lui transmettre un message ? (Il esquissa un sourire.) Dites-lui que je pense à lui.

Je quittai la cellule quand Carlos franchit la porte du couloir. Je résistai à l'envie de m'esquiver avant qu'il ait pu me voir.

— Ah, te voilà, dit-il. (Les semelles de ses chaussures grincèrent lorsqu'il se retourna.). J'ai du mal à te joindre en ce moment. J'en viendrais presque à penser que tu m'évites.

— Bonjour, Carlos.

— Tu nous as manqué à l'enterrement, l'autre jour. Maman espérait t'y voir. Elle voudrait te parler.

— Je m'en doute, murmurai-je.

Carlos s'esclaffa.

— Tu connais ma mère. Elle s'intéresse de près à ta santé.

— Si tu veux bien m'excuser...

— Pas encore. (Il me barra le passage.) Tu n'es pas le seul à

m'éviter. Papa s'est tenu près de maman et moi pendant toute la cérémonie avant de disparaître. C'est la seule fois que je l'ai vu depuis qu'il m'a accusé du meurtre de mes frères et tenté de me tuer. Tu crois qu'il se sent coupable à ce sujet ?

— C'était une situation très difficile et...

— Arrête tes salades, Lucas. Le bruit court qu'il veut m'acheter. Est-ce que tu es au courant ?

— Non, mentis-je. Où as-tu... ?

— J'ai mes sources. On m'a raconté qu'il s'intéressait à mes dettes et mes dépenses, qu'il essayait de savoir combien ça lui coûterait de me licencier. Alors, autant l'aider. Je vais chiffrer ma démission. Tu lui transmettras.

— Si c'est que tu veux.

— Oh, oui. (Il s'approcha, au point de se retrouver nez à nez avec moi.) Dis à papa qu'il n'a pas assez d'argent pour me virer. D'après la loi de la Cabale, j'ai la possibilité de siéger au conseil d'administration et mon droit d'aînesse n'est pas à vendre. Je n'irai nulle part, petit frère. Et si tu crois que tu n'as pas grand-chose à craindre de moi, tu te trompes. Quand Hector et William étaient encore là, je savais que je n'avais aucune chance de prendre le siège de papa. Mais maintenant... (Il recula en esquissant un rictus qui dévoila ses dents.) Maintenant, tout a changé.

Quand Carlos s'éloigna, au lieu de le suivre, je me retirai dans la pièce jouxtant la cellule de Jasper pour me planter derrière la vitre et le regarder.

Jasper n'avait aucune idée de ce qu'il avait fait.

Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire pour y remédier.

— Tu auras beau le fixer intensément du regard, à moins d'avoir une vision laser, tu ne le feras pas disparaître.

Je me retournai pour voir Paige, les traits tirés, les yeux soulignés de cernes noirs.

Elle parvint à esquisser un sourire las.

— Tu veux toujours déjeuner ?

— Bien sûr. Mais j'avais l'impression... que tu préférerais rester seule.

— Non. Plus maintenant. (Elle s'approcha de la glace sans tain, les yeux rivés sur Jasper.) Je devais réfléchir à beaucoup de choses et tu as déjà trop de pain sur la planche.

Je dus paraître inquiet parce qu'elle me toucha le bras.

— Tout va bien entre nous, dit-elle. J'ai juste... du mal à digérer mon choix.

— Tu n'as rien...

— Bien sûr que si. On ne peut pas dire que j'aie protesté avec beaucoup de vigueur. Cela n'aurait servi à rien. Ton père avait déjà pris sa décision, et si je m'y étais opposée, ça n'aurait été que pour la forme, pour m'absoudre de ma culpabilité. Si j'avais vraiment eu le choix, l'aurais-je supplié de m'envoyer à la place de cette condamnée ? (Elle secoua la tête.) J'aurais préféré ne pas être confrontée à ce choix. Et j'ai l'impression que ce ne sera pas le dernier. (Elle s'esclaffa.) J'avais bien dit que je ne t'embêterais pas avec ça, hein ?

— J'aimerais savoir...

— Plus tard. Une fois qu'on sera loin de tout ça.

Elle balaya la pièce d'un geste de la main.

— J'ai vu Carlos, reprit-elle. Est-ce qu'il t'a parlé ?

— Il est au courant du compromis. Et il le refuse.

Elle hocha lentement la tête. Le silence retomba.

— Tout va changer, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Elle glissa sa main dans la mienne et entrelaça nos doigts.

— Quoi qu'il arrive, quoi que tu décides, maintenant, plus tard... je ne te quitterai jamais. Tu es coincé avec moi, Cortez.

Me penchant pour l'embrasser sur le front, je murmurai : — J'espère bien.

REMERCIEMENTS

Comme d'habitude, je dois remercier tous ceux qui contribuent à la qualité de mon œuvre... ou du moins, qui font de leur mieux avec ce que je leur donne ! Encore une fois, un grand merci à mon agent, Helen Heller, et à mes éditrices, Anne Groell chez Bantam Spectra, Anne Collins chez Random House Canada et Antonia Hodgson chez Warner Orbit.

Cette fois, j'aimerais adresser un remerciement un peu tardif à certaines personnes qui m'ont aidée à élaborer une « bible des séries » que je n'arrivais pas à me décider à écrire. Merci donc à Ian O'Neill, Yan Ming, Genine Tyson et Jennifer Thompson. Je déteste les erreurs de continuité et, grâce à vous, j'éviterai la plupart d'entre elles. Un grand merci aussi à mes lectrices, Laura Stutts, Raina Toomey, Xaviere Daumarie et Danielle Wegner, qui m'ont aidée à éviter certaines de ces erreurs dans ce livre.

Kelley Armstrong, née en 1968, est canadienne. Elle a déjà publié plus d'une dizaine de romans – la plupart situés dans l'univers que les lecteurs ont découvert avec *Morsure*, qui remportent un succès étourdissant aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Son œuvre se place dans la lignée de Laurell K. Hamilton, au premier plan du genre bit-lit.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne,

en grand format :

Femmes de l'Autremonde :

1. *Morsure*

2. *Capture*

3. *Magie de pacotille*

4. *Magie d'entreprise*

5. *Hantise*

6. *Rupture*

7. *Sacrifice*

8. *Démoniaque*

Chez Milady, en poche :

Femmes de l'Autremonde :

1. *Morsure*

2. *Capture*

3. *Magie de pacotille*

4. *Magie d'entreprise*

5. *Hantise*

6. *Rupture*

7. *Sacrifice*

Chez Castelmoré :

Pouvoirs obscurs :

1. *L'Invocation*

2. *L'Éveil*

3. *La Révélation*

Clair-Obscur :

1. *Innocence*

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Personal Demon*

Copyright © 2008 by Kelley Armstrong

© Bragelonne 2012, pour la présente traduction

Photographie de Couverture : © Shutterstock

Illustration de couverture : Anne-Claire Payet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-0760-0

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville

75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- Couverture
- Page de titre
- Dédicace
- Hope : La fille de Lucifer
- Hope : Le parrain
- Lucas : 1
- Hope : Romeo-Pouce
- Hope : Confiserie
- Hope : Le visage d'un ange
- Hope : Easy Rider
- Hope : Adrénaline
- Hope : Vue d'en haut
- Hope : Leçon d'histoire
- Hope : Ambitions
- Lucas : 2
- Hope : Joyeux anniversaire
- Hope : Pas de quartier
- Hope : Cul sec
- Hope : Affamé
- Hope : Relations diplomatiques
- Hope : Leçon de maître
- Hope : Rejet
- Hope : Rebondissement
- Hope : Dilemme
- Hope : Disparition
- Hope : Vanité
- Hope : Épreuve sur piste
- Hope : Instinct de reproduction
- Lucas : 3
- Lucas : 4
- Hope : Cadeaux d'anniversaire
- Hope : Un goût macabre
- Lucas : 5
- Hope : Peur et dégoût
- Lucas : 6
- Hope : Bouton d'alerte
- Lucas : 7
- Hope : Mesures de sécurité
- Hope : Arrêt de mort
- Lucas : 8
- Lucas : 9
- Hope : Fureur
- Lucas : 10

- Lucas : 11
- Hope : Indésirable
- Hope : Heures supplémentaires
- Lucas : 12
- Hope : Diamants bruts
- Hope : Confessions
- Lucas : 13
- Lucas : 14
- Lucas : 15
- Lucas : 16
- Hope : Points de bonus
- Hope : Fiesta
- Hope : Identification formelle
- Lucas : 17
- Hope : Mémoire olfactive
- Lucas : 18
- Hope : Vérité
- Lucas : 19
- Hope : Le destin est dans les gènes
- Lucas : 20
- Hope : Visions de folie
- Hope : Crash
- Hope : Pulsion morbide
- Lucas : 21
- Remerciements
- Biographie
- Du même auteur
- Mentions légales
- Le Club